

AURORE LC

Russian
ROULETTE

DARK ROMANCE

Russian Roulette

Aurore LC

OceanofPDF.com

Mentions légales

Russian Roulette

Aurore LC

Couverture et mise en pages : © Tinkerbelle Design

Crédit photo : © Adobestock

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle ».

© Aurore LC, 2023

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

Avertissement

Attention, ce livre comporte des scènes de violences, de tortures et de meurtres. Si vous êtes sensible et ne pensez pas pouvoir apprécier de lire ce genre de romance, fuyez !

Plus sérieusement, la Dark Romance met mal à l'aise, dérange, peut même aller jusqu'à vous dégoûter. Les sujets traités sont durs et difficiles à supporter pour certaines personnes. Si vous cherchez un livre avec une jolie histoire d'amour toute douce, celui-ci n'est certainement pas fait pour vous.

Maintenant que les choses sont claires,
bienvenue en Russie !

OceanofPDF.com

*« Mieux vaut aimer dans les enfers
que d'être sans amour dans le paradis. »*

Marcel Jouhandeau

OceanofPDF.com

Prologue

Le silence de la chambre se fend d'un cri bestial, inhumain. *Ce cri, c'est le mien.* Roulé en position fœtale, je tremble de tous mes membres, entrechoquant mes dents les unes contre les autres. Le froid saisit mon corps frêle, et la morsure des températures hivernales sur ma peau juvénile est si ardue que c'en est douloureux. La souffrance physique que cela m'apporte est presque plus agréable que ce vide abyssal qui creuse ma poitrine de jour en jour, d'année en année. Elle était là, pendue en face de moi. Ses yeux rougis, son teint violacé par le sang affluant trop fort dans sa boîte crânienne. Ma mère me fixe inlassablement de son regard éteint, pour l'éternité. J'ai vu la vie quitter son être, j'ai vu la mort l'emporter de si près que j'ai le sentiment qu'elle s'est accrochée à moi. Mon souffle se coupe, mon air se raréfie, je suffoque, comme ma douce et fragile maman. Préférant mettre fin à ses jours plutôt que supporter encore et toujours les coups, les tortures physiques et psychologiques infligées par mon géniteur.

Le grincement métallique de mon sommier me sort de la transe dans laquelle je m'enlise toutes les nuits, me faisant hurler à pleins poumons.

— Stanislav chut ! Ils arrivent ! Tais-toi ! me sermonne Ivanov dans le lit en dessous du mien.

Toujours sous l'effet de l'adrénaline, mes membres meurtris tremblent. Mes paupières pressées vigoureusement l'une contre l'autre, j'essaie de maîtriser et de calmer les vibrations de mon organisme. La puissance de mes convulsions est si forte que j'ai l'impression que l'on me perfore le crâne à l'aide d'un marteau-piqueur. Comme toujours, les larmes sillonnent par centaines mes joues creusées par la faim, le manque de sommeil et la rudesse de l'hiver. Prenant en compte les mises en garde de mon camarade,

je tente une feinte en simulant le sommeil. Malgré mes yeux clos, je perçois le faisceau lumineux qui se dirige vers nous. Ils inspectent le dortoir, à la recherche de celui qui a osé troubler le calme de la nuit. Entassés les uns sur les autres comme du bétail, nous ne sommes pas loin d'une quarantaine de jeunes garçons. L'espace est restreint, mais les lits superposés aident à accueillir un maximum d'enfants. Seul vêtement autorisé ici, un slip. Aucune couverture, aucun drap pour nous protéger du froid qui nous glace le sang en s'infiltrant par les fenêtres entrouvertes. Impossible aussi de s'isoler des regards appuyés des gardiens. Le martèlement de leurs bottes en cuir qui foulent le sol gelé me tétanise. Je m'immobilise sur-le-champ. *Ne bouge pas, Stan...* Le bruit caractéristique de la barre de fer qui glisse lentement sur le béton dans un tintement diabolique n'augure rien de bon. Encore une fois, je culpabilise de ne pas être assez fort pour lutter contre ces cauchemars qui hantent mes nuits et mon esprit. À cause d'eux, nous sommes tous en danger. Pas seulement moi, mais mes camarades de chambrée aussi. Je sais très bien que la lumière s'arrêtera sur mon lit sans prendre la peine d'observer Ivan, juste en dessous. Elle fera une pause puis s'élèvera lentement en direction de mes pieds, mes jambes, mon ventre puis terminera sa course sur mon visage. Voilà à quoi ressemble cette putain de vie qu'est la mienne. Toutes les nuits, sans exception, c'est la même rengaine. Je cauchemarde, ils débarquent, braquent leur lampe sur mon corps décharné et pris de spasmes. Kapitan Swarov ne cherche jamais bien longtemps, ce rituel lugubre n'est juste là que pour impressionner les plus petits ou les derniers arrivants. Il est conscient que je suis le seul qui, malgré les coups, les menaces, les tortures, ne sait pas obtempérer sans se rebeller. Ça fait des mois que rien ne change. Alors que je plisse les yeux un peu plus fort et porte ma main à mon front pour empêcher la lumière de me

brûler la rétine, la barre à mine s'abat sur mes côtes. Le surveillant vêtu de son costume anthracite étire sa bouche dans un rictus énigmatique, malsain.

Anesthésié par les multiples fractures et hématomes qui habillent mon enveloppe corporelle décharnée, je ne réagis plus. J'ancre mon regard bleu marine, semblable aux profondeurs océaniques, au sien et ne bronche pas. Seuls les souvenirs lointains m'atteignent et me font mal, la souffrance physique n'est rien comparée à ce tumulte interne contre lequel je dois lutter lorsque la nuit m'emporte. Quand je lâche prise pour me laisser emporter par le sommeil, des images de son corps affrontant la mort sous mes yeux affluent en masse dans mon esprit. Insolent, je souris alors que le Kapitan met plus de force dans les coups qui pleuvent sur mes jambes, mes bras, mes mains. Demain je morflerai, mais ce soir il ne doit surtout pas savoir que ses gestes m'atteignent. D'ailleurs ce n'est pas le cas, rien ne peut plus briser un garçon de douze ans, déjà mort à l'intérieur.

Chapitre 1

Seul sur le coin de ma table, je fixe le fond de mon assiette. Ce mélange répugnant qu'ils appellent « repas » tapisse le blanc de ma gamelle. J'ai cette impression que même les animaux sont mieux traités que nous. Non seulement eux ont droit à une caresse, mais ils ont une vie meilleure, plus douce, moins violente que la nôtre. Leur pelage les protège des températures extérieures, nous, nous n'avons qu'une chemise légère en journée. Comme le hurle à longueur de journée Kapitan Swarov, nous devons être forts, ne pas craindre le gel, la faim et les coups. Nous, les Russes, sommes l'élite du monde. À force de me l'entendre rabâcher, je commence presque à y croire. À vrai dire, je n'ai plus froid, je n'ai plus mal, je n'ai plus faim. Alors au fond, il a probablement raison. Toute la journée, il nous répète cette sempiternelle rengaine. La Russie domine la planète. Évidemment, nous devons, nous aussi, le dire. Et doucement, lentement, comme une gangrène mortelle, je sens que ça laisse son empreinte indélébile sur mon âme.

Le buste penché en avant, je tente de me maintenir dans une posture normale, mais cette fois, mes côtes doivent être brisées. Hier soir, le Kapitan a frappé plus fort que d'habitude. La douleur lancinante qui déchire mes entrailles irradie tout mon organisme à chaque inspiration. Sous mon vêtement, je suis criblé d'hématomes. J'en ai tellement qu'ils dessinent une sorte d'arc-en-ciel teinté de noir, de jaune et de bleu. Un regard sur mes mains aux doigts enflés me confirme qu'il s'est fait plaisir. Il est six heures du matin, je n'ai pas faim, mais je dois avaler ce kasha qui me dégoûte. Je n'en peux plus de cette bouillie aux flocons d'avoine, je rêve d'engloutir une des tartines que maman me préparait au réveil. Ce simple souvenir me

ramène plusieurs années en arrière, quand elle embrassait le haut de mon crâne avant de me tendre mon assiette.

Malheureusement, même l'odeur des toasts de ma mère gravée dans ma mémoire ne peut empêcher ma gorge de se serrer. Plus rien ne passe dans ma trachée, la bouchée que je mâche depuis plusieurs minutes se répand en geyser sur mon plateau. Je vomis. Comme presque tous mes repas. Les regards écarquillés de mes camarades se tournent tous dans ma direction. Ils savent comme moi ce qui va maintenant se passer. Bien qu'étant conscient de l'enfer que je vais subir une fois de plus, je n'ai pas su garder cette nourriture dans mon estomac. Je n'y peux rien, c'est mécanique. Les spasmes de mon ventre qui se vide sont si douloureux que je laisse une larme se coincer dans mes yeux. Elle ne doit pas couler. *Jamais*. Le claquement des pas militaires qui se rapprochent comprime ma cage thoracique. Je sais ce qui va suivre. C'est chaque fois la même rengaine. Fermant les paupières pour ne pas voir les trois hommes courir vers moi, je pose mes mains bien en évidence sur la table et baisse la tête. Comme par mesure de protection, mon estomac a, lui aussi, arrêté de se contracter, plus rien ne sort de ma bouche.

— Stanislav Bolchoï !

Le simple fait d'entendre mon prénom suivi de mon nom me fait sursauter. La voix nasillarde du gardien de l'orphelinat est si brutale qu'elle siffle comme un couperet. Je tremble malgré moi. Mes ongles griffent le contreplaqué du meuble jusqu'au sang.

— Tu sais ce qu'il te reste à faire maintenant !

Oui, je le sais. C'est avec horreur que je penche ma tête en avant et lape mon vomi du bout des lèvres. C'est la sentence que je subis tous les matins. Il n'y a pas assez d'argent pour nourrir tous les orphelins du pays. Je suis chanceux comme ils le disent si bien. Rien ne doit jamais être gaspillé.

L'odeur acide de la bile que je suis forcé de ravalier se mêle à celle des céréales bouillies dans le lait. Je n'ai pas le droit de me servir de mes couverts. Je ne suis plus qu'un animal qui lèche ses propres déjections buccales. Le poids des regards de l'assemblée pesant sur mon dos, je reste l'échine courbée. Mes yeux brûlent presque autant que mon œsophage meurtri. Déglutir est atroce, mon estomac se contracte de nouveau. Plus je mange, plus je vomis. C'est horrible, je n'en vois pas la fin. Alors que mon nez coule, ma vision se trouble. Je suis devenu une bête brisée, soumise. La large main du Kapitan attrape mes cheveux blonds et appuie avec force sur mon crâne avant de poser ma joue sur le bois froid.

— Quand vas-tu comprendre Bolchoï ? Tu es de la pire espèce !

Je renifle, mais ne bronche pas. À quoi bon laisser mes cordes vocales vibrer pour quelqu'un qui veut me réduire en poussière ? Dès mon arrivée, j'ai compris dans son regard que j'étais celui qu'il piétinerait jusqu'à la mort. Il me prouve chaque jour que je ne me suis pas trompé. Comme maintenant, alors que la pression se fait plus forte sur ma boîte crânienne qui semble prête à exploser en mille morceaux. Sournement, il approche sa bouche de mon oreille.

— Rendez-vous dans mon bureau dans cinq minutes. Va te laver les dents, sale petite merde.

Une fois sa paume dégueulasse retirée de ma tignasse, je prends le temps qu'il me faut pour redresser mes épaules et faire craquer ma nuque blessée. J'attends surtout que les trois hommes focalisent leur attention sur quelqu'un d'autre. D'un revers de manche, j'essuie la matière visqueuse sur ma peau et me lève en envoyant valser mon plateau dans les airs. Le « rendez-vous » qui va suivre est pire que tout. Je vais clairement vendre mon âme au diable. Frissonnant de la tête aux pieds, je repense à ma dernière

visite dans les quartiers privés des gradés. Une traînée de sueur froide glisse le long de ma colonne vertébrale. La plus grande terreur reste à venir.

Accélérant mes pas jusqu'aux sanitaires, je n'entends presque pas les chuchotements horrifiés des enfants qui cohabitent avec moi. Ceux qui sont passés par le même chemin que moi savent, les autres spéculent, mais tous se doutent que les minutes qui vont suivre vont me tuer un peu plus, m'enfoncer dans la noirceur de mon être, écarteler mon âme et l'étirer si fort que les morceaux se disperseront loin de moi, pour ne plus jamais reprendre leur place. Les lavabos blancs alignés sur les murs gris m'attendent. Dans mon casier, j'attrape ma brosse à dents et la rince sous l'eau. Je paierais cher pour avoir du dentifrice mentholé afin d'effacer ce goût répugnant qui reste perpétuellement sur ma langue. Mais non, ici on se contente de ce qu'on a. Presque rien. Avec vigueur, je frotte à m'en faire saigner les gencives, seule méthode efficace pour me sentir un peu plus propre. Recrachant ma salive à la couleur pourpre, je relève enfin la tête pour découvrir mon reflet dans le miroir en face de moi. Je ne me reconnais plus. Les filles de mon école me trouvaient mignon. Ma peau diaphane, mes iris bleus, mes cheveux blonds identiques aux blés savamment coiffés en arrière. Maman aimait dire que je ressemblais à un acteur américain. Lequel ? Impossible de m'en souvenir. Comme si ma mémoire flanchait, comme si elle effaçait petit à petit toute ma vie d'avant. Je ne sais même plus comment étaient mes copains de classe. Aujourd'hui, mes traits sont durs, mes joues creuses et mes cernes violacés. Sans parler de ma tignasse longue jusqu'aux épaules. Je suis sale, je sens cette pellicule de crasse perpétuellement sur mon épiderme.

Je suis arrivé ici il y a de cela quelques années, et vivre dans ces conditions aura eu raison de mon hygiène, de mon physique. Je n'avais pas le choix, ma mère s'étant pendue devant moi tandis que mon père gisait

dans une mare de pisser. Ce con a fait une overdose, une seringue plantée dans le bras. Pendant ce temps, le corps frêle de ma mère dansait dans les airs en face de mes yeux d'enfant. Ce jour-là, j'ai tout perdu. Mon âme, mon cœur, ma vie. Depuis, je survis alors que chaque matin, quand le soleil se lève, je crève d'envie d'en finir, de rejoindre maman aux cieux. La paix qu'elle a trouvée semble meilleure que mon quotidien immonde. Les mains agrippées au rebord de la vasque, je presse mes mâchoires l'une contre l'autre avec vigueur. Mon regard est devenu vide, le néant y règne. Inspirant une grande bouffée d'air glacial, je laisse les alvéoles de mes poumons se charger d'oxygène avant d'aller affronter Kapitan Swarov et ses sbires.

N'ayant plus d'excuses pour retarder le moment fatidique, j'avance comme un robot dans ces dédales de couloirs sombres. Les murs bétonnés et sales me mènent jusqu'aux bureaux. Cette partie de l'orphelinat est la plus décente. Ici, il y a du chauffage, des fauteuils en cuir, et une bonne odeur de café y règne. Qu'on ne vienne pas un jour me dire que nous sommes traités comme des êtres humains dans cette maison pour enfants. À Porkhov, l'argent manque, c'est un fait. La pauvreté est partout, mais entasser des gamins, les traîner presque nus toute la journée alors que les adultes ont droit au confort me met dans un état de rage incommensurable. Les poings serrés, la tête haute, je bombe le torse malgré la morsure de la douleur entre mes côtes. *Personne ne saura que j'ai mal.* À peine ai-je franchi le seuil que quatre hommes m'accueillent avec un sourire machiavélique. Je ne reconnais que le Kapitan Swarov, les autres je ne les ai jamais vus. Tous arborant une chapka noire, un costume sombre et des bottes en cuir aux mêmes teintes, leurs visages diaboliques n'augurent rien de bon. Mes yeux glissent sur leurs ceinturons sachant pertinemment que je vais en subir les assauts d'ici peu.

— C'est lui, coasse celui que je crains le plus.

Sa voix désopilante darde mon épiderme gelé d'une traînée de frissons. Que me veut-il ? Ce n'est pas comme ça que cela s'est déroulé lors de ma dernière visite en ces lieux. Déstabilisé, je laisse mon regard passer des uns aux autres avant de leur sourire avec insolence. C'est ma plus grande arme, mon sourire quand ils s'attendent à entendre mes pleurs. La colère gronde rapidement autour de moi.

— Regardez ce que je vous ai dit ! Ce gosse est indomptable !

Le plus âgé des hommes s'avance vers moi alors que je serre plus fort mes poings le long de mon corps. Je ne tremble pas, ne vacille pas, ne baisse pas les yeux. Je souris.

— Alors petit, on ne veut pas écouter ce que dit le Kapitan Swarov ?

Posant sa main ridée sur mon épaule, l'inconnu presse fort mes os endoloris. La grimace qui voudrait habiller mes traits reste blottie au fond de moi, seules mes narines bougent au rythme de ma respiration rapide. Les pas lents de la personne qui cherche à m'analyser ne me font pas peur.

— À genoux, m'ordonne-t-il en appuyant sur sa paume.

Luttant pour tenir debout, j'ancre mes pieds au sol et ne fléchis pas. Je plaque mon air le plus insolent sur mon visage et souris de plus belle. La dernière fois que mes genoux ont touché le carrelage froid, Swarov a fourré sa queue immonde dans ma bouche, jamais plus je ne me laisserais faire. Quitte à crever, autant le faire avec dignité. Têtu, je soude mes prunelles à celles, aussi sombres que la nuit, du vieil homme. Ce que j'y lis me foudroie. Il semble fier. *Mais de quoi ?*

— Je le prends, affirme-t-il en s'éloignant de moi.

Alors que je m'attendais à un nouvel acte de torture, l'inconnu se tourne et serre la main du directeur.

— Vous avez bien fait de m'appeler Swarov. Ce gosse sera parfait. Effacez son nom du registre, faites comme s'il n'avait jamais existé. Le

gamin est mort avec ses parents.

Abasourdi et paumé, cette fois, je panique. Prêt à ouvrir les lèvres pour poser des questions, je suis stoppé par les deux autres hommes qui se dirigent vers moi d'un pas vif. L'un d'eux attrape mes mains, les ligote entre elles, alors que le troisième plaque sa paume sur ma bouche, y fourre un tissu et me met un sac de jutes sur la tête. Suffocant, mon cœur bat à tout rompre dans ma poitrine. Un coup derrière mon crâne, puis le trou noir me foudroie.

OceanofPDF.com

Chapitre 2

Je tente d'ouvrir les yeux. Mon menton posé contre mon sternum, c'est avec difficulté que j'essaie de relever la tête. *J'ai mal*. Mon crâne me lance, il semble pris dans un étau qu'on resserre petit à petit. Même mes paupières restent collées entre elles, incapables de se désolidariser. Je souffre tellement que la nausée m'envahit, malmenant mes entrailles de spasmes douloureux. Comme si ma nuque ne faisait plus partie de moi, il m'est impossible de la redresser. *Rien*. Je n'y arrive pas, mais mes yeux, eux, parviennent enfin à s'ouvrir. Ma tête enfouie sous le sac en toile de jute, je perçois la lumière filtrer au travers des petits trous, cependant je suis incapable de découvrir où je me trouve.

Ce constat me pousse à focaliser mon attention sur mes membres inférieurs. Mes jambes sont écartées et immobilisées par une sorte de lien que je ne discerne évidemment pas. Avec force, je tire mes pieds vers l'extérieur, rien ne bouge, seul un tintement de ferraille résonne autour de moi. À en croire mes sens en éveil, je suis attaché à une chaise en métal froid et maintenu par des chaînes. L'inspection aveugle de mes mains donne le même résultat. Mes omoplates se touchent presque, mes poignets sont ramenés vers l'arrière de mon dos. Lentement, comme si je sortais d'une longue léthargie, je réussis enfin à relever la tête. La décharge que je reçois à la base de ma colonne vertébrale est si virulente que ma bouche s'ouvre pour hurler, mais obstruée par un chiffon, seul un son étouffé en sort. C'est si violent que je suis pris de tremblements, comme si mon enveloppe charnelle luttait pour sa survie, mais qu'elle était à bout de force. Laisant tomber mon menton en avant, je ne bouge plus. Mes narines, elles, se dilatent, une émanation nauséabonde d'urine vient les malmenier à m'en

donner la gerbe. Les relents d'odeurs incommodantes me poussent à me questionner. *Est-ce que je me suis pissé dessus ? Cet effluve infâme vient-il de moi ?* Noyé dans les méandres de mon cerveau, je lâche prise et sombre de nouveau dans l'obscurité.

Une heure plus tard, ou peut-être cinq, on m'asperge d'eau. Dans cet endroit inconnu, je n'ai plus aucune notion du temps. Mes mâchoires se crispent si puissamment que mes dents s'enfoncent dans le tissu coincé dans ma bouche. Tout à coup, je sens une présence derrière moi, comme si le souffle de la personne dans mon dos glissait sur ma peau. Mon corps est si douloureux que je me cambre et convulse malgré moi. Une fois ma crise passée, mes yeux bien ouverts, quelqu'un défait les liens du sac autour de mon cou et le tire vers le haut. Brûlant mes rétines, un halo lumineux me fait face. Je dois plisser les paupières et détourner le regard pour protéger mes prunelles déjà sensibles en temps normal. Une paire de mains vient se loger sur mes joues et me force à fixer le projecteur. Des larmes roulent sur mes pommettes saillantes avant de venir mourir sur mes lèvres. Des perles d'eau salée s'écoulent de mes yeux par réflexe et protection naturelle. Moi, Stanislav, je ne pleure pas. Je me le suis interdit de pleine conscience. Mes seuls moments d'égarement sont ceux où je hurle ma peine seulement quand la nuit m'entoure.

— Regarde. Ne détourne pas le regard, siffle la voix masculine dans mon oreille.

Inconnue, cette intonation dure n'augure rien de bon. Et pourtant, lorsque je me souviens du rendez-vous dans le bureau du Kapitan Swarov, je fouille dans ma mémoire à la recherche d'informations. *Où suis-je ? Et avec qui ?*

Lentement, comme une caresse, les doigts de l'homme glissent sur ma peau et viennent tirer sur l'étoffe qui dépasse de mes lèvres. À peine suis-je

libéré que mon premier réflexe est de mordre à pleines dents le pouce du sale type derrière moi. Le goût ferrugineux de la matière visqueuse qui coule dans ma gorge me grise un instant. Si on en croit les jurons qu'il pousse dans mes tympans, je lui ai fait mal à cet enfoiré. Satisfait de moi, je laisse mes lèvres s'ourler en un sourire machiavélique. *Prends ça, fils de pute !* Malgré tout ce que je peux subir, je lutterai toujours et donnerai le meilleur de moi pour m'en sortir, ou du moins conserver un semblant de dignité. Ils peuvent bien tenter de tout me prendre, ma fierté, ils ne l'auront jamais.

Le claquement des pas lourds qui bougent de chacun de mes côtés me donne le signal. Je contracte tous mes muscles, les bandant avec vigueur avant de sentir la pression entre mes côtes. L'inflammation que laisse l'instrument brûlant sur ma peau meurtrie n'est rien en comparaison de la désagréable sensation d'échauffement des organes en combustion. Mes yeux se révulsent, mes jambes tressautent, mon bassin se soulève. Je suis probablement en train de prendre une décharge à pleine puissance. Cette fois, j'en suis sûr, l'urine chaude qui coule entre mes cuisses est bien la mienne. Lâchant de nouveau prise, je jette ma tête en arrière alors que mes épaules se secouent dans tous les sens. Dans un râle bestial, je grogne ma douleur lancinante. *Putain, mais qu'ils me tuent une bonne fois pour toutes !*

— Fascinant... murmure une voix loin en face de moi.

Cette voix, je la reconnais cette fois, c'est celle du vieux qui m'a choisi.

— Regarde Piotr, il ne bronche pas, ne hurle pas. Swarov avait raison, il sera parfait.

Piotr. Probablement celui que j'ai mordu jusqu'au sang. Étonnamment, les paroles qui me parviennent me font du bien, gonflent mon ego. Au moins une fois dans ma chienne de vie, quelqu'un est fier de mon insolence,

de ma résistance à la douleur. On est loin des insultes de mon paternel. Lui me crachait dessus quand je lui souriais insolemment. La décharge s'arrête enfin, je respire de nouveau et tousse à en avoir la trachée irritée. *Il était temps.* Le grincement d'une chaise que l'on tire me force à couler un regard sur ma droite. L'homme à la chapka noire se dessine dans la pénombre, je peux voir ses traits marqués, son regard sombre et intense se poser sur moi.

— Bienvenue S.

S ? Mais qu'est-ce que raconte ce vieux fou ?

— Je m'appelle Stanislav, lui craché-je avec véhémence malgré l'air qui me manque.

Arborant une mine dure et pinçant ses lèvres fines, le type hoche la tête de droite à gauche.

— C'est là où tu te trompes S. Il n'y a plus de Stanislav, il est mort. Toi tu es S.

Déglutissant avec difficulté, je sens une boule d'angoisse obstruer ma trachée. Mais qu'est-ce qu'il raconte ? *Je suis bel et bien vivant ! Déjà en enfer, certes, mais vivant !* D'un geste de la tête, il ordonne quelque chose à son collègue. Mon sang pulse fort dans mes veines, si fort que je sens mon cœur battre jusque dans mes tempes. Quelque chose me dit que ce qui va m'arriver est pire que le reste. En scannant la pièce du regard, je cherche à comprendre ce qu'il se trame dans mon dos, mais seule l'obscurité environnante m'entoure. Je n'aperçois que le vieil homme autoritaire sur sa chaise et le projecteur lumineux. Je devrais fermer les yeux, accepter que je suis S et non pas Stanislav Bolchoï, mais je n'y arrive pas. Ils ne peuvent pas m'enlever tout ce qui reste de mon humanité, mon nom. Secouant la tête dans tous les sens, je tire sur mes bras pour débloquer mes mains entravées. Plus je force, plus je sens le métal couper ma peau jusqu'à ce que

le sang coule entre mes doigts. Mis à part la souffrance, je ne libère rien d'autre.

— Laissez-moi partir, ordonné-je.

Levant son index et l'agitant devant son visage, le gradé russe refuse de répondre à ma requête.

— Tu n'iras nulle part. Tu es ici chez toi. Tu vas apprendre à vivre comme ça. Tu verras, avec le temps, ce sera plus facile.

Pourquoi ne crois-je pas un traître mot de ce qui passe la barrière de ses lèvres ? L'écoulement d'un liquide puis le tintement de mes chaînes qui glissent au sol répondent à mes interrogations. *Je suis libre*. Remuant mes articulations endolories, je souris en faisant rouler mes épaules. Enfin ! Mes yeux rivés à mes doigts, je n'ai pas vu le vieil homme s'approcher. Et pourtant il pose avec rapidité ses paumes à la place qu'ont laissée les chaînes sur ma peau et les retourne face contre terre. Un récipient avec un liquide transparent est maintenu sur mes cuisses. S'apprêtant à plonger mes doigts dedans, il marque une pause, visse ses yeux noirs dans l'océan des miens.

— Ne bouge surtout pas. Tu risquerais de renverser l'acide et de brûler tes jambes. Ce n'est pas ce que tu veux S ?

L'acide !? Horrifié, les connexions se font dans mon esprit avant que le liquide n'entre en contact avec ma peau juvénile. Cette fois, la douleur est si vive que je pousse un hurlement animal. Ces enfoirés sont en train d'effacer mes empreintes digitales, ils sont définitivement en train de me tuer, me rayer de la surface de la planète.

Chapitre 3

On me détache les pieds. Les mains qui défont la chaîne qui meurtrit ma peau sont presque imperceptibles tant ma douleur est intense. Je ne sais plus où je suis, ce qui est réel ou non. J'en viens même à me questionner sur mon identité. La résonance du métal qui glisse dans un bruit assourdissant sur le sol décharge une vague de frissons qui remonte de mon sacrum à ma nuque. Les horribles souvenirs de cette nuit seront l'odeur nauséabonde de la chair en putréfaction, la brûlure intense de mes doigts incapables de bouger tant ils sont douloureux, les bruits métalliques et cette lumière aveuglante. Tout est désormais marqué en moi comme une empreinte indélébile. Les bras ballants, je ne réagis pas quand une paire de bras glisse sous mes aisselles et me soulève avec force. J'ai l'impression de n'être qu'une poupée désarticulée, incapable de se mouvoir. Dans cet endroit lugubre, je laisse mes yeux, la seule partie de mon corps qui semble fonctionner à peu près correctement, chercher des réponses dans ce qui m'entoure. Le projecteur éteint, je ne vois plus rien. C'est déroutant de ne pas savoir où sont les murs, les portes, les limites de la pièce où je me trouve. Épuisé par ces tortures que l'on m'a infligées, je ne lutte pas et me laisse guider par l'homme qui m'a détaché. *Probablement Piotr*. Ses pas lourds, mais réguliers, ne m'emmènent pas loin. Rapidement, il me dépose sur une planche en bois. Enfin, je peux apercevoir son visage. Il est si jeune que j'en ai le souffle coupé. S'il a vingt ans, c'est le bout du monde. Surpris par ce constat, j'ouvre ma bouche pour créer un lien avec lui avant de la refermer rapidement. Ce n'est pas le moment. Une raie de lumière vient caresser ses traits fins. Je lis de la compassion dans son regard, une seule seconde avant qu'il ne remette son masque inexpressif, imperturbable,

insondable. Gardant ses lèvres pincées, il fronce ses sourcils sévèrement et fuit mon regard.

Alors qu'il m'abandonne sur ce que je suppose être mon lit, je l'interpelle avant qu'il ne pivote et ne s'éloigne de moi.

— Pourquoi ? murmuré-je d'une voix enrouée par les hurlements restés coincés dans ma gorge.

Marquant une pause, le jeune homme tourne légèrement la tête par-dessus son épaule, m'offrant son profil en vue.

— Tu comprendras plus tard. Dors. La journée de demain sera longue.

Me laissant avec pour seule compagnie un milliard de questions dans mon esprit déboussolé, il quitte la pièce. Je frissonne de tous mes membres sur cette foutue planche, dure et inconfortable. Mes muscles se tétanisent par la douleur et mes crispations régulières. Mes dents s'entrechoquent quand je remonte mes genoux contre ma poitrine. Avec une difficulté innommable, je tente de maintenir mes jambes contre moi, mais c'est sans compter sur la douleur de mes phalanges brûlées. J'ai si mal que cela occulte toutes mes autres souffrances. Et pourtant Dieu sait que j'en suis criblé.

Je lutte fort pour ne pas pleurer, pourtant aujourd'hui, je pense que je viens de passer un cap dans mon existence déjà monstrueuse. Moi qui supposais que je ne pouvais pas vivre pire. Que les viols à répétition des gardes de l'orphelinat étaient déjà le summum de la honte, de la maltraitance. Eh bien, je me suis mis le doigt dans l'œil. Alors qu'à l'orphelinat ils se sont permis de posséder mon corps à maintes reprises, me volant chaque fois un peu plus de fragments de mon âme, je me déconnectais de mon esprit et le laissais vagabonder. Le sang coulait le long de mes jambes, je ne pouvais plus m'asseoir des jours durant, mais je gardais l'espoir. L'espoir de sortir de là, d'être libre et d'effacer ces abjects

instants de mon être. Ce soir, dans ce lieu inconnu, on m'a volé l'espoir en même temps que mon identité. C'est définitif, je ne vois plus le bout du tunnel, il n'y a pas de lumière. Je suis dans la pénombre, l'obscurité vient grignoter mon être, le ronger morceau par morceau. Anéanti et épuisé, je laisse mes paupières se fermer et prie pour ne pas crier durant mon sommeil.

Ma supplique aura été vaine, je hurle face au cadavre de ma mère. Ce sempiternel cauchemar est de retour. Je suis enlisé dans cette vision de mes parents morts se superposant l'un sur l'autre. Parfois, les songes me trompent, c'est mon père qui est pendu et ma mère livide sur le sol. Même ce seul souvenir qu'il me reste d'eux est perturbé par toutes ces choses qui s'enchaînent. Tout se mélange, plus rien n'a de sens. Les tremblements de mon corps me rappellent à la réalité. Je dois lutter plus fort, fermer ma bouche et arrêter de frapper des poings. Je ne sais pas encore ce dont sont capables ces hommes qui me gardent en captivité. Muselant mes lèvres, je me replie sur moi-même et tourne sur ma droite. *Trop tard*. Le bruit des pas, dans ce que j'imagine être le couloir, se rapproche. Soufflant par ma bouche un filet d'air inaudible, je ravale mes peurs et ferme les yeux. Si je fais semblant de dormir, ça peut peut-être passer... *Loupé*. Ils sont là, tout près de moi. Au moins deux personnes se tiennent derrière mon dos. Prêt à subir les assauts des coups de canne en bois, je contracte mes muscles, enfonce ma tête entre mes bras. Rien. Ils ne bougent pas. *Étonnant*. Roulé en boule, je garde cette position le plus longtemps possible, mais la curiosité me pousse à tourner la tête. Ce que mes yeux découvrent est finalement pire que tout ce que j'aurais imaginé. Deux hommes inconnus se tiennent droits comme des I. L'un d'eux garde ses mains dans son dos, le menton en l'air, fier de faire ce travail horrible. L'autre fait danser devant mes yeux la tête d'un jeune garçon maintenu par les cheveux. L'horreur peint les traits du

visage de l'enfant. Cet enfant, je le reconnais. Ivanov, huit ans, qui dormait sous mon lit superposé à l'orphelinat. La bile brûle mon œsophage et remonte comme un volcan en éruption avant de se répandre sur les pieds du gardien. Après ma mère et mon père, le visage du petit vient maintenant de s'ancrer dans mon esprit. *Il me fixe éternellement lui aussi.* Les fines gouttes de sang qui s'échappent de la base de son cou sectionné viennent perler et rebondir sur le liquide que je viens de recracher. *Pourquoi ? Pourquoi lui ?* Ce gosse n'y est pour rien, putain !

Comme s'ils savaient d'avance que j'allais me réveiller, ils ont anticipé et tué Ivan. Dans le seul but de me réduire en poussière.

— Ivanov va dormir avec toi, m'annonce d'un ton solennel le taré qui tient le crâne dans sa main.

Joignant le geste à la parole, il dépose la tête de celui qui ressemblait le plus à un ami, sur la planche à mes côtés. Décapité, il me fixe la bouche ouverte alors que les hommes pivotent et quittent la pièce d'un pas militaire. L'effroi, la haine et la peine viennent se loger dans mes entrailles. De ma main tremblante, je caresse sa joue.

— Pardon Ivan. Je ne savais pas, lui chuchoté-je comme pour qu'il me pardonne de là où il se trouve.

Fébrile, je sais que je touche son grain de peau du bout de mes doigts brûlés, mais je ne ressens rien, mes chairs meurtries sont comme anesthésiées. Je m'en veux tellement, bordel ! Malgré l'obscurité à laquelle mes yeux se sont tout de même habitués, je peux déceler tous les détails du visage aux traits poupins afin de ne jamais l'oublier. *Jamais.* Étonnamment, la découverte macabre passée, je suis rassuré de l'avoir avec moi. Je me sens moins seul. Comme un verre que l'on a jeté avec force sur le sol, je sens mon mental s'effriter, se disperser, se briser. Ce regard vide qui me fixe inlassablement devrait me faire crier d'effroi, mais moi, comme un putain

de fou, je lui souris. Je lui parle, lui raconte ce que m'ont fait ces types depuis mon enlèvement. Dire tout haut ce qui se mélange dans ma tête me fait du bien, c'est comme un exutoire, une manière d'évacuer la peine immense de le savoir mort. La folie me guettant, je fais fi de ce qui pourrait m'arriver de pire et continue de m'imprégner de cette frimousse qui me fait face. Las, je ferme enfin mes paupières, ma paume soudée à la joue froide et blême de mon ami dénué de vie.

OceanofPDF.com

Chapitre 4

Le jour semble se lever, mes yeux se plissent en réponse à la lumière du soleil qui s'insinue à travers la minuscule fenêtre de ma cellule. Oui, une cellule, voilà à quoi ressemble la pièce dans laquelle je viens de dormir. Les murs bétonnés, les barreaux à la seule issue possible, une planche en guise de lit, une chaise et un seau. Raide et engourdi, mon corps est incapable de se mouvoir. Mes mains lancinantes, que machinalement je soulève et tourne devant mes yeux. Mes doigts sont déformés par les brûlures, leurs pulpes sont rouge vif et boursouflées. Soupissant de désespoir face à l'étendue des dégâts, je repose mes membres blessés le long de mes flancs. Le bruit agaçant d'une mouche qui me tourne autour attire mon attention. Je la suis du regard jusqu'à ce qu'elle se pose enfin sur le récipient au fond de la pièce. Je reste là, à fixer ce seau. *Dois-je vraiment faire mes besoins là-dedans ?* Heureusement que je n'ai rien bu ni mangé depuis... depuis quand déjà ? Je n'ai plus aucune notion de temps, mais mon estomac vide se manifeste alors que je ne pensais même pas me réveiller vivant ce matin. La faim tiraille mon organisme affaibli. Faisant pivoter ma tête vers celle d'Ivanov, je lui souris gentiment.

— Tu as bien dormi ? interrogé-je mon ami.

Le silence qui me répond m'est suffisant. Je sais pertinemment qu'il ne me parlera pas, mais j'ai besoin de ne pas l'abandonner, de l'avoir avec moi une journée de plus. Je devrais hurler, détourner le regard, mais je ne peux pas m'y résoudre. Il est là, alors, bien que démunie du reste de son corps, je lui parle.

— Je me demande bien ce qu'on va avoir au petit déjeuner.

C'était notre petit rituel, Ivanov et moi imaginions un monde où l'amour, la famille et la nourriture en abondance régnaient en maître. Tous

les matins, nous spéculions sur un repas de rois. Et chaque jour, bien que nous sussions que ce n'était qu'un rêve, nous allions au réfectoire, un sourire aux lèvres. La vie était moins difficile avec un brin d'imagination. *Et avec un ami.* La pression dans ma cage thoracique me coupe tout à coup le souffle, une crise d'angoisse me guette. Je ressens aux tréfonds de mon être la même sensation que durant mes moments d'absences nocturnes. Inspirant et expirant avec force et régularité, je canalise rapidement l'épisode anxieux qui pointait le bout de son nez. *Je n'ai pas le droit de flancher.* Posant ma main sur les cheveux de mon ami, je le salue avant de basculer mes pieds dans le vide. Le froid qui saisit ma voûte plantaire remonte jusqu'à ma nuque. *C'est glacé.* Réprimant l'envie de passer ma journée roulé en boule à me morfondre, j'appuie sur mes talons et me lève. Vacillant un moment, je tente de garder un semblant d'équilibre malgré tout. Mes douleurs accompagnées de mes carences alimentaires n'aident pas à être stable sur ses jambes. Une fois prêt à marcher, j'arpente ma cellule de fond en comble avant de venir cogner contre le bois noir de la porte. De mes poings serrés, je frappe jusqu'à ce que des pas résonnent enfin. La poignée s'abaisse, sans un seul bruit de verrou. J'étais libre de sortir depuis tout ce temps et je ne le savais pas ? Le palpitant cognant avec force dans mon thorax, je recule et laisse la personne entrer. Ce n'est autre que le vieux d'hier.

— Bonjour S, commence-t-il en refermant la porte derrière lui. Je ne me suis pas encore présenté et j'en suis désolé. Je suis le Major Kuznetsov.

Les mains dans le dos, il avance dans ma direction. L'uniforme gris-anthracite aux couleurs de l'armée soviétique est accessoirisé d'une chapka noire, un ceinturon large marquant la taille et une paire de bottes montantes assorties au couvre-chef traditionnel. Les traits émaciés et durs du Major sont contradictoires avec le regard plein de fierté qu'il pose sur moi. Je

ressens la même émotion que la veille. Ce sentiment inconnu qui gonfle ma poitrine me surprend. Comme pour lui plaire un peu plus, j'adopte la même posture que lui, je suis à l'image de son reflet dans le miroir. Étirant sa bouche fine en un rictus satisfait, il hoche la tête de haut en bas.

— Tu apprends vite S.

Je sais, on me l'a toujours dit. Opinant du chef, je garde le silence, mais visse mes yeux aux siens. Il doit savoir que je ne suis pas de ceux qui abandonnent, pleurnichent ou meurent. Moi je lutte, je m'accroche à tout ce qui m'entoure pour garder la tête hors de l'eau.

— Comment vont tes mains ? me demande-t-il en me contournant.

Ramenant mes doigts meurtris devant moi, je déplie avec douleur mes doigts et les montre au Major Kuznetsov. Concentré à inspecter mes blessures, il se baisse en les regardant avec attention.

— D'ici quelques jours, ça ira mieux.

Sûr de lui, l'homme redresse ses épaules et reprend sa marche.

— Que veux-tu manger, S ? Dis-moi ce qui te ferait plaisir, et j'irais le chercher.

Cette question me surprend tellement que ma bouche s'entrouvre en un O circonspect. Mes sourcils se froncent, mes yeux se plissent. *Où est l'arnaque ?*

— Ne sois pas étonné, mon garçon. Nous ne sommes pas là pour te faire du mal. Nous avons besoin de toi. Et pour te garder en bonne forme, tu dois manger. Alors que veux-tu ?

Ma première pensée va vers ma mère. Malgré mes sentiments contradictoires, je meurs d'envie de sentir ces effluves symboliques du matin chez les Bolchoï.

— Des tartines avec du beurre et de la confiture, et un chocolat chaud, demandé-je, perplexe.

— Je m’occupe de ça. De ton côté, je vais te demander de te laver. Je vais t’amener de l’eau, un gant, et de quoi te changer. Tu dois être propre et bien habillé. Ici, nous ne tolérons pas les crasseux.

Je suis sale depuis tellement longtemps que je rêve de frotter ma peau avec une éponge à récurer, mais un gant et du savon feront l’affaire. À l’orphelinat, mis à part mes dents que je brossais quotidiennement, les douches étaient si rares que je ne m’en souviens pas. Heureux de me dire que je vais avoir de vrais habits, je souris. *Peut-être que cet homme n’est pas si méchant après tout...*

— On est où ici ? me risqué-je à demander maintenant que je suis plus à l’aise et en confiance.

Ces quatre mots stoppent les pas du gradé. Il laisse ses pieds pivoter pour courir jusqu’à moi. Le visage à quelques centimètres du mien, il porte les traits d’un autre homme, comme s’il était possédé.

— Tu poses trop de questions ! Fais ce que je te dis et tout ira bien ! Sinon, il attrape mon menton entre son pouce et son index et me force à regarder la tête décapitée de mon ami, je te ferai la même chose qu’au morveux pleurnichard.

Il crache ses phrases avec tant de hargne que je ne peux contrôler les tremblements de mes mains. *C’est donc lui qui a tué mon ami ?* Plein de haine envers cet enfoiré, je me libère de son emprise d’un mouvement brusque. La rage danse à présent dans ses iris. La métamorphose est si virulente que je ne sais plus quelle attitude adopter, mais je ne baisse pas les yeux pour autant. La tête haute, les mâchoires crispées, je ne lâche rien. Plus je suis insolent, plus il se radoucit. Cet homme est complètement cinglé ma parole ! De nouveau, cette étincelle vient rallumer les prunelles dangereuses du Major. Satisfait de mon attitude, il tapote mon épaule de sa main avant de venir attraper le cuir chevelu de mon ami.

— Dis au revoir à Ivanov, m'ordonne-t-il en agitant la tête sous mes yeux.

C'est comme ça qu'il m'enlève mon dernier lien avec mon passé, me le kidnappe. Je sais au fond de moi, que dès qu'il passera le seuil de la porte je n'aurais plus jamais le droit de ne serait-ce que penser à ceux que j'ai perdus. Il vient de me prouver que lorsqu'il m'offre quelque chose c'est pour m'en reprendre une autre. La brûlure de mes mains n'est rien en comparaison de celle que je ressens dans mes tripes lorsque le regard sans vie de mon ami oscille au rythme des pas de mon supérieur qui quitte la pièce. On vient une fois de plus de m'amputer d'un bout de moi. *Adieu Ivan...*

Chapitre 5

Quelques années plus tard

La sirène qui hurle dans l'enceinte de l'école me tire de mon sommeil. Allongé, les mains sous la tête, je reste là quelques secondes à lorgner le plafond avant de m'asseoir sur mon lit. Enfin, le mot « lit » est un terme enjolivé quand on sait que je dors sur une planche depuis mon arrivée ici. Ce qui me rassure, c'est que nous sommes tous logés à la même enseigne. Je m'y suis habitué, je crois d'ailleurs que le corps et l'esprit savent accepter toute sorte de changement quand il s'agit de leur survie.

Posant mes pieds nus au sol, je me lève mécaniquement, comme tous les matins. Je suis dans cette cellule, celle qui a accueilli mon arrivée, celle qui a aussi un nombre incalculable de traits creusés par mes ongles dans le mur pour avoir une notion de temps. J'ai fini par arrêter de le faire. *À quoi bon ?* Je ne suis pas si mal ici finalement. Comme tous les jours qui se suivent, je m'habille en enfilant la tenue traditionnelle du centre d'enseignement à la survie et à la protection du gouvernement, soit le CESPG. Un bien joli terme pour camoufler la réelle activité qui se trame dans ces lieux. Ce n'est pas une école classique, non, nous sommes formés pour tuer. Ni plus ni moins. La mort est mon quotidien, je n'ai pas encore eu l'occasion d'ôter la vie à un être humain, mais je dois avouer que j'en trépigne d'impatience. J'ai vu la mort danser dans les yeux de tant d'animaux que j'ai dû torturer que maintenant, je rêve de venir voler le dernier souffle à un homme ou une femme, voire même un enfant. La pitié ne fait pas partie de mon vocabulaire, je suis *S le dur à cuire*, comme aiment m'appeler ceux de ma classe. Je ne copine pas, ne parle à personne

d'autre qu'à Piotr, le seul en qui j'ai confiance. Il m'a montré à maintes reprises qu'il était loyal, alors malgré notre différence d'âge, il reste celui avec qui j'arrive à communiquer un tant soit peu.

Mes vêtements parfaitement lissés, je sors de ma chambre et me dirige vers la salle d'eau commune. D'un regard dans le miroir, je remarque que mes épaules se sont encore élargies, que ma barbe naissante, bien qu'irrégulière, parsème mes joues creusées par la rudesse de mes traits. Mon regard d'acier ne laisse transpirer aucune émotion. Me penchant en avant, j'attrape de l'eau au creux de mes paumes et m'asperge le visage avant d'humidifier mes cheveux blonds. Longs sur le dessus, je les rase à blanc sur le côté pour que rien ne dépasse de mon béret. D'un coup de main habitué, je plaque la longueur en arrière, sur le dessus de mon crâne, avant d'y visser mon couvre-chef. Ma toilette rapide terminée, je pivote vers la sortie. Un corps vient percuter le mien. *Erreur*. Par réflexe, je scelle mes doigts à la trachée offerte du jeune garçon arrivé il y a peu. On ne me touche pas. Personne. *Jamais*. Empêchant l'air de venir remplir ses poumons, je presse avec force sa gorge. J'ai envie de le tuer, juste parce qu'il n'a pas regardé où il mettait ses putains de pieds ! Juste parce qu'il est venu voler mon oxygène en empiétant sur mon territoire. Le regard vide, la bouche entrouverte, il suffoque, je peux lire la peur dans ses yeux. Je me nourris de cette peur, elle alimente chaque parcelle de mon être pour me permettre à moi de vivre, de respirer. Me délectant de la terreur qui habille les traits du gamin, j'étire ma bouche en un rictus machiavélique. J'aime lire l'effroi dans les prunelles dénuées de vie de ceux qui partagent mon quotidien. Ils sont vides, morts à l'intérieur, ils n'ont pas les ressources psychiques nécessaires à la survie dans ce monde particulier. Alors si je peux les soulager et leur rendre leur liberté en les tuant, où est le problème ? J'en crève d'envie, mais je ne peux pas, alors je relâche ma prise et éjecte le

microbe loin de moi en le repoussant avec vigueur. D'un coup d'épaule autoritaire, je le bouscule pour qu'il s'échoue lamentablement au sol, comme le petit insecte qu'il est et que je rêve d'écraser de ma botte impeccablement cirée.

Le martèlement de mes pas militaires sur le sol me rassure, cette régularité me permet de me complaire dans cette vie parfaitement cadrée. Tous ceux qui me croisent dans les larges couloirs sombres baissent la tête, regardent leurs pieds, évitent de souder leurs yeux aux miens au risque que je ne réponde plus de moi. Je sais pertinemment que je suis à deux doigts de tuer pour tuer. *Par plaisir.* Mon apprentissage doit toucher à sa fin puisque je jubile et m'impatiente du jour où on me donnera l'ordre de passer à l'acte. J'en rêve toutes les nuits. Le major est on ne peut plus fier de ma rapidité à canaliser mes émotions, à les enfouir au plus profond de moi, si loin que je me demande même parfois si je ressens encore des choses. Froid, dénué de sentiments, je suis un robot. Formaté pour obéir, je savoure mes réussites à chaque nouvelle épreuve. La dernière en date m'a tant grisé, que rien que d'y penser, je suis heureux. J'ai torturé un homme. Je lui ai arraché ongle après ongle, dent après dent, et putain que j'ai apprécié voir cette substance visqueuse recouvrir mes mains. L'odeur ferrugineuse de ce sang pourpre est encore présente dans mes narines, dès que je presse mes paupières je revois ce visage tuméfié hurler et me supplier de l'achever. La douleur vrillait son corps de spasmes, mais je n'ai pas encore eu l'accord de voler l'âme de quiconque. *Bientôt, je l'espère, j'ai hâte.*

Enfin arrivé dans le réfectoire silencieux, je me positionne derrière ma chaise, toujours la même. La rigueur est de mise ici, on ne change pas les habitudes, tout doit être à sa place, rien ne doit être différent de la veille. Mes mains croisées dans le dos, je patiente comme les autres, le menton levé vers le plafond, une expression neutre sur le visage. *Ça, pour moi, c'est*

facile. Le calme apparent de la pièce où nous nous trouvons pourtant par centaine, n'est rien en comparaison des cœurs qui palpitent, s'affolent. Je les sens, ils se répercutent en moi comme un boomerang. Si je laisse mes yeux glisser sur les peaux blafardes de mes coéquipiers, je peux voir leur pouls s'accélérer dans leur cou. *Minables*. Ce n'est qu'une bande de trous du cul, lâches et sans couilles. Ils ne réalisent pas la chance qu'on nous a offerte. La vie est bien moins rude que celle de l'orphelinat. Ici, nous sommes propres, nourris, respectés. On ne vient pas nous agresser, nous frapper pour le plaisir, nous violer et nous rabaisser. Ici, nous avons été brisés, humiliés, blessés pour mieux nous reconstruire. Un *reset*, une remise à zéro de nos vies a été effectué dès notre arrivée. Mais la reconnaissance que nous lisons à présent dans les yeux de nos supérieurs en valait le coup. Le Major Kuznetsov me fixe d'ailleurs intensément en cet instant. Je ne croise pas ses prunelles, mais je sens le poids de son regard sur moi. Son aura puissante et sombre est celle que je voudrais porter, celle que j'aimerais posséder et disperser autour de moi comme il le fait naturellement. Il domine le monde, tous le respectent. Voilà mon objectif. Devenir lui. Quitte à le détruire pour y parvenir. Mais je ne pense pas avoir besoin d'en arriver là, il a placé tous ses espoirs sur moi. Depuis ce lointain matin où il m'a rencontré, il a tout fait pour que je grandisse, me forme et devienne le meilleur.

La seconde sirène de la matinée nous informe que nous devons être en place. Évidemment, comme tous les jours, il y a des retardataires. Et comme tous les matins, ils vont être relégués au rang de moins que rien pour apprendre de leur erreur. Normalement, celui qui n'arrive pas à l'heure un jour sera en avance le lendemain. Sauf ce gosse. Celui qui a osé me toucher tout à l'heure. Deuxième jour qu'il pose ses pieds dans la cantine avec deux secondes de retard. Harponné par le Kaporale Shevchenko, il ne

bougera plus. Sa paume plaquée avec fermeté sur son épaule, il appuie avec force sur celle-ci lui intimant de plier les genoux en silence. Ne jamais se rabaisser. Quel idiot ! Il vient une fois de plus de se soumettre. Il ne pourra pas tenir ici, c'est certain. La tête toujours en l'air, je ne laisse que mes yeux couler vers celui qui va bientôt morfler. Alors que je m'attendais à ce que le Major s'en charge lui-même, mon nom résonne dans le silence enveloppant de la pièce.

— S, hurle mon supérieur.

La surprise me pousserait, si j'étais dans un lieu classique, à hausser un sourcil et l'interroger du regard. Mais je ne m'interroge que dans mon esprit, rien ne transpire de mes traits figés. J'abaisse mon menton et découvre le faciès du major qui me lorgne avec attention.

— Viens à mes côtés, m'ordonne-t-il.

Sans broncher, je laisse mes pas me guider jusqu'à lui. Posté en face de l'homme que je respecte plus nul autre, je n'ouvre pourtant pas la bouche. C'est à lui de parler, pas à moi.

— Montre à K ce qu'on fait aux retardataires, me somme-t-il en donnant un coup de tête vers le jeune garçon en larmes.

La pitié ne fait pas partie de mon vocabulaire, ses larmes me dégoûtent plus qu'elles ne m'attendrissent. Mille manières de le torturer traversent mon esprit, mais finalement je vais choisir la plus simple. La plus douloureuse. D'un regard entendu, je m'éloigne le temps d'aller chercher une pince vers le fond de la pièce. On y trouve toujours des instruments à disposition. C'est comme ça, à tout moment nous pouvons avoir besoin « d'expliquer » des petits détails aux autres. Je suis heureux d'avoir été choisi, depuis mon entrée dans cette école, je n'ai encore jamais vu un élève avoir le droit de torturer officiellement un autre. Je suis l'exception à la règle. *Et j'aime ça.*

Muni de ma pince, je me place accroupis, devant K qui frissonne déjà et le tire par le col. Ses larmes coulent et ruissellent sur ses joues alors que je le redresse pour qu'il ne m'oblige pas à me rabaisser devant lui. Ça me débecte cette faiblesse, bordel ! Piotr qui a compris ce que je m'apprête à faire vient se poster à mes côtés, maintenant la main droite du gosse avec force. Je ne tremble pas, ne vacille pas, je soude mes iris translucides à celles apeurées du mouflet. Il doit y lire tout ce que je veux qu'il comprenne. Il doit respecter les règles, point. Pressant la pince au métal froid entre mes doigts, je coince le bec de l'instrument sous l'ongle du pouce de l'enfant avant de le serrer avec force. Prêt à tirer, je laisse mon sourire ourler ma lèvre supérieure. J'aime sentir ma puissance écraser les autres. D'un coup sec, j'arrache l'ongle de K. Son hurlement résonne partout en moi, forçant mon sang à pulser plus fort dans mes veines, mon cœur taper plus fort dans ma poitrine. *Putain que c'est bon !* Essuyant l'hémoglobine qui recouvre mes mains sur le torchon tendu par Piotr, je me relève et encercle le visage poupin de K entre mon pouce et mon index.

— Demain, tu seras à l'heure, lui annoncé-je d'une voix neutre.

Ce n'est pas un ordre, juste un constat. Ses gémissements lancinants et absolument insupportables me forcent à m'éloigner de lui avant que je ne continue de laisser la place à mes envies meurtrières dans mon esprit. D'un hochement de tête de bas en haut, le Major Kuznetsov approuve ma technique de persuasion. Il n'en attendait pas moins de ma part. Satisfait, je regagne ma place et me positionne les mains dans le dos. J'espère qu'on va enfin pouvoir manger, je suis affamé.

Chapitre 6

Alignés les uns à côté des autres dans la cour immense, nous attendons le lever de drapeau. Il est sept heures trente, le froid m'enveloppe de son cocon rassurant. J'aime sentir le picotement de mon épiderme qui lutte pour garder la température idéale. La buée qui s'échappe de ma bouche et s'élève autour de moi me subjugue, je trouve cela magique, hypnotisant. Les claquements de dents de mes camarades me gonflent, ils sont tous là à trembler et à renifler. *Bande de fillettes !* Il doit faire dans les moins quinze degrés, mais quand on sait qu'on est chaudement habillés et que nos membres sont tous recouverts de tissus, nous n'avons pas le droit de nous plaindre. J'ai connu pire. Même lointain, voire dissipé dans un brouillard épais, ce souvenir de mes nuits à l'orphelinat m'a laissé un goût amer. Alors, je savoure cet instant où nous fixons le drapeau blanc, bleu et rouge, virevolter dans les airs au rythme du vent qui le fait danser. L'hymne national russe en sourdine, nous devons, élèves et gradés, chanter à tue-tête notre engagement pour le pays, une main sur le cœur. *Ah que je suis fier de me tenir ici, au premier rang, toujours plus près de ceux qui ont le pouvoir.* Je me rapproche de mes objectifs, je le sens au fond de mes tripes. Malgré mon impatience, je ne flancherai pas et ne commettrai pas d'impair. *Fidèle, je suis fidèle, je resterai.* Les paupières closes, je vibre avec les paroles de l'armée rouge, elles me foudroient et me remuent les entrailles chaque jour que Dieu fait. Ce n'est que lorsque les dernières notes de la mélodie meurent, que je rouvre les yeux et garde le regard droit, dans le vide. J'attends les ordres. Je suis prêt.

— Garde à vous ! hurle le sergent Smirnova dans le haut-parleur.

D'un seul mouvement, comme un seul homme, nos pieds claquent l'un contre l'autre et nous saluons de la main droite sur le front. En harmonie, nous ne sommes qu'une entité, une seule personne malgré la centaine d'élèves qui foule le bitume de la cour.

— Mettez-vous en position ! Faites cinquante pompes !

Mécaniquement, je fléchis les genoux et me positionne ventre contre terre, pieds écartés, mains sous les pectoraux. Le corps tendu, je soulève mon poids à la force de mes bras. Un. Deux. Trois. Mon souffle est régulier, mes muscles bandés. C'est routinier, cinquante est le nombre minimum que nous devons faire tous les matins. Nos entraînements sont au bon vouloir de nos gradés du jour. J'inspire et expire lentement, mon cœur ne s'emballe pas, il sait se maîtriser parfaitement. La forme physique doit être un atout dans notre futur travail. Il faut être rigoureux, discipliné, mais aussi habitué à l'effort, aux écarts de température et surtout ne jamais poser de question. Un ordre est un ordre, point.

Après les pompes, nous enchaînons avec le combat. Chacun d'entre nous se tient face à un camarade de même âge et de même corpulence, il n'est pas question de se blesser trop vite, mais de s'entraîner. Je ne déroge pas à la règle, et me retrouve à fixer l'un des miens, poings en avant. La cagoule noire qui cache nos visages ne me permet pas de distinguer les traits de mon rival, mais ses yeux dénués de compassion m'informent que je suis contre Dimitri. J'ai envie de refaire le portrait de ce sale con bouffeur de queues depuis un moment. Je l'ai surpris en train de se taper le sergent dans une remise du premier étage. Honnêtement, en dehors de ces murs je me tape de ce que font les uns et les autres de leur cul, mais lui, j'ai lu dans ses iris que c'était sa manière d'avancer plus vite. Un genre de promotion canapé quoi. Notre communauté exclusivement masculine compte

forcément des gays, mais je n'en ai rien à foutre. Je ne veux juste pas qu'il me devance et qu'il prenne ma place.

Faisant rouler mes épaules et craquer ma nuque, je plie les jambes et me mets en garde. Le sifflet qui résonne derrière nous me donne le feu vert. Seulement, je n'attaque pas. J'observe. Il bouge, saute, gigote face à moi comme une anguille à qui on aurait coupé la tête. *D'ailleurs, je lui couperais bien la tête à ce connard...* Je dois refouler mes envies les plus tordues et me contenter de ce que j'ai le droit de faire. Coups de pieds et de poings, prises de défense et d'attaque. On peut y mettre de la force, tant qu'on ne blesse pas trop notre adversaire. La limite est toujours difficile à trouver, mais c'est ce qu'ils veulent. Qu'on sache où elle se trouve, jusqu'où nous pouvons aller, qu'on écoute le battement de cœur s'accélérer ou ralentir, que nos sens nous guident dans le combat. Tout ça sans voler la vie de l'autre. *Domage.*

Le premier coup que je reçois fait craquer ma pommette. Je sens mon os se fissurer, la douleur qui irradie mon visage m'est salvatrice. Sans elle, je ne dégoupille pas complètement. Avec elle, je lâche les rênes et prends le contrôle sur celui qui me toise en sautillant. Imaginer sa bouche engloutir le membre tendu de ce fils de pute de Smirnova me rend cinglé. Je me rue sur lui, ne lui laissant plus aucune opportunité de m'atteindre. Mes coups pleuvent, je le maltraite, le rouant d'uppercuts. Droite, gauche, genoux. Telle une poupée de chiffon, il n'a déjà plus de ressources en lui, cette chiffe molle subit ma haine grandissante. À l'image d'une tornade qui se charge et se gonfle en montant dans le ciel, je me nourris de sa défaite. Elle me grise et me transperce de part en part. Vif, rapide et fort, je me délecte de son regard qui se remplit de douleur. Il souffre. J'emprisonne sa pomme d'Adam sous ma paume gantée et comprime sa trachée. La strangulation est la méthode qui m'attire le plus, j'aime voir le visage en face de moi perdre

de sa couleur, son regard se voiler d'une ombre morbide. Sa jugulaire palpite et pulse si fort sous sa peau échauffée que je m'arrête malgré moi. Le combat est terminé. *Parce que je l'ai décidé.* Dimitri n'aura placé qu'un coup. Un seul. Celui qui m'a poussé à libérer le monstre tapi en moi. Alors qu'il se tient les flancs en cherchant l'air qui lui manque, je me remets en position et attends le coup de sifflet final. Quand il stoppe enfin le calvaire de certains, une vague de frissons remonte le long de mon épine dorsale. Le meilleur moment est en approche. *Enfin.*

Jubilant et trépidant comme un gosse ouvrant ses cadeaux d'anniversaire, je laisse mes pas suivre les autres pour pénétrer dans l'immense bâtisse aux murs sombres. Les plus avancés, comme moi, pivotent sur leur droite, les autres sur leur gauche. Les gosses vont aller voir un film qui explique toutes sortes de tortures. Nous, nous allons la pratiquer. Nous sommes une vingtaine de jeunes hommes à nous poster derrière une vitre sans teint. Toujours affublé de nos cagoules, personne ne peut voir nos visages. Seuls les supérieurs savent qui nous sommes. Ils nous connaissent tellement qu'en un regard ils nous repèrent. Mon souffle s'accélère, la pression dans mon crâne est plus vive, plus forte.

— Messieurs, commence le Major. Aujourd'hui, vingt infidèles se tiennent dans la pièce adjacente. Vous devez les faire parler. Ne les tuez pas. Vous n'êtes pas prêts.

Tous les jours la même rengaine. *Je suis prêt, bordel ! Plus que prêt !* J'ai envie de hurler à mon mentor que je peux le faire, que je suis là pour ça. Mais je garde mes mots loin de la barrière de mes lèvres et hoche finalement la tête de haut en bas.

— Si vous validez cette épreuve, vous passerez à l'étape finale la semaine prochaine. La mort.

J'en tremble, putain ! Je dois y arriver. Et être le meilleur.

— Derrière vous se trouve une table, prenez deux objets. Attention, ils sont insolites, tels que ce que vous trouverez dans la vie civile. Il n’y a pas d’arme. Laissez place à votre imagination. À mon signal, tournez-vous.

Excité comme une puce, mes mains tapotent impatiemment ma cuisse.
Vite major, vite !

— C’est parti. Vive la Russie, mort aux traîtres !

— Vive la Russie, mort aux traîtres, scandons-nous en chœur avant de nous diriger vers la table encore camouflée.

D’un coin de la nappe, un gradé tire le tissu avec force et nous laisse découvrir la panoplie d’instruments atypiques qui trônent en face de nous. La surprise est ma première réaction. En effet, ils ont vraiment fait fort ! Assiettes, verres, couverts en tous genres sauf couteaux tranchants, jouets et vêtements sont éparpillés sur le revêtement en bois. Mes yeux se posent aussitôt sur deux objets. Une petite cuillère et un yo-yo. Les idées fusent dans mon esprit tordu, je sais exactement ce que je vais en faire. Déterminé à gagner, je saisis dans chacune de mes mains les outils convoités et me dirige vers la vitre sans teint. Les autres fouillent encore quand j’ai l’autorisation d’appuyer sur l’interrupteur et de pénétrer dans la pièce attenante.

Des chaises sont alignées, des hommes, je suppose, sont ligotés, probablement bâillonnés et un sac de jute sur la tête, attendent tête basse. S’ils sont là, c’est qu’ils sont soupçonnés de trahison par le gouvernement. Militaire, mon devoir est d’obéir, ils doivent parler. Je choisis la carcasse la plus large. À voir ses biceps gonflés, sûrement un type surentraîné. Je retire rapidement le sac et le jette sur le sol bâché. C’est plus simple pour nettoyer le sang et les viscères. Découvrant le visage tuméfié du type, j’étire ma bouche en un sourire.

— J’espère que tu es prêt ?

Je n'attends pas de réponse, il est évident qu'il lui en faut plus pour me répondre. Le regard insolent, le gars me scrute de la tête aux pieds. Une fiche d'information est accrochée autour de son cou. Je la saisis et découvre que ce type faisait partie de la garde rapprochée du président. Il a tenté de le tuer dans son sommeil. Évidemment, ce genre d'affaires ne s'ébruite pas, ça se traite en interne. Ma mission, découvrir s'il agit seul ou pour le compte de quelqu'un.

Je range mon yo-yo dans ma poche pour maintenir la petite cuillère entre mes doigts. Mes camarades se rapprochent, eux aussi ont trouvé leurs outils, comme moi ils sont prêts à agir. Bien déterminé à terminer le premier, j'attrape la tignasse du traître et bascule sa tête en arrière. Comme je l'ai vu faire bon nombre de fois sur les documentaires, je me poste derrière lui et positionne la petite cuillère au ras de ses cils. Avant d'agir, je retire le bâillon de sa bouche obstruée et me penche vers son oreille, mon geste en suspens.

— Tu n'as rien à me dire ?

— Va te faire foutre connard !

Mauvaise réponse. J'enfonce le métal sous le globe oculaire et m'ensers pour faire levier. Le bruit gluant qui me parvient aux oreilles m'indique que je suis plutôt bien parti. Crispant les mâchoires, mon cobaye ne bronche pas. C'est un coriace. Je reprends ma manœuvre avec concentration, et fais fi des hurlements qui m'entourent. D'un mouvement sec, je sors enfin l'œil de son orbite. Le sang s'écoule et ruisselle sur sa joue. Vif, je tire sur le nerf et observe longuement cet organe que je tiens entre mes mains. Coincé entre mon pouce et mon index, j'appuie sur la bille qui me fixe inlassablement. Un liquide noir s'en échappe. Remuant dans tous les sens, l'homme tire sur ses liens, cherche à s'échapper pour enfin laisser un cri d'effroi passer la barrière de sa gorge nouée.

— Je vais parler, me hurle dessus ma victime en pleurant de son œil restant.

Ah oui !? Si vite ? Dis donc c'est un faiblard finalement, moi qui le prenais pour un dur à cuire. Surpris, je me poste juste devant son visage déformé par la douleur.

— Nadejda. C'est Nadejda Andronikov qui m'a donné l'ordre.

Cette information me percute de plein fouet. Nadejda Andronikov n'est autre que la nièce du président russe. Et elle a prémédité la mort de son oncle.

Chapitre 7

Ma découverte me laisse pantois une longue minute. Alors que le gars beugle comme un cochon les tripes à l'air, je cherche un semblant de crédibilité dans ses paroles. Pour me calmer, je lâche le globe au sol, et essuie mes mains sur mon pantalon pour sortir mon yo-yo de ma poche arrière. D'un mouvement rapide, je glisse mon index dans l'espace prévu à cet effet et commence à le faire monter et descendre à un rythme régulier. C'est assez distrayant quand on sait que les autres élèves usent de stratagèmes pour obtenir les informations qui leur font défaut. J'ai, pour ma part, reçu un trop-plein de confidences qui met toute la famille présidentielle en position délicate. Ne sachant pas comment agir dans l'immédiat, je me contente de fixer l'homme devenu borgne grâce à moi. Ce tableau hypnotique est incroyable. C'est moi qui l'ai fait. Le rendu est plutôt pas mal pour une première. La bouche noyée dans son hémoglobine dégoulinante, ma victime ne cesse de pleurnicher.

Par réflexe, sans comprendre ce qu'il m'arrive, j'envoie le jouet s'enrouler sur la gorge de ma proie. Comme s'il était la continuité de mon bras, j'encercle la trachée de celui qui hurlait en continu et lui coupe la chique. Les lèvres entrouvertes comme une carpe hors de l'eau, il hoquette gêné par le manque d'air. Mon envie de tirer sur mon arme improvisée et de le tuer une bonne fois pour toutes est presque plus forte que moi. Je suis fasciné par son œil qui s'injecte de sang, son teint qui s'empourpre. Le visage de ma mère suspendue à sa corde danse devant mes iris, se superposant à lui. Perdu dans les méandres de mon esprit tordu, je le fixe éperdument, espérant apercevoir maman une fraction de seconde supplémentaire. Il y a de cela des années que je n'avais plus eu souvenir de son faciès déformé par la mort qui l'a emportée. Pris dans un élan meurtrier,

je tire encore sur la ficelle pour lui voler son dernier souffle de vie. Alors que ses yeux se révulsent, je me reprends et défais à la hâte la cordelette de son cou. La toux rauque et grasse du garde qui retrouve son air me ramène sur Terre. J'ai failli buter cet homme sans en avoir l'ordre. Un peu plus, et c'est moi qui finissais sur cette chaise. *Quel con !*

Me remettant de ce passage à vide, je fourre mon nouvel objet fétiche dans ma veste et file rejoindre nos supérieurs. Installés tranquillement à boire un café en discutant, ils ne font guère attention au vacarme en fond sonore. Autant dire qu'ils sont habitués. Au garde-à-vous, je visse mon regard d'acier dans celui du Major.

— J'ai une information de la plus haute importance.

Curieux, celui qui a tout mon respect se lève et m'ordonne d'un coup de tête de m'éloigner. Lorsque nous sommes enfin seuls, il m'invite à lui expliquer.

— Le traître a parlé.

Dans l'attente de la suite, le Major hausse un sourcil et m'intime de continuer en silence.

— La garde rapprochée a reçu un ordre de la part d'un proche du président.

— Tu sais S que ce que tu t'apprêtes à divulguer va faire un sacré remue-ménage ? Il faut être sûr de toi.

— Oui Major, affirmé-je. Il ne ment pas, je le sais, mais si vous voulez le passer au détecteur je me porte garant.

— Je t'écoute.

— L'instigateur est une personne proche du Président, sa nièce. Nadejda Andronikov.

Les yeux écarquillés, mon chef me scrute. Sa bouche arbore un O circonspect. Je pense que c'est la première fois depuis que je suis ici que je

découvre la stupeur sur les traits du visage habituellement fermés du Major.

— La fille a tout juste 22 ans, pourquoi elle voudrait faire tuer son oncle ? Tu es bien sûr de ce que tu me dis S ?

D'un hochement de tête, je confirme mes dires. Posant sa paume sur mon épaule, mon supérieur me gratifie d'un sourire contrit. Bon, cela ressemble plus à une grimace, mais je m'en contenterais. Je me contente toujours de ce qu'on me donne.

— Je suis fier de toi S. Maintenant, tu vas entrer dans la cour des grands. Je vais m'entretenir avec mes collègues et je reviens vers toi. Va t'asseoir là-bas.

D'une main tendue, il me montre une chaise loin du vacarme tonitruant et de l'ambiance apocalyptique qui nous entoure. Discipliné, je m'y installe et reprends mon jouet que je fais rouler entre mes mains. Le temps s'égrène avec une lenteur inouïe, mais je sens au fond de mes entrailles que je suis au bout de ma formation, que j'ai choisi la bonne victime, que je vais avancer d'un grand pas aujourd'hui. Mes yeux rivés au mur bétonné en face de moi, je me laisse porter par mes pensées. Je ne sais rien de cette fille mis à part ce qu'on nous apprend en cours, mais une chose est sûre, je ne la laisserai pas détruire le président Andronikov. Il gère le pays d'une main de fer, et je n' imagine pas qui que ce soit d'autre prendre sa place. Depuis des années maintenant, il est le meilleur, le plus respecté des présidents au monde, mais surtout, le plus craint. Notre Russie majestueuse et puissante l'est devenue grâce à cet homme de charisme et de parole. Noyé dans ma reconnaissance envers cet homme, je n'ai pas entendu le Major se poster à mes côtés. Immédiatement, je me lève et fais claquer mes pieds l'un contre l'autre avant de poser ma main sur mon front en guise de salut.

— Repos soldat, m'ordonne-t-il.

Reprenant une attitude plus détendue, j'écarte mes bottes et croise mes mains dans le dos en attendant qu'il daigne enfin ouvrir la bouche.

— S, je tenais à te dire que je suis fier de toi.

Ses paroles se répercutent en moi comme un putain de baume salvateur qui enrobe mon cœur d'une douce chaleur. *Il est fier de moi...* Évidemment, je me retiens de sourire et de jubiler, mais au fond, je suis heureux, à ma manière.

— J'ai pu constater la qualité de ton travail. L'œil, c'était risqué, tu as vraiment fait cela avec précision, bravo. Dès à présent, tu vas gravir les échelons plus vite. Nous emmenons à l'heure actuelle la victime dans une cellule isolée. Il est à toi, tue-le.

Cet ordre, je l'ai rêvé, caressé du bout des doigts, et je l'ai enfin entendu résonner ailleurs que dans mon esprit. J'ai le droit de tuer. *Pour de vrai.* Ce n'est plus un songe, c'est la réalité, et je me sens si léger que cette fois, un sourire ourle mes lèvres et vient illuminer mon regard d'habitude si froid.

— Tu sembles content mon garçon. Tu n'as pas encore tout entendu, reprend-il en aiguisant ma curiosité. Dès demain, l'équipe va te préparer à ta mission en immersion. Tu vas devoir créer un lien avec la fille, devenir son ombre, comprendre ce qu'elle cherche et pourquoi elle veut tuer le Président, son oncle. Une fois les informations relevées, nous te donnerons l'ordre, soit de la capturer, soit de l'éliminer.

— Si je comprends bien, je vais sortir d'ici ?

— Oui, confirme-t-il en approchant la main de ma nuque.

La vive brûlure qui s'ensuit me fait grincer des dents. C'est comme s'il venait de brûler ma peau avec un lance-flammes. Paumé, je m'écarte par réflexe et observe les doigts gantés du Major. Il tient un objet que je ne connais pas entre son pouce et son index, mais une chose est sûre, il s'en est servi contre moi.

— Qu'est-ce que..., commencé-je en posant ma paume sur mon cou.

— C'est une puce qui nous informera de ta position, de ton rythme cardiaque et de toutes tes constantes.

Massant ma peau endolorie, je fronce les sourcils, perplexe. On ne m'a jamais informé de ce genre de procédé, et j'avoue que cela me gêne d'être pris au dépourvu. De plus, sortir, fouler un sol inconnu me tiraille les organes. Je me sens angoissé et excité, un mélange de sensations nouvelles vient se loger dans mon ventre. Depuis je ne sais plus combien de temps, je suis enfermé ici, je n'ai aucune idée de ce à quoi ressemble la vraie vie, le monde extérieur. Un constat me frappe de plein fouet. *J'ai la trouille*. Je ne sais pas vivre avec les autres, je ne sais pas communiquer, je ne sais pas ce qui m'attend dehors. Et les filles, je n'en ai que de vagues souvenirs. Mais je vais suivre les ordres, obéir, c'est ma spécialité. Et avant toute chose, je vais tuer.

— On y va S, m'ordonne le Major Kuznetsov en me poussant à avancer vers le couloir sombre.

Plus mes pas frappent le sol, plus mon palpitant s'affole dans ma poitrine. *Je vais tuer !* Excité comme une puce, j'oublie ma mission et les jours à venir qui s'annoncent pourtant intenses. Je me focalise sur mes sens qui se décuplent, qui s'aiguisent, qui sentent que quelque chose d'important se trame. Jamais je ne tremble, mais aujourd'hui, je suis telle une feuille de roseau prise dans une tempête, pliant sous le poids du vent qui la secoue. Enfin une porte se révèle à moi. D'un regard interrogatif, j'attends l'ordre que mon supérieur me donne en hochant la tête de haut en bas. J'abaisse la poignée de ma main moite. *J'y suis*. Un faible rai de lumière vient caresser le visage déformé de ma victime. Tête basse, menton collé à son sternum, il n'a pas la force de se débattre. D'un regard circulaire, j'aperçois une table pleine d'instruments de torture. On y trouve tout ce que nous avons appris à

utiliser depuis mon arrivée. Pince, marteau, scie, chalumeau, couteau, mais aussi fourche, pelle et autres outils insolites.

— Amuse-toi bien, me chuchote le Major en claquant la porte derrière lui.

Tel un prédateur qui observe sa proie, je me délecte de cet instant, je peux presque sentir l'odeur de la mort s'infiltrer dans mes narines lorsque je tourne autour de l'homme qui frissonne. *Oh oui, je vais m'amuser.* Bien que formé pour défendre les plus grands, il sait. Il sait que je vais lui voler son âme. Ma main virevolte autour de sa tête, sans jamais le toucher. D'un gémissement bestial, il redresse enfin sa nuque et soude son œil restant aux miens.

— S'il vous plaît, faites vite, me supplie-t-il les lèvres pincées.

La pitié, très peu pour moi. Ce qu'il imaginait m'amadouer, vient de sonner le glas. J'enfonce mon pouce dans son orbite vide et presse avec vigueur. Le hurlement qui s'ensuit est si bon que mon sang pulse plus fort dans mes veines. Je bascule ma tête en arrière et savoure cette souffrance qui nourrit mon être en inspirant avec vigueur. *Putain, c'est si jouissif !* Mes pieds me portent jusqu'à la table, je choisis immédiatement le scalpel. Je suis submergé par la curiosité. Depuis des années maintenant, je crève d'envie d'éviscérer un être humain. Rapidement, je retourne vers l'homme ligoté. Son œil me fixe, affolé. Arrachant sa chemise, je mets son torse à nu. De nombreux hématomes montrent qu'une lutte acharnée s'est tenue pour sa capture. Concentré, je fléchis les genoux et me penche sur sa toison brune. Son souffle devenu erratique pousse sa poitrine à se soulever vite et fort. Avec précision, je plante le bistouri entre ses pectoraux et appuie fermement tout en le faisant glisser vers le bas, comme une fermeture éclair. Centimètre par centimètre, je descends et découvre avec dévotion le liquide pourpre qui s'échappe de la plaie. Je ne tremble plus, je suis à ma place.

Arrivé au nombril, je marque une pause et insère la lame sous l'épiderme pour le détacher des muscles, comme on dépèce un lapin. Les hurlements se font plus puissants, plus rauques. J'aime savoir que je tiens sa vie entre mes mains. Mes doigts viennent écarter les tissus musculaires et je peux enfin toucher les organes de la pulpe de mes phalanges. Se tortillant dans tous les sens, le gars gesticule alors que je tire d'un coup sec. En face de moi se tient une œuvre d'art. Je peux voir le cœur battre dans la cage thoracique et découvrir comment fonctionne le corps humain.

Las et probablement à bout de force, mon cobaye s'évanouit lamentablement. Sortant les intestins de leur emplacement, je veille à ne pas les abîmer et les répands au sol. Si je n'entaille pas les organes et ne le blesse pas en interne, il peut continuer à vivre les tripes à l'air. Le bruit visqueux des viscères qui glissent jusqu'au béton est incroyable. Concentré, je touche le foie, l'estomac, les côtes que je fracture avec précision. Le craquement de ces dernières provoque un sursaut au type en fin de vie. Prenant du recul, je lorgne mon travail d'un œil avisé. *Pas mal*. Mais, je veux vraiment sentir que l'air lui échappe, que je le prive de son existence et lui offre une mort certaine. Je sors mon jouet, le positionne sur mon doigt rougi par le sang et m'amuse quelques secondes. Enfin, je redresse la tête du garde de ma main libre et le lance vers sa gorge au pouls affaibli. Le fil vient s'entortiller et lui encercler la trachée. Cette fois, je libère le monstre en moi et tire jusqu'à épuisement. Mes oreilles perçoivent le dernier souffle qui s'échappe difficilement de sa gorge entravée. Je desserre ma cordelette et relâche la tignasse enroulée autour de mes doigts avant que sa tête ne s'affale définitivement. Ça y est, je suis un meurtrier. Libéré, je hurle mon contentement d'un cri primaire et bestial.

Chapitre 8

La nuit s'évapore lentement dans le ciel quand le soleil daigne enfin sortir de sa léthargie. Le froid, presque polaire, me transperce et me vivifie. Il est l'heure. Je suis planté devant ce grand portail et fixe la bécane rutilante qui m'attend juste devant. Après trois jours de formation intensive, je suis enfin prêt à affronter la vie réelle. La sensation qu'a laissée mon premier meurtre sur mon âme est si puissante que je pense à chaque frisson que j'ai ressenti lorsque j'ai serré avec force la pomme d'Adam du garde. Je suis à tout jamais un homme différent. Bandant mes muscles tendus à l'extrême, je réajuste mon sac à dos et enfourche la moto noire avec aisance. Dans cette école, on apprend dès le plus jeune âge à conduire tous types de véhicules. Bien que les températures soient très basses, j'ai choisi le deux-roues pour plus de maniabilité, de discrétion et de facilité de poursuite si besoin. Et puis en plus, j'aime la vitesse, sentir cette adrénaline qui monte et gonfle en moi comme un tsunami dévastateur.

Inspirant l'air glacial avec force, je me délecte de cette liberté nouvelle. Je me sens accompli, à l'aube d'une ère nouvelle. Je suis officiellement passé d'élève à Kaporal, prenant un grade rapidement. La fierté de porter enfin un écusson est inexplicable, les mots me manquent. Je suis juste... bien. Fier. Je tourne la clé et démarre enfin ce gros moteur puissant. Ma Aurus entre les jambes, je saisis ma cagoule et l'enfile avant de positionner mon casque intégral noir sur mon crâne, puis mes gants. Enfin prêt, je remonte la béquille et passe ma vitesse et commence à rouler. Le froid est décuplé par la vitesse qui monte, mais je me sens si bien que même la morsure glaciale m'est indolore. D'un rapide coup d'œil dans le rétroviseur, je lance un dernier regard vers l'école qui m'a forgé, vu grandir, tiraillé par une étrange sensation. Effaçant ce sentiment de désappointement, je prends

rapidement la direction de Saint-Pétersbourg. La fille, Nadejda, y fait ses études supérieures. C'est le meilleur lieu pour l'aborder. Elle est très protégée, je dirais même sous haute surveillance, donc devenir un élève lambda est la meilleure solution.

Les deux heures de route guidée par mon oreillette GPS ont été très rapides. Tellement, que je réalise à peine que je suis arrivé lorsque je coupe le moteur. Mes yeux, curieux de découvrir leur pays, ont glissé sur chaque paysage, chaque ruelle, chaque monument comme s'il s'agissait d'une des sept merveilles du monde. Je suis comme un gosse subjugué par la beauté des lieux lorsque je contourne ma bécane et pose l'antivol sur ma roue avant. Maintenant que je suis planté devant l'Université d'État de Saint-Pétersbourg, je réalise combien c'est grandiose. Mes recherches m'ont informé que plus de trente mille élèves grouillent ici comme dans une fourmilière géante. Malgré les heures passées sur Google, je cherche du regard le Gostiny Dvor. Je fouille l'espace immense des yeux quand enfin, je trouve ce bâtiment gigantesque qui abrite plusieurs pôles d'études, dont le mien, l'enseignement militaire, et celui de la fille, le journalisme. Je passe d'une école à une autre tout compte fait, mais ça, c'est seulement sur le papier. En théorie, je suis un élève lambda, mais en pratique, je ne vais pas poser un pied en cours. Mon unique but est d'approcher Nadejda et de la faire tomber dans mes filets. Mes supérieurs m'ont appris des techniques de séduction, je suis prêt, enfin, je crois. De toute façon, je n'ai pas le choix, je dois l'être et réussir cette mission est primordial. D'un geste rapide, je relève mon poignet vers mon visage. Il est presque dix heures et ma priorité du moment est de trouver mon logement, un studio situé à deux pas de l'université. Recevant en permanence des ordres sur le téléphone qu'on m'a donné, je vérifie l'adresse, enlève mon casque, mais garde ma cagoule, avant de suivre les instructions.

Le brouhaha de la ville, de ces gens indisciplinés qui crient et rigolent me submerge d'envies toutes plus sombres les unes que les autres. Je voudrais sortir mon jouet fétiche et enrouler sa ficelle autour de leur gorge pour les faire taire. *Putain, c'est intenable !* Un mal de tête virulent me surprend dès que mes yeux se posent sur la foule qui semble vouloir m'engloutir. Portant mes mains en coupe sur ma tête endolorie, j'inspire et expire avec force pour dissiper ce malaise qui me ronge. Accélérant le pas pour fuir au plus vite cette ambiance, je trotte jusqu'au bâtiment qui sera ma résidence. Un corps me percute dans ma course folle, la rage vient gronder en moi. *On ne me touche pas !* Alors que mon envie d'étriper l'enfoiré qui vient de voler mon oxygène devient insoutenable, je me repasse en boucle la phrase du Major. *On ne tue pas et on n'agresse pas en pleine ville, on se contrôle et on respire calmement.* Évidemment, c'est facile quand on n'a pas un fils de pute qui te fixe avec insolence.

— Regarde où tu mets les pieds la prochaine fois, lui grogné-je en m'éloignant.

— Ouais c'est ça, connard ! me répond le type sur un ton qui me met hors de moi.

Respire S. Respire ! Devant taire mes émotions, je crispe les mâchoires et serre les poings avec vigueur. Je devrais me retourner, partir, mais j'en suis incapable. J'agrippe le col de la veste du gars et colle mon front au sien. Il ne voit que mes yeux, mais ils suffisent à lui donner l'ordre de dégager. Mon regard, probablement chargé de haine, le fait courir comme un lapin dès que je relâche ma prise. *Bon débarras !* Un semblant de calme retrouvé, le mal de tête disparaissant progressivement, je reprends mon chemin calmement et trouve finalement assez vite l'immeuble qui abritera mes nuits.

Un instant, je reste là, à détailler ce grand bâtiment de la rue Sadovaïa. La richesse architecturale me scotche, les pierres sombres empilées les unes sur les autres dans cet arrondi parfait me subjuguent. C'est somptueux, on sent le luxe de cette ville, il est imprégné dans chaque porche, ruelle ou vitrine. On est loin de mon orphelinat de Porkhov. Même les passants sont habillés avec classe, des manteaux et chapkas de fourrure, des étoffes raffinées. Je me sens basique avec mon ensemble noir, ma cagoule et mes bottes militaires. J'espère que mes supérieurs ont pensé à me faire ma garde-robe, sinon, il est évident que je ne pourrais pas me fondre dans la masse. Reprenant contenance, face à ce constat qui me déstabilise, je sors la clé de mon immeuble et tape le code sur le boîtier accroché sur l'entrée. Le bip d'ouverture retentit, et je me sens enfin mieux. Seul, loin du tumulte de la ville de Saint-Pétersbourg. Je suis les instructions à la lettre et me retrouve face à une porte en bois immense. La mienne a priori, le numéro cinq y est incrusté avec délicatesse et précision à même la matière. J'insère la clé dans la serrure et le déclic me fait frissonner.

Les sens aux aguets, je reste statique une seconde avant d'abaisser enfin la poignée. Dire que je m'attendais à plus petit est un euphémisme. Le séjour qui m'accueille est immense, des sculptures dans la pierre servent de colonnes décoratives. Mes yeux caressent chaque centimètre de cet espace grandiose. Un canapé qui semble moelleux vient compléter cette décoration sommaire, mais suffisante. Habitué au béton, au froid et à la rudesse de vie, je me sens privilégié dans ce lieu qui ne me correspond pas. Jetant mon sac à mes pieds, je fais le tour du propriétaire et arrive sur une cuisine aménagée. J'ouvre les placards et le réfrigérateur, tout est rempli. *Mais je ne sais pas cuisiner.* D'un soupir, je pense déjà aux soirées à venir à chercher comment fonctionnent tous ces appareils bizarres. Je termine ma visite par une chambre qui m'attend avec un immense dressing rempli de costumes,

jeans, polos et chaussures vernies. Me v'là bien avec ce bordel pour les culs serrés. J'ai trop l'habitude de mon uniforme, de ne pas réfléchir, de me laisser porter par les ordres qu'on me hurle. Là, je suis complètement démuni, paumé. J'étouffe. *Il fait trop chaud d'ailleurs !* J'ouvre les fenêtres en grand et coupe tous les chauffages de ce foutu appartement de luxe. Je n'en demandais pas tant bon sang, une simple piaule pour abriter mes nuits aurait suffi. Je soupire d'agacement quand je remarque à présent une salle de bains avec baignoire. *Mais sérieusement, ils ont cru que j'allais tremper là-dedans ?* Il m'est impossible de pratiquer mes cours en tuant, mais en plus je dois me laver comme une gonzesse ! Rongé par ce sentiment de frustration, je ne suis plus si sûr d'être heureux d'être là. J'espère au moins que je vais pouvoir arracher une dent de temps en temps, ou tuer qui osera me faire chier.

Claquant la porte derrière moi, je quitte cet endroit avec pour seule envie de prendre l'air, de respirer un peu mieux. Une fois hors de l'immeuble, je redresse la tête vers le ciel et savoure le froid qui picote mon épiderme. Je me sens mieux ici, dehors. Sortant mon téléphone, dernier cri lui aussi, je fais défiler les informations que les gradés m'ont envoyées. Suivant à la lettre les consignes, je marche de longues minutes avant de me trouver devant le bâtiment de l'école de journalisme. Un tumulte excitant se joue dans ma poitrine et un constat me foudroie. Je sais, je sais que je suis à ma place, aux aguets, prêt à agir. D'un dernier coup d'œil sur la photo de la fille, je fouille l'espace de restauration du regard. Ils ont noté qu'elle serait là à onze heures précises, comme tous les jours. Mes iris glissent sur toutes les nanas qui se dandinent, gloussent et roucoulent comme des dindes. Je comprends mieux pourquoi les femmes sont interdites dans notre école, c'est insupportable ! Quand on parle de sexe faible, je réalise à quoi on fait référence, elles sont fluettes, habillées comme si elles allaient faire un

putain de défilé de mode, et elles pensent que la couche de maquillage qui habille leurs visages les aide à attirer les regards. Nos cours nous ont appris à être un clochard bourré ou un snobinard au costard étriqué, je sais reconnaître les us et coutumes de chaque membre de la société à son apparence. Je n'ai certes, jamais vraiment côtoyé les filles, enfin ça remonte tellement que je n'en ai que peu de souvenirs, alors je me rattache aux cours qu'on m'a enseignés. Le Major m'a conseillé de sourire, de lancer des œillades énamourées, mais je ne suis pas sûr d'en être capable. En réalité, j'ai envie de leur faire fermer leurs grandes bouches insolentes en les bâillonnant.

Exaspéré par ce que je m'apprête à faire, je continue de chercher la fille. Ma proie, ma cible, celle que je vais détruire avant même qu'elle ne s'en rende compte. Aucune ne retient mon attention, jusqu'à ce que je repère un gars censé être discret qui surveille les environs. Le garde du corps de Nadejda, sans hésitation. Raison pour laquelle je ne la trouvais pas, elle est cachée derrière la grosse carcasse de ce type qui la protège. En moins de trois secondes, je viens d'analyser la garde rapprochée de la nièce du Président. Si je devais l'attaquer, je me posterais sur sa droite, sa faiblesse, la jambe qu'il remue régulièrement, probablement une sciatique ou un truc du genre. Mon regard perçant ne laisse aucun détail de côté, je suis formé pour tuer, je suis une machine. N'ayant toujours pas la fille en visuel, je m'approche lentement, comme si j'étais un élève. Discrètement, comme on me l'a appris, j'avance vers la table sur laquelle déjeune la traîtresse. Paraissant détendu et calme, je suis pourtant une vraie tornade à l'intérieur. Mon sang pulse avec puissance dans mes tempes, mon esprit tourne à vive allure, faisant abstraction du bruit, de la foule, de mes envies de tortures qui me tiraillent. Mais je tiens le coup et continue mon ascension. Il faut que je la voie, que je mette un visage sur ce nom qui me hante. Je suis devenu son

pire cauchemar, mais elle ne le sait pas encore. Fourrant mes mains moites dans mes poches, j'arrime mes doigts à mon yo-yo. Ce simple jouet ridicule est la seule chose qui me ramène à ma réalité, celle qui me rassure me reconforte depuis tant d'années. Combien, je ne sais pas, mais assez pour que je m'y sente chez moi. Ici, perdu au milieu d'inconnus indisciplinés, je me sens comme un animal sauvage lâché en pleine ville, prêt à mordre et déchiqueter quiconque osera l'approcher. Mon costume trois-pièces noir, enfilé avant de quitter l'appartement, me permet de me fondre facilement dans la masse. Évitant soigneusement tous contacts avec les étrangers qui frôlent mon corps à leurs risques et périls, je trouve enfin une place juste à côté de la table occupée par la fille. Enfin assis, je déverrouille mon écran et lorgne une dernière fois la photo de mademoiselle Andronikov. Tournant enfin la tête sur ma gauche, je risque un regard vers la table voisine. Une cascade de boucles blondes, voilà ce que je repère. Elle est tournée et parle à quelqu'un, je n'aperçois que son dos et ses cheveux longs qui tombent jusqu'à ses hanches. Je constate rapidement qu'on sent qu'elle est de bonne famille. De jolis bracelets dorés ornent ses poignets, des bottines à talons, un sac à main de luxe et une veste en fourrure. Tout sent le fric chez cette fille. Pressant avec force mes molaires, je suis crispé rien qu'à imaginer devoir me rapprocher d'elle. *Fais chier !* Tout en moi hurle de lui trancher la gorge et d'en finir une bonne fois pour toutes. Mais j'ai reçu des ordres. Je m'y tiendrais.

Inspirant fortement, mes narines se dilatent pour laisser un mélange d'odeurs nauséabondes venir titiller mes sens. Merde, mais ils trempent tous dans le parfum le matin ces gosses de riches ou quoi ? La nausée me gagnant, je pince l'arête de mon nez entre mon pouce et mon index. *Tiens le coup S !* Volontairement, je tape du plat de la main sur la table. Ce bruit attire les regards dans ma direction. *Enfin, son regard.* L'océan polaire vient

me percuter de plein fouet. La fille, Nadejda, aux traits fins, me scrute de ses iris transparents, les sourcils froncés. La douceur de son visage angélique est en totale opposition avec la puissance de son regard. Nous sommes harponnés l'un à l'autre et je me noie dans ses prunelles, mon souffle se coupe. J'ai une sensation bizarre au fond de mes entrailles, comme si elle lisait dans un livre ouvert. Fermée autant que je le suis, elle ne bouge pas, me fixe intensément, insolemment. Elle pourrait être mon reflet dans le miroir. Étrangement, cet ange blond ressemble plus à un démon machiavélique avec sa petite bouche pincée. Je viens de la déranger a priori, et elle n'apprécie pas. *Parfait !* Insolemment, j'étire mes lèvres en un rictus mauvais. À nous deux Nadejda, la partie vient de commencer.

OceanofPDF.com

Chapitre 9

L'ambiance change, l'air s'électrise, nous nous fixons en silence alors que le brouhaha vient perforer mes tympans et comprimer ma poitrine. Comme hors du temps, juste ses yeux me lançant des éclairs et mon sourire insolent en guise de réponse, Nadejda et moi sommes en pleine découverte. C'est maintenant que je dois user de mes charmes, que je dois montrer mes dents blanches et sourire comme me l'a appris le Major. *J'ai l'air con, putain !* Mais ça semble marcher puisque le regard de la fille s'adoucit instantanément. Ma gueule d'ange déchu et mes larges épaules aux muscles saillants sont un atout indéniable pour la gent féminine d'après le Major.

Bien déterminé à créer ce premier lien avec celle que je vais probablement devoir torturer ou tuer, *peut-être même les deux*, je me lève. Mes pas me guident vers elle, comme un aimant cherchant son pôle opposé. À travers les vidéos, j'en ai vu des jolies filles, mais je dois avouer que celle-ci est bien au-dessus. Elle dégage un truc mystérieux, puissant et magnétique. Bien loin des photos que j'ai dans mon téléphone, je la trouve différente. Cette femme disperse une aura particulière dans la pièce, comme si son but était de faire changer les choses. Si ma proie pense sincèrement qu'en tant que femme, ce pouvoir lui est conféré, elle se plante royalement. Dans notre pays, la femme a un rôle, elle s'occupe de sa famille, point. Si elle aspire à une vie meilleure, il faudra qu'elle sorte de ce territoire aux coutumes archaïques. C'est bien beau de faire des études, de se sentir importante, mais quand son oncle, le Président, aura décidé que c'en est trop, elle ira retrouver son foyer sans broncher. Alors que dans mon esprit je savoure ma puissance, le fait que je pourrais, moi devenir quelqu'un et pas elle, me fait sourire béatement. Plus j'avance, plus sa moue boudeuse vient

se noyer en une attitude désinvolte et perplexe. Haussant un sourcil, elle croise maintenant ses bras sous sa poitrine ronde. Pensant être à sa hauteur, le vigile vient me percuter en stoppant mes pas. *Il m'a touché !* Déglutissant avec peine, je soude mon regard à celui de l'homme qui se tient bien trop près de moi. Mes poings se serrent par réflexe, comme si je pouvais lui décrocher un uppercut ici et maintenant. Seulement, je ne peux pas, ce serait risquer de faire foirer ma mission, et il en est hors de question. Plaquant ce foutu sourire qui me débecte tant sur ma bouche, je le salue poliment.

— Bonjour, veuillez m'excuser, mais j'avais quelque chose à demander à la jeune demoiselle derrière vous.

— On n'approche pas Mademoiselle sans mon accord, gronde-t-il de sa voix puissante.

S'il pense me faire peur, il se fourre le doigt dans l'œil. J'ai connu pire, *bien pire*. Je vois qu'il tait volontairement le nom de famille de ma future victime, probablement pour la protéger des gars comme moi. Bombant le torse, je redresse le menton et maintiens ce combat visuel entre nous. Je n'exprime ni douceur ni bienveillance en cet instant. Il me gonfle et j'ai vraiment envie de lui faire avaler sa pseudo-autorité. D'un mouvement, je saurais le mettre à genoux. Seulement, une vibration dans ma poche me ramène sur Terre. Je dois être surveillé, et mes supérieurs me donnent l'alerte. Reculant d'un pas, je bascule ma tête sur mon épaule et me décale sur le côté. La fille est là, à me fixer de ses prunelles ensorceleuses. De nouveau, je ressens une brûlure dans mes tripes qui se contractent sans que je comprenne pourquoi.

— Ian, laisse-le passer, lui ordonne-t-elle de sa voix chantante.

Mon petit manège semble l'intriguer juste assez pour que son garde du corps me laisse enfin avancer vers elle. Avec flegme, je lance un dernier

regard amusé vers Ian qui ne semble pas ravi de me voir approcher de sa protégée. Juste parce qu'il a une gueule qui ne me revient pas, je bouscule son épaule de la mienne. Un grognement d'insatisfaction résonne jusqu'à mes oreilles, provoquant en moi un sentiment de satisfaction. *Tête de con !*

Plus que trois enjambées et je serais à deux doigts de toucher ma proie. Elle est là, toujours cette mimique insolente sur son visage fin. Ce n'est qu'une fois à sa hauteur, seule la table nous séparant, que je réalise qu'un gars est assis à ses côtés. Brun, aux yeux sombres, le type d'une vingtaine d'années lui aussi, me fixe avec dédain. Il n'était pas mentionné de petit ami dans mon dossier, ce minuscule détail peut tout faire dérailler. La barbe sombre qui enrobe sa bouche charnue lui donne un air viril, mais je ne me laisse pas impressionner. S'il faut tuer ce moucheron, je le ferais sans hésitation. Un obstacle, ça s'élimine facilement. *Et avec plaisir qui plus est.*

— Qui es-tu ? me questionne la fille sans avoir froid aux yeux.

Je peux sentir la brûlure du regard furieux du mec à ses côtés, ce qui me pousse à le provoquer et m'asseoir. Face à Nadejda, je croise mes doigts devant moi et soude mes yeux aux siens.

— Je suis nouveau et je me suis dit que tu pourrais me faire visiter le campus.

Les sourcils froncés, elle semble se poser mille questions à mon sujet. C'est normal, je débarque de nulle part et lui demande sans artifices de passer du temps avec moi. Protecteur, son voisin vient poser sa main sur celle de la fille, comme pour me montrer qu'il en est le propriétaire. Mais mec, je m'en branle que tu la baises, je suis là pour la détruire, la faire tomber dans mes filets, pour qu'elle mange dans ma paume avant de l'écraser et de la faire crever. Par réflexe, elle le repousse et se décale. A priori, elle n'aime pas non plus qu'on empiète sur son territoire. Pivotant

vers l'homme qui ne cesse de me fixer les mâchoires crispées, elle lui lance un regard dédaigneux.

— Je t'ai déjà dit que c'était fini toi et moi, lui crache-t-elle au visage. Ne me touche plus jamais, c'est compris ?

Pourquoi l'entendre lui donner des ordres, fait-il frémir ma queue dans mon froc ? Cette tigresse a du cran, et je dois avouer que si je dois la baiser pour le bien de l'enquête, je me ferais un malin plaisir de lui faire fermer sa grande bouche avec ma barre de chair enfoncée dans le fond de sa gorge. D'un sourire machiavélique, je regarde le gars vexé.

— Tu as entendu machin, la dame a dit que tu devais dégager.

D'un geste effronté de la main, je balaye l'air devant moi pour lui faire signe de déguerpir. Furieux, l'orage gronde en lui, mais mon regard d'acier le dissuade de répliquer. Si monsieur tête de nœud pense pouvoir me défier, j'ai hâte de voir ce qu'il a dans le bide. Il m'affronte en silence alors que je laisse la noirceur qui m'abrite s'élever autour de moi. Comme une protection invisible, je sais que mon aura la plus sombre vient de lui faire comprendre de ne pas trop jouer avec mes nerfs. Tapant du plat de la main sur la table, je le fais sursauter et avance mon torse.

— C'est compris ? le questionné-je une dernière fois.

Ce que je suppose être l'ex-petit ami se lève et déploie sa large stature sans détourner le regard. Avant de s'éloigner, il pointe son index dans ma direction.

— On se reverra le nouveau, me menace-t-il.

— Avec plaisir machin, je n'attends que ça, lui dis-je en souriant à mon tour.

Alors qu'il s'éloigne enfin, je peux de nouveau pivoter vers la fille et lui tendre la main.

— Enchanté, Sergeï.

Je suis les instructions à la lettre. *Être charmant, se présenter, la protéger, la séduire, l'écraser.*

Perplexe, elle me toise une longue minute en silence avant de saisir ma paume dans la sienne. La chaleur de sa peau sur la mienne devrait me faire fuir, normalement, je déteste tout contact, mais cette fois, je ne frissonne pas. Ébahi par mon corps qui me trahit, je fixe nos mains liées avant de retirer mes doigts.

— Nadejda. Que fais-tu ici, Sergeï ?

— Je viens d'intégrer l'école militaire, et je suis un peu paumé, récitée-je, connaissant mon texte à la lettre. Quand je t'ai vue, je me suis dit que peut-être tu pourrais m'aider à m'intégrer.

Fouillant l'espace restauration du regard, elle reporte son attention sur moi.

— Il y a beaucoup de monde ici, constate-t-elle. Pourquoi moi, précisément ?

— Je ne sais pas, peut-être parce que je n'ai pas pu détourner mes yeux de toi.

Elle ne rougit pas, ne frétille pas comme on m'a dit qu'elle le ferait. Contrairement à l'attitude que j'attendais, elle fait rouler ses yeux au ciel et souffle l'air retenu dans ses poumons avant de lever la main au-dessus d'elle.

— Ian, appelle-t-elle.

Posté juste derrière mon dos, l'homme d'une quarantaine d'années répond aussitôt.

— Oui Mademoiselle.

— Dégagez-moi ce type de là, j'ai du travail.

Je rêve, où elle m'élimine de l'équation avant même de prendre le temps de discuter avec moi ? Sans une œillade vers moi, elle reprend là où

elle en était et attrape son sandwich qu'elle porte à sa bouche insolente. Mâchouillant son repas tout en lisant un article de presse posé devant elle, Nadejda m'ignore ouvertement. Alors que je ne bouge pas, elle relève la tête.

— Il y a quelque chose que tu n'as pas compris peut-être ? Dégage, j'ai dit.

La paume du garde se pose sur mon épaule. Sans même le contrôler, mon corps éjecte l'homme d'un mouvement vif. Je me lève avec rapidité, faisant voler la chaise derrière moi. Je percute le vigile et veille bien à donner un coup de genou dans sa jambe douloureuse avant de m'éloigner. Plié en avant, il jure dans sa barbe tandis que la fille ne bouge pas d'un iota. *Suka*¹ ! Cette garce va me donner du fil à retordre.

Fulminant, je quitte le réfectoire à grandes enjambées. Ce n'est qu'une fois à l'extérieur que je pousse un grognement animal. *Fais chier, putain !* Sur le papier ça semblait si facile. Je devrais l'attraper par le bras, la séquestrer chez moi et lui tirer les vers du nez. Si seulement c'était possible ! Les mains tremblantes, je sors mon téléphone et compose le seul numéro qu'il contient dans le répertoire.

— Alors S, ce premier jour ? m'interroge le Major de son intonation militaire.

— J'ai tout fait foirer.

— Comment ça ?

— Elle n'est pas tombée dans le panneau. Elle m'a dégagé.

— Hm, je vois. C'est ton premier jour. Ce soir, rends-toi à son cours de dessin.

Soupirant avec force, j'accepte, bien que l'idée ne me plaise absolument pas.

— S, tu vas y arriver. J'ai confiance en toi.

J'en suis moins sûr que lui. La vie hors du bâtiment scolaire semble si complexe que je n'ai même plus confiance en moi. J'appuie sur le bouton raccrocher avant de courir vers mon appartement. Je dois m'isoler, au risque de vouloir trucider tous ceux qui vont oser croiser ma route. Prêt à, enfin, quitter l'enceinte de l'université, un sifflement qui semble m'être destiné vient me stopper net.

— Oh toi ?

Je n'ai pas besoin de me tourner pour comprendre que machin vient de me parler comme à son clébard, et ce n'est absolument pas une bonne idée. Mon souffle s'accélère, ma cage thoracique semble trop petite pour contenir mon cœur qui s'affole. Mon envie de le briser est si brutale que je dois me contenir. *Non, S, nous sommes dans un lieu public.* Annihilant mes pulsions, je fais pivoter les pieds malgré tout et bascule ma tête sur mon épaule.

— C'est moi que tu siffles, là ?

Ma voix douce, bien trop mielleuse, m'est inconnue. Provocateur, le merdeux s'avance vers moi.

— Ne t'approche pas de Nadejda, elle est à moi. Tu as bien compris le nouveau ?

— Vu comment elle vient de te dégager, elle ne veut pas que tu la touches, difficile d'être à toi dans ces conditions.

Mes phalanges enroulées autour du yo-yo, je me retiens de l'envoyer sur sa gorge.

— Par contre, tu verras que c'est moi qui l'aurais dans mon pieu avant la fin du mois, le provoqué-je.

— N'y pense même pas, me menace-t-il de son doigt ridicule.

Mon formatage de haut niveau me pousse à me contrôler, alors que vraiment je souffre dans tout mon être. C'est si douloureux de devoir me

contenir que je manque d'air.

— Écoute-moi bien machin, le menacé-je. Je vais non seulement me taper la fille, mais toi, je vais te faire bouffer tes couilles. Tu vas les avaler et t'étouffer avec. C'est bien compris ?

Blême, je pense qu'il vient de percuter qu'il m'a poussé à bout. Ce qu'il ne sait pas, c'est que je vais réellement faire ce que je viens de lui promettre. Pas aujourd'hui ni demain, mais quand il s'y attendra le moins.

OceanofPDF.com

Chapitre 10

Lorsque je pousse la porte de la salle de dessin, ma pochette de croquis sous le bras, je crois que je ne me suis jamais senti aussi ridicule de ma vie. Mais quand il faut y aller...

Nos nombreux cours éclectiques me rendent bien service aujourd'hui. Quand on nous parle d'exceller dans tous les domaines, je ne pensais pas que la réalité serait comme telle. En effet, depuis ce matin, je réalise ô combien toutes nos heures d'enseignement nous servent. Même l'éducation sexuelle avec les putes de Moscou s'avère utile. Je me sens apte à affronter les filles, à leur montrer que je manie aussi bien mon phallus que mon crayon. Me voilà donc à m'installer devant un chevalet à sortir les dessins que j'ai griffonnés rapidement cet après-midi. J'ai préféré préparer ma soirée en fuyant la foule plutôt que risquer d'avoir encore envie de tuer quelqu'un. Déjà que machin me hante depuis tout à l'heure, je ne vais pas tenter le diable. Cette pourriture ne perd rien pour attendre, un jour je me ferais un malin plaisir de lui prouver que je tiens mes promesses. *Toutes.*

Une dizaine de chaises sont installées de part et d'autre de moi. Mal à l'aise, j'attends que les élèves arrivent. La faute à mon éducation stricte, je suis en avance de plus de dix minutes. Même le professeur n'est pas arrivé. Le corps tendu à l'extrême, je patiente droit comme un I. Seul le bruit de ma respiration résonne dans cette salle du bâtiment C lorsque des pas m'interpellent dans le couloir adjacent. Un homme grisonnant fait son entrée. Ses cheveux hirsutes, son tablier couvert de peinture et son pinceau coincé entre les dents alors qu'il fouille dans son sac me confirment que c'est le professeur. Il ne me remarque même pas lorsqu'il jette son fourre-tout sur le bureau tout en marmonnant.

— Mais bon sang, où est-ce fichu pinceau grogne-t-il avec la bouche entravée par le fameux objet recherché.

Surpris, je l’observe en croisant mes bras sur mon torse ferme. Les muscles bandés par ma récente séance de sport, je peux sentir mes biceps encore congestionnés.

— Dans votre bouche, lui balancé-je quand la scène vire trop au ridicule.

Mécaniquement, le vieux fou porte ses doigts à ses lèvres pour récupérer son ustensile en rigolant. Ses épaules se soulèvent au rythme de son rire cristallin. Mais qui rit comme ça, sérieusement ? Frottant son menton poilu, le professeur semble avoir les connexions cérébrales qui se remettent en route lorsqu’il pose son regard perplexe dans le mien.

— Vous êtes nouveau jeune homme ?

Revêtant mon plus beau masque d’étudiant lambda, je me lève et lui tends ma main.

— Enchanté, Sergeï Miroslav. Je suis arrivé ce matin.

Étonné, il lorgne ma paume un instant avant d’essuyer la sienne sur sa blouse dégueulasse. Une nausée fulgurante me foudroie lorsqu’il me la tend, ça me dégoûte. La moiteur de ses doigts sur les miens me donne envie de gerber. Mais je souris. Aimablement. Pourtant je refoule la bile brûlante dans ma trachée. Retirant prestement ma main que je range immédiatement dans ma poche, il m’invite à m’installer à ma place.

— Vous êtes dans quelle section ?

— Enseignement militaire.

— Je comprends mieux pourquoi vous venez de me broyer les doigts, ricane-t-il tout seul en secouant sa main endolorie.

Merde alors, je n’ai pas mis un dixième de ma force ! Alors qu’il bafouille je ne sais quoi, le professeur se tourne et sort tout un tas de bazars

sur la table. Mais d'où vient ce type ? Pourquoi y a-t-il une pelle à tarte et un chausson dans son sac ? Oui, un chausson, un seul. Surpris, je fronce les sourcils dans l'attente d'un nouvel objet insolite, mais je n'aurais pas le plaisir de le découvrir étant donné que plusieurs voix s'élèvent derrière moi. Je ne bouge pas, mais je peux sentir les regards sur mon dos. Les arrivants découvrent ma large carrure et mes cheveux blonds coiffés en arrière alors que mes tempes sont rasées à blanc. Des murmures féminins me parviennent aux oreilles rapidement. A priori je suis la nouvelle mascotte, puisque des gloussements de dindes retentissent à présent de plus en plus près de moi.

— Tu es nouveau ? me questionne une brune à la bouche probablement siliconée.

Grognant dans ma barbe, je me contente de hocher la tête. Je n'en ai rien à foutre de cette pétasse. Une seule compte, celle qui n'arrive pas. J'espère que les instructions étaient justes et que je ne vais pas me taper une heure de dessin pour rien. Mon humeur s'obscurcissant à mesure des minutes qui s'égrènent, je me renfrogne et continue d'observer le vieil homme qui se dandine en chantonnant. Décidément, je ne sais pas à quoi il tourne, mais il est dans son monde. J'en viens même à me demander si je ne devrais pas faire un rapport à mes supérieurs. Si trafic il y a, il est de mon devoir d'en référer à l'état après tout, ce n'est pas mon rôle, ni ma priorité. Je préfère me concentrer sur ma tâche. La salle se remplissant, je commence sérieusement à me demander si elle va venir. La sonnerie hurlant dans mes oreilles nous ordonne de nous mettre en place, le cours va commencer.

— Allons, mes petits agneaux, installez-vous.

Putain, mais ne me dites pas qu'il nous assimile à un troupeau de moutons débiles ? Nouveaux nés qui plus est. Moi, je suis le loup qui entre

dans la bergerie et qui becte ces ovins incapables de réflexion. Mon calme apparent n'est qu'une partie de l'iceberg, sous la surface je brûle d'un feu incandescent qui me ronge. Je ne me sens absolument pas à ma place dans cet espace restreint qui semble m'étouffer un peu plus à mesure du temps qui passe. Griffant mon pantalon pour garder mon apparence stoïque, je respire enfin lorsque ma proie fait son entrée. Je le sais puisque la dernière chaise vide à ma droite vient d'accueillir son magnifique cul moulé dans un jean trop serré. La reluquant ouvertement, je ne détourne pas le regard de ses hanches arrondies qui marquent sa taille fine. La cascade de boucles blondes retombant sur son fessier musclé est un vrai délice pour mes iris. Il n'y a pas à dire, elle est gaulée. Malgré son retard flagrant, elle ne s'excuse pas. Ce simple fait me donne envie d'enrouler mon poing dans sa tignasse pour la corriger avec force. Il m'est insupportable de voir ce manque de respect. Crispant mes mâchoires, je profite de son installation pour détailler son visage. Une bouche joliment dessinée, un nez fin, de grands yeux bleus, elle est l'image parfaite de la poupée russe. Ne m'étant pas encore fait remarquer, je racle ma gorge. Aussitôt, Nadejda pivote vers moi et souffle en découvrant qui est son voisin.

— Tu me suis ou quoi ? siffle-t-elle entre ses dents blanches.

D'un haussement d'épaules, je ne daigne pas répondre à sa question. Car oui, en effet, je la suis. Mais elle ne doit pas le savoir. Tout en sortant son porte-vues, elle installe ses fusains en face d'elle, et continue de me détailler ouvertement.

— Tu ne réponds pas à ma question ?

— Quelle question ?

— Tu me suis ? Oui ou non ?

Souris S !

— Bien sûr que non, lui mens-je effrontément en ourlant ma lèvre supérieure.

Tu peux mieux faire ! Je tente un vrai sourire, mais je suis sûr que ça s'apparente plus à une grimace. Même la fille me regarde bizarrement.

— De toute façon, Ian peut se renseigner si tu me colles trop aux basques.

Elle me menace ? Mais que son toutou fasse des recherches, tout est clean de mon côté. Mon identité a été on ne peut mieux préparée.

— Si tu veux, lui réponds-je avec nonchalance en sortant mon croquis.

Mes papiers, bien que faux, sont indéniablement mieux faits que les vrais. Je bosse pour le gouvernement, donc je n'ai rien à craindre. Alors que les rouages de mon cerveau ne cessent de tourner, elle pivote vers le professeur cinglé et lève la main en se cambrant exagérément.

— Monsieur Petrov, interpelle-t-elle ledit prof.

— Oui Nadejda.

— J'ai une idée pour le cours d'aujourd'hui, cette garce pivote vers moi et sourit effrontément. On pourrait proposer à Sergeï d'être notre modèle.

Mais qu'est-ce qu'elle fout bordel ?

— Oui, vous savez pour le nu dont vous nous aviez parlé, insiste-t-elle en me jetant des regards malicieux à la dérobée.

Reposant son crayon sur son bureau, monsieur Petrov abaisse ses lunettes sur son nez et laisse ses yeux passer de la fille insolente à moi. Il semble quelque peu perplexe avant que son âme d'artiste vienne allumer son cerveau détraqué.

— C'est une bonne idée, en effet.

Et merde !

— Seriez-vous d'accord monsieur... euh... rappelez-moi votre nom jeune homme.

— Miroslav, lui réponds-je en crispant les mâchoires. Oui je vais le faire.

Bien joué merdeuse ! Elle vient d'obtenir mon pseudo-nom de famille sans même me le demander. La traîtresse le griffonne sur un papier qu'elle range dans sa poche.

— Eh bien, Monsieur Miroslav, je vous attends à côté de moi si vous n'êtes pas trop pudique.

Moi, pudique ? Non, j'assume mon corps et les heures d'entraînement intensif l'ont suffisamment sculpté pour que j'en sois fier. Mais je n'apprécie guère le traquenard dans lequel elle vient de me mettre...

Non sans un regard furieux vers Nadejda, je me lève en lui sifflant un affectueux Suka entre mes lèvres. Fièr d'elle, elle ricane et s'installe confortablement en coinçant son crayon dans sa bouche. Les yeux plissés, je ne détourne pas le regard de sa langue rosée qui s'enroule autour de l'objet phallique. Faisant fi des gloussements de la volaille de la classe, je monte sur l'estrade et pivote vers l'assemblée exclusivement féminine qui me fixe. Un à un je défais les boutons de ma chemise tout en ne détournant pas mon regard des prunelles envoûtantes de ma proie. Malgré son petit stratagème, je suis puissant, elle se délecte du torse musclé que je lui offre. Je peux apercevoir le rouge lui monter aux joues. Une fois mon haut à mes pieds, je réitère l'opération avec mon pantalon. Les soupirs des chattes en chaleur lorsque je descends ma fermeture éclair sont plutôt agréables. À cet instant, je bénis mes cinquante pompes quotidiennes. En sous-vêtements, je ne tarde pas à me libérer de mon boxer le plus sensuellement possible afin de dévoiler mon intimité la plus brute. Mis à nu, je me décale pour faire face avec fierté à mon public, le torse bombé, les muscles bandés. Si elle pensait me déstabiliser, c'est mal me connaître. La lueur prédatrice dans la profondeur abyssale de ses yeux m'annonce qu'elle est assez satisfaite du

résultat. Sans se départir de son insolence, Nadejda saisit un fusain entre ses doigts et commence à me dessiner. Concentrée, me jetant des œillades régulières, je ne peux que me dire que j'aurais pu tomber plus mal. Elle est sacrément sexy. Mais cela ne m'amadoue pas pour autant. Je la broierai entre mes mains et la tuerais en la noyant dans son propre sang. L'avantage est que pour la baiser, là au moins, je n'aurais pas besoin de faire semblant.

OceanofPDF.com

Chapitre 11

Au guidon de ma moto, je relâche la pression qui enrobe mon cœur depuis cette session de cours. Enfin, si on peut appeler ça un cours, puisque j'ai clairement passé une heure à poil avec une bombe en face de moi qui m'a allumé comme une garce. Nadejda a su éveiller tous mes plus vils instincts. La lutte intérieure a été rude pour garder mon membre sage et non pas raide comme il l'aurait voulu. Maintenant que mes doigts entourent l'accélérateur, je peux savourer la puissance du moteur qui vrombit entre mes cuisses. Je n'ai jamais réellement eu l'occasion de pousser la vitesse à son paroxysme lorsque j'étais à l'école. Mais, ici, seul et dans la nuit noire, je me repais de l'adrénaline qui pulse dans toutes mes veines. *Putain, c'est trop bon !* Je glisse et prends chaque virage avec précision, le froid s'infiltré sous ma veste, mais ne m'atteint pas vraiment, il vivifie mon épiderme encore brûlant de son regard sur ma peau. D'habitude, nous avons une pute tous les jours pour nous permettre de relâcher la pression de nos entraînements stricts, ce soir ça me manque. Honnêtement, si je ne veux pas exploser, je dois trouver une fille pour décharger la rage qui bouillonne en moi.

Sillonnant les rues de Saint-Pétersbourg dont je m'imprègne depuis mon arrivée ce matin, je suis mon instinct et m'enfonce dans les ruelles les plus sombres. La pauvreté règne de ce côté de la ville tellement, que malgré moi un souvenir de mon séjour en orphelinat me percute de plein fouet. Je ne veux pas y penser. Ce gosse, Stanislav, est mort et enterré depuis... longtemps. Accélérant encore un peu plus, je me penche sur mon guidon et fends l'air glacial de cette soirée hivernale. Un hiver normal dans cette cité avoisine les moins dix degrés. La vitesse fait diminuer scandaleusement ces moyennes, je perds un degré par dizaine de kilomètres par heure. Mordant

ma peau, le froid me ronge jusqu'à l'os, et pourtant, je ne me suis jamais senti aussi vivant que ce soir, sous le ciel étoilé.

Enfin, je peux couper les gaz quand une ribambelle de nanas à moitié nues sous leurs fourrures arpente les rues crasseuses de cette partie de l'agglomération. J'ai trouvé ce que je cherchais. Ralentissant progressivement, je lorgne la marchandise à la conquête d'un joli petit lot pour me soulager. Le choix est large, elles sont nombreuses à faire le tapin pour survivre. Dans mon pays, c'est marche ou crève. Le trafic de femmes est monnaie courante ici, peu importe l'âge, la couleur de peau, la taille, le poids, je suis mieux loti qu'au supermarché. Une jeune blonde en retrait attire mon attention. Elle a des airs de celle qui m'a poussé à bout. *Parfait*. Elle va pouvoir subir les foudres de ma colère qui ne cesse de gonfler. Le petit défi de cette *Suka* mélangé aux souvenirs que je n'arrive pas à enfouir me donne de la force, je pense qu'elle va prendre cher.

Tout en focalisant mon attention sur la fille, je me gare devant un type probablement défoncé. De ses yeux vitreux injectés de sang, il me fixe, éberlué. Comme si j'étais un extraterrestre, il zieute mon bolide en sifflotant.

— Pas mal, crache-t-il en toussant à en perdre un poumon.

Bon s'il pouvait éviter de crever à mes pieds, ça m'arrangerait. Non pas que la mort me dérange bien au contraire, mais je n'ai pas que ça à faire ce soir. Coupant le contact, je ne lui réponds que par un hochement de tête. Je passe ma jambe par-dessus le siège et viens me planter devant lui. J'ouvre juste ma visière pour visser mes iris glacés dans le vide abyssal des siens.

— Mec, si on touche à ma moto durant mon absence, je t'arrache les dents qu'il te reste une à une, je m'attaque ensuite à chaque parcelle de peau qui habille ton corps. Je te laisserais dans une mare de sang à geindre et

trembler de tous tes membres. Dis-moi que j'ai été assez clair, et ce pognon sera le tien.

Sortant une liasse de roubles que je tiens entre mon index et mon majeur, je lui agite le fric sous le nez. En Russie, on m'a appris qu'avec de l'argent tu peux régler tous tes soucis, des plus petits aux plus gros. Hochant de la tête, il semble avoir compris où je voulais en venir. D'une tape sur l'épaule, je valide notre accord.

— Parfait. Maintenant que les choses sont claires, je te laisse surveiller mon petit bijou.

Je range l'argent dans ma poche intérieure. Je ne suis pas assez con pour le payer d'avance, ce genre de camé est capable de se tirer avec pour aller chercher sa dose sans honorer sa part du marché.

— Ces billets seront pour toi dès mon retour.

Le gars me sourit de ses dents manquantes et se retourne les bras croisés vers ma moto. Il semble vraiment investi dans sa mission, ce qui me permet de me diriger sereinement vers la prostituée que j'ai choisie.

De mes pas déterminés, je foule le bitume brillant de ce film de givre habituel. Enroulée dans une immense veste en fourrure, la fille me paraît terrorisée. La tête basse, on dirait qu'elle se pose mille questions sur sa présence sur le trottoir. Encore une qui n'aura pas eu le choix. *Tu baisses, ou tu meurs*. Tout en marchant, je déverrouille la sécurité de mon casque et le fais passer sur ma tête. Je garde ma cagoule. Je ne vais pas prendre le risque d'être reconnu de quiconque, sait-on jamais. Une fois à hauteur de la jeune femme, je détaille son corps frissonnant, mais alléchant. Elle n'est pas aussi jolie qu'elle en avait l'air, mais elle fera l'affaire.

— Combien ? lui demandé-je d'un coup de menton désinvolte.

La gazelle face au lion semble apeurée, elle jette des regards réguliers à un type qui l'observe du coin d'un immeuble. Son mac probablement.

— Trois mille roubles, ose-t-elle enfin me répondre du bout des lèvres.

— Ça me va.

L'attrapant par le bras, je la fais pivoter et lui indique qu'il est temps d'y aller d'un geste de la tête. Je peux sentir sous mes gants ses tremblements réguliers. Le claquement de ses talons aiguilles résonne dans la ruelle miteuse. Ses collègues lui font des clins d'œil ou chuchotent sur notre passage. C'est, de toute évidence, sa première passe. Pour ce que je vais faire d'elle, ce sera parfait. Je suis la pute dans un bâtiment lugubre où elle récupère une clé avant de monter les marches qui nous mènent à l'étage. C'est dégueulasse, ça pue la pisse, des rats couinent sur notre passage. Mais bizarrement, ça me rassure. Une fois devant une porte noircie par la crasse, la fille enfonce la clé dans la serrure et nous fait entrer.

Seul à seul, je laisse gronder en moi la colère que j'avais endormie quelques instants. Gonflant comme une tempête indomptable, elle vient pulser dans mes tympans. Je sens littéralement la rage couler dans mes veines.

— Donne-moi la clé, ordonné-je en ouvrant ma paume.

Blême, elle ne bouge pas et pince ses lèvres fines avant de secouer la tête de gauche à droite.

— C'est interdit, laisse-t-elle échapper dans un filet de voix.

Pressant mes omoplates l'une contre l'autre pour élargir ma stature imposante, je caresse sa joue du bout de mon index.

— Tu sauras, ma jolie, que je ne suis que mes propres règles. Les tiennes ou celles des autres, je n'en ai absolument rien à foutre.

Laissant glisser mon doigt sur le pourtour de son menton, je le descends jusqu'à sa gorge diaphane avant d'enrouler ma main autour de sa trachée.

— Je paie. Je décide.

Pressant légèrement, juste assez pour la faire papillonner des cils, je tends ma paume libre vers elle.

— Clé.

Gentiment, comme un petit toutou bien dressé, elle me tend l'objet tant désiré que je tourne deux fois dans la serrure. Libérant ma proie, je recule, dépose mon casque à mes pieds et enlève mes gants, puis ma veste en cuir épais. Je garde ma cagoule, et commence à déboutonner ma chemise, puis mon pantalon.

— À genoux, lui ordonné-je alors qu'elle ne bouge pas.

Après un léger temps d'hésitation, la pute plie ses jambes et vient se soumettre à moi. Comme la chienne qu'elle est, je lui caresse le haut du crâne.

— Bien, la félicité-je.

Attendant probablement mes ordres, elle ne bouge pas. *Brave petite, elle apprend vite.* À présent offerte à moi, je sors mon membre turgescent de mon boxer et le fourre dans sa bouche. Elle a compris où je voulais en venir, et lèche mon gland humide de sa langue habile. Bien que jeune et sûrement peu expérimentée, elle a dû en sucer des queues pour savoir quoi faire. Avec force, je me cramponne à sa tignasse blonde, la guidant dans chacun de ses mouvements. Je ferme les yeux, bascule ma tête en arrière et enfonce ma hampe gonflée loin dans sa gorge. Me laissant aller à ces sensations agréables, je la relève malgré tout par les cheveux. Ses yeux larmoyants devraient faire descendre la pression dans mon entrejambe, mais il n'en est rien, ça m'excite encore plus. Je sais que je vais la briser, et j'aime ça.

— Tourne-toi, lui ordonné-je. Et vire-moi cette fourrure dégueulasse.

Obtempérant, la fille laisse glisser le manteau au sol pour que je découvre un corps à se damner. Vêtue d'une simple nuisette prune moulant

son cul rebondi à la perfection, je profite de la vue qu'elle m'offre. Sans fioriture, je glisse ma paume entre le tissu fin et sa peau. Sans aucune douceur, je palpe les fesses de la pute qui se cambre à l'excès. Elle tremble, je peux voir ses jambes flageoler. La peau douce sous la pulpe de mes doigts me donne envie de la fesser, de lui montrer que je suis le plus fort, que mes besoins sont bien différents de ceux de ses futurs clients. Sans me poser plus de questions, je me contente de fermer les yeux, et laisser S le sans pitié reprendre possession de mon esprit. J'attrape mon yo-yo dans ma veste, et joue derrière elle avec ma main libre tout en caressant son pubis parfaitement épilé de l'autre. Écartant ses replis humides de mon index et mon majeur, je les insère en elle sans préambule. J'ai envie de la posséder, de lui voler son âme, de laisser la mienne la dominer de ma noirceur. Alors c'est ce que je fais. J'enroule mon jouet pour mieux saisir un préservatif, l'ouvrir et le positionner avec précaution. Une de nos principales leçons sur la sexualité est la protection, je ne prendrais jamais le risque de baiser sans capote. De mon pied, je la force à ouvrir ses jambes pour m'accueillir tandis que ma main appuie sur son dos.

— Penche-toi.

Je marque la fille de ma main en lui administrant une claque fulgurante sur son épiderme pâle. Voir sa peau rougir fait gonfler un peu plus mon érection. Je présente mon gland devant l'entrée, crache dessus et entre d'un seul coup dans son anneau serré. D'un cri de surprise, elle tente de s'éloigner tant la douleur doit la brûler de l'intérieur. *Eh oui, ma jolie, j'aime prendre par-derrière.* Plus elle geint et se débat, plus je presse sa nuque de mes doigts qui s'enfoncent dans sa chair avant de dérouler mon yo-yo de nouveau. Plus elle pleure, plus j'accélère la cadence. Le sang vient maculer ma peau de latex. Voir que je la détruis me rend plus puissant dans mes assauts. Je fais monter et descendre l'objet vert autour de la ficelle au

rythme de mes coups de boutoir. Alors que je ralentis, elle ne bouge pas, pensant probablement que la délivrance est proche. Par surprise, je lance l'extension de moi sur sa gorge après avoir retiré ma main. Son premier réflexe est de tenter de se défaire de ma prise en agrippant la cordelette blanche avec ses doigts. La voir se débattre fait monter en moi la pression, mon cœur pulse dans ma poitrine, je n'arrive plus à ralentir mes mouvements, je suis dans un état second. Une part de moi me hurle de tirer plus fort, de lui ôter sa vie de merde en lui offrant une mort rapide, mais la raison me dit de m'arrêter avant que mes supérieurs ne le sachent. Une fois de plus, c'est la raison qui gagne. Je me déverse dans un râle rauque et libère sa gorge. Les marques de mon attaque sur son corps me donnent un putain de sentiment de satisfaction. J'enlève le plastique plein de ma substance et le jette sur celle qui s'écroule au sol en larmes.

Rapidement, je me rhabille et sors une liasse de billets de ma poche avant de lui jeter dessus et de tourner les talons. Devant la porte, je déverrouille et abaisse la poignée.

— Vous auriez dû me tuer, chuchote la pute d'une petite voix fluette.

Marquant une pause, je tourne la tête dans sa direction avant de reprendre la sortie. Son existence merdique, ce n'est pas mon problème.

Chapitre 12

Enfin déchargé de toute cette mauvaise humeur qui me rongait comme une maladie sournoise, je dévale les marches de ce taudis pour récupérer ma bécane. Les regards que les catins posent sur moi me poussent à remettre rapidement mon casque que je tiens sous le bras. Camouflé, je me sens mieux, même si ma cagoule me protégeait déjà du monde extérieur. Je pense que c'est d'ailleurs le plus difficile pour moi depuis mon arrivée dans la réalité. Je suis à visage découvert, je suis quelqu'un, pas juste S, un élève parmi tant d'autres. D'un pas vif, je rejoins le camé qui surveille toujours mon bolide avec fierté.

— Elle n'a pas bougé, me lance-t-il alors que je me rapproche de lui.

— C'est mieux pour toi en effet.

Je sors les billets tant attendus et les lui plaque contre le torse avant d'enfourcher mon bolide. Ma clé à peine insérée dans le contacteur, le gars court vers une maison et s'y engouffre rapidement. À coup sûr, il est parti chercher sa dose. Prêt à retourner dans mon appartement, je passe une vitesse et commence à m'éloigner de cette rue lugubre.

Instinctivement, je passe par là où la vie règne, où l'argent n'est pas un problème. Je fuis ce qui a fait ce que je suis aujourd'hui et me dirige vers un endroit plus sympathique. La liberté me déstabilise, je ne sais pas vraiment réfléchir par moi-même. *Quelles sont les limites dans cet univers qui n'est pas le mien ?* Tout semble si facile pour ces gens qui marchent, rient, se touchent. De mon côté, le moindre contact me donne la nausée et je ne me souviens pas avoir déjà ri... Inspirant un grand coup, je mets les gaz et accélère avant d'enfin me retrouver vers l'université. Je me gare sur mon emplacement devenu habituel et attache ma moto avec un antivol. Une voix

que je reconnais vient chatouiller mes oreilles alors que je suis encore accroupi pour verrouiller mon cadenas. Baissé, je reste immobile, canalisant ma respiration comme on me l'a appris.

— Qu'est-ce qu'il y a que tu ne comprends pas ? hurle Nadejda à une personne qui se tient dos à moi. Tu m'as trahie. J'avais confiance en toi, et voilà comment tu m'as remerciée !

Sa voix monte dans les aigus, je peux sentir d'ici la tension qui devient palpable. Je ne la connais pas vraiment, mais une chose est sûre, elle semble très en colère.

— Maintenant, dégage et ne viens plus jamais me parler.

Je me contorsionne pour voir qui peut bien être la personne avec qui elle s'engueule, et surtout si son garde du corps est présent. Je ne trouve pas cela très prudent de se trouver en pleine nuit dehors lorsqu'on est une femme seule. Pas que je m'inquiète, je m'en bats les couilles, mais j'ai encore besoin de cette fille et de ses précieuses informations pour mener à bien ma mission.

— Tu sais que je n'y suis pour rien s'il a merdé, Nad.

Cette intonation, ce timbre rauque et insolent, me fout des arythmies cardiaques. Avec force, je presse mes paupières l'une contre l'autre dans l'espoir de faire taire cette envie de me redresser et d'étriper Machin.

— Évidemment, rien n'est jamais de la faute du grand Alexeï Romanov !

Des pas, suivis de bruits sourds, me poussent à me décaler un peu plus.

— Lâche-moi !

Cette fois, c'en est trop, je me redresse et déplie ma carcasse dans l'obscurité. Personne ne m'a encore vu, mais moi par contre, je peux très bien distinguer le bras de Nadejda retenu par la poigne ferme de ce connard. Une montée d'adrénaline vient alimenter tous mes organes un à un. C'est

comme si je me transformais en un animal assoiffé de sang. Je retire mon casque et le coince entre mes doigts avant d'enfin prendre la direction de la scène qui se déroule devant moi. Un instinct de protection, probablement parce qu'on ne touche pas à ma proie, gronde dans mes entrailles.

— Lâche-la, grogné-je entre mes dents crispées.

Fier de mon effet de surprise, je toise celui qui a tendance à me mettre hors de moi en un quart de seconde. Moi, le meilleur en self contrôle, je me tiens là, le poing serré, prêt à lui éclater la mâchoire au moindre faux pas. La réverbération de la rue vient éclairer les prunelles transparentes de la fille. Son regard coulé dans ma direction, elle semble perplexe.

— Je n'ai pas besoin d'aide, me crie-t-elle finalement dessus.

Pourquoi cette phrase sonne-t-elle aussi faux ? Pourquoi j'entends un *sauve-moi* alors qu'elle écume de colère ? D'un haussement d'épaules, je fais taire mes petites voix et attrape monsieur tête de con par le col. Lorsqu'il relâche enfin le biceps de Nadejda, je lance mon bras en arrière pour prendre de l'élan et écrase mon casque sur son nez. Le craquement des os qui se brisent est comme une douce mélodie. S'agenouillant à l'impact puissant que je viens de lui asséner, il maintient son appendice entre ses doigts. La lueur des lampadaires m'offre une vue splendide. Un liquide pourpre s'échappe des narines dilatées de celui que je viens de soumettre à moi.

— Mais tu es fou ! Tu viens de me péter le pif, beugle-t-il comme une vache.

— En effet. Et sois heureux que je ne tienne pas ma promesse... Ce n'est que partie remise.

— Tu es un grand malade ! De quoi tu parles, putain ?

Je plie mes genoux et m'installe tranquillement à sa hauteur avant de remettre mes doigts à leur place précédente, sur son col. Je serre le tissu et

m'avance à quelques centimètres de son oreille.

— Celle de te faire bouffer tes couilles, Machin.

En reculant, je peux voir ses yeux s'écarter. Il vient de comprendre. Encore cagoulé, il ne m'avait pas reconnu. Maintenant, c'est chose faite. Je retire ma protection et lui dévoile mon visage affublé d'un rictus mauvais.

— Encore toi, le nouveau ! Je vais te détruire, tu ne sais pas à qui tu as affaire.

Cette fois, je souris largement.

— A priori, toi non plus Alexeï Romanov...

J'insiste bien sur son identité en soudant mon regard le plus sombre au sien. Je n'ai pas peur, mais lui devrait penser à surveiller ses arrières s'il ne veut pas finir les tripes à l'air au milieu de la rue. Me relevant, je pivote vers la fille qui ne me regarde pas en état de choc comme je m'y attendais, mais plutôt furieuse. En deux pas, elle est à ma hauteur. Dans ses iris danse une flamme qui me déstabilise. Elle semble dénuée de sentiments, en écho à mon vide intérieur. De son index, elle vient pointer mes pectoraux et y appuie avec hargne.

— Écoute-moi bien, le nouveau. Je ne suis pas une petite chose fragile qu'on doit protéger !

Alors qu'elle s'agace et déblatère moult conneries, mes yeux glissent sur sa bouche qui s'agite à toute vitesse. Je peux parfois apercevoir sa langue claquer et malgré moi, j'ai envie de plaquer ma paume sur cette source d'insolence.

— Ne viens plus me sauver, jamais ! conclut-elle enfin.

J'avoue, je n'ai rien écouté, je me suis contenté de l'observer. Le silence règne autour de nous. Machin a déguerpi et nous voilà Nadejda et moi, à nous affronter en plein froid hivernal.

— Tu as terminé ? la questionné-je avec insolence.

Les yeux plissés, une moue agacée peinte sur son visage, elle croise ses bras sous sa poitrine ronde. Malheureusement, je ne peux profiter du joli spectacle de son corps magnifique avec toutes ses couches de vêtements. Elle me toise autant que je le fais. C'est insupportable de devoir combattre mon reflet.

— Et ton Ian, il est où ?

La question qui me brûlait les lèvres depuis mon arrivée a enfin réussi à passer la barrière de ma gorge. *Ben oui, à quoi sert un garde du corps aux abonnés absents ?*

— Qu'est-ce que ça peut te foutre ?

Mais putain, que j'aimerais faire taire ce flot de paroles.

— Suka !

Ouvrant sa bouche en un O parfait, elle fronce les sourcils.

— Tu as dit quoi ?

Maintenant, c'est moi qui croise les bras sur mon torse et la fixe la tête haute.

— J'ai dit, SUKA ! S.U.K.A.

— Tu viens réellement de me traiter de connasse ?

Ourlant ma lèvre supérieure, je lui souris sincèrement. Mon palpitant s'est apaisé, mes oreilles ne sifflent plus de rage. Détendu, je hoche la tête de haut en bas.

— Mais... mais... Je ne te le permets pas !

Les paupières plissées, elle semble complètement paumée. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai envie de continuer de la faire monter dans les tours.

— Ça tombe plutôt bien alors, reprends-je. Puisque je ne t'ai pas demandé ton avis, Suka.

— Je t'interdis de me parler sur ce ton ! Tu crois que tu peux débarquer sur ton cheval blanc et venir fourrer ton nez dans mes affaires quand bon te

semble ?

Une minuscule veine gonfle sous son menton, elle bleuit à mesure que son rythme cardiaque s'accélère. Plus elle monte dans les tours, plus je m'adoucis. C'est très étonnant de me sentir aussi calme alors qu'une petite chose d'une vingtaine de centimètres de moins que moi s'égosille et me tient tête.

— Tu te trompes.

Mes trois mots viennent de lui couper la chique. La bouche entrouverte, elle me fixe en attendant ma réponse. Pour bien lui faire entrer dans son cerveau les paroles qui vont suivre, je plaque son corps contre le mien, enroule mon poing dans sa cascade de boucles et l'empêche de se débattre.

— Je ne suis pas ton sauveur ni un prince charmant, loin de là, lui chuchoté-je au creux de l'oreille. Une chose est sûre, je ne veux pas me faire chier avec une emmerdeuse pareille. Par contre, si tu ne fermes pas ta bouche insolente, je me verrai dans l'obligation de le faire moi-même.

Choquée par mes déclarations, elle ne bronche pas et respire fort. Sentir sa présence au creux de mes bras ne m'est pas désagréable, je ne fuis pas. *Je dirais même que j'aime bien.* Surpris par mes propres tourments, je la repousse et l'éloigne rapidement. Je peux apercevoir ses joues rosies, sa bouche pulpeuse tenter de parler, mais rien ne sort plus de ses lèvres devenues muettes. *Enfin !* Alors que je m'attendais à une réplique piquante, elle lance sa main avec force en direction de ma joue. L'interceptant de justesse, je la retiens avant qu'elle ne dépasse mes limites de tolérance. D'une clé de bras habile, je la retourne et plaque son dos contre mon torse. Sentir son cul se frotter à mon bassin éveille mes sens. Plus je la retiens en usant de ma force, plus ma queue se tend dans mon pantalon.

— Ne t'avise plus jamais de tenter de me toucher sans mon autorisation, la menacé-je de mon intonation la plus écrasante.

Abaissant son poignet contre mon membre à l'étroit dans mon caleçon, je plaque sa paume sur mon entrejambe qui ne cesse de gonfler.

— Sauf si c'est pour me toucher là.

Sa poitrine se soulève à une vitesse erratique, mes mots l'excitent, je le sens. Autant que son corps moulé au mien. Avant de commettre une grossière erreur, je la repousse et tourne les talons et m'éclipse comme une ombre, la laissant pantelante dans l'obscurité de cette nuit étoilée.

OceanofPDF.com

Chapitre 13

Tandis que je m'éloigne et installe cette distance nécessaire entre nous, je fuis pour la première fois. Oui, je fuis ce que cette fille vient d'allumer en moi. Une flamme incandescente me ronge depuis que son corps s'est calé contre le mien. De mon poing, je frappe mon front pour évacuer cette sensation qui a enrobé mon âme d'un baume nouveau. Rencontrer une personne qui semble aussi abîmée que moi me déconcerte. Ce n'était absolument pas prévu dans mes plans, et je compte bien rayer cette foutue gonzesse de l'équation. Moi, je suis S. Moi, je suis né pour tuer. Moi, je suis formé pour défendre mon pays. Moi, je suis ici pour détruire celle qui a osé s'en prendre à mon Président. Me répétant mes idéaux, je tape le digicode et pousse enfin la porte qui me coupe de l'extérieur. *D'elle*. Le battant se referme doucement quand une main l'intercepte. Une vague de frissons naît sur mon épiderme quand je découvre que Nadejda vient, elle aussi, d'entrer dans le hall de l'immeuble. La lumière automatique blesse ma rétine habituée à l'obscurité. Je plisse les paupières en guise de protection et m'adapte à la luminosité, quand enfin mes iris percutent ceux de la fille qui se tient face à moi. Enrobée dans un manteau fourré, elle tapote ses mains l'une contre l'autre pour se réchauffer, son regard azur est à la recherche d'explications. *Ne me pose pas de questions, je ne suis au courant de rien.*

— Comment tu sais que j'habite ici ? m'agresse-t-elle.

— On se calme Suka, je ne sais pas où tu habites, et à vrai dire je n'en ai rien à foutre, mens-je cette fois.

Et c'est vrai, c'est un des seuls points sur lequel l'école ne m'a pas renseigné. Je comprends mieux pourquoi maintenant.

— Ouais, c'est ça, hausse-t-elle les épaules tout en me dépassant.

Ce qui est étonnant avec cette fille, c'est qu'elle semble en totale contradiction avec elle-même. Alors qu'elle s'éloigne, je penche ma tête sur mon épaule, et tente de mater son corps emmitouflé.

— Et arrête de m'appeler comme ça ! Moi, c'est Nadejda, me surprend-elle en plein matage alors qu'elle a un doigt pointé dans ma direction. Rhô, je ne te dérange pas, ça va ?

Levant les yeux au ciel, elle reprend finalement la direction de MON appartement. Je la suis donc de près.

— Tu comptes me coller au train combien de temps comme ça ?

Nadejda se retourne si vite que je la percute et dois la retenir avant qu'elle ne chancelle sur ses pieds. Une fois de plus, nous nous retrouvons collés l'un à l'autre. *Fais chier !* Me repoussant vivement, elle pose ses paumes sur mon torse et me force à reculer. Évidemment, ancré au sol, je ne bouge pas.

— Ah ! Tu m'énerves !

Arquant un sourcil, je l'observe perdre patience.

— Et puis, je ne veux plus jamais que tu poses ma main sur ta...

Elle montre mon sexe en rougissant.

—... Enfin, sur ton...

— Sur ma queue.

Gonflant ses joues d'air, elle souffle fort et se poste devant la porte au numéro six, puis y insère sa clé.

— Tu me saoules !

Dans un bruit fracassant, elle s'enferme chez elle sans me demander pourquoi je suis là. Bon, eh bien moi j'ai quand même une partie de mes réponses. Mes supérieurs ont bien géré, nous sommes voisins de palier. Étant prêt à faire mon compte rendu, j'entre à mon tour dans mon repaire.

Allongé à même le sol, les mains sous la nuque, je détaille chaque millimètre du plafond. Je n'arrive pas à dormir. Une fois seul, j'ai pris le temps de rédiger mon rapport sans omettre aucun détail avant de l'envoyer aux gradés. Ils m'ont gracieusement félicité dès réception de mon mail, mais ont quand même spécifié que je devais passer à l'action avec la fille. Ils sont mignons, ce n'est pas que je ne veux pas, mais elle est plus nerveuse qu'elle n'y paraît. Mettant toutes les pièces que je possède en place dans mon esprit, je me dis que le gars que j'ai tué a probablement bien dit la vérité. Elle est tout à fait le genre de nana à aller chercher la merde. Une chose est sûre, elle n'est pas simple à cerner. On m'a toujours appris que les femmes étaient les proies les plus faciles. *Je crois qu'ils ne connaissent pas celle-là.* En pleine introspection, je réalise que je n'ai pas eu d'envies meurtrières depuis que j'ai touché sa peau. Comme si, à son simple contact, elle avait déposé un pansement sur mes pulsions. Ce constat me terrifie. Je ne veux pas m'affaiblir, il en est hors de question.

Encore une fois, je suis agacé contre moi-même. Mes yeux divaguent et viennent se perdre sur mon armoire ouverte avant de se poser sur une boîte en carton. Curieux, je me lève et l'attrape. Une fois déposée sur le lit qui ne m'accueille pas, je soulève le couvercle. Un revolver Nagant M1895 repose soigneusement avec une boîte de munitions. Cette arme de poing typique de l'armée russe est celle avec laquelle j'ai appris à tirer. Ce modèle léger et maniable est parfait pour se glisser dans un holster tout en étant d'une extrême précision. Je suis étonné d'en trouver un ici. Je n'ai jamais vraiment aimé les armes à feu. Elles m'intriguent certes, mais je les trouve impersonnelles. Ôter une vie en tirant à plusieurs mètres de sa cible est à mes yeux un gage de faiblesse, de lâcheté. Je veux pouvoir lire la peur dans les yeux de mes victimes, les blesser pour mieux les mettre à ma merci. Malgré mes ressentiments, je laisse la pulpe de mes doigts caresser le métal

froid. J'ai toujours eu envie de jouer à ce fameux jeu. *La roulette russe*. Insérer une seule balle dans le barillet, le faire tourner et pointer l'arme sur sa tempe avant d'appuyer sur la gâchette. C'est potentiellement mortel, mais d'autant plus excitant. Je suis fasciné par l'adrénaline que cela doit provoquer en soi. *Il suffirait d'insérer une seule munition pour essayer...*

Prêt à faire une connerie, un cri d'effroi en provenance de l'appartement voisin me pousse à charger le flingue. De nouveaux hurlements viennent broyer mes tympans tant la douleur semble habiter leur propriétaire. Pas besoin d'être un génie pour comprendre qu'il s'agit de Nadejda. Mon organe vital se charge d'un trop-plein d'affluence sanguine. Il semble complètement paumé. Je m'avance rapidement, mais en silence vers l'entrée. Les bruits ne me parviennent plus. Penché vers le judas, je place mon œil vers l'orifice et fouille le couloir du regard. Deux hommes cagoulés à la large stature, kalachnikov en main attendent devant la porte de ma voisine. Bien que formé pour tuer, je sais pertinemment que je ne suis pas en position de force. Je patiente donc en continuant mon observation. En apnée de longues secondes, je tente de respirer de nouveau par petits à-coups. Mes entrailles se serrent et se crispent quand enfin la poignée d'en face s'abaisse. Un troisième gars, cagoulé lui aussi, quitte l'appartement les vêtements sens dessus dessous. Sans un mot, il ordonne d'un signe de tête aux deux autres d'y aller. *Mais putain, c'est quoi ce bordel !?* Si je m'écoutais, je sortrais courir à leur poursuite, mais on m'a bien précisé de ne pas faire d'ineptie, de me contenter de répondre aux ordres. Et pourtant, mon cœur cogne fort dans ma poitrine. *Et s'ils l'avaient tuée ? Et si j'avais foiré ma mission ?*

Faisant taire ma conscience, je déverrouille la serrure et m'engouffre dans le couloir désert. En boxer, à pas feutrés, mon arme en main, je vérifie que les types sont partis. Le claquement de la porte du hall me le confirme.

J'expulse l'air contenu dans mes poumons avant de coller mon oreille à la frontière qui me sépare de la fille. De faibles sanglots, mêlés à des gémissements plaintifs, viennent scinder mon âme en deux. C'est comme s'ils me foudroyaient sur place et que je n'étais plus moi. Une brèche vient de fendre ma carapace. Comme plus tôt dans la soirée, mes souvenirs me submergent. Je redeviens cet enfant brisé, celui qui subissait les saloperies des hommes de l'orphelinat. Une traînée acide vient creuser mes fêlures enfouies en profondeur, les ravivant sur son passage. Perdu dans mes tourments, je me demande si je dois aller la voir, profiter de cet état de faiblesse pour enfin commencer à créer ce lien qui doit être mis en place entre nous. Je suis là comme un con à fixer cette putain de porte alors que les gémissements deviennent plus forts. Cette fois, je ne réfléchis plus et entre dans son appartement.

Roulée en boule sur le carrelage de son entrée, Nadejda, la femme forte, est recroquevillée en position fœtale. En cet instant, je découvre une petite fille meurtrie. Elle ne prête pas attention à moi lorsque je pénètre sur son territoire. *Il n'y a pas à dire, ce foutu garde du corps ne sert strictement à rien !* La voir immobile à laisser ses larmes ruisseler sur son visage m'ébranle plus qu'il ne le faudrait. Incapable d'empathie, je ne sais pas comment agir. Dois-je la soutenir ? La cajoler comme on le fait avec un enfant ? Tirant ma tignasse de ma main, je rumine avant de faire taire ces questions qui me hantent. Je laisse parler mon âme et pose un genou au sol. Du bout de mes doigts, je soulève une ondulation qui recouvre ses traits de poupée.

— Viens avec moi, lui dis-je de ma voix la plus douce.

D'un mouvement de tête, elle se redresse et soude son regard d'acier en moi. Elle me kidnappe, m'emporte avec elle dans ses tourments, dans sa douleur, dans sa petite mort. Je ne gère plus ce que je ressens, ploie mon

second genou au sol et la relève le plus doucement possible. Elle semble brisée, plus rien ne l'habite, aucune trace d'humanité ne brille plus dans ses iris.

— Viens, recommencé-je en tendant ma main vers elle.

Comme un électrochoc, elle se met assise et toute son attitude change. Son corps se tend, ses yeux retrouvent leur force, leur éclat.

— Sors de chez moi, murmure Nadejda une première fois.

Perplexe, je ne bouge pas pour autant et garde ma main tendue.

— J'ai dit, dégage de mon appartement ! me hurle-t-elle dessus en me repoussant.

Il ne m'en faut pas plus pour capituler et ancrer mes pieds au sol avant de me relever.

— Tu n'as besoin de rien ? Tu es sûre ? J'ai vu...

— Tu n'as rien vu du tout ! Je t'ai dit de dégager, je ne te connais pas, tu n'as rien à faire ici !

Face à moi, elle s'est aussi levée et me pousse de plus en plus fort pour me forcer à partir. Étonnamment, je sens que je ne dois pas bouger, je la laisse me hurler dessus.

— Je ne veux pas te voir. Je te déteste ! Je te déteste !

À coups de poing, elle frappe sur mon torse. Je reste stoïque et accepte de lui servir de défouloir jusqu'à ce que sa rage s'évapore, se transforme en peine et qu'elle vienne enfouir son visage larmoyant sur mes pectoraux. Cette fois encore, je ne réfléchis pas et agis comme je sens qu'il le faut, je pose ma paume sur sa tête et la caresse en silence.

OceanofPDF.com

Chapitre 14

Je n'ai aucune notion de temps. Nadejda est pressée contre ma peau nue sur laquelle elle reste un moment à déverser ses larmes chaudes. Impuissant, mais surtout incapable d'agir, je la laisse faire. Mon arme, toujours dans la main droite, je tapote sa tête de la gauche. *Je me sens si nul, putain !* C'est bien la première fois de ma vie qu'on vient se lamenter dans mes bras. Moi, celui qui aime sentir le sang chaud, l'effluve ferrugineux qui s'en dégage. Eh bien, me voilà comme un con avec une nana calée sur mon torse. *Fais chier !* Quand enfin la fille s'éloigne, j'ai l'impression de pouvoir respirer de nouveau. J'avais le souffle coupé. Ce contact inhabituel m'a complètement figé. Personne ne me touche. Jamais. Mais elle, pour je ne sais quelle raison, elle vient de le faire. Et le pire dans tout ça, c'est que c'est moi qui l'y ai incitée.

— Dégage, me murmure-t-elle la tête basse.

Parfait, j'en ai ma claque de cette gonzesse pleurnicheuse. Sans attendre quoique ce soit de sa part, je tourne les talons et me dirige vers la sortie.

— Attends.

Ma parole, elle est bipolaire ou quoi ? Toujours dos à elle, je marque une pause et attends de voir où elle veut en venir.

— Si tu dis un mot de ce qu'il vient de se passer à quelqu'un, je te tue, me menace-t-elle sans vergogne.

Comme un déclic, une bombe qu'elle viendrait de dégoupiller dans mon cerveau, je pivote et pose mon flingue sur son front. D'un doigt, j'enlève la sécurité et attrape sa tignasse en l'enroulant autour de mon poing. Offerte, incapable de se mouvoir, elle me fixe comme une éberluée.

— Tu connais le jeu de la Roulette russe, Nadejda ?

Elle ne bronche pas, mais je peux sentir son air se raréfier. Le sang de son visage bouffi par les larmes versées perd de sa couleur. Blême, elle ne répond pas. J'appuie alors plus fort le canon sur sa peau.

— Tu ne m'as pas répondu, tu connais ce jeu ?

D'un hochement de tête de bas en haut, ma proie acquiesce.

— Alors, maintenant, on va voir si tu vas continuer de vociférer tes menaces de merde. Il y a une balle dans le barillet, avec un peu de chance, tu devrais survivre, sinon... tant pis. Tu es prête ?

— Non, non, je t'en prie, pleurniche-t-elle une fois de plus en tremblant sous mes mains.

Ce gémissement me fout des frissons de rage. *Elle me saoule !* Pour la faire taire, je fais glisser mon arme jusqu'à sa bouche et la cale entre ses dents. Une larme vient se coincer à la naissance de ses cils sans couler pour autant.

— Je vais compter jusqu'à cinq. Ensuite, le destin décidera de ton sort. Si toutefois la balle qui se trouve dans ce barillet ne vient pas se loger dans ta gorge, ne t'avise plus jamais de tenir ce genre de propos à mon égard. Est-ce que tu as bien compris ?

Une fois encore, elle oscille la tête.

— Très bien. Maintenant voyons voir si l'on va aller se coucher tranquillement ou si je vais devoir éponger ta cervelle sur ce joli carrelage... Cinq.

Mon côté tortionnaire reprend sa place dans mon être. Je me suis tellement contenu aujourd'hui que la lutte n'est plus possible.

— Quatre.

Lire la peur dans ses yeux nourrit mon âme obscure. Je vole chaque parcelle d'humanité qui restait en elle.

— Trois.

Le décompte doit lui sembler interminable. Pour ma part, il est jouissif. Je sens son cœur cogner contre le mien.

— Deux.

Enfin, cette foutue perle d'eau salée roule sur sa joue diaphane.

— Un.

J'appuie sur la gâchette alors qu'elle presse ses paupières avec force. Le déclic résonne autour de moi, mais aucune détonation ne s'ensuit.

— Et bien, Nadejda, il faut croire que c'est ton jour de chance...

Je retire mon revolver de sa bouche et essuie sa salive sur mon caleçon avant de la relâcher. De ses prunelles transparentes, elle me fusille et me lance des insultes silencieuses.

— Je te souhaite une bonne nuit, lui lancé-je en prenant définitivement la sortie.

À peine ai-je mis un pied hors de son appartement que je sens une main s'enrouler autour de mon poignet. Surpris, je stoppe mon avancée et attends.

— Ne pars pas.

Mais c'est une blague cette nana ? Perplexe, je me retourne et visse mes yeux aux siens.

— Ne pars pas, réitère-t-elle.

Je viens de jouer avec sa vie et elle me demande de rester. Arquant un sourcil malgré moi, je la fixe dans la plus totale incompréhension.

— Et pourquoi est-ce que je resterais ?

Relâchant sa prise, elle caresse mon bras de la pulpe de ses doigts pour remonter jusqu'à mon épaule. Ce geste fait naître une vague de frissons qui couvre mon épiderme. Je ne montre absolument aucune émotion, mais je ne sais pas ce qu'elle attend de moi. Il y a encore quelques secondes, mon arme aurait pu lui subtiliser sa jeunesse, et elle, elle me demande de rester.

— Je ne veux pas être seule, avoue-t-elle du bout des lèvres.

Continuant son ascension vers ma nuque, elle vient poser sa paume à l'implantation de mes cheveux. Cette fois, c'est mon palpitant à moi qui s'affole. Sentir sa respiration caresser ma peau, ses mains sur mon corps, provoque dans ma poitrine un tumulte de sentiments contradictoires. Une partie de mon être hurle de s'éloigner, de ne pas voler mon oxygène. Et l'autre meurt d'envie de capturer ses lèvres insolentes des miennes. Je n'ai jamais échangé de baiser. Et en cet instant, le désir de goûter à sa bouche me ronge de toutes parts. Moulée contre mon torse, Nadejda se rapproche un peu plus. Ses cils papillonnent. Alors que je m'attendais à ce qu'elle s'approche encore, elle saisit mes cheveux de sa main et tire avec force.

— Moi aussi, je peux te faire mal, grogne-t-elle alors que je ne réagis pas.

Elle a du répondant la petite, mais c'est ridicule ce qu'elle tente de me faire. J'ai connu tellement pire. Calmement, je pose ma paume sur le dos de sa main et la presse fermement pour la faire lâcher.

— Ne tente rien d'idiot, Suka. Il m'en faut bien plus.

Agrippée à la longueur de mes cheveux, elle finit par céder lorsque je serre avec plus de force.

— Arf ! rugit la lionne qui me tient tête en reculant.

— Tu as d'autres idées débiles à tenter ou je peux aller me coucher ?

Alors que je maintiens toujours sa main contre la mienne, Nadejda recule. Je la libère tandis qu'elle impose une distance entre nous tout en me fixant de son regard insolent. Comme si notre comportement à l'un et à l'autre était normal, elle me désigne mon appartement d'un coup de tête.

— Je suppose que tu es mon nouveau voisin. La vieille dame d'avant était gentille, mais elle a disparu du jour au lendemain. Puis BAM, tu es là.

Super, on peut dire qu'ils sont discrets mes supérieurs.

— Ouais, je suis arrivé ce matin.

— Alors, contente-toi de rester chez toi et de ne plus débarquer chez moi.

Mais, c'est qu'elle continue de me donner des ordres en plus. Cette femme est cinglée, j'en suis certain. Je devrais prendre le chemin de mon domicile à la porte restée entrouverte, mais je ne peux détourner mon regard du sien. Pourquoi agit-elle si différemment de ce que j'attends d'elle ? Elle devrait pleurnicher, fuir, mais même après avoir vu une parcelle de mes ténèbres, elle reste là, face à moi, à faire la causette. Je suis complètement paumé, elle est à dix mille lieues de ce qu'on m'a enseigné sur les femmes. C'est plus fort que moi, comme un putain d'aimant, j'approche de nouveau de son corps presque nu, juste couvert d'un large t-shirt déchiré. Ce n'est d'ailleurs qu'en cet instant que je découvre le sang qui macule les manches de ce tissu abîmé. Une déferlante de colère vient enrober mon esprit. *Elle a saigné...* Ne me contrôlant plus, je me jette sur sa bouche agaçante et pose la mienne avec force dessus. Elle ne me repousse pas. Ses lèvres douces et charnues accueillent mon baiser vorace avec délectation. Un petit gémissement naît du fond de sa gorge quand ma langue s'enroule autour de la sienne. Il n'y a pas de règle, pas de logique dans notre caresse buccale. Juste elle et moi qui nous mélangeons. Ma main calée contre sa nuque, je l'attire avec vigueur contre mon torse. Ce que je ressens à l'intérieur de moi est comme une explosion de sensations, je ne comprends pas ce qu'elle me fait, mais mon corps, lui, savoure ce rapprochement. À bout de souffle, je recule et l'observe en silence. Ouvrant ses paupières restées closes jusqu'à maintenant, Nadejda fouille mon âme de la sienne, tout aussi brisée. Je le sais, je le sens. C'est alors que, toujours sans un mot, je la relâche et m'éloigne avant d'aller m'enfermer dans mon appartement.

Vide et seul, je pose une main contre la porte pour prendre le temps de réfléchir. *Qu'est-ce que cette Suka fait de moi ?* Sans même contrôler cette submersion de colère qui vient me foudroyer de part et d'autre, je me rue dans la chambre et jette mon flingue sur le matelas avant de repartir dans la cuisine. Je perds le contrôle, ouvre le premier placard que je trouve et commence à tout envoyer valser. Mon seul exutoire quand je n'arrive plus à gérer, la violence. Je la laisse donc prendre le dessus sur ma raison et hurle de toutes mes forces en lançant les ustensiles partout autour de moi.

J'ai perdu toute notion de temps, la frénésie s'est emparée de mon esprit. Alors que je viens de saccager tout mon appartement, je m'assieds sur le carrelage froid, la tête en coupe entre mes mains. Cette instabilité qui me ronge depuis mon arrivée est à la limite du supportable. En moins de vingt-quatre heures, ma vie a basculé du tout au tout. De l'école stricte et surveillée, je me trouve libre et livré à moi-même. Malgré ma formation intensive, je me sens paumé dès que je dois prendre des décisions ou agir sans approbation. Maintenant que mes lèvres ont touché celles de Nadejda, je suis au bord de la rupture. Tout en moi n'est plus que questionnement. Je suis une boule de feu prête à irradier tout ce qui se trouve sur son passage. Il est évident que je suis obligé de passer par cette étape pour avancer dans mon investigation, mais plus j'y pense, plus je me dis que c'est une connerie. Mes intestins se tordent dans tous les sens, je peux sentir les spasmes vriller mes entrailles. Je suis incapable d'identifier si c'est la faim, la rage ou cette gonzesse qui me met dans cet état. Pressant avec forces mes paupières l'une contre l'autre, je me donne un semblant de courage avant de poser mes paumes au sol pour me relever. Une fois le calme retrouvé dans mon organisme détraqué, je passe au crible la pièce. *Putain, j'ai vraiment été d'une rare violence !* Je ne sais plus où poser les pieds tant les morceaux de verre jonchent le revêtement froid. J'ai absolument brisé tout ce qui se

trouvait dans les placards. Assiette après assiette, coupelle après coupelle, rien n'a survécu à ma colère.

Un rapide nettoyage plus tard, j'ouvre enfin le réfrigérateur à la recherche de nourriture. Tout me semble si difficile dans ce monde. Même bouffer est une vraie galère. Je scanne chaque ingrédient pour enfin attraper un fruit. Ça, au moins, je devrais pouvoir le manger sans préparation. Épluchant ma banane, je m'installe sur le canapé et fais défiler les informations sur ma voisine de palier. Plus je reluque les photos, plus je me sens mal. Décidément, il va vraiment falloir que je me bouge le cul pour boucler cette affaire avant de devenir définitivement barge. Frottant ma barbe naissante de ma main libre, je me concentre sur les données reçues plus tôt dans la soirée. À première vue, la fille doit partir toute la journée pour une excursion avec son cours de journalisme. J'aurais donc le champ libre pour aller visiter son appartement. Je dois impérativement commencer à avoir des preuves, même minimes, à donner à mes supérieurs. La mine renfrognée, je laisse mes doigts glisser sur l'écran de ma tablette à la recherche de détails manquants. J'ai cette sensation qu'un truc m'échappe. Que je ne sais pas tout. D'ailleurs, je ne pige absolument pas qui peut venir en pleine nuit chez une femme normalement protégée. Ce point précis fait partie des zones d'ombre. Et ça me gonfle de ne pas comprendre. Mon esprit, habituellement vif, est comme engourdi, incapable d'analyser correctement les choses qui sont pourtant sous mon nez.

Agacé contre moi-même, j'envoie valser mon outil de travail sur le sofa et fonce vers ma chambre en jetant ma peau de banane à la poubelle au passage. Le flingue posé sur le matelas m'attire comme un aimant. Je suis là, comme un con, la main en l'air, prêt à le saisir entre mes doigts, mais hésitant par la même occasion. Cette arme qui n'est pas celle que j'avais choisie à l'école est tellement belle et envoûtante que je n'arrive pas à

détourner le regard d'elle. Je suis fasciné par ce métal luisant, cette unique balle logée dans le barillet. Celle-là même qui aurait pu tuer ma cible. Je ne sais pas ce que j'ai foutu, mais si elle s'était pris une cartouche dans la bouche, je ne suis pas sûr que j'aurais pu rester en vie après cela. *Je suis décidément complètement con aujourd'hui !* Bien déterminé à ranger le revolver dans sa boîte, je le saisis à pleine main et l'enroule dans un tissu noir. Une boule vient instantanément obstruer ma trachée, comme si le remettre à sa place m'était douloureux. Comme s'il était une extension de moi et que je m'amputais d'un membre. Secouant la tête de gauche à droite, je me refuse de le planquer et le ressors de son linceul avant de le poser sur ma table de nuit. Toujours cette unique munition en place, je range la boîte et les balles avant de venir me coucher sur le sol.

L'habitude de la rudesse de mes nuits me force à boudier le moelleux du lit. Je suis pour le moment incapable de profiter du confort, cela ne fait pas partie de moi. Je me contente d'une couverture sur un carrelage gelé. Une planche a accueilli mes nuits des années durant, je ne pense pas savoir trouver le sommeil autrement. Bien que le cerveau embrumé, je me force à dormir. Il faut que je sois en forme demain.

Chapitre 15

Le réveil est bizarre. Je me sens vide. Le silence m'enveloppe alors que je suis encore engourdi. Normalement, les cris, les chants militaires et les pas rigides dans le couloir sont mes alertes. Ce matin, rien. Juste le soleil qui tente de réchauffer ma peau à travers la fenêtre restée ouverte. Le froid polaire est agréable, il me rend vivant sous la morsure des températures hivernales. Par réflexe, je roule sur le côté et enchaîne cent pompes. Plus je descends à la force de mes bras, plus mon corps s'éveille. Je me rappelle les sensations qui m'ont envahie à chaque levée du jour lors de mon séjour au centre de formation. Ce n'est qu'une fois mon rituel matinal terminé que je me redresse et file sous la douche. Pour la seconde fois depuis mon arrivée, je laisse l'eau ruisseler sur ma peau échauffée. Glaciale, elle clôture mon processus d'éveil.

Enfin habillé d'une tenue passe-partout, je me retrouve devant la cafetière aux mille boutons. Bon, mille peut-être pas, mais trop c'est certain. J'appuie sur le premier que je trouve. Instantanément, un bruit de grain de café me fait sourciller. Bien que prêt à parer toute attaque, le simple fait de me faire une tasse de mon élixir matinal semble une épreuve de tous les diables. Soupirant de désarroi, je pose un mug sous le boui-boui et appuie avec mon doigt sur le dessin qui m'intéresse. Évidemment, rien ne se passe comme prévu et la machine se secoue dans tous les sens avant de finalement faire gicler de l'eau bouillante un peu partout autour de moi. *Fais chier !* Après avoir tapé du poing sur le plan de travail, je jette ma tasse, toujours désespérément vide, sur le mur d'en face. Je grogne mon énervement en attrapant ma veste, mon casque et mes clés pour aller acheter

un satané café là où je le pourrais. Cette mascarade a assez duré, il me faut ma dose ! *Et vite.*

Comme une tornade, je claques la porte derrière moi quand un corps percute le mien. Encore sous le coup de ma crise de nerfs, et sans ma drogue quotidienne dans le sang, je redresse la tête pour attaquer celui qui a osé me toucher. Je découvre l'homme de main de Nadejda qui patientait sagement devant son palier. *Ah, il est de retour celui-là !* Ma colère ne daignant pas redescendre, je me rapproche à grandes enjambées, enroule mes doigts autour de son col et le soulève de terre. *C'est qu'il est sacrément efficace ce con !* Gigotant comme une anguille à qui on aurait sectionné la tête, il s'empare de ma main pour tenter de se libérer.

— Tu pointes le bout de ton nez plusieurs heures après la guerre toi ! On ne t'a jamais appris à être professionnel jusqu'au bout ?

Le visage émacié du garde commence à perdre de sa couleur. *Je m'en cogne !* Il aurait dû être là cette nuit, pas moi. Lui. Il m'aurait évité de péter les plombs, de goûter la putain de bouche insolente qui me retourne le ciboulot. D'une prise plus ferme sur mon poignet, il me somme en silence de le relâcher. Même si je n'en ai absolument pas envie, je le repose au sol et le propulse contre la porte de ma voisine. Le bruit sourd que provoque le corps de ce gros lourdaud s'écrasant sur le carrelage me tire un rictus satisfait. *Et dire que l'état paie une blinde ce genre d'incapable !* Dépité, je lui jette un dernier regard pour prendre définitivement la sortie avant que mes pulsions meurtrières ne me reviennent en tête.

Alors que je pose ma paume sur la poignée, celle-ci s'abaisse avant que je n'appuie dessus. Évidemment, tomber nez à nez avec Nadejda ne me surprend pas. Sauf que si elle est là, que fout ce virus au milieu du couloir à l'attendre précisément ? D'un mouvement rapide, je me retourne et le découvre en train d'épousseter son pantalon sombre. À première vue, on

pourrait se dire que, vu sa carrure, la fille n'a rien à craindre, mais la réalité est bien différente. Il est aussi mou qu'un ver, et aussi vif qu'un poisson rouge. Soupirant face à ce constat désolant, je reporte mon attention vers celle qui me scrute d'un drôle d'air. Me reluquant de la tête aux pieds, elle semble perplexe.

— Tout va bien ? J'ai entendu un de ces vacarmes cette nuit chez toi, me lance-t-elle suspicieuse.

— J'ai fait du rangement.

Arborant une moue dubitative, elle hausse les épaules et me contourne avant de pivoter de nouveau vers moi.

— Pas un mot. Jamais, me chuchote-t-elle sur le ton de la conspiration.

La fusillant de mon regard d'acier, je reste stoïque, mais crispe les mâchoires avec force. Repenser à ce sang qui couvrait sa chemise de nuit me donne la nausée. Il ne peut pas y avoir cinquante explications à la situation. *Elle a été violée.* Cette réalité me coupe l'envie de caféine, et pourtant il m'en faut. Mais forcément, quand on a été soi-même abusé, cette trace indélébile laissée sur notre âme ne disparaît pas. Je devrais la faire taire, pour qu'elle foute son soupçon d'autorité au placard, mais je n'arrive pas à me résigner. Contre toute attente, alors que mon cerveau n'en donne pas l'ordre, ma main vient s'enrouler autour du bras de Nadejda.

— Tu n'as besoin de rien ? lui demandé-je d'une voix rauque.

Fronçant ses sourcils parfaitement dessinés, elle ouvre la bouche avant de la boucler aussi sec. Les traits de son visage d'apparence angélique se durcissent, ils se ferment à double tour.

— Tu crois que tu es mon sauveur ou quoi ? Je t'ai déjà dit que je n'ai besoin de personne !

Se libérant de mon étreinte, elle s'éloigne en jetant son bras en arrière. Nadejda semble terrorisée. Ses yeux d'habitude si insolents s'habillent de

peur. Un voile orageux danse dans ses iris. *On dirait moi.* Plissant les paupières pour analyser la situation, je me recule.

— Ne me touche pas, vocifère-t-elle en accélérant le pas.

— Suka !

Une fois de plus, ma bouche vient de s'animer sans mon autorisation. Ce simple mot a le mérite de la faire pivoter, d'allumer ses prunelles endormies et de me gratifier d'un majestueux doigt d'honneur. Étonnamment, retrouver sa fougue me procure une sensation bizarre dans les entrailles. *Je ne comprends décidément rien aux bonnes femmes !*

L'abandonnant, elle et son mauvais caractère, je quitte l'immeuble et foule enfin le bitume gelé afin d'inspirer une grande bouffée d'oxygène. Loin de cette garce, je respire mieux. C'est là qu'est tout le paradoxe. Pour le bien de mon enquête, je dois l'approcher, l'amadouer. Mais une partie de moi cherche désespérément à la fuir. *Foutu karma !* Mon humeur maussade reprenant le dessus, j'enfile ma cagoule. Même moi je ne suis pas sûr de ce dont je suis capable sous le coup de l'énervement, alors je préfère ne pas dévoiler mon identité. Toujours mon casque sous le coude, je me dirige vers ma bécane quand mes yeux se posent sur une silhouette que je connais trop bien. Sur la place immense qui trône de l'autre côté de la rue, le Major Kuznetsov se tient les bras dans le dos à m'observer. Surpris, mais surtout désarçonné, j'accélère le pas et entame une course entre les voitures qui klaxonnent sur mon passage. Ne le quittant pas du regard, je ne perds pas de temps tandis que lui ne bouge pas. Immobile, le visage dur, il me fixe inlassablement. À peine essoufflé, je cours comme un dératé quand un bus manque de m'écraser. Le bruit strident des freins qui pilent juste devant moi me force à pivoter et lâcher mon objectif quelques instants. Alors que je m'excuse auprès du chauffeur qui m'insulte, je ne fais pas cas de son ton et reprends mon ascension. Seulement, je ne le vois plus. La place bondée de

monde, n'abrite plus le Major qui, il y a de ça quelques secondes, me fixait sans sourciller. Paumé, je me rends à l'endroit exact où il se trouvait. Rien. Je tourne sur moi-même, détaille tous les indices qu'il aurait pu laisser sur son passage. C'est le néant. À l'image d'un mirage, il s'est envolé. Mais qu'est-ce que c'est que cette blague de mauvais goût ? Je suis son poulain, se répétait-il à me dire, pourquoi me fuir comme la peste ? Le cœur au bord de l'explosion, je sors mon téléphone de ma poche et appelle le seul numéro qui s'y trouve. Vissé à mon oreille, le combiné m'informe que la ligne n'est plus attribuée. J'ai la sensation que le sol se dérobe sous mes pieds, que je viens d'être abandonné dans la fosse aux lions, que je suis pris au piège. *Mais pourquoi ?* Machinalement, je pose ma main sur ma nuque, à l'endroit même où il a mis en place un traceur sous mon épiderme. La peau de mes doigts boursouflée depuis tant d'années cherche la puce électronique. Mes phalanges étant proches de la sensibilité zéro, je ne trouve rien. La pulsation de mon sang dans mes veines s'accélère, un sentiment étrange vient se loger dans ma poitrine. Tournant toujours sur moi-même, le bruit de la foule qui marche, de ce brouhaha qui siffle dans mes tympan me rend dingue. Je presse ma paume sur l'une de mes oreilles et tente à tout prix de faire taire ces voix qui me rongent. Je laisse mes pas faire demi-tour et me remets à trotter jusqu'à l'entrée de mon immeuble, je dois m'isoler, me terrer comme une bête sauvage si je ne veux pas déraiser et étripier tous ceux qui oseraient s'approcher de moi.

Le dos collé à la porte métallique, je reprends une respiration normale en me concentrant sur mes cours. Ancrés dans mon esprit, les mots de mon Sergent font leur effet. *Inspire, expire.* Avec calme, je retrouve enfin un rythme cardiaque à peu près correct. Mes mains ne tremblent pas, mais elles sont moites, et tenir mon casque devient presque impossible tant mes

jointures sont douloureuses d'avoir trop serré mes articulations. Je dois m'isoler. Prêt à m'enfermer chez moi, une voix m'interpelle.

— Sergeï.

Ce prénom, qui n'est pas le mien, sonne étrangement faux dans la bouche de la fille.

— S. Tout simplement, la reprends-je incapable de mentir.

Je ne me retourne pas, fais face à ma porte, mais je peux sentir la chaleur de son regard sur mon dos.

— S, dit-elle calmement. Je t'offre un café ?

Pourquoi ce revirement de comportement, elle me fuit, puis presque la seconde d'après me demande de venir chez elle. Les rouages de mon cerveau tentent de la comprendre, mais rien à faire, elle reste le plus grand des mystères. Je ne lui réponds pas immédiatement. Il me faut un laps de temps pour analyser la situation. Perdu dans mes pensées, je ne sais pas quoi faire. Je dois accepter, aller au bout de ma mission, me rapprocher d'elle. Mais je dois aussi enlever ce truc dans ma nuque.

— Je ne vais pas te manger, ricane-t-elle en me sortant de mon mutisme silencieux.

— Où est le blaireau qui te sert de garde du corps ?

— Ian a pris sa journée.

Je ne peux pas me permettre de lui demander pourquoi elle ne va pas en sortie avec sa classe puisque je ne suis pas censé le savoir, mais je fais pivoter mon torse malgré tout et ancre mes yeux aux siens. Pour la première fois depuis nos différents échanges, ils semblent doux. Apaisant mes maux, je me noie dans son regard, comme si ce calme canalisait ma tempête interne. Mon palpitant ralentit encore un peu plus, mes mains redeviennent normales, mon souffle se calme. Le baume qu'elle vient d'apposer sur mon

âme me pousse à accepter son offre. D'un hochement de tête, je l'informe que je suis d'accord et la suis dans son appartement.

OceanofPDF.com

Chapitre 16

Lorsque je passe le seuil de son appartement, mon nez est chatouillé par l'effluve particulier de Nadejda. Elle possède un parfum bien à elle, poudré et floral à la fois. Je la suis sans broncher, elle tempore ma colère, mes doutes. Étonnamment, pénétrer dans son univers, ressentir de nouveau cette sensation désagréable que j'ai perçue lors de ma visite de la veille comprime ma poitrine. Un étau serre mon cœur et le presse avec vigueur, me coupant presque le souffle. Et pourtant, elle ne peut le percevoir, tout est enfoui dans le plus profond de mon être. Je la revois couverte de ce sang pourpre qui dégoulinait le long de ses bras fins. Ce constat me donne envie de découvrir la vérité, celle qui me manque tant. *La mienne ou la sienne ?* Elles semblent se mélanger, se confronter, ne faire qu'une. Tout en grinçant mes molaires les unes contre les autres, je referme la porte derrière moi.

— Tu prends ton café de quelle manière ? me demande ma proie de l'autre côté de la pièce.

Je laisse mon regard glisser sur les différents cadres accrochés au mur. Ils contiennent tous des photos. Nadejda y est souvent en compagnie d'une fille, brune, souriante, aux yeux pétillants, plus jeune probablement.

— Noir, réponds-je sans fioritures tout en analysant les images.

Plissant les paupières, je cherche un détail qui la relierait à la gamine. Je n'ai pas souvenir d'avoir lu quoi que ce soit à ce sujet dans le dossier, et pourtant elle est partout. Des petits pas réguliers se rapprochent de moi, ce qui me pousse à accélérer le mien pour ne pas être pris en flagrant délit. Trop vite, trop fort, j'avance en direction du bruit quand je percute le corps de Nadejda. La vive brûlure du liquide se répandant sur ma peau me tire un grognement bestial.

— Merde ! Pardon !

Se confondant en excuses, la femme qui me fait face court chercher de quoi m'essuyer. *Mais putain, quelle conne !* Elle aurait dû savoir que j'arrivais ! De nouveau, je sens que je perds pied, que mon courroux s'insinue de nouveau dans mes viscères. Alors qu'elle revient et tend sa main en direction de mes flancs meurtris, je l'intercepte et enroule mes doigts autour de son poignet.

— Ne me touche pas, grondé-je féroce entre mes dents.

Les yeux écarquillés, la fille me scrute un quart de seconde avant de reprendre possession de son avant-bras en reculant. *Bien.* Elle a compris qu'on ne m'approche pas sans mon autorisation. Je ne tente pas de nettoyer les taches qui strient le tissu de ma veste, je l'enlève et la fais tomber à mes pieds en retirant mon t-shirt humide par la même occasion. Torse nu, les muscles bandés à l'extrême, je ploie les genoux et récupère les morceaux de tasse éparpillés au sol. Un à un, je les ramasse et me redresse enfin pour découvrir celle que je dois séduire en train de contempler ma musculature. Bouche bée, elle semble apprécier la vue que je lui offre. Mordillant sa lèvre inférieure, je dois la faire revenir sur terre avant qu'un filet de bave ne vienne s'échouer sur mes pompes.

— La poubelle ? demandé-je en arquant un sourcil.

Comme un électrochoc, elle s'éveille et arbore de nouveau sa moue rigide habituelle.

— Suis-moi.

Se dandinant sur ses talons hauts, elle me laisse apercevoir l'arrondi de son cul parfaitement moulé dans ce jean trop serré. Bon, si je dois me la taper un jour, ce sera en levrette. Quand elle s'arrête devant un placard, je peux enfin redresser la tête et observer la pièce qui m'accueille. L'appartement est identique au mien, mais en version féminine. Rose et violine, la décoration irradie mes rétines.

— Donne-moi ça, m'ordonne-t-elle en prenant les débris de mes mains.

Cette nana a le don de me faire passer par toutes les émotions possibles. Comme dans un grand huit, je monte et descends aussi rapidement. Me libérant des morceaux de porcelaine, je continue mon inspection des lieux quand un bruit de cafetière attire mon attention. Son visage de profil, je la détaille en silence. Son nez aquilin, ses lèvres pulpeuses, ses longs cils habillant ses grands yeux de biche, et cette peau blanche, presque transparente qui ne porte que deux minuscules grains de beauté sur la joue. Malgré les paroles qui sortent de sa bouche et me mettent en rogne dès qu'elle l'ouvre, je dois admettre qu'elle est belle. *Même très belle.*

— Tiens, souffle-t-elle dans un murmure alors que nos corps se frôlent.

Une décharge électrique vient enflammer le bas de mes reins pour se répandre dans mon ventre et enfin remonter jusqu'à mon plexus. Ce simple contact, si discret soit-il, a éveillé en moi une multitude de terminaisons nerveuses. Elle le sent aussi. Son souffle se raréfie, elle est en apnée lorsqu'elle fixe mes pectoraux avec avidité. Son œillade, bien qu'imperceptible, allume un feu dans ma poitrine. Attiré comme la veille par ses lèvres entrouvertes, je me penche en avant pour m'emparer de ce dont j'ai envie. Alors que nos respirations se mélangent, que mon palpitant fait une embardée, un frôlement entre mes pieds me fait sursauter. Repoussant vivement Nadejda de mes paumes sur ses hanches, je me concentre sur ce qui se passe à terre. Une boule de poils grise et blanche ronronne entre mes bottines. *Un chat.* Celle qui a encore failli me faire flancher se baisse et saisit la bête entre ses mains avant de la câliner et de frotter son nez sur son pelage.

— S, je te présente Staline.

Staline ? Vraiment ? Je me détourne de ce duo improbable et attrape la tasse posée sous la machine à expresso. Enfin, je pose mes lèvres sur le

rebord et savoure mon breuvage matinal. Fermant les yeux, je profite de ce goût amer qui malmène mes papilles. Agissant comme un pansement sur ma mauvaise humeur, je prends le temps de déglutir chaque gorgée pour en ressentir tous les bienfaits. C'est exactement ce dont j'avais besoin. Ça, et cette lueur dans ce regard qui me fixe. Indéchiffrable, elle arbore pourtant un voile de tendresse à mon égard. Je ne pige pas pourquoi, puisque j'ai mis mon flingue dans sa gorge hier soir et que les larmes perlaient au coin de ses yeux.

— Tu ne vas pas en cours ? me questionne-t-elle sans préambule.

— Toi non plus, réponds-je du tac au tac.

D'un haussement d'épaules, elle s'éloigne pour déposer Staline sur le canapé et aller nettoyer le café marbrant son carrelage.

— Il y a des jours où je n'ai pas envie de sortir de chez moi, m'avoue-t-elle. Aujourd'hui est un de ceux-là. Et toi, quelle est ton excuse ?

— Je ne suis arrivé qu'hier, mes cours commencent officiellement la semaine prochaine, lui dis-je en récitant mon texte appris par cœur.

Stop pant ses gestes, la poupée russe incline sa tête sur son épaule, m'ausculte de ses prunelles perçantes et semble finalement se satisfaire de ma réponse puisqu'elle continue de passer la serpillière.

— D'où viennent toutes ces cicatrices ?

— C'est un interrogatoire ou un café que tu m'offres ? craché-je avec véhémence.

Tel un lion sortant de sa cage, je pose le récipient sur le plan de travail et avance lentement vers la gazelle. Sans jamais détourner les yeux de cette insolente, je me déplace avec précision jusqu'à me planter à quelques centimètres de la fille. Pas effrayée pour un sou, Nadejda me fixe en souriant.

— J'ai une idée, lance-t-elle en rangeant le balai.

Je sens que ce qu'elle a en tête est encore un nid à emmerdes. Je ne réponds pas, mais opine du chef.

— Tu me dis une vérité, je t'en dis une.

Cette option est plutôt intéressante finalement. Je veux savoir qui est la fille sur les photos.

— Okay.

Une étincelle vient s'allumer dans ses yeux, je pense même qu'elle se retient de sautiller sur place comme une gamine.

— Suka, renchéris-je pour la forme.

Au moins, ça a le don de la calmer instantanément. Ses paupières se plissent, sa bouche se pince. Madame n'est pas contente.

— Mudak (connard) !

Cette répartie qui devrait me faire monter dans les tours fait naître un rictus sur ma bouche. *Ouais, je suis un connard, et alors ?*

— Qui est la fille sur toutes les photos ? La brune que tu tiens par le cou en permanence.

Elle vient de prendre un uppercut en pleine cage thoracique. D'ailleurs, comme si le coup était bien réel, Nadejda recule et vient s'asseoir sur le rebord du canapé. La tête entre ses mains, ses longs cheveux blonds ondulants jusqu'au bas de ses reins, elle reste immobile un long moment. Pas ému le moins du monde, je patiente en fourrant les mains dans mes poches.

— C'est toi qui as voulu jouer...

Ma voix, aux teintes rauques et puissantes, résonne dans l'appartement vide. Voyant la détresse de sa maîtresse, Staline grimpe sur ses genoux. Cette bestiole vient soigner les maux de la fille et l'aide à se redresser. Alors que je m'attends à la voir affaiblie, le visage noyé de larmes, elle me montre une tout autre facette de sa personnalité. L'animosité qui transpire

de ses pores me ferait presque bander. Elle dégage encore une fois ce truc qui fait écho en moi.

— C'était ma petite sœur Nina.

C'était... ce qui signifie donc qu'elle...

— Morte, répond-elle à mon questionnement silencieux. À toi de répondre maintenant. Tes cicatrices ?

Les tourments qui l'habitent se dissipent très rapidement. Ou alors, elle les dissimule avec brio.

— J'ai vécu à l'orphelinat, et comme je n'arrivais pas à la fermer, on me cognait.

Je distille les informations à ma guise, ne donne que ce que je veux, et pourtant, ce calvaire était bien réel. Loin, enfoui dans mes souvenirs, mais réel et désolant. À la recherche d'une émotion dans le regard semblable à un glacier de mon alter ego, je scanne son âme. Rien, aucune pitié. Elle agit en miroir à mes actes et fouille la mienne sans sourciller.

— Bon, on le boit ce café ? J'ai à faire aujourd'hui, annonce-t-elle en se levant, Staline toujours dans les bras.

— Oui, moi aussi.

Je fais référence aux recherches que je dois faire sur le Major, à ce truc que je dois virer de ma nuque. Par réflexe, je touche ma peau fine en fronçant les sourcils.

— Tout va bien ?

Surpris par cette intervention, j'adopte une attitude normale et laisse glisser mon bras le long de mes flancs.

— Oui.

Quand je m'apprête à récupérer mon breuvage, les longs doigts fins de Nadejda viennent caresser ma peau nue. Mon torse, offert à sa contemplation, est étudié à la loupe par ses iris transparents. La subtilité de

ses mouvements laisse un voile de frisson sur mon épiderme. Personne ne m'a jamais touché de la sorte. Moi, on me roue de coups, on ne me cajole pas. Je garde le menton plaqué sur mon sternum alors que je l'observe agir comme un cataplasme sur les boursouflures qui ornent mon enveloppe corporelle. Ce qu'elle ne sait pas, c'est que je suis aussi anéantie dedans que dehors. Ma respiration se coupe, l'air se raréfie dans mes poumons, je suffoque. C'est trop pour moi. Je tape avec force la tasse sur le bois verni et m'éloigne sans qu'elle sursaute, ne serait-ce qu'imperceptiblement. Rien ne semble l'atteindre. D'un geste rapide, j'enroule ma paume autour de la gorge fragile de Nadejda et presse avec précision. Ni trop, ni pas assez, exactement ce qu'il faut pour lui faire ressentir ce qu'il se passe en moi quand on me touche sans mon autorisation.

— Tu vois, je t'ai demandé de ne pas me toucher. Tu l'as fait et c'est exactement ce que ça provoque en moi quand tu agis ainsi.

D'un mouvement de tête, elle acquiesce tout en cherchant son air par ses narines frétilantes. J'ai envie de comprimer sa trachée, de définitivement subtiliser son souffle de vie. Mais ce regard, celui qui me transperce de part en part, me foudroie et me tétanise. Relâchant lentement ma prise, je la laisse reprendre sa respiration avant de fondre sur ses lèvres. Capturant sa bouche de la mienne, je deviens vorace et la mange littéralement. Elle n'est jamais aussi belle que lorsqu'elle se tait. Enroulant ma langue à la sienne humide, je découvre l'insolence de ses gestes dans un baiser intense et fiévreux. À l'image d'une lutte acharnée, nous nous affrontons dans cet échange de salive qui devient de plus en plus sale. Je mordille tantôt sa langue, tantôt sa lèvre inférieure. De légers gémissements sortent de sa gorge, juste assez pour me faire vriller, pour que la barre de chair qui se trouve entre mes jambes gonfle et se tende dans mon caleçon. Je crois que je n'ai jamais eu autant envie de baiser une fille. Mes mains

glissent sur sa poitrine parfaite et viennent pincer ses pointes durcies par l'excitation à travers son débardeur. Je libère sa bouche pour venir planter mes dents dans sa jugulaire palpitante, ce geste me permet de la sentir se tendre et basculer sa tête en arrière. La pression dans mon bas ventre devient trop difficile à contrôler, je me frotte à son jean comme un chien en rut. Prêt à insérer ma main dans son pantalon, la sonnette de l'entrée me tire de ce moment de pure extase, mais me fait surtout réaliser combien j'allais faire une connerie. M'éloignant de ce diable qui m'embarque chaque fois dans ses enfers, je remets mon érection en place, ramasse mes vêtements au sol et quitte l'appartement comme une furie. Dans le couloir, je découvre un visage que je n'attendais pas, et qui me glace le sang. Arrêtant mon ascension, je visse mon regard au sien alors que silencieusement, il m'intime de me taire. Complètement paumé, je n'ouvre pas ma gueule comme je le devrais et file m'enfermer dans mon antre. *Seul*. Le cœur au bord de l'explosion.

Chapitre 17

Paniqué, je plaque mon dos sur ma porte d'entrée. *Mais que fout ce cafard ici ?* Et chez elle ? Ce tourbillon de sentiments que je ressens me rend barge, enfin plus que d'habitude. Dimitri, ce suce-boules de l'école vient littéralement d'entrer dans l'équation alors que ce n'était pas prévu. Personne, absolument personne, ne m'a informé de sa venue. D'ailleurs, quand j'y pense, je n'ai plus de contact sur place puisque le Major ne me répond plus. Je ne pige toujours pas pourquoi il traîne dans les parages sans même m'en informer, et encore moins maintenant la raison pour laquelle ce cafard se tient là. Sortant mon téléphone de ma poche, je réitère mon appel vers l'unique nom qu'il contient. Toujours la même rengaine, deux bips m'informent que le numéro n'est plus attribué. *Fais chier !* Alors que je tente d'apaiser mon rythme cardiaque, le haussement de ton qui résonne du couloir jusqu'à mes oreilles me pousse à sortir voir ce qu'il se passe. Hors de question que ce clébard s'en prenne à MA proie. La scène que je découvre continue de me faire monter dans les tours. Il se tient là, ce Dimitri de mes deux, les mains plaquées de chaque côté de l'ouverture à parler fort à Nadejda.

— Je suis votre nouveau garde du corps !

— Mais qu'est-ce que vous racontez ? Ian est seulement en repos aujourd'hui. C'est moi-même qui lui ai donné sa journée.

Malgré mon envie récurrente d'enfoncer son crâne dans le mur, je m'avance à pas feutrés afin de rester observateur de cet échange qui ne me plaît pas le moins du monde. Cette enflure est sur mon territoire et dans tous les cours que nous avons eus il est bien stipulé que les agents agissent seuls. Cette règle est justement là pour protéger l'anonymat de chaque infiltré. Alors, pourquoi me le mettre dans les pattes ?

— J’ai reçu cet ordre directement du Président ! crache-t-il cette fois avec fierté.

Mais le Président ne peut pas être informé de notre intervention...

— Très bien, je vais appeler mon oncle dans ces cas-là !

Le menton relevé, les épaules dressées, Nadejda ne semble pas intimidée, elle l’affronte, je dirais même qu’elle le confronte. J’aime voir cette facette d’elle, la découvrir sous un aspect différent, qu’elle ne baisse pas le regard me gonfle d’un sentiment qui m’était jusqu’alors inconnu. *La fierté.*

— Faites donc, obtempère ce merdeux en hochant la tête.

Mais il va nous faire tuer ce con !

Avant que la fille ne sorte son téléphone de sa poche arrière, je me montre et viens me camper derrière Dimitri. D’une tape sur l’épaule, je lui fais signe que je suis de retour. Du coin de l’œil, avant qu’il ne se retourne, je peux apercevoir un minuscule point sur sa nuque fraîchement rasée. Lui aussi a le mouchard sous la peau.

— J’espère que vous n’importunez pas ma voisine ?

Ma manière de parler, de me tenir, tout est calculé, et à l’extrême opposé de l’attitude qui m’est naturelle. Pivotant pour me faire face, il arque un sourcil en me lorgnant avec dédain.

— Je ne crois pas qu’on vous ait demandé quoi que ce soit.

Je vais le buter. Dans mon être, cette envie de le détruire est plus vive que jamais. Développant au maximum ma large stature qui le domine, je disperse mon aura sombre autour de moi, la projetant jusqu’à lui.

— Je n’en ai rien à foutre de ce que vous pensez. C’est son avis à elle que j’attends, continué-je en la désignant d’un signe de tête.

Je le snobe ouvertement et passe devant lui pour me positionner aux côtés de celle qui a encore les lèvres rougies par notre échange buccal. Pour

effacer ce morpion, je me noie dans les prunelles de Nadejda et cherche une réponse en elle. Couvant ses expressions de mon regard perçant, j'attends qu'elle me donne l'information dont j'ai besoin pour pouvoir me positionner.

— Et bien, commence-t-elle en soudant ses prunelles à celle de mon ennemi juré. Comme vous le voyez, je ne suis pas seule, je ne vais pas avoir besoin de vos services.

Les pieds plantés sur ses hauts talons, les jambes écartées, les poings serrés, elle semble prête à attaquer. Me surprenant une fois de plus, elle vient passer son bras sous le mien et s'arrime à moi comme une moule à son rocher.

— Je suis accompagnée, et ne passerais pas la journée hors de ces murs. Sergeï me servira de garde du corps pour la journée.

Cette fois, elle tourne sa tête dans ma direction et me lance une œillade autoritaire. Je ne peux qu'acquiescer. D'une, pour contrer cette vermine qui vient jouer sur mon territoire, de deux, parce que cette fille est ma cible, pas la sienne. Je tairais la troisième raison, celle qui est animale, viscérale, et qui m'empêche de m'éloigner d'elle. Abandonnant ses iris qui me pénètrent comme une lame acérée, je me concentre sur l'image que nous devons donner à mon collègue.

— Je resterais là, confirmé-je à ce morpion qui me scrute, un air dédaigneux greffé à ses traits machiavéliques.

Putain que je déteste ce type ! Je me promets, en cet instant, de lui arracher les dents une à une, de le noyer dans son propre sang jusqu'à ce qu'il en crève. Les minces filets que deviennent ses yeux me lancent des éclairs. Ce comportement me pousse à agir différemment. Par pur souci de contradiction, j'enroule mon bras autour de la taille de Nadejda, pour la rapprocher de moi en guise de protection. *Eh oui, Ducon, c'est moi qui*

gagnerai la partie. Toi, une fois de plus, tu te tiendras loin derrière. Je me retiens de le cramponner, d'enrouler mes doigts autour de sa gorge et de le rouer de coups. Ma colère déferle dans mes veines, je prends sa présence ici comme une provocation, rien d'autre. En guise de réponse, je fais claquer ma langue sur mon palais avant de pencher mon buste en avant et de prendre une intonation dure et ferme.

— Maintenant, merci de nous laisser tranquilles, lui lancé-je en attirant un peu plus la fille contre mon flanc.

Ce geste, bien qu'anodin pour la plupart des gens, est une grande première pour moi. Pour une fois, je n'étouffe pas à ce contact, je dirais même que je respire plutôt bien. Devant le spectacle que nous renvoyons, il baisse les bras et finit par s'éloigner.

— Je serai là demain à sept heures, annonce-t-il sans se retourner.

La satisfaction que m'apporte le départ de Dimitri est incommensurable. Perdu dans les rouages de mon cerveau qui ne cesse de chercher des réponses, je ne relâche pas ma prise de cette taille fine se moulant parfaitement à mes bras. Le bruit des pas qui s'éloignent dans le couloir résonne comme une douce mélodie à mes oreilles. Je dois absolument comprendre ce qui se trame avec le Centre d'Enseignement à la Survie et à la Protection du Gouvernement. Il y a un truc qui ne tourne pas rond dans leur cheminement. Ils m'effacent de leurs contacts et m'envoient un des nôtres en guise de coup de grâce. Comment dois-je agir maintenant que je suis seul face à moi-même ? Ma mission est-elle encore de mise ? Dois-je aller au bout et aller jusqu'à tuer la fille si on me le demandait ?

— C'est bon, tu peux me lâcher.

La voix stridente de Nadejda vient me tirer de mes tourments et, comme si elle me brûlait, je l'éloigne avec vigueur.

— Maintenant que ce type est parti, tu vas m'expliquer ce qu'est ce bordel ? dis-je en grondant comme une bête sauvage.

Je sais d'où elle vient, qui elle est, mais elle ne se doute pas que je suis au courant, que je la connais peut-être mieux qu'elle-même.

— De quoi tu parles ?

— Ne fais pas ta sainte nitouche, tu sais très bien !

L'agressivité qui s'était terrée au fond de mon être ressurgit en puissance mille. Je m'avance un peu plus près, jusqu'à sentir son souffle sur ma peau.

— Le garde du corps, ça j'avais déjà remarqué, mais l'histoire du Président qui est ton oncle, tu m'expliques ?

Expulsant l'air de ses poumons de manière théâtrale, elle roule des yeux et pince ses lèvres.

— Je ne te dois rien Sergeï à ce que je sache.

Je ne supporte pas qu'elle utilise ce prénom, je ne me reconnais pas, c'est comme si elle m'insultait. J'aime autant quand elle jure pour de vrai.

— C'est là où tu te plantes, Suka. Tu viens de me demander de passer la journée avec toi, de te protéger. Et moi dans tout ça, je dois fermer ma gueule et approuver tes caprices ?

L'affrontement est imminent. Je sais que nous nous chauffons du même bois, que sa tempête va rugir autant que la mienne. Je peux le sentir dans chaque cellule de mon corps. Mon sang bouillonne, je ne suis plus que lave en fusion. Prêt à mordre aussi, je ne lâche pas ma proie du regard et attends de voir ce qu'elle a dans le ventre. Étant donné qu'elle ne me balance aucune saloperie au visage, je réitère.

— Et bien petite Suka, on a perdu sa langue ? Je te pensais plus féroce que ça. Dans ces cas-là, je me tire. Démerde-toi avec ta famille et tout ce qui va avec !

— Ce type n'est pas de ma famille ! Ne dis jamais plus ce genre de connerie, rugit-elle enfin.

Mais de qui parle-t-elle ?

— Mon oncle n'est qu'une ordure ! Je ne veux pas être assimilée de près ou de loin à cette horrible personne qui se croit tout permis.

La haine s'évapore de chaque parcelle de son enveloppe charnelle, c'est comme si elle s'élevait en de minuscules particules fines autour de son visage d'habitude angélique, enfin quand elle la boucle. Plaquant ses paumes ridiculement petites sur mes muscles développés, elle me pousse. Évidemment, je ne bouge pas d'un iota. Elle ne fait pas le poids contre moi. N'ayant toujours pas obtenu ce que j'attends d'elle, je ravive le feu en soufflant sur le brasier.

— Tu parles du Président, Nadejda ? C'est bien cela ?

— Que ce monstre soit Président, curé ou clochard ne change rien, crache-t-elle avec hargne.

Bizarrement, je la prends en pitié, comme si sa douleur résonnait en moi. Ce partage émotionnel est loin de ce qui me caractérise en temps normal, mais je n'arrive pas à le faire taire pour autant. Cette fois, elle frappe de ses poings sur mes pectoraux, les larmes viennent inonder ses yeux. Je la laisse faire. Je sens qu'elle en a besoin, mais surtout que c'est la clé. Tout dans ses gestes me hurle qu'elle a réellement tenté d'assassiner notre Président russe. La vérité ne devrait pas tarder à éclater, et quand j'en aurai la preuve, je retournerai à mon centre de formation et ils m'accueilleront de nouveau les bras ouverts.

Mais comme rien ne se déroule jamais comme prévu avec cette diablesse, je me contente de l'observer se perdre dans ses souvenirs alors que je patiente à la recherche d'informations. Pas un mot de plus ne sort de sa bouche quand elle vient poser son front contre ma poitrine qui se soulève

à un rythme frénétique. *Pourquoi la furie se transforme-t-elle toujours en guimauve ?* Cette fille souffle le chaud et le froid en permanence. Cette attitude déstabilisante commence sérieusement à me taper sur les nerfs. Les trombes d'eaux qui s'écoulent sur mon torse nu me donnent envie de la secouer. *Quelle faiblarde ma parole !*

— Ce n'est pas la peine de chialer pour m'attendrir, je ne suis pas là pour ça. Tu me dis pourquoi je dois te protéger, ou je me tire et tu te dépatouilles avec tes affaires de famille.

S'écartant de moi, la fille reste un long moment la tête basse à reluquer ses pieds. Je profite de cette pause pour l'étudier un peu plus. Sa longue chevelure blonde encadre ses traits pour la rendre encore plus vulnérable. On dirait une petite chose fragile, camouflée sous ses boucles pour ne pas affronter le monde.

— Bon, je me casse.

— Attends s'il te plaît.

— Je n'ai pas que ça à foutre, alors tu causes une bonne fois pour toutes ! La dureté de mes paroles est censée lui faire l'effet d'un électrochoc. C'est bien ce qui se passe, mais pas comme je l'aurais imaginé.

Prise d'un élan que je ne lui connaissais pas encore, Nadejda se plante sur la pointe de ses pieds et se jette à mon cou pour sceller ses lèvres aux miennes. Un grognement bestial gronde de ma gorge. *Ou de la sienne ?* Comme plus tôt, je viens caresser sa langue de la mienne. *Peut-être est-ce finalement notre seule manière de communiquer sans nous étriaper...*

Chapitre 18

La souffrance de Nadejda est transmise dans ce baiser qui manque de me faire basculer en arrière. Je dois ancrer mes pieds au sol pour me stabiliser. La pression qu'elle met sur ma bouche est si puissante qu'on dirait qu'elle cherche à voler mon énergie pour la faire sienne. Peu avare, je lui rends et partage cette once de vie lui faisant défaut. La frénésie de cet échange malmène mon cœur qui bat trop vite, trop fort dans ma poitrine. Plus je la touche, plus j'ai envie de la posséder. J'enroule mes doigts dans cette tignasse qui chatouille mon nez. D'un geste autoritaire, j'appuie sur son crâne pour approfondir notre étreinte. En adéquation avec nos souffles qui se mélangent, je presse mon érection grandissante contre son bassin. Les paupières ouvertes, je profite de ce moment d'abandon pour observer la fille qui vend son âme au diable. Les flammes de l'enfer semblent nous envelopper et nous enfouir dans leurs ténèbres. Plus rien n'a de logique dans nos caresses, juste l'envie de se posséder. Les mains de Nadejda viennent parcourir mon torse nu. Sans même les voir, elle effleure chaque cicatrice qui orne mon épiderme. L'empreinte de mon enfance difficile est gravée à jamais sur ma peau alors que je m'efforce de l'effacer de ma mémoire. De la chair tendre de ses doigts fins, elle ausculte mon passé, vient caresser mon dos pour enfin m'attirer plus près d'elle. En cet instant, Nadejda collée à moi, nous ne sommes qu'une seule entité. Notre baiser devient vorace, indomptable, la raison n'est plus. Je relâche ses boucles pour venir empoigner ses fesses rebondies de mes paumes.

Sans vraiment réaliser ce que je fais, je la porte d'un seul geste pour qu'elle vienne enrouler ses jambes gracieuses autour de mes hanches. Cramponné à ce cul parfait, j'avance en direction du canapé tout en gardant

nos bouches scellées. Mes tibias percutent le rebord du sofa, je fais basculer Nadejda sur le dos et la surplombe un instant. Elle se tient là, offerte, les yeux voilés de désir, les lèvres entrouvertes et rougies. Sa poitrine se soulève au même tempo que ses pulsations cardiaques. Je le sais parce que ses veines, visibles sous sa peau diaphane, se gonflent avec rapidité. Affamé, je lèche ma lèvre supérieure pour venir caresser mes incisives. *Je vais n'en faire qu'une bouchée.* Ma queue, tendue comme jamais, tressaute et manque de place dans mon vêtement serré. Tout en ne lâchant pas ma proie du regard, je défais, un à un les boutons de mon jean. Ce geste, langoureux et calculé, a le mérite de faire monter le rouge aux joues de la fille qui a échauffé ma peau de ses yeux ensorceleurs. La tension entre elle et moi est devenue purement sexuelle. Je la veux autant qu'elle me désire. Enfin libéré de mon pantalon, je coince mes pouces dans la ceinture de mon boxer et le fais glisser le long de mes cuisses musclées. À présent entièrement nu, je ne bouge pas. Un léger gémissement se coince dans sa gorge, elle semble au bord de l'explosion. Tout en faisant un inventaire de ma plastique, Nadejda faufile sa main sous ses vêtements. De ses doigts habiles, je la vois tantôt caresser ses tétons durcis sous son débardeur, tantôt s'insinuer dans sa culotte en basculant son bassin en avant. La barre de chair qui continue de gonfler entre mes jambes prend des proportions qui m'étaient jusqu'alors inconnues. Je crois que je n'ai jamais autant désiré une femme de ma vie. *En même temps, celle-ci n'est pas une de ces putes qui se font baiser à longueur de journée.*

Dans l'observation de chaque détail, je découvre ce visage qui me fait face se perdre dans les méandres du plaisir, les yeux révulsés. Le halo de cheveux blonds dispersé autour de sa tête lui donne un côté angélique. Ange certes, mais ange démoniaque avec cette expression indécente peinte sur ses traits. Saisissant ma hampe entre mes doigts, j'agis en miroir et me caresse

à la cadence des siens. *Putain, c'est si bon !* Je sais comment me faire du bien, alors je presse juste comme il faut mon membre au creux de ma main pour le faire glisser de bas en haut. Je ne ferme pas les yeux, non, je profite de ce spectacle qui m'est donné sur un plateau d'argent. Plus j'active mes mouvements, plus ceux de Nadejda s'amplifient eux aussi. De légers couinements s'échappent cette fois de sa bouche, alors qu'un grognement guttural sort de la mienne. Le teint, habituellement si blême de la poupée de porcelaine allongée en face de moi, rosit, s'empourpre. Elle fouille de plus en plus fort au creux de son antre chaud, je peux même entendre la douce mélodie de son humidité qui claque à chaque mouvement. Ne perdant pas une miette de ce que j'ai le plaisir de découvrir, je fais coulisser ma queue un peu plus vite et attends que son corps se tende dans un dernier cri pour me répandre en longs jets brûlants sur son ventre plat.

Le corps pris de spasmes post-éjaculation, je me penche en avant, pose une main juste à côté du crâne de celle qui vient de me faire perdre pied et avance mon visage juste au-dessus du sien. Encore dans les vapes, elle cligne des yeux à plusieurs reprises avant de souder ses prunelles aux miennes. La jouissance lui va bien. Pinçant sa bouche en un trait fin, elle me scrute sans retirer sa main de son sous-vêtement pour autant. Me surprenant moi-même, je viens lui voler un baiser avant de me redresser.

Le tableau magnétique de mon sperme recouvrant sa peau me tire un sourire. Je remonte mes fringues et m'éloigne de celle qui vient définitivement de me rendre différent. Avec elle, je suis un autre homme. Mais en moi, je sens que la tension reprend sa place, qu'elle gronde et ne cherche qu'à grandir. Mon cœur se met à cogner fort dans ma poitrine, je dois faire du mal à quelqu'un pour rééquilibrer ce que je ressens au fond de mes tripes. Tournant sur mes talons, je fuis celle qui malmène mon âme en la subtilisant par petite touche. Chaque rencontre avec elle m'ampute un

peu plus d'un morceau de moi. Sans un regard, je claque la porte et retourne dans mon repaire. L'arrière de mon crâne posé contre la porte, je tente de remettre en place toutes les pièces de ce puzzle qui semble s'éparpiller un peu plus au sol. Pourquoi est-ce que je perds toutes mes capacités avec elle ? Que foutait Dimitri ici ? Où est le Major ? Et surtout, que vais-je devenir ?

Pris dans mes tourments intérieurs, je ne réalise pas tout de suite que des bruits résonnent dans l'appartement adjacent, le mien. Et pourtant, j'entends bien maintenant qu'on fouille mes affaires. De légers bruissements de tissu mélangés à ceux d'objets jetés sur le carrelage me font sursauter. À pas feutrés, je me dirige vers ma cuisine et attrape le premier couteau que je trouve. De l'autre main, je récupère mon yo-yo nonchalamment posé sur le plan de travail. Muni de ces deux armes, dont ma favorite, je reprends mon ascension en étouffant ma respiration le plus possible. Je ne suis plus que prédateur en chasse. Les muscles bandés, je contracte tous mes membres pour être prêt à bondir s'il le faut. Je m'approche de ma piaule, le souffle court, m'accroupis dans l'embrasement de la porte, et scanne les environs. Une ombre se tient devant l'armoire. Lentement, comme un animal se servant de ses quatre membres pour se déplacer, je m'approche de ce que je suppose, vu sa taille, être un homme. Le silence qui règne dans la pièce me donne des ailes. Je ne suis jamais aussi bon que dans la totale concentration, quand je suis seul avec moi-même. Enfilant la cordelette autour de mon index, je prépare mon jouet préféré au creux de ma main. Aucun tremblement, aucune peur, ne vient secouer mon être. Je suis imperturbable, et c'est précisément ce dont j'avais besoin pour recouvrer cette parcelle obscure de mon âme qui m'a été volé par la diablesse. Les bras tendus vers la boîte qui abritait mon revolver, je profite du fait que l'intrus soit en extension pour me redresser vivement et

jeter mon yo-yo autour de sa gorge. Le hoquet de surprise suivi de la suffocation instantanée que je lui procure me pousse à tirer avec force. Ayant le dessus, je viens poser ma lame sur la gorge déjà obstruée par la corde. Sans grande surprise, la personne porte une cagoule que je lui ôte sans difficulté. Mon palpitant manque un battement quand je la retire et découvre Dimitri en train de me fixer de ses yeux ronds. Mon premier réflexe devrait être de le relâcher, mais non, je presse avec plus de vigueur mon couteau contre sa carotide.

— Qu'est-ce que tu fous ici ? grogné-je entre mes dents serrées.

Je lui pose une question tout en sachant pertinemment qu'il n'est pas en position de répondre. Son dos contre mon buste, je l'attire plus près de moi et recule jusqu'à l'interrupteur. Cet enfoiré tombe à pic, je me suis promis de lui faire bouffer son sang... Le mien entre en ébullition, le sifflement de ma rage malmène mes tympans. *Je vais le détruire.* Tandis que j'allume enfin la lumière, je le fais pivoter pour souder mon regard au sien. Je veux que cette pourriture lise au fond de moi que sa vie est en danger. Une vague de frissons remonte du bas de mon dos pour venir courir le long de mon épine dorsale. Basculant la tête en arrière, je sens la métamorphose opérer dans tout mon être. L'animal avide d'hémoglobine vient de reprendre possession de mon enveloppe corporelle. Tous mes sens se décuplent, ma vue s'aiguise, mon ouïe s'affine, mon odorat se perfectionne. Je ne suis plus que sensations. Tout en maintenant ce fils de pute dans ma ligne de mire, je tends le bras en direction de la chaise qui trône vers l'entrée de la pièce. Le grincement des pieds sur le carrelage me donne un putain de sentiment de satisfaction. La peur transpire de tous les pores de ce traître. *Parfait.* Je me nourris de cet effluve que je suis le seul à percevoir. C'est comme si la trouille avait une odeur particulière qui venait chatouiller mes narines. Le

forçant à s'asseoir de mes paumes sur ses épaules, je garde le yo-yo bien serré autour de sa glotte.

Plissant les paupières pour mieux analyser la situation, je penche ma tête sur mon épaule et reluque cette pourriture dans l'espoir de le comprendre. *Impossible*. Nous ne sommes pas de la même trempe. Lentement, je défais le lien qui le maintient en suffocation et libère sa trachée. Une toux rauque m'informe qu'il reprend l'air qui lui manquait. *Profite, cela ne durera pas*. Tout en jouant avec mon couteau, je détaille ce visage rond qui, pour une fois, ne transpire pas l'insolence.

— Maintenant, tu vas m'expliquer ce que tu fous là Dimitri.

Toujours en train de tousser à s'en décrocher un poumon, il garde la tête basse. S'il pense que je ne connais pas sa feinte, il se fourre le doigt dans l'œil. Il a une arme dissimulée de chaque côté de ses boots, et va probablement tenter d'en saisir une pour me surprendre. *Erreur*. Ici, c'est moi qui mène la danse. Le dominant de ma hauteur, j'empoigne mon couteau et viens le coincer à la base de son oreille. À la limite du cartilage, juste en dessous du repli, je plante le bout de la pointe en acier dans sa peau. Un cri vient déranger la symphonie qui m'habite. Le liquide rouge et chaud qui s'échappe de son appendice de peau me donne un sentiment salvateur qui gonfle ma poitrine. *J'aime faire du mal*. Je ne suis moi qu'en étant ce monstre sanguinaire.

D'une main, j'appuie sur la lame, de l'autre, je saisis ses armes cachées. Il suffisait de faire diversion pour pouvoir le fouiller allègrement. Notre formation étant identique, je me bats presque contre mon double. Il est moins bon, évidemment. Je suis le meilleur, on me l'a assez rabâché durant toutes ces années. Ce nul se débat, tente de me repousser, c'est sans compter sur ma force. Je jette les objets qui ne m'atteindront pas loin derrière nous et viens enrouler mes doigts autour de sa gorge avant de me

pencher en avant et plaquer ma bouche à quelques centimètres de son oreille.

— Je pense que maintenant, nous allons pouvoir jouer un peu toi et moi, lui chuchoté-je en descendant le couteau le long de sa joue.

OceanofPDF.com

Chapitre 19

L'adrénaline grimpe en flèche dans toutes mes terminaisons nerveuses. La vue du sang ne me dégoûte pas comme la plupart des gens lambda, moi elle m'hypnotise. À l'instar d'une œuvre d'art, observer l'hémoglobine dévaler la barbe naissante de ce connard envoie une décharge électrique dans mon cerveau. Dimitri se tortille, gigote et pousse de petits cris de porcelet. *Il faut qu'il la boucle !* Bien décidé à le faire taire, j'attrape un t-shirt qui traîne sur mon lit pour le lui fourrer dans la bouche. De toute manière, il ne semble pas encore disposé à cracher le morceau sur sa venue chez moi. Le raz de marée qui me submerge me pousse à sectionner d'un coup sec l'oreille qui ne tenait déjà plus qu'à un fil. Se contorsionnant dans tous les sens, la taupe se cramponne à mes avant-bras dans l'espoir que la douleur se tarisse. Grand bien lui fasse de rêver, ce n'est que le début des hostilités.

— Tu aurais dû me dire pourquoi tu étais dans ma piaule...

Je susurre ces mots sur le ton de la menace. Il doit comprendre que son silence ne lui laissera pas la vie sauve, bien au contraire.

— Maintenant que tu m'entends bien, que rien n'obstrue tes tympans, nous allons pouvoir causer toi et moi.

Ma pointe d'humour ne semble pas lui plaire puisqu'il se cambre un peu plus et bascule son bassin en avant. *Hm, je crois qu'il a mal.* Le sang gicle en geyser contre mon torse nu. Plaquant le menton sur mon sternum, je me repais de cette vue magnifique quand une idée vient germer dans mon esprit. *Son téléphone !* Je me redresse et attrape de quoi attacher ses poignets à la chaise. Les deux cravates qui pendouillent dans mon dressing

vont enfin m'être utiles. Non, mais sérieusement, j'ai une gueule à mettre un costume ? Je roule des yeux face à ce constat et enroule le tissu autour de ses bras mollassons. Décidément, je me demande ce qu'il fout dans un centre aussi élitiste. Il a dû manger bon nombre de queues pour en arriver là ! Je soupire en consolidant le lien avant de me relever et fouiller sa veste d'uniforme. En tapotant un peu partout, je sens enfin un objet dur sous mes doigts. Je sors le téléphone de sa poche intérieure et pose le pouce sanguinolent de Dimitri sur l'emplacement prévu à cet effet. Forcément, avec ce liquide visqueux, je n'arrive pas à mes fins. Il ne me reste plus qu'à employer les grands moyens. Je positionne une fois de plus le couteau au creux de ma main et sectionne le doigt comme je le peux. C'est un ustensile de cuisine à la base, pas un désosseur... Le mutilant d'un nouvel appendice, je récupère, non sans effort, le pouce que j'essuie sur mon jean.

Décidément, il y a vraiment du sang partout. Je comprends mieux l'utilité de la bâche durant nos cours. Tout en veillant à ne pas patauger dans la mare qui se dessine sous ce cafard, je file récupérer une serviette de bain pour absorber la substance qui se répand à vitesse grand V.

Enfin, je peux déverrouiller le smartphone. Je me déleste du pouce que je pose sur ma table de chevet et fais glisser les icônes sur le menu avant d'arriver sur l'application galerie. Ma tronche est partout dans ses photos. Énervé, je presse douloureusement mes mâchoires l'une contre l'autre, je n'aime pas ce que je vois. Non seulement je suis l'objet de toutes ses recherches, mais Nadejda aussi. Ma proie est devenue la sienne. Plus je fais défiler les images, plus je réalise que je suis fliqué, et ce depuis mon arrivée. Dans chacun de nos processus de formation, il est bien stipulé que l'agent agit seul, mais que le moment où il pose un pied sur le terrain est le moment où il gagne la confiance de ses supérieurs. Il faut croire qu'on se fout bien de nos gueules puisque la réalité est toute autre. Après vérification

du répertoire, un numéro différent du mien y est inscrit. Je vais devoir l'appeler pour savoir à qui il a à faire de son côté. À moins que...

— Qui est ton interlocuteur Dimitri ?

Le regard vitreux, il tremble, mais ne redresse pas la tête pour autant. *Non, mais quelle mauviette, putain !* Je n'ai plus qu'à appuyer sur le bouton d'appel pour en avoir le cœur net. Une sonnerie, puis deux, et la voix d'un homme que je connais bien répond.

— Allo Dimitri !

Le Sergent Smirnova hurle dans le combiné alors que j'écarquille les yeux.

– As-tu enfin réussi à maîtriser la cible ? reprend-il.

Ma victime lui répondant par le silence, j'hésite un instant sur l'attitude que je dois adopter, avant de finalement raccrocher. Donc si je comprends bien, je suis la cible à maîtriser. Cette information me coupe la respiration, je tanguis sous l'effet du coup de massue que je viens de prendre par derrière. Il y a trop de choses incohérentes dans cette histoire pour que ce soit normal. Et où est le Major ? C'est toujours lui qui dirige les missions sur le terrain en temps normal. Depuis l'illusion de lui sur la place, je ne sais pas où il peut bien se trouver. Il faut absolument que j'obtienne des réponses. Écartant les pieds, je me campe en face de celui qui pisse le sang. Je prends une grande inspiration et lui décoche une gifle qui regroupe toute ma colère et ma frustration. Elle a au moins le mérite de le réveiller. Sa gueule cassée oscille de droite à gauche avant de se centrer et de me fixer. Quand je pense que le moment est propice à la communication, je retire le haillon qui me privait de sa voix agaçante et intercepte son regard. Je fléchis les genoux pour me mettre à sa hauteur.

— Pourquoi est-ce que je suis devenu ta cible ?

Le traître ourle sa lèvre en un rictus moqueur. Par automatisme, je le gifle une seconde fois. La puissance de mon geste fait danser sa caboche un peu plus avant qu'il ne crache un mélange de salive et de sang à mes pieds.
Enfoiré de merde !

— Je sais une chose sur toi Dimitri. Tu n'as pas envie de crever si jeune. Tu as trop souvent léché tous les culs que tu trouvais pour accéder à ton rêve de gloire pour venir mourir à peine la vingtaine passée. Alors, si tu veux continuer de jouir de tes bras, tes jambes et ton cœur, il va falloir cracher le morceau. Et vite !

Ma menace semble l'atteindre, il sait ce dont je suis capable. Je n'ai absolument aucune limite. Je saisis son menton entre mon pouce et mon index et redresse son visage vers moi.

— Parle, ou je te bute ici et maintenant.

Je peux lire dans ses iris pléthore de sentiments partagés. J'avais raison, il n'est pas prêt à mourir pour l'école.

— Si je te parle, c'est eux qui me tueront, avoue-t-il entre deux spasmes de peur.

— Tout dépend de ce que tu as à me dire. Peut-être que je saurais te protéger. Tu es assez malin pour jouer sur les deux tableaux. C'est bien ton genre d'enculer les gens sans même qu'ils ne s'en rendent compte, non ?

Je n'ai absolument aucune confiance en Dimitri, mais si je peux me servir de lui, je le ferai. Avant tout, il me faut des éclaircissements sur cette affaire qui me laisse pantois. Tout en pressant un peu plus mes doigts, je l'interroge du regard. Ma patience se tarit.

— Le Major Kuznetsov est mort, balance-t-il sans préambule.

Cet aveu me force à relâcher ma prise et à reculer. *Merde !* Celle-là, je ne l'ai absolument pas vue venir. Mon affection et mon respect pour cet homme qui m'a vu évoluer, grandir me lacèrent le cœur. Il n'était pas censé

mourir. Estomaqué, je prends le temps de réaliser ce qu'il vient de me balancer à la tronche.

— Le Sergent Smirnova est persuadé que c'est toi qui l'as tué.

Deuxième coup de massue. Moi, tuer le seul que je rendais fier ? Le seul qui m'a donné ma chance dans cette existence de merde qu'est la mienne ? Je dois me tenir au chambranle de la porte pour ne pas flancher. Mes muscles sont tétanisés.

— Il a été retrouvé dans la ruelle à côté de ton appartement le matin de ton arrivée.

Là, mon cerveau se remet en marche.

— Tu dis qu'il est mort quand ?

— Hier.

C'est impossible ! Je l'ai vu il y a quelques heures en train de me fixer sur la place d'en face. Pour je ne sais quelle raison, je tais cette information et l'enfouis dans mon esprit calculateur. Aurais-je vu un fantôme ? Je n'y crois pas une seconde. S'il y a bien une chose que je sais, c'est que je ne crois pas aux revenants, et que le Major Kuznetsov était bel et bien vivant. Il arborait, certes, une expression indéchiffrable, mais il respirait et se tenait dans la foule. Comme un mirage, il s'est dissipé, mais je mettrais ma main à couper qu'il venait me mettre en garde. Contre quoi ? Ou plutôt contre qui ?

— Et on t'a dit pourquoi je serais le tueur ?

— Parce qu'il était éviscéré comme tu l'as fait au centre lors de ta première exécution. Tout était identique.

Je dois bien avouer que c'est très étrange, mais je n'y suis pour rien si un autre type a le même mode opératoire.

— Et que vient faire la fille dans cette histoire ? Pourquoi te rapprocher d'elle aussi ?

— Parce que je dois l'éliminer.

Ses mots agissent comme un couperet, ils viennent de me mettre un uppercut en plein estomac. Je ne sais toujours pas la raison pour laquelle elle me rend si fébrile, mais cette fille ne doit pas mourir. *Du moins, pas tant que je ne l'aurais pas décidé.* Ma vue se brouille, mes mains se crispent, c'en est trop. Je m'approche dangereusement de celui qui veut me détruire et lui envoie mon poing sur le nez. Le craquement de l'os qui se brise sous mes phalanges me procure un sentiment salvateur. Je crois que j'avais vraiment besoin de ça pour mieux respirer. Je lui laisse la vie sauve, mais je me poste derrière lui et l'assomme à l'aide d'une monstrueuse statuette qui sert de décoration. Quand mes yeux se posent sur sa nuque, je sais ce que je dois faire pour gagner quelques jours de liberté avant de pouvoir mener mon enquête. Ce minuscule point sur son épiderme est mon issue. Si j'intervertis sa puce avec la mienne, ils me foutront la paix. Je plaque ma paume sur mon cou, c'est la clé. Je le sais.

Chapitre 20

Alors que je m'apprête à intervertir nos puces mises par l'école dans nos nuques, je repose la lame et m'éloigne de ce traître. Je viens de réaliser que si j'agis sur un coup de tête, je risque de faire des erreurs. Bien décidé à obtenir le plus de précisions possible sur ce qui se trame derrière moi, je m'assieds sur le rebord du lit et pose mon menton sur mon poing serré. L'analyse, voilà le maître mot de toutes les réussites. Encore assommé, Dimitri ne m'aide absolument pas, mais à vrai dire, je n'ai pas besoin de lui. Mille questions tournent dans mon ciboulot, je ne sais plus qui croire et surtout en qui je dois avoir confiance. Comme si ma conscience venait me souffler son prénom à l'oreille, le visage de Nadejda vient hanter mon esprit. Je suis sûr que tout cela arrive à cause d'elle. Il y a des choses que je ne sais pas, des choses qui me manquent pour remettre toutes les pièces du puzzle en place. Je me lève et file sous la douche en jetant un regard à celui qui roupille, ligoté à la chaise. Il ne semble pas être prêt à se réveiller. Je peux donc me déshabiller tranquillement et glisser sous l'eau glacée qui vivifie mes muscles. Frottant mes membres avec vigueur, je me nettoie du sang qui macule mon épiderme. Il m'était nécessaire de me laver de ce moment qui m'a donné à la fois trop, et trop peu d'informations. Je sens que tout mon avenir est sur le point de prendre un virage à cent quatre-vingts degrés. Soit j'obtiendrais la vérité, soit je devrais fuir toute ma vie, soit je mourrais comme un clébard. En attendant, la fille peut m'aider, j'en suis sûr. Toute son existence semble enrobée de mystères tous plus glauques les uns que les autres.

Bien décidé à obtenir quelques réponses, je me sèche rapidement et enfile un bas de jogging ainsi qu'un t-shirt. Je vérifie les liens qui

maintiennent Dimitri en place et quitte mon appartement en direction de celui d'en face. Le téléphone de mon collègue en main, je ne frappe pas sur la porte de Nadejda, mais la pousse sans prévenir. Comme si j'entrais dans un moulin, je réalise en cet instant combien il est trop simple de l'approcher. Elle qui devrait vivre sous protection, n'est absolument pas surveillée. Quiconque peut aller et venir chez elle sans aucune sécurité.

Assise sur son sofa, la fille est pendue à son téléphone. Mes pas furtifs me guident à son niveau sans qu'elle détecte mon arrivée. Ce n'est qu'une fois planté devant ses pieds, que ma proie redresse la tête et me fixe sans montrer aucune émotion. Je laisse mon regard la scruter, et remarque qu'elle aussi s'est changée pour se laver de ma semence qui recouvrait son ventre. Alors que Nadejda continue sa conversation sans prêter attention à moi, j'arque un sourcil et attends les mains dans le dos que cette peste veuille bien m'accorder un peu de temps. Ce qu'elle ne daigne pas faire a priori, puisqu'elle s'installe plus confortablement en allongeant ses longues jambes nues sur le canapé. Vêtue d'un short très court, je me régale de la vue qui m'est m'offerte. Le galbe de ses cuisses fuselées pourrait me donner une nouvelle érection rien qu'à les regarder. M'ignorant toujours superbement, elle discute de tout et de rien avec une fille qui blablate à l'autre bout du fil. *Okay, elle veut jouer, jouons.*

Je plisse les paupières et m'agenouille devant Nadejda sans un mot. Enfouissant le téléphone dans ma poche, je libère mes mains. De la pulpe de mes doigts, je viens caresser le pourtour de son menton, lentement, presque imperceptiblement. Comme une plume qui viendrait se poser sur sa peau, je fais courir mes doigts sur sa jugulaire, puis glisse mon index entre la naissance de sa poitrine ronde. Le rythme de sa respiration change, se saccade. Je l'excite, je le sais, je sentirais presque sa cyprine envahir l'air qui nous entoure. Pressant ses cuisses l'une contre l'autre, elle commence à

se tortiller dans tous les sens quand ma paume vient englober son sein. Je pince son téton entre mon pouce et mon index avant de venir me perdre sur son ventre parfaitement plat. Curieux de venir fouiller son intimité, je soulève l'élastique de son minuscule bout de tissu et reste à la lisière de son sous-vêtement. Bien que de nouveau tendu dans mon froc, je n'irais pas plus loin si elle ne raccroche pas. Sa voix se casse, se perdant dans un souffle. Je suis à deux doigts (si je peux me permettre le jeu de mots) de la faire flancher. Alors qu'elle s'attend à ce que je vienne la cajoler, je retire ma main et la pose sur son pied pour remonter le plus délicatement possible le long de son tibia, puis son genou et enfin son quadriceps.

— Je dois te laisser, chuchote-t-elle à son interlocutrice d'une voix chevrotante.

Mon regard est toujours vissé au sien. Je ne l'ai pas lâché une seconde, je voulais qu'elle lise en moi tout l'effet que son corps procure au mien. Mais je voulais surtout la dominer. Tout en douceur, j'ai obtenu ce que je souhaitais, je l'ai eue.

— Qu'est-ce que tu désires S ?

En guise de réponse, je viens déposer ma paume sur son intimité brûlante et appuie avec vigueur.

— Je voulais discuter, mais tu ne semblais pas vouloir t'intéresser à moi, balancé-je de mon timbre le plus rauque.

— C'était une amie.

— J'en ai rien à foutre de qui c'était.

Comme pour appuyer mes paroles sincères, je frotte mes doigts sur le renflement de tissu. Un léger gémissement passe la barrière de ses lèvres alors qu'elle écarte les cuisses et ondule du bassin sur ma paume. Volontairement, je marque une pause et l'observe. Son regard fiévreux vient fouiller mon âme, elle est frustrée et me le montre.

— Pourquoi tu t'arrêtes ?

— Parce que j'étais venu pour te parler et que tu m'as snobée.

Dans un dernier geste, j'appuie sur le bouton de chair qui gonfle sous mes doigts et les retire en me levant. Je ne sais ni pourquoi, ni comment j'en suis arrivé là, mais je me retrouve la queue encore gorgée de sang, une fille pantelante en face de moi. À la base, je n'étais pas venu pour la baiser, mais bien en quête d'informations. Debout, je fourre mes poings serrés dans mes poches et redresse le menton en prenant une grande inspiration.

— Je crois que j'ai besoin de réponses Nadejda. Si je dois te protéger comme tu l'as dit à l'autre type tout à l'heure, il faut que je sache dans quoi je fous les pieds.

J'essaie d'être le plus transparent possible, mais je ne peux pas lui avouer qui je suis et pourquoi je suis là. De longues secondes passent avant qu'elle détourne enfin ses iris des miens et soupire comme un enfant mécontent. Se recroquevillant sur un bout du canapé, elle enroule ses bras autour de ses genoux. La tension sexuelle qui régnait entre nous vient de s'évaporer d'un coup.

— Tu veux savoir quoi ? demande-t-elle du bout des lèvres.

M'installant complètement à l'opposé, je lui laisse l'air dont elle a besoin pour parler. J'agis comme si elle était moi.

— Je dirais bien tout, mais va à l'essentiel. J'ai besoin de comprendre.

Comme pour se rassurer, elle attrape le chat qui passait par là et le cale contre sa poitrine. Elle pose affectueusement son nez sur le pelage gris de Staline et fixe le sol. Je lui laisse le temps nécessaire, bien que mon palpitant s'affole dans ma cage thoracique. Selon ses révélations, ma propre vie peut basculer.

— Comme tu as dû le comprendre, je suis la nièce du Président Andronikov.

Enfin, elle me l'avoue. Un poids libère mes épaules. Elle assume et c'est déjà une sacrée avancée. Je ne réponds pas, patiente encore pour les révélations à venir.

— Je déteste cet homme, c'est le frère de ma mère. Un monstre de la pire espèce.

Le couperet vient de tomber. Je ne bouge pas, retiens ma respiration. Moi qui ai grandi en vénérant cet homme, mon sang pulse fort dans mes veines. C'est comme si elle parlait d'un membre de ma famille. Nos heures d'entraînement nous ont tous poussés à en faire un demi-dieu. Nous agissons en sous-marin sous ses ordres, pour le gouvernement. Diabolisé par les autres pays de par son charisme, sa manière naturelle d'imposer le respect, je suis moi-même en admiration envers lui. En apnée, j'attends la suite.

— Je ne te connais pas assez pour tout te dire, annonce-t-elle en tournant la tête dans ma direction.

Je comprends. Moi aussi je ne suis pas disposé à faire confiance, mais plus je réfléchis, plus je réalise qu'elle et moi sommes dans la même merde et que nous arriverons peut-être à nous en sortir en nous aidant mutuellement.

— Une vérité contre une autre ? lui demandé-je en faisant référence à notre précédente conversation.

Je sais que son envie d'en savoir plus à mon sujet doit aussi la titiller, et je suis prêt à lui révéler certaines informations pour avancer. D'un hochement de tête de bas en haut, elle capitule.

— Tu m'en dois deux.

Putain, elle n'en perd pas une celle-là !

— Suka !

— Mudak ! riposte-t-elle du tac au tac.

J'aime sa répartie, sa manière de m'affronter, moi, le fou que personne n'approchait au risque de perdre une dent ou deux. Sa réaction me tire un sourire furtif.

— Va pour deux révélations alors, soupiré-je en laissant la machine de mon cerveau s'activer.

C'est à mon tour de fixer le mur, de réfléchir.

— Mon père était un salopard, il a poussé ma mère à se suicider. Je l'ai moi-même trouvée pendue alors que lui s'était tellement camé qu'il en a crevé aussi.

Comme un boomerang, je revois son visage tordu de douleur quand elle a lâché son dernier souffle et qu'elle me fixait inlassablement, une larme coincée au ras de ses longs cils blonds. La douleur de ce souvenir me serre les tripes, j'en aurais presque envie de vomir.

— Je suis désolée...

Ces trois mots lancés agissent sur moi comme un uppercut en plein estomac. Je crispe mes mâchoires et serre mes molaires avec force les unes contre les autres.

— Je ne le suis pas, ne le sois pas non plus, craché-je en la fusillant du regard. Je n'ai pas besoin de pitié.

La colère gronde et enfle dans mon être à la remémoration de ces moments douloureux.

— Okay, capitule Nadejda en soupirant.

— Bien. Deuxièmement, je ne suis pas élève dans l'école militaire.

Je parle volontairement de cet aspect de ma vie pour la tester, pour aller sur un terrain dangereux, glissant, mais qui peut nous sortir de ce pétrin si elle est assez intelligente pour comprendre. Toujours les yeux rivés à ce visage de poupée qui ouvre et referme sa bouche, tel un poisson rouge, je

pose ma tête sur mon épaule et pince mon labre entre mes dents. Tout va se jouer maintenant.

— Je suis bien en école de journalisme, mais j'enquête sur une affaire top secrète. C'est la raison pour laquelle je suis sous surveillance. Je dérange. Je dérange tout le système, mais principalement mon oncle.

Celle-là, je ne l'ai pas vu arriver. Pendu à ses lèvres, je cale mes reins contre le dossier et croise les bras sur mon torse pour me donner contenance. La suite va me couper la chique, j'en suis certain, alors je m'y prépare comme je le peux.

OceanofPDF.com

Chapitre 21

Il me faut toute la concentration du monde pour réussir à canaliser les battements de mon cœur qui s'emballent dans mon thorax. Je ne bouge pas, ne laisse transpirer aucune émotion sur mon visage impassible, et pourtant, en moi, c'est le chaos. Tout s'affole, que ce soit mes organes, ma matière grise, mon palpitant, mon sang qui afflue trop vite, je ne suis plus que déchaînement de sentiments confus. Dans l'attente de la bombe qu'elle va lancer, je ne décroche pas mes prunelles de celle qui semble jauger la situation. Elle se demande si elle n'a pas été trop loin dans ses paroles. Ce qui est incroyable entre elle et moi, c'est que nous sommes tellement frileux avec la confiance, que donner une parcelle d'information nous coûte énormément. Nos vies sont en jeu et il n'est pas question de divulguer trop de choses et prendre des risques inutiles. Nadejda commence à entrouvrir sa bouche, mais aucun son n'en sort. Elle lève les yeux vers l'angle du plafond et revient planter ses iris dans les miens. Elle veut me faire comprendre quelque chose. Tout en prenant une grande inspiration, elle saute sur ses pieds et vient devant moi. Tendant sa main dans ma direction, elle me parle avec ses yeux alors que ses lèvres s'activent.

— Viens, on va prendre une douche, m'ordonne-t-elle sans réellement me laisser le choix.

Perplexe un instant, je suis son regard vers le plafond et comprends où elle veut en venir. Un minuscule point rouge que je n'avais pas remarqué jusqu'à maintenant clignote avec régularité. Nous sommes filmés. Je pose ma paume dans la sienne et plante mes talons dans le sol pour me lever. Le contact de sa peau électrise tout mon organisme comme une vague de chaleur irradiant tout sur son passage. Cette fille est ma seule faiblesse, je le

réalise en enroulant mes doigts autour des siens si fins, si doux. Avant de la suivre, je la tire contre moi et la coince au creux de mes bras. Je fais mine de la câliner pour la caméra et pose ma bouche contre son oreille.

— Nous sommes surveillés dans toutes les pièces ? lui chuchoté-je en picorant sa nuque gracile de baisers.

D'un geste de la tête, elle acquiesce en reculant et en m'emmenant à sa suite. Je comprends mieux l'idée de la douche. Sans répliquer, je la suis tout en gardant sa main dans la mienne. À première vue, nous sommes un jeune couple qui va dans la salle de bain. Je réalise enfin pourquoi elle a chuchoté ses révélations tout à l'heure. Elle ne veut pas que ceux qui nous surveillent sachent pour notre rapprochement stratégique. L'appartement, identique au mien, possède une suite parentale. La salle d'eau est donc dans la chambre. Une fois la porte fermée derrière nous, Nadejda pivote en soudant son regard océan dans le mien. Je peux y lire toute sa détermination. Elle semble prête à balancer la bombe qui la ronge.

Face à moi, elle se déshabille tout en me fixant intensément. Les mains posées sur l'élastique de son minuscule short, elle abaisse le vêtement sur le sol avant de saisir son débardeur et le faire passer par-dessus sa tête. Nue, elle me lorgne de toute son insolence alors que la vue de ses tétons dressés, de son sexe parfaitement épilé, me donne des envies peu catholiques. Je tente de rester concentré, de me contenter de penser avec mon cerveau, mais ma queue en a décidé autrement. Ne me voyant pas bouger d'un iota, elle attrape le bas de mon t-shirt et s'apprête à me l'enlever. En enroulant mes doigts autour de son poignet, j'arrête son geste.

— Si nous allons tous les deux dans cette douche, je risque de te baiser Suka, la préviens-je avant que les choses ne dérapent.

Penchant sa tête sur le côté, elle ourle sa lèvre en un sourire audacieux.

— Et si c'était moi qui te baisais Mudak ?

L'entendre prononcer ces mots éveille en moi un besoin bestial, primaire, de la posséder. Mon membre tressaute dans mon jogging, il se dresse et manque désespérément de place. Putain, j'en oublierai presque pourquoi nous sommes ici. Relâchant son avant-bras, je la laisse faire. Se rapprochant un peu plus de moi, elle coince ses doigts sur le tissu de mon vêtement. Pour l'aider, je lève mes bras et me penche en avant. Cette position me permet de sentir son odeur unique qui vient titiller mes sens en alerte. Ce mélange d'effluves typiquement Nadejda devrait être commercialisé en fragrance nommée Suka, elle sent si bon. Les paupières closes, je me laisse faire, son toucher lève un voile de frisson sur mon épiderme bouillonnant. C'est si contradictoire que je ne sais plus où donner de la tête. Mon t-shirt enfin sur le carrelage, je sens les doigts froids de celle qui me fait perdre mes moyens se glisser sous mon survêtement et le descendre lentement. Agenouillée devant ma proéminence, elle se lèche les lèvres en la fixant avec dévotion.

— Si tu la touches, je te préviens, je ne réponds plus de moi, grogné-je entre mes dents.

À ma merci, elle est en totale soumission physiquement alors que toute son âme me hurle qu'elle ne le sera finalement jamais. Elle semble docile en cet instant, mais ce n'est qu'un leurre, je le sais pertinemment. Comme pour me le prouver une fois de plus, elle se relève en léchant du bout de sa langue mon gland humide de sécrétion préséminale. Je crispe mes mâchoires, tant me contenir de la plaquer contre le mur est douloureux. Je dois avoir des réponses avant. J'enroule mon poing dans sa longue tignasse blonde et la relève avec force. La tête penchée en arrière, les yeux chargés d'un désir violent, elle me fixe de toute son insolence.

— Je t'avais prévenue...

— Justement, s'affirme-t-elle. Je n'aime pas recevoir des ordres.

Elle saisit ma main libre et vient la poser sur son intimité humide.

— Regarde ce que me font tes menaces S...

Ondulant du bassin sur mes phalanges qui la fouillent déjà, elle reprend.

— Ça m'excite...

Je tire plus fort sur ses cheveux et viens poser mes lèvres sur la peau claire de son cou. Je la picore de baisers tout en gardant une cadence rapide entre ses jambes. Je fais une halte quand ses parois se crispent. Alors que je rêve de me perdre en elle, d'oublier toute cette merde qui nous colle à la peau, je retire mes doigts de son antre humide et viens les porter à ma bouche. Tout en la fixant, je savoure ce goût qu'est le sien. Un grognement d'insatisfaction vient chatouiller mes oreilles.

— Tu ne peux pas me laisser comme ça !

— Je peux faire absolument tout ce que je veux, réponds-je à son caprice en m'éloignant d'elle. Allons nous laver.

Relâchant ses boucles, je prends la direction de la douche. La nudité ne m'est pas désagréable, je sais qu'elle est en cet instant en train de mater mon fessier et la musculature de mon dos. Moi aussi je peux me jouer d'elle. J'allume l'eau et me tourne vers celle qui est restée bras ballant, joues rougies, cheveux emmêlés à me fixer en mordillant ses lèvres. Un rictus fugace vient illuminer mon visage avant que je ne réinstalle mon masque d'indifférence.

— Bon, tu viens ? relancé-je, ne la voyant pas bouger.

Comme si Nadejda sortait de sa rêverie, elle cligne plusieurs fois des paupières et me rejoint derrière le rideau. Une fois que nous sommes isolés, le bruit de l'eau ruisselant derrière nous, son visage change. L'émotion que j'y lis n'est plus le désir, mais la colère. Je sais qu'elle est prête à parler pour déverser sa rage, pour ne plus être seule dans ce combat qu'elle mène. Comme pour lui donner du courage, je saisis ses poignets et la plaque

contre moi. Enlacés et immobiles, nous nous rapprochons un peu plus, tellement que je pose ma tête au creux de son cou.

— Parle-moi, chuchoté-je pour que notre secret ne soit pas entendu.

Sa peau contre la mienne, je frissonne, pas de désir cette fois, de peur. J'ai la frousse de ce qu'elle va me révéler. Je peux sentir son cœur battre vite et fort contre le mien. Ils se mélangent, se calquent l'un à l'autre. Je pose ma paume sur l'arrière de son crâne et la rapproche un peu plus de moi. Unis sous le jet chaud qui réchauffe mon épiderme, nous ne sommes qu'une même personne en quête de liberté, de vérité.

— Il existe un réseau de trafic d'enfants, commence-t-elle en gardant sa bouche contre mon oreille.

Pour lui signaler que j'ai compris, je bouge lentement la tête.

— Continue.

— Ils les kidnappent dans les orphelinats. Comme ça personne ne les réclame.

Comme moi.

— Plusieurs filons sont en place depuis des décennies. Le premier, le plus exploité, la prostitution pour les membres de l'Élite. C'est comme ça qu'ils se prénomment entre eux.

Les putes de notre école.

— Il y a ensuite un centre de formation pour former les jeunes garçons à devenir des tueurs.

Mon organe vital manque un battement. Je ne respire plus, mon souffle reste bloqué dans ma poitrine. *Elle sait.* Je ne bouge pas. Si je dois la tuer pour la faire taire, je suis prêt.

— Mais le pire de tous, c'est celui qui a volé ma sœur, la plus immonde de toutes les organisations.

Comment peut-il y avoir pire ? Instinctivement, je caresse sa nuque du bout de mes doigts quand je sens qu'une vague de sanglots secoue ses épaules. *Pourquoi est-ce que je ne veux pas la voir pleurer ?*

— Je t'écoute, la rassuré-je le plus bas possible.

Posant son front contre mon épaule, je peux ressentir ses doutes qui l'assaillent. Elle ne sait pas si elle peut me le dire.

— J'ai besoin de comprendre, insisté-je.

Reculant d'un pas, elle quitte la chaleur de mon torse pour ancrer son regard horrifié dans le mien.

— Mon oncle vend le sang de certains enfants violés et torturés en guise d'élixir de jeunesse aux plus riches de ce monde dégueulasse.

J'ouvre ma bouche pour tenter de dire quelque chose, mais rien ne me vient. *Ce n'est pas possible.*

— Il y a, paraît-il, une molécule particulière chez l'enfant qui souffre, reprend-elle en laissant dévaler ses larmes sur ses joues. Elle rendrait la jeunesse et la beauté lorsque leur sang est ingurgité chaud, juste après leur mort. Ce marché est le plus gros de toute l'histoire de la Russie. Ils sont prêts à payer des millions pour avoir leur dose. Toutes les célébrités en raffolent, c'est un effet de mode.

Je suis outré, les mots me manquent. Elle ne peut que se tromper, j'en suis sûr.

— J'ai des preuves de tout ce que j'avance S. Ce ne sont pas des paroles en l'air. Dans leur réseau, j'ai des gens qui ont commencé à me parler quand j'ai entamé mes recherches après la disparition de ma petite sœur.

Des doutes sont vraiment en train de s'insinuer dans mon cerveau. Elle est cinglée, je ne vois pas d'autres explications. *Mais elle sait pour mon école.*

— Je savais que tu viendrais. Tu es l'un de ces enfants, je ne me trompe pas Stanislav Bolchoï ?

OceanofPDF.com

Chapitre 22

Mon être entier se met en alerte. Comment est-ce possible ? Je recule, plaque mon dos contre le carrelage mural glacé. Je suffoque. Ma première réaction devrait être de la tuer, mais je ne m’y résigne pas. *Putain non !* ne main tendue dans ma direction, Nadejda tente de me toucher. Comme durant mes années de sévices corporels, je tremble de tous mes membres. Je ne peux pas.

— Ne me touche pas, dis-je d’une voix rauque, bestiale.

Retirant ses doigts qui violaient mon espace vital, je reste abasourdi par ses mots. Elle connaît mon identité. La vraie, celle que je cache et enfouis en moi depuis tant d’années. Combien d’ailleurs ? Je n’ai plus de notions temporelles. Qui suis-je en fait ? L’un de ces monstres, ou une des victimes du gouvernement ? Je ne sais plus dans quel camp me placer.

— Un de mes indics m’a informé de ton arrivée. Il t’a formé pour que tu puisses m’aider, pour que tu sois celui qui fera tomber ces chiens. Tu le connais bien, il a foi en toi. Selon lui, tu es le meilleur. Je devais te séduire, et tu devais faire la même chose. Ce que je n’ai pas vu venir, c’est que tu allais me retourner les méninges. Je ne sais plus qui je suis, ni comment agir quand tu es là.

Elle ne baisse pas les yeux, avance d’un pas pour se rapprocher de moi. Qui peut bien l’avoir mise en garde ? Qui est ce foutu indic qui m’a mis dans cette posture ? Je suis complètement paumé, mon esprit est embrumé, je ne sais plus où j’en suis. Posant sa paume sur ma poitrine, elle me sort de mon brouillard, agissant comme un électrochoc.

— Je ne voulais pas te balancer ça comme ça, S, je suis désolée, reprend-elle en s’avançant un peu plus. Le temps nous manque.

Malgré l'immobilité révélatrice de mon état, je peux sentir son souffle sur mon torse. Pétrifié par l'énonciation de toutes ces horreurs, je ne la repousse pas quand sa bouche entre en collision avec ma peau humide.

— Il y a un truc qui m'échappe...

Je dois lui poser les questions qui me trottent dans la tête, cette information-là me manque et je déteste ne pas savoir.

— Je te répondrais si je le peux.

— Pourquoi ta sœur ? Elle n'était pas orpheline.

Stop pant net sa dispersion de baisers, Nadejda recule et noie ses billes bleues dans les miennes.

— Parce qu'il fallait un cobaye...

— Et pourquoi pas toi ?

— Je me suis longtemps posé la question, mais finalement l'évidence était là. J'étais déjà trop âgée. On parle d'enfants, pas d'adolescents. Ces pratiques se font sur une tranche d'âge bien précise.

Avec du recul, sa réponse semble finalement être la bonne. Je sens que parler de celle qu'elle a perdue l'affecte énormément. Un nouveau sentiment vient se loger dans ma poitrine. Est-ce de l'empathie ? Un vague souvenir me revient en pleine face alors que je ferme mes paupières pour tenter d'assimiler ce que je viens d'apprendre. *Ivanov*. L'expression de son visage lorsque sa tête virevoltait devant mes yeux. Il était déformé par la peur. Et si lui aussi avait subi les assauts par ces malades ?

— Tu as des documents, des informations précises, des preuves ?

— Oui, mais pas ici. Ils sont en lieu sûr.

— J'en viens à me demander si ça existe... un lieu sûr.

— Il y a un bon paquet de gens qui m'aide, nous sommes peut-être une poignée à nous battre pour la vérité, mais nous sommes soudés.

Tout se mélange dans ma caboche, comme si les rouages de mon cerveau tournaient trop vite.

— J'ai besoin de savoir où moi je me situe.

Toujours vissé au mur froid, je laisse l'eau dévaler sur mon corps. C'est comme si j'avais quitté mon enveloppe charnelle, comme si on m'avait anesthésié et qu'on avait brisé la dernière parcelle de mon âme meurtrie.

— Tu es une victime, Stanislav.

Entendre de nouveau mon prénom me liquéfie de l'intérieur. Je ne suis plus ce jeune garçon faible et maltraité. Je ne suis plus Stanislav.

— S. Je suis S maintenant. Ne m'appelle plus jamais autrement, grincé-je les dents serrées.

Nadejda acquiesce en silence avant de revenir contre moi. En réalisant qu'elle vient se lover contre mes pectoraux bandés, je me sens mieux. Sans réfléchir, j'ouvre les bras et la presse tout près de mon palpitant qui ne cesse de fort et trop vite dans mes veines, mais l'avoir à mes côtés étouffe un peu cette douleur dans mon être. J'aurais pu finir comme ces pauvres enfants... J'ai été modelé, je suis un tueur, une machine de guerre, mais ça aurait pu être tellement pire. Tout se bouscule, je ne vois plus d'issues à cette merde quand une étincelle s'allume dans ma tête.

— Qui ? demandé-je les mâchoires serrées

La fille ne répond pas tout de suite à ma question, je la repousse de mes paumes sur ses épaules et cherche ses pupilles pour m'y arrimer.

— Qui est celui qui t'a dit que je viendrais ?

Pinçant sa bouche, elle fronce les sourcils et soupire avec force.

— Tu le sais. Cherche bien en toi.

Je le sais ? Un putain de taré est ligoté dans ma piaule, les autres veulent m'éliminer et le seul en qui j'avais confiance est mort... à moins que... Tout s'éclaire dans mon esprit.

— Le Major Kuznetsov ?

Répondant à l’affirmative, elle hoche la tête, mais pose son index sur sa bouche. Okay, je ne dois pas dire son nom.

— Il est vivant ? chuchoté-je en me décollant enfin de la paroi de douche.

Toujours d’un mouvement du chef, elle valide. J’expire enfin l’air resté coincé dans mes poumons. *Il est vivant. Il m’a choisi. Il a confiance en moi.* Je savais que je ne me trompais pas. Soulagé, je serre celle qui vient de m’enlever cette chape de plomb de mes épaules. Son corps nu contre le mien semble se fondre en moi. Je pose mon menton sur son épaule et laisse sa douce odeur s’insinuer dans mes narines. Elle me rend dingue.

— Qu’est-ce qu’on fait maintenant ? osé-je demander.

— On se bat.

— Tu sais coudre ?

Ma pirouette semble la désarçonner. Je peux sentir sa bouche s’ouvrir et se fermer même si je ne l’ai pas en visuel.

— Oui, pourquoi ?

— Je pense que je vais avoir besoin de toi.

— Explique-moi.

— Je dois retirer le traceur qui m’a été implanté.

— Hm.

— Je veux l’intervertir pour gagner du temps.

— Avec qui

— Celui qui voulait devenir ton garde du corps. C’est une taupe, il veut nous buter tous les deux.

De légers frissons parcourent sa peau nue.

— Okay. Je t’aiderai. Mais on ne va pas le remettre en toi. Sinon, ils sauraient où nous sommes. Il faut qu’on disparaisse.

— Tu sais où on peut aller ?

— J’ai ma petite idée. Il va falloir éliminer l’autre gars, après on se tire de là. J’ai laissé une porte ouverte aujourd’hui en donnant sa journée à Ian. Ils doivent se douter que je vais agir, c’est pour ça qu’ils ont envoyé la taupe.

Comme les pièces d’un puzzle, je remets chaque parcelle de vérité à sa place. Cependant un morceau ne trouve toujours pas son emplacement.

— Qui sont ces hommes qui étaient chez toi hier soir ? Et que t’ont-ils fait ?

Elle tente de s’éloigner, mais je resserre mon étreinte. Je n’ai pas besoin de lire dans ses yeux sa douleur, mais de la lui prendre pour lui donner un soupçon de liberté.

— Mon oncle.

Je le sais maintenant, le Président est un enfoiré de merde. Le pire de tous. Je n’ai donc pas réellement besoin qu’elle dise la suite.

— Il vient tous les mardis pour me...

Ne finissant pas sa phrase, elle se contente de me montrer ses bras scarifiés. Ma vénération à l’égard de cet homme vient définitivement de se transformer en haine. Je veux le tuer, de mes propres mains, comme j’ai buté son garde. *Putain, mais quel con !*

— L’homme qui a été pris pour trahison, c’était un gars de ton équipe.

— Oui. Il s’est fait attraper. Il était à deux doigts de réussir. Je ne l’ai jamais revu depuis sa mission.

— Je l’ai tué, avoué-je enfin.

Je tais volontairement le fait que j’ai aimé ça, plus que de raison.

— C’était le risque, affirme-t-elle en haussant les épaules. Je peux mourir demain s’il le faut, mais au moins, j’aurais combattu pour mes valeurs.

Ce détachement qu'elle a avec ses sentiments me ramène à mes premières idées à son égard. Nous sommes similaires. Et, sous cette eau qui ruisselle sur nous, nous passons un pacte silencieux. Malgré mes années d'entraînement, de formatage, je me retourne contre ceux qui ont voulu me détruire. Je vais me servir de ces armes qu'ils m'ont données sur un plateau d'argent pour les éliminer un à un. La bête qu'ils ont formée, brisée, humiliée sera bien plus redoutable que leurs pires cauchemars.

– On se lave ? demande finalement la fille d'une toute petite voix.

Ce timbre faible et presque inaudible me donne une envie irrémédiable de la baiser. Elle éveille mes pulsions les plus inexprimables, me pousse à relever son menton et plaquer ma bouche durement sur la sienne. Mélangeant nos peines, nos doutes et notre ténacité, nos langues se caressent et se taquinent. Mon membre se tend immédiatement entre mes jambes. Depuis le temps que je veux la posséder, j'ai atteint les limites de ma patience. Alors que je pousse mon bassin contre son bas ventre, je lui montre combien je la désire. Un de ses gémissements se perd dans ma bouche toujours scellée à la sienne. Mes mains découvrent chaque petite zone de son corps parfait. Je ne la caresse pas, je la palpe, me repais de son physique qui semble s'accorder à merveille avec mes larges paumes. Englobant ses fesses, je la porte et la plaque contre le mur. La barre de chair qui gonfle entre mes jambes glisse contre son pubis humide. Mon gland vient coulisser à l'orée de son fourreau serré. Je n'en peux plus d'attendre. À force de lutter contre ce besoin de se mélanger, je suis à deux doigts de redevenir le monstre qui sommeille en moi, celui qui maltraite les femmes, celui qui n'a pas de pitié. Mais une part d'humanité, celle qu'elle vient d'allumer, me l'interdit. Je la laisse saisir ma queue entre ses doigts fins et la présenter devant ses chairs trempées. D'un mouvement vif, je la pénètre et prends un instant pour qu'elle s'adapte à la grosseur de mon membre.

— Putain, oui, gémit Nadejda contre mon oreille.

C'est le top départ pour que je lâche les rênes et ouvre les vannes de mon envie bestiale. J'entame des mouvements brusques, saccadés et vifs au creux de ses reins. Je ne sais pas être tendre, cela ne fait pas partie de mon vocabulaire. D'une cadence soutenue, je la pilonne tout en dévorant sa bouche de baisers sales. Les cris qu'elle pousse se mêlent à mes rugissements. C'est trop bon ! Tout en m'agrippant à ses globes qui me servent d'ancre, je donne un dernier coup de boutoir avant de me déverser dans son puits de plaisir alors que ses parois se crispent autour de ma hampe. Mes jambes flageolent, je tremble de plaisir.

— Je t'avais dit que je te baiserais Mudak... murmure cette Suka contre mes lèvres.

Chapitre 23

À peine remis de cette douche à la saveur particulière, je me rhabille à la hâte.

— Je viens avec toi, me surprend Nadejda dans mon dos.

Alors que je pivote pour lui faire face dans l'expectative de comprendre où elle veut en venir, je constate qu'elle se tient les mains sur les hanches arborant une expression déterminée.

— Ce n'était pas une question. Je viens avec toi.

Il n'y a bien que cette gonzesse pour oser me tenir tête. Torse nu, je m'avance dans sa direction. Elle ne bronche pas. Rien, pas même un haussement de sourcil. Je me plante si près d'elle que je peux sentir sa respiration frôler mes biceps.

— Tu me donnes des ordres Suka ?

Les lèvres étirées dans un mince filet, elle ne réagit toujours pas. Sans qu'elle le voie venir, je remonte ma main jusqu'à sa gorge et viens enrouler mes doigts sur sa peau fine.

— Je ne reçois de directives de personne.

Son expression indéchiffrable ne me laisse pas la possibilité d'entrer dans son esprit. Raison pour laquelle j'appuie mes paroles en resserrant ma prise. Elle commence sûrement à manquer d'air, mais reste stoïque. Je me penche et pose ma bouche sur son oreille.

— Ne joue pas à ça avec moi Suka, même si JE t'ai baisée dans cette douche.

Comme pour appuyer mes mots, je viens mordiller le lobe de son oreille qui danse devant mes yeux. Malgré tout ce que je lui inflige, elle garde le silence. *Plus têtu, tu meurs.* Je ne veux pas lui faire de mal, pas à elle. Juste

qu'elle comprenne que je ne suis pas une putain de chiffon molle qui se pliera à ses quatre volontés. Lentement, doigt après doigt, je la relâche et glisse ma paume sur sa nuque pour la rapprocher de moi. Tout en kidnappant sa bouche de la mienne dans un baiser violent, je lui transmets tout ce que je ressens en l'affrontant en silence. Peu farouche, elle répond à mon attaque buccale avec délectation. Il m'est évident qu'elle aussi a de nombreuses choses enfouies secrètement qui ne demandent qu'à sortir. Du bout de la pulpe de ses doigts fins, Nadejda caresse mon corps qui se dresse en face de ses yeux. Muscle après muscle, elle détaille ce qui me constitue jusqu'à descendre en dessous de ma ceinture et de s'agripper à ma queue qui se redresse déjà sous son contact. Je m'attends à ce qu'elle malmène mes bourses dans une douce torture, mais une fois de plus, elle me surprend en les serrant avec force dans sa main. Un grondement primaire se coince dans ma gorge quand elle appuie un peu plus. Une vague de douleur vrille mes organes internes. Elle se détache de moi, vient coller sa putain de bouche insolente à mon oreille cette fois.

— Ne t'avise plus jamais de me faire ça Mudak ! Ce n'est pas parce que JE t'ai baisé dans cette douche que tu as tous les droits sur moi. Je ne suis pas une petite chose fragile que tu pourras dominer à ta guise. Je suis ton alter ego, si tu n'es pas capable de t'en rendre compte, dégage et va te faire tuer seul comme un chien.

Relâchant enfin mes couilles, probablement devenues bleues, elle s'éloigne et arbore un sourire satisfait sur ses lèvres effrontées. Le pire dans tout ça, c'est que la situation m'a terriblement excité. Non pas la douleur, mais sa manière de me parler, de me confronter. Jamais personne n'a osé en faire autant, et un sentiment de fierté grandit dans ma poitrine quand je pose mon regard différent sur elle. Ma bouche s'étire dans un rictus discret. *Elle me plaît sacrément cette nana.* Au-delà de son cul magnifique, c'est son

tempérament de feu qui me donne envie de la pousser à bout. Juste pour voir jusqu'où elle peut aller. Pas aujourd'hui, parce que je dois buter l'autre taré, mais un jour, je me promets de la faire vriller pour voir ce qu'elle a dans le bide.

Remettant mon paquet encore douloureux en place, je lui vole un baiser et me recule pour enfiler mon t-shirt.

— Ça risque d'être dur à regarder, la préviens-je en faisant passer mon haut par-dessus ma tête.

Tout en remettant son débardeur dans une ambiance détendue, elle fronce les sourcils et soupire.

— Mais tu vas arrêter de me prendre une faiblarde ! Je suis une grande fille. Et pour info, la vue du sang ne me fait pas peur.

C'est bizarre, mais j'ai envie de la prendre au mot. De lui montrer de quoi je suis capable dans ma folie frénétique, quand je ne suis plus qu'une bête. Celle qui tapie en moi ressurgit dans ces moments-là.

— Okay, dis-je en haussant les épaules. Je vais aller vérifier mon appartement.

Elle comprend que je parle des micros et caméras. Je ne vais pas laisser ces bâtards me voir trucider l'un des leurs. Je vais agir, certes, mais en toute intimité, discrètement, comme ils me l'ont appris sans se douter un jour que cela les desservirait.

— Je te rejoins, m'assure Nadejda en hochant la tête.

Prêt à quitter la salle d'eau, elle me rappelle.

— Je te fais un café avant, S ?

Décidément, cette fille me dérouterà toujours.

— J'en aurais besoin après.

N'attendant pas de réponse de sa part, je traverse le salon et me dirige vers chez moi, enfin là où on a bien voulu me parquer comme un clebs.

Passer ma porte me donne un sentiment bizarre, inexplicable. Je me sens observé, épié. Peut-être est-ce parce que je suis filmé, comme elle ? Mal à l'aise, je scanne la pièce du regard. Dans l'angle de la voûte du plafond, je décèle rapidement un point rouge. *Quel con !* Comment j'ai fait pour le rater. Il va vraiment falloir que j'agisse vite pour Dimitri. Ils sont probablement déjà en train de prévoir une offensive. Rapidement, je vérifie chaque pièce, chaque recoin de manière à assurer mes arrières pour les minutes à venir.

Ce n'est qu'une fois mon inspection terminée, toutes les caméras brisées, que Nadejda entre chez moi un sac sur l'épaule. Prête à se barrer en vitesse, elle a déjà revêtu une tenue de ville confortable et a probablement des fringues d'avance dans sa besace. Les cheveux relevés en arrière, des bottes lacées sur son jean serré, et son attitude déterminée lui donnent un air badasse qui me plaît fichtrement bien.

— Tu en es où ? me questionne-t-elle.

Ses pupilles dilatées par l'adrénaline qui pulse dans ses veines me donnent envie de la baiser avec hargne. Mais ce n'est ni le lieu ni le moment. Je me contente donc de lui répondre.

— J'ai viré les mouchards. Il me reste plus qu'à préparer des affaires, virer ma puce et buter l'autre détraqué.

Pas étonnée pour un sou par mon planning morbide, elle pose son sac à ses pieds et fonce vers ma cuisine.

— Fais-toi un bagage, je prépare ce qu'il faut pour retirer ton traceur. Je suppose que tu n'as pas de quoi coudre ?

— Il y a tout ce qu'il faut dans ma trousse de secours. Ma formation m'a appris à le faire sur moi, mais là, la nuque, trop compliqué tout seul.

De ses iris translucides, je peux lire la tristesse qu'elle ressent quand j'évoque ma formation.

— Tu as un scalpel aussi alors ? me demande-t-elle en reposant le couteau qu'elle tenait entre ses doigts.

— Oui.

À grandes enjambées, je fonce dans ma chambre, sors mon équipement de première nécessité et viens la lui donner.

— Prépare tout ça, je vais faire un sac pour partir.

Sans réfléchir, je fourre le nécessaire dans le premier bagage que je trouve sans oublier mon yo-yo et mon flingue. Alors que je m'apprête à le ranger, je ressens des picotements sur mon cuir chevelu. *Elle est derrière moi.*

— Je peux le prendre ?

Étonné, je laisse mes pas me porter jusqu'à elle et lui tends mon arme.

— Pourquoi ?

Mes doigts le maintiennent au creux de ma main, je ne lui ai pas encore laissé accès.

— Ton jeu de la Roulette russe la dernière fois...

Elle ne finit pas sa phrase, mais son regard reste rivé, hypnotisé sur le métal brillant de mon revolver.

— Tu veux en faire quoi ?

— Je veux jouer moi aussi !

Elle redresse les épaules et bombe sa poitrine voluptueuse. Intrigué, je pose ma tête sur mon épaule.

— Avec qui ?

— Pas toi, ricane-t-elle. Ni moi. Mais avec le traître.

Décidément, je me demande jusqu'à quand elle va continuer de m'emmener de surprise en surprise. Je déplie mes phalanges et dépose l'objet qu'elle convoite au creux de sa main gracile.

— D’abord on s’occupe de ma puce électronique. Après tu pourras jouer avec. Mais tu sais que tu peux le tuer ?

Plissant ses paupières comme si j’avais dit une connerie, je sens qu’elle se retient de rire.

— C’est le principe de la roulette russe, je crois, non ?

— En effet, approuvé-je.

— Tout comme tu aurais pu me tuer.

Sa voix claque comme un couperet. Un point pour elle.

— Ouais, j’aurai pu. Mais je ne l’ai pas fait, je crois ?

Une attitude arrogante vient se peindre sur son visage avant de pointer l’arme dans ma direction.

— C’était la première et dernière fois, c’est bien compris ?

Je ne frissonne pas, je n’ai pas une once de crainte. Je suis juste bluffé. Amusé, mais surtout conquis par la ténacité de cette fille, je m’approche et viens plaquer mon cœur contre le canon.

— Tire si tu le veux.

Sa main ne tremble pas.

— Je n’en ai plus rien à foutre de cette vie qui m’a été volée depuis trop d’années. Alors je réitère, tire si tu veux ta vengeance.

L’index sur la gâchette, elle pourrait appuyer. Mais elle ne le fait pas et retire son doigt avant de soupirer.

— Tu n’es même pas drôle, tu n’as pas eu peur.

Un enfant. Voilà à quoi elle me fait penser, un gosse capricieux avec sa moue déçue.

— Je n’ai peur de rien Suka, ne l’oublie jamais. Allez range ça dans un coin et viens me charcuter, ça te défoulera.

Elle fourre l’arme dans la ceinture de son jean et me suis en soufflant comme une gamine.

— Assieds-toi sur une chaise, j'arrive.

Bien qu'elle m'ait donné un ordre, j'obtempère. Rien que d'imaginer ce que va être notre quotidien durant cette course contre la vérité me fait grincer des dents. *Cela promet d'être sacrément mouvementé !*

Installé devant la table de la salle à manger, je jette un œil au téléphone de Dimitri resté dans ma poche. Rien. Aucune nouvelle des traîtres qui veulent ma peau.

— Tu es prêt ? me surprend Nadejda derrière moi.

— Oui. Tu sais où il se trouve ?

— N'oublie pas que j'ai une longueur d'avance S. J'y vais.

Je presse mes mâchoires et ferme les yeux quand la pointe du scalpel vient lécher ma nuque. Le picotement de cette douleur résonne jusque dans mon crâne. Ce n'est pas agréable, mais j'ai connu pire. Je sens qu'elle fouille dans ma chair, c'est une drôle de sensation.

— Je crois que je l'ai. Ne bouge pas.

D'un mouvement sec, elle retire sa lame et pose un minuscule objet à côté de moi.

— Et voilà. Tu es officiellement libre.

Je me contente de fixer ce bout de métal qui vient de briser mes chaînes. Un sentiment étrange vient se loger dans ma poitrine. *Je suis libre.* Mais de quoi ? Pour être qui ? Et pour aller où maintenant ?

Chapitre 24

Dès lors que des points de suture et un pansement sont plaqués sur ma peau, je me relève. La vision de ce minuscule bout de ferraille qui avait la capacité de contrôler mes mouvements me donne la nausée et me fait brusquement changer d'avis, il n'est pas question de le mettre dans la nuque de Dimitri. Je le coince entre mes doigts et me dirige vers le plan de travail. Quitte à fuir, je veux détruire cette merde pour être bien certain qu'on ne me retrouve pas, je connais bien assez le fonctionnement de ceux de mon école. Je saisis la première tasse que je trouve et m'en sers pour taper une fois sur le mouchard avec force. Une seconde, encore plus puissamment. Bien que sachant qu'il est explosé en mille morceaux, je m'acharne dessus et cogne encore et encore jusqu'à ce qu'une main chaude se pose sur mon avant-bras.

— Je pense que c'est bon, me surprend Nadejda d'une voix douce que je ne lui connaissais pas jusqu'à présent.

Mon geste reste en suspens et je repose finalement l'objet qui me servait de masse sur le bois verni. Je réalise combien je suis essoufflé et exténué par le moment que je viens de vivre. C'est un peu comme si je venais de briser une partie de moi, de ma vie, de mon passé, et ainsi, d'ouvrir la porte à l'avenir.

— Il nous reste une chose à faire puis nous devons partir sans tarder.

Je sais qu'elle a raison, mais il m'est impossible de remettre chaque chose à sa place dans mon esprit enfumé. C'est comme si je déambulais entre les flammes d'un incendie à la recherche d'air pur. Elles viennent m'envelopper et me harponner pour me faire glisser dans les ténèbres. Je n'arrive pas à sortir de cet état second.

— S ! m’interpelle la fille qui me secoue à présent par les épaules.

Je reviens avec elle, lentement, mais je réintègre mon enveloppe corporelle.

— Reste avec moi. Je suis là, c’est moi, Nadejda.

Une paume déposée de part et d’autre de mon cou, elle me remue comme un prunier quand enfin mes yeux trouvent les siens. Tout s’efface autour de moi, il n’y a plus que ses pupilles envoûtantes qui sondent mon âme brisée. Je m’arrime à elle comme si elle était ma bouée de sauvetage dans la tempête qu’est mon existence. Dans un état de semi-conscience, je cligne plusieurs fois des paupières et inspire avec force. Je suis de retour.

— C’est bien. Écoute, ma voix. Je suis là.

Mes iris glissent maintenant sur ses lèvres qui bougent et me hurlent de venir les dévorer. Sans réfléchir davantage à mon moment d’égarement, je me penche et pose ma bouche sur la sienne. Ça y est, je vais mieux. Je partage son oxygène et son goût malmène mes papilles avides de sensations. C’est d’elle que j’avais besoin, rien d’autre. Ce constat me foudroie, moi S, je suis dépendant d’une femme. Il me faut de longues secondes avant de nouveau m’ancrer dans la réalité et réaliser ce simple fait. Malgré moi, j’impose une distance à nos corps qui s’appellent insatiablement. Nous n’avons pas le temps.

— On doit s’occuper de Dimitri, ahané-je en continuant de reluquer la beauté fulgurante de cette fille aux lèvres gonflées.

Elle laisse retomber ses bras le long de ses flancs et me fait un signe de la tête.

— Allez, montre-moi ce que tu as dans le bide S.

Comme si elle venait d’appuyer sur le bouton *bombardement imminent*, je gonfle le torse et saisis un couteau avant de m’engouffrer dans le couloir qui mène à ma chambre. Je peux sentir sa présence dans mon dos, comme si

une multitude de petits picots venaient chatouiller mon épiderme. Déterminé, je pousse la porte qui me sépare de celui qui veut notre mort. Moi je veux la sienne. La rage gonfle et gronde en moi comme un tsunami qui cherche à engloutir toute trace de vie sur son passage. Mon sang bouillonne, s'échauffe, j'entre en phase bestiale. Dimitri est perpétuellement assis sur la chaise, la tête penchée en avant, un filet de sang s'échappant sans cesse de son oreille manquante, il semble toujours dans les vapes. Je pivote vers celle qui m'accompagne. Je m'attends à la trouver choquée, une main plaquée sur sa bouche horrifiée. Il n'en est rien. Imperturbable, elle contourne le type qui geint en dormant. Tendant sa main vers le crâne de Dimitri, elle ne le touche pourtant pas. Elle le frôle, jauge la situation. Je dirais même qu'elle est subjuguée par la scène, pourtant digne d'un film d'horreur qui se tient sous ses yeux.

— Tu vas lui faire quoi ? s'intéresse-t-elle sincèrement.

Nadejda me désarçonne une fois de plus avec sa question, tellement que je laisse mes pas tourner aussi autour de la chaise pour réfléchir. Je ne prémédite pas ce genre de choses, mais à cet instant précis j'ai envie de la tester.

— Je ne sais pas encore. Tu ne voulais pas t'amuser avec le flingue ?

Vu sa réaction, elle avait oublié le joujou encore coincé dans sa ceinture. D'un geste rapide, elle le sort et pointe le canon sur la tempe de Dimitri. De longues secondes passent avant qu'elle n'abaisse l'arme.

— C'est nul, soupire-t-elle. Il est endormi.

— Frappe sur sa nuque, lui conseillé-je le plus sérieusement du monde. Ça va le réveiller.

Obtempérant sans sourciller, elle agit comme je le lui ai dit. Un grognement passe la barrière des lèvres du traître, mais sa tête se dandine dans tous les sens avant de venir se plaquer de nouveau sur son sternum.

— Bon, je crois qu’il est trop sonné. Range le pistolet dans la boîte qui se trouve en haut du dressing. Et mets-le dans mes affaires.

Je lui montre l’emplacement de la pointe de ma lame.

— Promis, on trouvera quelqu’un d’autre pour jouer à la Roulette russe.

— J’espère, souffle-t-elle en enroulant l’arme dans son tissu.

— Vient avec moi Suka.

Une fois la boîte dans mon sac, elle vient se planter à mes côtés. Je lui tends le couteau.

— On doit agir vite. Prends ça et tranche-lui la gorge. Tu y vas d’un coup sec.

Je place mon arme sur ma propre jugulaire et lui explique le geste qu’elle doit faire pour mener à bien sa mission. Ne tremblant pas le moins du monde, elle coince le manche en bois sur sa paume et enroule ses doigts fins autour pour une meilleure prise. Attrapant la tignasse de Dimitri, elle bascule sa tête en arrière et enfonce la pointe du couteau exactement là où je lui ai montré.

— Bien. Maintenant, entre dans sa peau.

Avant d’aller plus loin, elle pose son regard fiévreux de l’adrénaline qui irradie dans tout son être sur moi, et rapproche sa bouche de l’oreille de celui qui va bientôt succomber entre ses mains.

— Bienvenue en Enfer, lui susurre-t-elle avant d’étirer son bras et de sectionner sa peau fine. Salue Lucifer pour moi, ponctue-t-elle en s’éloignant du type qui se contorsionne en face d’elle.

Un putain de sourire machiavéliquement sexy vient illuminer son visage. Elle aime ce qu’elle vient de faire.

— Bienvenue dans mon monde Suka.

La voir dans cet état m’excite. Ma queue se tend dans mon pantalon. La lame en main, le sang qui jaillit en geyser, elle qui semble tellement sereine.

Cette scène est un rêve éveillé. Mais je dois m'assurer de son état mental. J'enroule mes doigts autour de son poignet et l'attire contre mon torse.

— Ça va ? la questionné-je alors qu'elle cale son front sur mon pectoral.

— Oh que oui ! Je ne me suis jamais sentie aussi vivante S !

Merde ! Je n'aurais jamais imaginé ressentir ce panel d'émotions qui vient torturer mon cœur. On m'a tellement rabâché qu'il ne fallait pas avoir d'attaches que je devais être seul, que vivre cette expérience nouvelle avec Nadejda me chamboule intérieurement. Déposant un baiser sur le haut de son crâne, je la repousse.

— Nous devons y aller maintenant. Je ne sais pas où, mais je te fais confiance.

— Oui, tu peux, tu verras nous sommes une vraie communauté prête à agir dans l'ombre.

— Bon, et bien j'espère juste que personne n'empiétera sur mon territoire. Je ne suis pas vraiment du genre sociable.

D'un regard vers l'homme qui s'éteint définitivement, Nadejda pouffe de rire.

— Je crois que je l'avais remarqué en effet ! Mais je ne suis pas beaucoup mieux.

J'expire l'air resté coincé dans mon thorax. Je ne suis pas hyper détendu à l'idée de me mélanger à toute une bande d'inconnus. Je sais ce dont je suis capable. Mais surtout ce dont je ne suis pas capable. Alors que je m'apprête à quitter la pièce, le téléphone de Dimitri se met à vibrer sur la table de la salle à manger. Ils savent. L'émetteur ne donne plus signe de vie. Je lie ma main à celle de la fille qui me jauge en silence.

— Il faut y aller, Suka. C'est eux.

Pressant ma paume avec plus de vigueur, elle acquiesce d'un hochement de tête.

— Prends mon sac, je vais chercher une dernière chose chez moi et on trace.

J’obtempère et pose un bagage sur chacune de mes épaules avant de claquer la porte derrière moi. Patientant devant l’appartement d’en face, mon palpitant cogne fort dans ma poitrine. *Il faut faire vite.*

— Tu en es où ? demandé-je en passant ma tête par l’embrasure de l’entrée.

— J’arrive.

Armée d’une caisse de transport, elle sort de chez elle tout sourire.

— Mais qu’est-ce que...

— Tu croyais vraiment que j’allais abandonner Staline ici ?

Arquant un sourcil, je me retiens de rire devant la situation qui n’est absolument pas drôle finalement.

— Hors de question ! répond-elle à sa propre interrogation. Mon chat vient avec moi !

Les mains en l’air en guise de reddition, je m’écarte pour la laisser passer.

— Et tu m’expliques comment on fait sur ma moto ?

— On ne prend pas ta moto, elle doit être tracée.

— Et on prend quoi ?

— Nos jambes. Allez, bouge !

En suivant ce petit cul moulé dans son jean, je ne peux réprimer un grognement aussi expressif que celui d’un ours mal léché.

— C’est parti pour aller vivre chez les reclus de la société avec un chat qui s’appelle Staline et une fille aussi tarée que bonne !

— Je suis toujours là S ! Suis-moi et ferme-la !

— Ne me donne pas d’ordre putain, grondé-je.

Alors que je suis prêt à lui montrer que je ne suis pas le genre de type qu'on domine, une silhouette se dessine devant la porte vitrée de l'immeuble. Je la retiens de justesse avant qu'elle n'abaisse la poignée.

— Suka, chuchoté-je. Regarde.

L'index posé sur ma bouche, je lui intime silencieusement de la boucler en l'attirant dans le recoin sombre de la cage d'escalier, celui qui mène aux étages. Alors que Nadejda est collée à moi, je peux sentir son cœur cogner sous ses seins rebondis.

— Ne bouge pas, lui ordonné-je. Et toi pareil le chat, sinon je te coupe la tête.

— S ! Ne menace pas Staline.

— La ferme ! Il entre.

Mon organe vital s'emballe au creux de mes entrailles. Je n'ai pas peur pour moi, mais pour celle qui reste blottie dans mes bras. L'homme vêtu aux couleurs de l'école militaire trace directement vers nos appartements. À deux minutes près, il nous y prenait. Je me décale, vérifie la sortie et invite Nadejda et son chat à me suivre. Une fois hors de l'immense bâtiment, je repère des gardes à ma droite.

— Suka ! Cours !

Sans chercher à comprendre, elle enroule ses doigts aux miens et commence à sprinter en direction de la foule. La partie vient de commencer.

Chapitre 25

Le souffle court, je risque un regard derrière nous dès que nous bifurquons dans une nouvelle ruelle. Depuis maintenant de longues minutes, nous slalomons entre les corps des gens qui nous regardent d'un drôle d'œil. En même temps je les comprends, on dirait deux dingues qui courent comme des lapins avec un chat enfermé dans une boîte. Je m'arrête en plaquant mon dos contre le mur d'un immeuble et retiens Nadejda en réalisant qu'on est seuls.

— Je crois qu'on les a semés, murmuré-je à celle qui est rouge écarlate.

Sa poitrine se soulève rapidement, je pense qu'elle n'a pas autant l'habitude que moi de faire du sport. Le crâne posé sur le bâtiment qui nous abrite de la foule, elle cherche son air en posant ses paumes sur ses cuisses.

— Putain, on l'a échappé belle, souffle-t-elle entre deux hoquets.

— Ne te réjouis pas trop vite, Suka. Le jeu du chat et de la souris vient seulement de démarrer.

Comme s'il devinait ce que je viens de dire, Staline se manifeste dans sa caisse par un miaulement. Il a dû être sacrément secoué là-dedans.

— C'est bon mon minou, ça va aller, le rassure sa maîtresse en glissant son doigt à travers les barreaux.

Ça pourrait être une scène touchante si j'en avais quelque chose à foutre. Mais là, mis à part me taper sur le système, cela ne provoque aucune émotion en moi.

— Bon, on doit se planquer maintenant. Je te suis, tu sais où on doit se rendre.

Nadejda se redresse et plante ses pupilles dans les miennes.

— Direction la Cathédrale de Kazan.

Perplexe, je fronce les sourcils.

— Je ne pige pas ce qu'on peut aller faire dans une foutue cathédrale...

— Je croyais que tu avais confiance en moi Mudak !

Sa remarque claque comme un reproche, mais je ne peux m'empêcher de douter. La confiance en autrui est un trait de mon caractère totalement inexistant.

— J'essaie, craché-je sans me dépeindre de mon masque d'homme imperturbable.

— Il va falloir y arriver.

S'avançant d'un pas dans ma direction, ma compagne de fuite pose sa main sur mon organe vital qui s'accélère instantanément à son contact. Non pas de stress, ou d'envie de l'étriper pour m'avoir touché, mais bien parce que le simple fait de sentir sa paume sur mon corps éveille mes terminaisons nerveuses. Je baisse la tête et observe ses doigts caresser lentement mon pectoral.

— Tu vois, commence-t-elle. Ça, c'était encore impossible hier. Donc, tu baisses tes armes et me donnes ta confiance.

Elle a raison. *Putain, oui, elle a raison.* Je me détends et pose ma main sur le dos de la sienne. D'une pression, je lui confirme ses dires avant de pencher ma bouche vers ses lèvres.

— Je suis prêt, avoué-je en libérant ses lèvres.

Une mimique infantine se dessine sur ses traits.

— J'aurais préféré avoir plus de temps pour t'embrasser, mais c'est bien ce qui nous manque le plus. Le temps.

J'approuve d'un signe de la tête et attrape la poignée de la caisse du chat.

— On marche tranquillement, et on se mêle aux autres, ordonné-je en mettant ma capuche sur mon crâne.

De la même manière que moi, ma comparse se camoufle sous son vêtement. D'une grande inspiration, je me décale et sors de la rue, la fille sur mes pas.

— Je ne sais pas où elle se trouve cette cathédrale...

Agrippant mes doigts, elle se positionne à mes côtés avant de se placer légèrement devant moi.

— Viens, c'est par là.

Tirant sur mon bras, elle bifurque vers notre droite et me guide tout en jetant des œillades derrière moi. Je ne suis absolument pas serein. J'ai cette sensation d'être traqué comme une bête sauvage en pleine savane. Mon instinct de survie me pousse à marcher d'un pas rapide en silence. Les minutes s'égrènent et sans que je m'en rende compte, nous sommes devant le monument tant attendu. C'est un immense bâtiment qui s'élève en face de moi dans une forme demi-circulaire. Un dôme trône au centre de cet ensemble impressionnant.

— C'est du néo-classique, m'explique Nadejda alors que je ne peux détourner le regard de l'édifice. Tu vois son dôme là.

Elle pointe du doigt le chœur de la cathédrale.

— Il culmine à soixante-seize mètres. Et il y a de part et d'autre quatre-vingt-seize colonnes réparties autour du dôme.

— Bon, c'est bien joli tout ça, mais je ne suis pas là pour visiter Saint-Petersbourg.

Serrant mes doigts avec force, elle m'intime de pivoter vers elle.

— Eh ! Fais un effort, merde ! C'est ton pays, tu as appris à l'aimer depuis ton enfance. Moi, je m'efforce de t'expliquer ce qui fait son charme.

— Ouais, mais je répète je ne suis pas là pour faire du tourisme. Je ne pige toujours pas ce qu'on fout là. Mis à part une belle bâtisse, je ne vois pas ce que ça va bien pouvoir nous apporter de venir ici.

Un sourire ourle ses lèvres malicieuses.

— C’est exactement là que tu te plantes. Il ne faut jamais se fier aux apparences. Tu ne vois rien parce que tu ne sais pas où regarder.

Je plisse les paupières en pivotant de nouveau vers la cathédrale. *En effet, je ne vois rien de spécial.*

— Viens.

Une fois de plus, je suis la bombasse qui me sert de guide touristique. La voir se dandiner fièrement devant moi me donne mille idées pas très catholiques. Alors que je devrais observer un peu mieux les lieux, je me contente de fixer ses fesses rondes qui montent et descendent au rythme de ses pas. *Elle aura ma peau...* Alors que Nadejda se dirige vers l’arrière du bâtiment, je comprends où elle veut en venir. Une porte interdite au public se dérobe dans le sol. *Il y a des souterrains.* Marquant une halte devant la lourde entrée en bois, elle vérifie que nous sommes seuls. Personne ne peut nous voir ici, surtout avec ce panneau d’interdiction posé juste devant. Visiblement habituée à fouler ce lieu, elle se penche en avant et insère une grosse clé métallique dans la serrure. Le déclic qui résonne autour de nous provoque un frisson le long de mon épine dorsale. Fière d’elle, elle me sourit en ouvrant le premier battant.

— Après toi, monsieur rabat-joie, m’invite-t-elle à entrer du plat de la main.

Je courbe l’échine et pose mon pied sur la première marche qui mène aux sous-sols. Verrouillant de nouveau la porte, de l’intérieur cette fois, elle allume sa lampe torche et me guide vers le bas des escaliers.

— Tu vois, nous avons pensé à tout. Ici, personne n’a idée de notre présence. Je te préviens, tu risques d’être surpris S, c’est grandiose.

Il me semble impossible d’être encore plus surpris que ce que je suis en train de vivre, tout me paraît surréaliste. Si on m’avait dit que les

monuments historiques de la ville étaient un repère pour les rebuts de la société, j'aurai ri. Mais finalement, une fois de plus, il faut croire que notre monde grouille de secrets.

Maintenant que je m'immerge dans ce couloir inconnu, je peux sentir l'ambiance chargée des lieux. Il fait encore plus froid qu'à l'extérieur. Les murs en pierre dégagent une énergie particulière, sans compter sur l'obscurité qui nous enrobe. J'ai la sensation de plonger dans mon propre esprit. Froid et sombre. Un sifflement vient titiller mes tympans au fur et à mesure de notre avancée dans le labyrinthe.

— Tu connais bien les environs ?

— Par cœur, souffle-t-elle juste derrière mon dos.

— C'est quoi ce bruit ?

— Un brouilleur. Les ultra-sons sont perçus de manière décuplée lorsqu'aucun autre bruit ne vient polluer notre esprit.

Je comprends mieux.

— C'est très agaçant. J'ai l'impression qu'on investit mon cerveau sans mon autorisation.

— Tu t'y habitueras, ricane-t-elle légèrement. Avance, on y est presque.

Mes sens s'aiguisent, mon ouïe s'affine, faisant abstraction du sifflement strident. Mes yeux, quant à eux, s'adaptent à la faible luminosité. Je pense que désormais, même sans le faisceau lumineux, je pourrais me repérer. Une odeur d'humidité s'infiltré dans mes narines. C'est vraiment un lieu étrange. Mais je ne m'y sens pas mal. Après avoir suivi plusieurs couloirs différents, nous voilà de nouveau devant une porte. Je stoppe mes pas et me tourne vers Nadejda. Un immense sourire illumine son visage.

— On y est, c'est ça ?

D'un hochement de tête, elle acquiesce en sautillant presque sur place.

— Tu es excitée comme une puce, ma parole.

— J’ai attendu ce jour depuis tellement d’années S, tu n’imagines même pas.

Je penche ma tête sur mon épaule pour mieux la détailler. *Putain ce qu’elle est belle !*

— Aujourd’hui est un grand jour pour moi, pour nous tous. Je brise mes chaînes à moi aussi. Comme toi tout à l’heure avec ton mouchard. Je vais enfin vivre ma vie comme je l’entends, et surtout, je compte bien démanteler ce réseau de pédophiles buveurs de sang.

Chaque mot vient se répercuter dans mes neurones comme une vérité. Nous sommes si similaires. Tellement, que ça en serait presque douloureux.

— Maintenant, appuie sur cette poignée, et pénètre dans mon monde.

Je gonfle mes poumons pour me donner le courage d’aller de l’avant et pose mes doigts gelés sur la clenche. Un dernier regard vers celle qui frétille de bonheur, un soupir, et enfin j’appuie dessus. La luminosité change instantanément une fois dans la pièce suivante. Bouche bée, je ne sais où poser mes yeux tant cet endroit est hors norme. On dirait que je viens d’ouvrir la porte vers une ville souterraine. Tout est similaire à ce qui se passe au-dessus de nos têtes. Des magasins de première nécessité, des enseignes lumineuses, des hommes et des femmes qui discutent. Rien ne semble anormal et en même temps, tout semble décalé dans ce monde parallèle.

— Bienvenue au sein de la révolution S.

Enroulant son bras autour de mon coude, elle me tire vers le café qui fait l’angle. Mes paupières clignent à plusieurs reprises. *Mais où est-ce que je suis tombé ?*

— Je t’avais dit que c’était grandiose, blablate-t-elle en me faisant courir à sa suite. Viens, il y a quelqu’un qui veut te voir.

Paumé comme je pense ne l'avoir jamais été, je détaille les environs sans me poser plus de questions. Mon cerveau n'en est plus capable. Ce n'est qu'une fois qu'elle s'arrête que je me concentre sur ses mots.

— Qui peut bien vouloir me voir ?

Un regard attendri posé sur moi, elle se décale et me permet de découvrir une silhouette que je reconnaîtrais entre mille. Mon cœur fait une embardée dans mon thorax.

— Bonjour S. Je suis ravi de te revoir.

OceanofPDF.com

Chapitre 26

La surprise me foudroie. Je n'ai plus de mots. Voir ce type en face de moi me pétrifie. Mes souvenirs viennent chambouler mon être. À l'idée de m'asseoir avec cet homme, je tremble de tous mes membres. Mes mains fourrées dans les poches, je garde les poings serrés. *C'est ça, où je les lui fous dans la gueule.* Pivotant sur moi-même, je prends une inspiration avant de m'éloigner de ce prédateur. Alors que j'instaure une distance nécessaire, les doigts de Nadejda viennent m'agripper par les épaules.

— Qu'est-ce qu'il se passe S ?

Des papillons passent devant mes yeux, je suis au bord de la rupture.

— Je dois partir, craché-je en soudant mes pupilles aux siennes.

— Mais il voulait te voir. On t'a tellement recommandé...

La fureur enfle en moi. Elle gonfle et grandit, embarquant ma raison et mon sang-froid sur son passage. Incapable de me retenir plus longtemps, je reviens sur mes pas et fonce vers la table où *il* attend en souriant. Cette attitude de merde me vrille l'estomac, je sors mes mains de mes poches et viens les enrouler autour de sa trachée.

— Qu'est-ce que tu me veux fils de pute ? grondé-je en le soulevant à la force de mes bras.

Ses pieds battant l'air, il suffoque.

— Je suis plus grand et plus fort maintenant ! Connard ! Si tu penses m'atteindre, c'est foutu, oublie. Je te détruirai avant même que ton cerveau y songe.

J'ai envie de presser plus fort, de le tuer.

— S ! crie la fille pour me ramener sur Terre. Lâche-le !

Un râle animal reste coincé dans ma gorge quand je le jette puissamment loin de moi. Dans un bruit fracassant, il retombe sur la table et embarque la chaise sur son passage.

— Ne m’approche plus jamais !

Je respire comme un bœuf en me retournant vers Nadejda qui m’examinant l’air perplexe.

— Où est-ce qu’on peut s’isoler ? ? Si tu ne veux pas que je bute cet enculé, trouve-moi un endroit où je peux décompresser.

Les yeux plissés, elle incline sa tête sur son épaule et me détaille avec attention. Alors que je m’attends à ce qu’elle gueule et vienne accentuer la colère qui me ronge, elle étire sa jolie bouche.

— Suis-moi, je vais te détendre...

La manière dont elle prononce ces mots provoque une décharge le long de ma colonne vertébrale tout en irradiant le bas de mon ventre. La malice que je peux lire dans ses iris m’annonce qu’elle va, en effet, faire descendre la pression en moi. Tout en coinçant sa lèvre entre ses incisives, elle hausse un sourcil et donne un mouvement du crâne sur sa gauche.

— C’est par là.

Je suis son mouvement et fais fi des regards qui convergent dans ma direction. La foule s’est arrêtée de parler, de bouger, elle me fixe en attendant que je dégoupille. Ce que je ne ferai pas. Suka sait me canaliser plus que ne sait le faire moi-même. Enroulant ses doigts aux miens, elle m’attire vers un corridor adjacent à la pièce commune. Une fois que nous sommes enfin seuls, ma respiration se calme. Nous déambulons de longues secondes dans ce couloir dans lequel de nombreux chiffres se suivent placardés sur les murs. Je suppose que ce sont des numéros de chambre. Enfin, Nadejda s’arrête devant le 1511. Elle lâche ma main et récupère une

clé qui pendouillait autour de son cou. Le déclic se fait entendre avant qu'elle n'abaisse la poignée.

— Vas-y, dit-elle en m'invitant à entrer dans la pièce lugubre.

D'un regard circulaire, j'étudie ce qui m'entoure tandis qu'elle claque la porte dans mon dos. Le nécessaire y est. Un lit, une douche, un w.c. et une plaque de cuisson.

— Bienvenue chez moi.

Une lueur de fierté brille dans son regard quand elle tourne sur elle-même.

— Comment as-tu pu venir ici sans te faire remarquer ?

— Je suis maline, ricane Nadejda en libérant Staline de sa caisse. Vas-y mon chat, sors.

Elle câline son animal d'une caresse tendre avant de se redresser et de venir entourer ses bras autour de ma taille.

— C'était qui pour toi ?

Je sais à qui elle fait référence, mais je soupire et pince mes lèvres.

— Il va falloir m'expliquer si tu veux que je puisse t'aider.

— Je n'ai pas besoin d'aide, la repoussé-je en posant mes paumes sur sa poitrine.

C'est sans compter sur la ténacité de cette nana qui n'a peur de rien, et surtout pas de moi. Elle enlève mes doigts et reprend sa place contre mon torse.

— Je me fiche que tu penses en avoir besoin ou pas. Je te dis que tu dois me donner les informations manquantes pour me positionner. Si on doit buter ce type pour te libérer, on le fera. Je le ferai.

Incroyable. Elle est tout bonnement incroyable. En écho à ses gestes, je la presse contre moi et inspire une grande bouffée d'air dans sa chevelure

blonde. Son effluve doux vient titiller mes sens, j'aime tellement cette odeur.

— C'était le Kapitan Swarov.

Je sais qu'elle ne peut pas comprendre. Mais j'ai besoin de remettre tout en place dans ma tête.

— Il gérait l'orphelinat dans lequel j'ai atterri à la mort de mes parents.

Tous ces souvenirs me chamboulent, me donnent la nausée. Mais je reprends quand même. *Ne pas me laisser dépasser par des émotions.*

— Il n'y a pas une nuit où il ne m'a pas battu.

Je peux sentir son souffle se couper contre ma poitrine qui s'emballe à la remémoration de ces moments douloureux.

— C'était un jeu pour lui. Me dominer, de quelques manières que ce soit, était son leitmotiv. Je pense qu'il se levait le matin dans l'espoir de voler un peu plus de mon âme.

Je crispe mes mâchoires. *J'ai mal, putain !* Mon palpitant prend un rythme erratique dans mon carcan fait de chair et d'os.

— Il m'a...

Ma phrase s'étouffe dans ma bouche, je n'arrive pas à mettre les mots dessus. Je n'ai jamais dit ce que je m'apprête à dire tout haut.

— Il m'a violé...

Cette fois, je flanche, n'arrive plus à garder cette rage en moi. Mes mains, bien que fourrées dans la tignasse bouclée de Nadejda, se mettent à trembler. Je ressens encore cette brûlure envahir mes chairs, salissant mon antre et piétinant ma fierté, ma vie.

— Je vais lui faire bouffer ses couilles, crache celle qui partage désormais le plus sombre de mes secrets.

— Tout comme je ferai la même chose à ton oncle, lui réponds-je en chuchotant.

— Je suis sérieuse S.

Elle se recule, visse son regard océan au mien et vient panser mes plaies béantes en une fraction de seconde. Pourquoi ? Parce que je n’y lis aucune pitié, juste une flamme de haine qui danse dans ses iris.

— Je ne suis pas un homme avec une force décuplée par les entraînements, mais je suis intelligente, je suis assez douée pour manipuler et faire ce que je veux des gens.

L’entendre dire cela me fait douter un instant. *Et si elle me manipulait aussi ?*

— Oublie ça. Pas toi.

C’est étrange, cette façon qu’elle a de lire en moi comme dans un livre ouvert.

— Lui, par contre, je vais le détruire. Je te le promets. Je comprends mieux pourquoi il tenait tant à te voir. Il voulait te marquer au fer rouge, te montrer qu’il était encore dans les parages. Mais je ne le laisserai pas faire.

— Je le ferai moi-même. Mon souhait de plus précieux est de le voir croupir dans son sang, qu’il se noie dans son hémoglobine, qu’il crève en voyant mon visage.

— Comme tu veux, mais sache que je ne te lâcherai pas.

L’étau qui comprimait ma poitrine se dissipe lentement. Elle vient de me donner la force d’avancer sans m’enfoncer dans mes ténèbres, sans glisser en Enfer. Alors que je presse mes paupières pour effacer l’image de l’homme qui a vieilli, mais qui reste bel et bien ce monstre machiavélique, les doigts de Nadejda glissent le long de mon abdomen pour venir se glisser sous l’élastique de mon futsal. Je rouvre les yeux et la découvre concentrée à la tâche.

— Je t’ai promis de te faire oublier...

La moue goguenarde qui habille ses traits me donne instantanément la trique. Ma queue se tend alors qu'elle glisse et s'agenouille à la hauteur de ma hampe. Cette fois, mon cœur cogne fort, mais de désir. Je vais mourir de cette envie de la posséder encore et encore. Je ne pense pas me lasser un jour de cette fille. Tout en abaissant mon survêtement, elle ancre ses yeux puissants aux miens. Un râle s'échappe de ma gorge.

— Suce-moi, lui ordonné-je dans un souffle.

— Tu crois que j'allais faire une belote ? s'amuse-t-elle de ma répartie.

Mêlant le geste à la parole, elle extirpe enfin cette barre rigide qui manquait cruellement de place. Alors que mon sexe tressaute comme un ressort, il continue d'enfler entre ses doigts habiles. Détournant ses iris envoûtants des miennes, elle focalise son attention sur ma proéminence en léchant ses lèvres.

— Hm...

Comme si cette petite démonsse allait dévorer une glace, elle l'observe et la fait glisser contre sa paume avant de fermer les paupières et d'ouvrir la bouche. Joueuse, Nadejda ne m'engloutit pas la queue, mais la découvre en faisant glisser sa langue sur toute ma longueur. De légers gémissements meurent dans sa gorge quand, enfin, elle pose ses lèvres pulpeuses de part et d'autre de mon membre tendu à l'extrême.

— Putain ! grogné-je en basculant ma tête en arrière.

De mes mains, j'appuie sur l'arrière de son crâne pour la guider dans ses mouvements. Les bruits de succion mêlés à ceux de mon bassin qui cogne contre sa bouche me font tout oublier. En cet instant, il n'y a plus qu'elle et moi. Je me laisse aller et savoure ce pur moment d'extase. Des vas et viens rapides me font perdre toute notion de temps et d'espace, je ne suis plus que sensations. Le souffle erratique, le sang pulsant rapidement dans mes veines, je respire comme un animal et me concentre sur

l'humidité de sa langue lovant mon phallus comme personne ne l'avait jamais fait. Étonnamment, je ne veux pas la salir, je ne veux pas me répandre dans sa gorge, alors j'enroule mes doigts dans ses boucles et l'aide à se relever. C'est bien la première fois qu'elle obtempère sans râler. Une fois à ma hauteur, je peux découvrir son visage déformé par le désir.

— Je veux te baiser Suka.

Un éclat de rire vient fendre le silence de la pièce. Ce rire, c'est le sien. Cette femme me surprend une fois de plus en posant sa paume sur ma joue.

— Quel romantisme S !

Ce son est agréable, mais je ne sais pas comment agir. Je plisse les yeux et tente de fouiller son esprit.

— Je vais te faire l'amour. Je ne veux pas te baiser. Pas aujourd'hui.

D'une intonation sensuelle, elle me déroute un peu plus. *Je ne sais pas faire ça moi.*

— Je vais t'apprendre, m'explique-t-elle sans même que les mots sortent de ma bouche.

Dans un soupir, je presse ma joue sur sa main et ferme les yeux.

— Montre-moi Suka.

Chapitre 27

Les yeux rivés sur cette femme qui me domine par son aura particulière, je ne bouge pas. Elle recule, prend le temps de me détailler avant de se défaire de son manteau. Agissant comme son ombre, je fais de même et le jette au sol quand elle attrape son pull pour le faire passer par-dessus sa tête. Encore une fois, je me comporte de la même manière. La tension qui nous enrobe est non seulement électrique, mais également magnétique. Tout nous lie, je le sais, je le sens dans mes tripes. Sous le joug de son ensorcellement, je continue de me déshabiller au rythme de son effeuillage sensuel. Mon organe vital s'affole dans mon thorax quand je la découvre habillée d'un soutien-gorge en dentelle rouge et son tanga assorti. Si on devait personnifier la décadence, ce serait cette fille, en cet instant. Je garde toujours nos prunelles ancrées et m'avance en tendant ma main vers elle. De la pulpe de mes doigts, je caresse sa peau douce et brûlante. C'est comme si je la voyais pour la première fois. Je la vois, elle, son être, son âme. Elle se met à nu, abaisse ses armes, me donne une parcelle d'elle en s'exposant à moi de la sorte. Je ne parle pas de sa nudité, mais de ce qui émane de sa personne. Un lien indéfectible et immuable est en train de se tisser entre nous, comme une toile d'araignée. Fil de soie après fil de soie, elle s'arrime à moi comme je m'arrime à elle. Aimanté par sa grâce, je viens englober ses seins ronds de mes larges paumes et poser mes lèvres sur sa gorge diaphane. Il m'est impossible de réprimer mon envie de la mordre, alors j'enfonce mes dents dans sa chair tendre. Un petit cri s'échappe de ses lèvres quand je la libère de mon emprise animale.

Libérant ses globes laiteux, je laisse à présent mes doigts caresser son ventre musclé et les glisse à l'intérieur de sa culotte transparente. Avant de

me concentrer sur son fourreau serré, je titille son mont de Vénus et la fais monter en pression. Collant son corps au mien, elle resserre ses cuisses pour emprisonner mes doigts en elle.

— Allonge-toi sur le lit.

D’abord désarçonné par son ordre, je m’exécute finalement et libère son pubis. Installé sur le matelas, je place mes bras sous ma tête dans l’attente de celle qui me met à sa merci. Incapable de détourner mon regard de ce corps de déesse, je reste en apnée quand Nadejda dégrafe son soutien-gorge et rend la liberté à ses seins ronds. Je ne peux réprimer le tressautement de ma queue qui n’a plus qu’un objectif, pénétrer son intimité. Lentement, tout en m’envoyant des œillades salaces, elle coince ses pouces dans l’élastique de sa petite culotte et se tourne pour me laisser découvrir son magnifique fessier. Se penchant en avant, elle baisse enfin ce minuscule bout de tissu qui dissimulait ses formes voluptueuses. En apoplexie, je me redresse sur mes coudes pour ne rater aucun détail du spectacle qu’elle me propose. Déglutissant avec difficulté la salive qui reste coincée dans ma trachée, je trépigne d’impatience. Je ressens en cet instant la même palpitation que lors de mon premier meurtre. Cette fille a le don de me faire sentir vivant, puissant, unique. Je mords ma lèvre et gronde de ce désir inassouvi quand, enfin, elle pivote et m’offre sa nudité parfaite. Si je devais perdre la vie, je voudrais garder cette image encrée sous mes paupières avant de m’envoler vers les cieux, ou plutôt l’Enfer en ce qui me concerne. Ondulant exagérément des hanches, elle s’avance vers le lit qui m’accueille. La puissance de ses yeux qui glissent sur mes muscles bandés me rend tout chose. C’est comme si je pouvais sentir la caresse de ses iris sur ma peau alors qu’elle ne me touche même pas.

— Tu es prêt, S ?

— Pour toi, toujours Suka...

Ce sobriquet qui à la base n'était qu'une moquerie prend tout son sens quand je la vois ourler sa bouche pulpeuse et l'étirer en un sourire affectueux.

— Je dois être la pire des idiots pour aimer que tu m'appelles de la sorte...

— Non, tu sais juste que c'est toi et moi. Juste toi et moi, répété-je en chuchotant avant d'attraper ses hanches pour l'attirer un peu plus près.

Ma patience a atteint ses limites, je bande tellement pour elle que c'en est douloureux. Souriant franchement, elle s'assied finalement sur mon bassin qui se frotte à son intimité. Prisonnière de mes paumes, je m'agrippe à elle comme si la lâcher pouvait me faire couler.

— Tu me laisses faire S, d'accord ?

Bien que n'ayant pas l'habitude d'être guidé, je hoche la tête tout en risquant un regard vers ce visage qui me surplombe. Mon cœur pulse si puissamment que je me demande s'il ne va pas finir par s'arrêter. Comme si elle le savait, Nadejda pose sa paume sur mon pectoral et sent que mon organe s'affole pour elle. Sans me laisser le choix, elle retire ma main de son flanc et l'installe sur son palpitant.

— Moi aussi... chuchote-t-elle alors que son souffle s'accélère.

Entre elle et moi, il n'y a pas besoin de mots. On se comprend par les actes. Bougeant sur ma hampe dressée, je peux sentir son humidité couler sur mon membre. Je me retiens de l'empaler, mais je lui fais confiance et me contente de gronder entre mes lèvres.

— Sois patient. C'est encore meilleur quand on savoure le moment.

Entendre ces mots me crispe instantanément. Je ne veux pas l'imaginer agir de la sorte avec un autre. Elle doit le capter puisqu'elle vient capturer ma bouche de la sienne. Un ballet sensuel commence entre nos langues qui se cherchent, se taquinent, se cajolent. Je n'aime pas ce sentiment

désagréable et inconnu logé insidieusement dans ma poitrine. *De la jalousie ?* S'écartant de moi, elle pose ses lèvres contre mon oreille.

— Il n'y a que toi. Rien que toi.

Mais comment peut-elle toujours savoir ce que je pense ?

— Je ne veux pas t'imaginer avec une autre. Tu es à moi S. Tu m'entends ? reprend-elle sur le ton de la confiance. Tu es à moi, et je suis à toi.

Cette déclaration agit comme un pansement sur mes doutes.

— Oui, tu es à moi, confirmé-je.

Stop pant ses ondulations sur mes hanches, elle attend.

— Et je suis à toi.

Se redressant, un sourire victorieux peint sur ses traits, elle saisit ma barre de chair entre ses doigts et la frotte contre son fourreau serré. Ce geste fait monter la pression dans le bas de mon ventre, ma patience s'étirole un peu plus encore. Comme si elle lisait dans mon esprit, elle enfonce mon phallus jusqu'à la garde dans son puits de plaisir. Un grognement bestial, primaire, s'échappe de ma gorge.

— Putain...

Les yeux voilés par un désir fulgurant, je reste focalisé sur elle, rien qu'elle, même quand elle bouge et danse sur ma queue. Lentement, tout en douceur, elle monte et descend sur moi, faisant coulisser mon membre dans ses profondeurs humides. Cette sensation est unique. C'est la première fois de ma vie que je ne suis pas face au dos d'une femme pour la prendre sauvagement. Aujourd'hui, je m'unis, je me fonds en elle, comme je ne l'avais jamais fait. Nous sommes une seule entité dans cet acte différent de mes habitudes, mais si bon.

Une danse lascive se joue entre nous au rythme de nos gémissements. Je me sers de mes mains pour l'aider à monter et descendre sur moi. Notre

cadence s'accélère, des fourmillements viennent frétiller dans le bas de mon dos. Ce sont les prémices de l'orgasme qui s'annoncent. Une vague de frissons remonte mon échine pour enrober ma boîte crânienne. Je fixe cette femme sublime qui bascule sa tête en arrière et fait danser sa poitrine de plus en plus vite. Son visage est déformé par le plaisir. Ses longs cheveux caressent mes testicules et stimulent mes sens. Je suis au bord de la rupture, mais je ne lâcherai pas ma partenaire avant qu'elle aussi n'atteigne le septième ciel. C'est nouveau pour moi de penser au plaisir de ma partenaire, mais pas désagréable pour autant. Mes entrailles sont malmenées, mon être tout entier découvre ces sentiments naissants. Les mouvements de Nadejda deviennent irréguliers, elle est proche du gouffre. Je bascule mon bassin plus en avant pour stimuler son clitoris et la laisser bouger comme elle en a besoin. Alors qu'elle pose ses mains derrière elle, sur mes cuisses, elle crie son plaisir qui la submerge. Ses parois se contractent autour de moi et me donnent le signal. Je me laisse aller et éjacule par longs jets brûlants au creux de ses reins.

Immobile de longues secondes, je presse mes paupières l'une contre l'autre et savoure le temps qui s'arrête. Seul le bruit de nos respirations saccadées vient briser ce silence apaisant. Je la découvre me détailler en mordillant sa lèvre inférieure lorsque je rouvre enfin mes yeux. Si je devais ne garder qu'un souvenir de mon existence, ce serait elle, maintenant, dans cet état. Elle est échevelée, les joues rosies, les mains tremblantes, les prunelles perdues dans le vide, mais elle n'a jamais été aussi magnifique. Comme aimanté, je me redresse et viens la chercher pour la plaquer contre mon torse. Telle une poupée de chiffon, épuisée, elle se love au creux de mes bras. De mon côté, je me contente de caresser ses boucles douces et d'inspirer son odeur unique mélangée à celle du sexe. Je voudrais ne jamais avoir à affronter la noirceur de notre avenir, mais préférerais rester bloqué

ici, dans cette bulle voluptueuse. Tous deux murés dans notre cocon apaisant, un miaulement vient faire éclater notre nuage rassurant. Staline grimpe sur le lit et monte sur le dos de sa maîtresse. Maintenant posé sur sa tête, il pousse mes doigts de son museau humide pour que je le caresse. Surpris par cette bestiole, je m'immobilise.

— Tu peux le toucher, ricane-t-elle alors que ma main est restée en l'air. Staline, contrairement à son homonyme, n'a jamais tué personne.

Soupirant face à sa blague pourrie, je caresse finalement le pelage doux du chat. Tous les trois, collés les uns aux autres, j'ai comme l'impression que rien ni personne ne peut plus nous atteindre. Finalement, ne plus être seul n'est pas si désagréable.

Chapitre 28

Prêt à affronter la réalité, je me rhabille en silence alors que le beau cul de Nadejda se trémousse sous la douche. Bien qu'ayant profité de son corps, je ne suis pas repu d'elle. *Et je ne le serais probablement jamais.* Alors que j'enfile mon t-shirt, je ne détourne pas le regard de cette déesse qui ondule des hanches tout en se savonnant. Je profite qu'elle soit dos à moi pour saisir mon flingue dans mon sac, mon yo-yo et une lame. Je fourre le tout dans mon pantalon et m'éclipse comme une ombre furtive en positionnant ma veste sur mes épaules. Je dois régler mes comptes avec l'enflure qui a malmené mon enfance, et je dois le faire seul. Une fois dans le couloir, je prends une minute pour observer un peu mieux l'environnement qui m'entoure. Je ne sais pas où je fous les pieds, donc analyser mon champ de bataille est la base de ma réussite. Un couple avance dans ma direction, déboulant de nulle part. Tout en me dévisageant, ils me frôlent et continuent leur chemin. Ces visages durs et sans expressions semblent être ceux de soldats prêts à entrer en guerre. *C'est étrange.* Il m'est difficile de savoir comment me positionner dans ce milieu qui me semble aussi aimable qu'hostile. Je canalise ma respiration, me concentre sur moi-même pour être prêt à découvrir les lieux. Tout en mettant ma capuche sur mon crâne, je baisse la tête et fourre mes mains dans mes poches. D'apparence, je fixe mes pieds, mais en réalité, je scrute chaque détail qui pourrait m'être utile et reprends le chemin inverse de notre arrivée dans la chambre. Si je me repère bien, je devrais tourner à droite, puis à gauche, et plonger à nouveau dans la fourmilière qui a accueilli mon entrée dans ce monde souterrain. Alors que je croise régulièrement du monde, je me contente de garder la tête basse. Il est hors

de question que je sois reconnu par qui que ce soit qui saurait m'identifier. Tel un prédateur furtif, je me faufile entre les corps qui ne me remarquent qu'à peine.

Enfin de retour dans le hall principal, je prends une grande bouffée d'oxygène et redresse les épaules. Je remonte ma veste sur le bas de mon visage et abaisse ma capuche un de manière à ne laisser apparaître que le mince filet de mes yeux perçants. Protégé comme je le peux, je scrute l'immense salle qui grouille de personnages éclectiques. On y trouve toute sorte de gens, c'est très particulier et déstabilisant ce qui se dégage de ce lieu. La population, bien que venant de différents horizons, possède a priori un seul objectif commun : démanteler ce réseau qui détruit le monde petit à petit. Je ne sais pas dans quoi je fous les pieds, mais une chose est sûre, j'ai confiance en Nadejda, et je la crois pour toutes ces atrocités dont elle m'a parlé. Imaginer des gosses se faire tuer pour satisfaire les besoins horribles des richoux de la société me donne la gerbe. *Comment peut-on aimer boire le sang de quelqu'un ? D'un enfant qui plus est.* Bien qu'étant moi-même abîmé psychologiquement, je ne me verrais pas en arriver à ce stade. Pour en faire un élixir de jeunesse en plus. *Putain, mais qu'ils sont tarés !* Une rage sourde vient se loger dans mes entrailles. C'est exactement ce dont j'avais besoin pour me donner la force d'affronter le monstre qui s'est tapi dans ma tête de trop longues nuits. À cause de lui, ou plutôt, grâce à lui, j'ai construit chaque parcelle de mon âme pour devenir cet être sanguinaire sans conscience. *Sauf avec elle.* J'ai mûri trop vite, mal certes, mais je suis tel que je suis aujourd'hui, on ne me changera pas.

Dans l'espoir de trouver cet homme immonde rapidement, je fouille les environs du regard et pose mes yeux sur la place vide de ce bar où le Kapitan posait son cul il y a quelques minutes. *Fais chier !* Je m'avance malgré tout vers le troquet où de nombreuses tables désertes trônent face à

moi. Alors que je souffle exagérément et pivote pour longer les autres boutiques de première nécessité, une voix agaçante lève un voile de frisson sur mon épiderme. Déjà à fleur de peau, je penche la tête et tends l'oreille.

— Vous êtes sûr que c'est bien lui ?

— Je le reconnaîtrais entre mille, répond l'homme que je cherchais il y a encore une petite seconde.

Que foutent ces deux glands ensemble ? Un grondement animal vient se bloquer dans ma gorge. Je serre les poings dans mon futaal et reste dans l'ombre d'un poteau pour mieux les écouter.

— Il est avec elle ? demande celui qui m'horripile depuis notre première rencontre.

— Évidemment, gronde le Kapitan Swarov. Il n'y a qu'elle pour pouvoir le dompter aussi facilement.

Je rêve où ils parlent de moi et de Nadejda ? Rester immobile et silencieux devient de plus en plus difficile. Mon sang bouillonne, mes oreilles sifflent, mes organes s'enflamment. *Je vais les buter. Tous les deux.* Pressant mes mâchoires avec hargne, je respire difficilement, comme un taureau après une corrida.

— Et vous pensez qu'il peut se ranger de notre côté ? Nous avons besoin de lui.

Inclinant ma tête un peu plus sur mon épaule, je fronce les sourcils. *Ah oui ? Ils ont besoin de moi ? Et pourquoi donc ?*

— C'est le seul qui sache ce qui se passe à l'intérieur de cette école. Nous avons le Major, mais il a disparu, reprend le Kapitan en répondant sans le savoir à mes interrogations silencieuses.

Le Major aurait donc réellement mis les voiles. *Intéressant.* Je plaque mon dos contre le mur froid et calme les battements erratiques de mon cœur. Il faut absolument que je comprenne ce qu'ils attendent de moi. Et

surtout, si je peux sincèrement avoir confiance en cette fille qui me fait tourner la tête. Je la tuerais si elle était une traîtresse. Malgré ce qu'elle éveille dans mon être malgré moi, je n'aurais aucun scrupule, pas un seul. Mais j'aimerais éviter d'en arriver là. Quand on parle du loup... Nadejda fait une entrée fracassante auprès de celui que je déteste dans chaque parcelle de mon organisme. Les cheveux dégoulinants, le visage rouge de colère, elle court jusqu'à l'homme qui m'a violé, soumis. Habillée d'un jean et d'un de mes sweats, elle agrippe le col du Kapitan et colle son front sur le sien.

— Il est où ? Réponds-moi fils de pute, ou je te crève.

Un sourire naît au coin de mes lèvres. J'ai ma réponse à son sujet. Soulagé une bonne fois pour toutes, je sens ma queue se tendre dans mon froc en la découvrant si violente. Nadejda pose sa paume sur l'entrejambe du prédateur sexuel et presse ses burnes alors qu'il grimace de douleur.

— Je viens de te poser une question, enfoiré !

Blême, l'homme bafouille alors qu'une perle de sueur coule sur son front.

— Lâche-le ma puce, tente de la calmer Machin.

Machin, le retour. Savoir qu'il la touche me rend presque plus dingue que de savoir l'autre connard dans la même pièce que moi. *Elle est à moi. Rien qu'à moi.* Le regard furieux qu'elle lui lance me soulage un instant.

— Dégage ta main toi ! Je t'ai déjà prévenu la dernière fois de ne plus jamais poser tes sales pattes sur moi !

Un sentiment gonfle dans ma poitrine. Un putain de sentiment de fierté. Bien décidé à rester dans l'ombre, je croise mes bras sur mon torse dans l'attente de la suite des événements. Comme si Nadejda brûlait sa paume, Machin la retire vivement et la frotte sur ses cuisses.

— Tu vois que tu comprends parfois tête de nœud, gronde-t-elle en reportant son attention sur celui qui suffoque en face d'elle.

Il était plus virulent quand il avait des années de moins ce bâtard. Elle domine ces deux types, et j'aime fichtrement ça. Mon membre tressaute dans mon caleçon quand elle comprime un peu plus fort le paquet probablement défraîchi du gardien de l'orphelinat de mon enfance.

— Si tu l'as vu, je veux savoir où il est, grince-t-elle des dents.

Il hoche la tête de droite à gauche alors que de la transpiration coule de plus en plus sur son visage bouffi.

— Je ne l'ai pas revu depuis tout à l'heure, bafouille-t-il enfin.

Elle ne le relâche pas pour autant, mais avance sa bouche vers son oreille et lui murmure des paroles inaudibles de ma place. Les traits de son interlocuteur se figent dans une moue choquée. Elle lui assène une dernière pression entre ses jambes avant de le libérer en reculant. Son index pointé sur les deux hommes, elle ne décolère pas. Je crois que je ne l'ai jamais vue aussi bandante qu'en cet instant hors du temps.

– Toi ! crie-t-elle en montrant Machin. Ne t'approche plus de moi. C'était purement stratégique notre relation, tu me dégoûtes. Tu as failli nous faire repérer avec tes conneries.

Le type ne bronche pas et baisse le regard.

— Et toi, reste dans les environs, avec S nous avons à te parler.

Voir la pomme d'Adam remonter et descendre difficilement dans sa trachée me pousse à me montrer.

— Et si on avait cette conversation maintenant ? demandé-je en m'avançant vers le trio improbable.

À l'entente de ma voix rauque, celle qui malmène mon organe vital malgré moi se retourne et soude ses yeux aux miens. Je peux y lire le soulagement et bien d'autres émotions que je n'arrive pas à analyser. Prise

d'un élan imprévu, elle fonce sur moi, enroule ses bras autour de ma nuque avant de me voler un baiser. Perdu dans cette étreinte surprise, je caresse sa langue de la mienne comme si nous étions seuls au monde. En s'éloignant de ma bouche, elle rapproche ses lèvres de mon lobe.

— J'ai cru que tu étais parti... murmure-t-elle dans un souffle.

— Pas sans toi Suka. Mais je voulais régler le problème avec...

Elle ne me laisse pas le temps de finir ma phrase qu'elle mordille mon oreille sensible.

— Suka...

— Ça m'excite Mudak... On s'en occupe tous les deux s'il te plaît ?

Ne résistant pas à sa demande alléchante, je réponds à la positive en posant ma paume sur son sein rebondi.

— Allez, viens, allons donner une petite leçon à ce cher Kapitan qui tente de se barrer.

Je peux voir le dos de l'homme qui prend la fuite en toute discrétion. Mais c'est sans compter sur ma rapidité. Je décale Nadejda et intercepte celui qui va subir les foudres de mon courroux. Les doigts enroulés sur le col de sa veste, je le tire en arrière.

— Tutut... Pas si vite mon Kapitan. Le jeu vient de prendre fin. Maintenant, on va voir qui de nous deux est le plus fort.

Sortant mon flingue de l'arrière de mon pantalon, je le coince au milieu de ses reins et presse l'arme avec vigueur.

— Suis-moi et boucle-la, lui ordonné-je alors que la petite bonne femme qui m'accompagne sourit de toutes ses dents.

Elle semble encore plus excitée que moi. Sautillant comme une gamine, elle tape dans ses mains et se penche vers nous.

— On y va, suivez-moi messieurs.

Alors que je m'éloigne, je me retourne une dernière fois vers Machin.

— Je ne t’oublie pas toi. Une promesse est une promesse, lui balancé-je avec un clin d’œil.

Changeant de couleur, il recule et bouscule une chaise sur son passage en prenant la fuite. *Cours connard, je te trouverais.*

OceanofPDF.com

Chapitre 29

Alors que je garde le Kapitan contre mon torse, je calque mes pas sur ceux de Nadejda qui s'éloigne de la zone publique. Cette fois, elle m'emmène à sa suite dans un nouveau couloir encore inconnu pour moi. Je ne sais pas comment elle a trouvé la possibilité de venir fouiner ici avec des gardes collés à son cul toute la journée, mais une chose est sûre, elle sait ce qu'elle fait. J'ai tellement de choses à lui demander que je ne sais même plus par où commencer. Cette nana possède tellement de zones mystérieuses que je ne pense pas tout connaître d'elle un jour.

— Qu'est-ce que tu fiches ici, toi qui nous maltraitais à ta guise ? Je ne vois pas en quoi ta présence dans cette rébellion est utile et légitime.

Sentir ce corps flasque contre mon anatomie me donne la nausée. Une vague de bile brûlante remonte dans mon œsophage. Tant de nuits à le craindre, à sentir son souffle sur ma nuque, sa matraque frapper mon enveloppe charnelle... J'ai rêvé ce moment où je me vengerais, et je suis à deux doigts d'y arriver, de le faire plier comme un roseau jusqu'à le briser et l'émietter, comme il l'a fait pour moi. N'ayant en réponse à ma question que son silence, c'est ma partenaire qui ouvre la bouche sans se retourner.

— Il nous a dit avoir changé, avoir eu un électrochoc quand on lui a demandé de tuer les enfants, soupire-t-elle. Et comme des cons, on y a cru avec Anton, le chef de notre association.

Elle se retourne et étire sa bouche dans un demi-sourire.

— Mais bon, on va remédier à ça ! Pas de traître ni de putain de violeurs dans notre équipe.

Entendre ce mot contracte tous mes muscles. *Violeur*... C'est impossible pour mon esprit de dur à cuire de poser un nom sur ce que j'ai vécu. Je suis

une victime comme le dit si bien celle qui a repris son ascension dans le couloir adjacent à la pièce de vie. J'ai du mal avec ça, je n'arrive pas à me placer dans cette catégorie. D'ailleurs, pourquoi mettre des gens dans des cases ? Je suis moi, point barre. Mais lui, ce fils de pute que je tiens contre moi est un vrai prédateur, et je compte bien lui faire payer l'addition. Juste pour le plaisir de le dominer, je lui assène une tape derrière la tête et me penche vers son oreille.

— Tu vas voir ce que ça fait d'être de l'autre côté, j'espère que tu es prêt ? Parce que, en ce qui me concerne, je suis tout excité à l'idée de te démolir...

Je me redresse et appuie plus fort mon flingue contre sa colonne alors que je peux apercevoir une nuée de picots sur son épiderme. Il a la trouille. *Parfait.*

— Moi aussi je suis tout excitée, surenchérit Nadejda en pivotant dans ma direction et en levant ses pouces.

Elle est cinglée, mais bon sang que j'aime ça. Je me sens moins seul de l'avoir à mes côtés, de sentir que quelqu'un est dans le même état d'esprit que moi. *Aussi fêlé.* Concentré sur ce que je vais bien pouvoir faire à cet enfoiré, je garde le silence. Et si je lui arrachais les dents ? Ou les ongles, j'aime bien les ongles... mais je n'ai pas de matos.

— Tu as de quoi bricoler ? demandé-je à la fille qui saute plus qu'elle ne marche devant moi.

Marquant une pause, elle pose son index sur son menton, se retourne vers moi et plisse ses yeux.

— Hm... Je vais voir ce que je peux trouver. Attends-moi ici.

Je l'observe faire demi-tour et s'éloigner en trotinant. Je profite de cet instant avec le Kapitan pour enrouler mes doigts libres sur sa gorge.

— Je te préviens, je vais te faire souffrir.

Il tressaute, se tend et je peux presque sentir la peur s'infiltrer dans mes narines. Je presse mes paupières l'une contre l'autre et inspire cet effluve particulier qui nourrit mon être. Une personne lambda ne peut pas connaître les nuances olfactives de ce que dégage un humain qui est mort de frousse, moi je le sais. Je me délecte de cette émotion qui transpire de celui qui va mourir de ma main. Ce n'est pas une supposition, c'est un fait. Je vais le tuer. Je vais sortir ses organes un à un, jusqu'à tenir son cœur entre mes mains et l'écraser entre mes doigts. D'ailleurs, si je peux ressentir cette sensation, c'est qu'il en est conscient. Il pourrait tenter de se barrer, mais tout comme il est au courant que son heure approche, il sait que c'est peine perdue, que je le rattraperai, où qu'il aille.

— Je ne suis plus cet homme Stanislav, tente-t-il pourtant de se justifier.

Deux choses qu'il n'aurait jamais dû prononcer. Mon prénom, enfin celui de ce gosse mort depuis des années. Et cette ineptie qu'il ose me balancer à la tronche. Personne ne peut changer à ce point. J'en suis le meilleur exemple. Je serais toujours un tueur, ça coule dans mes veines, c'est ce qui construit chaque cellule de mon ADN. Mon souffle s'accélère, je resserre ma prise sur sa trachée. J'espère qu'elle va se dépêcher, je suis à deux doigts de lui faire craquer la nuque et de l'abandonner sur le sol glacé. Reprenant une grande inspiration, je relève mes phalanges une à une et viens me poster à ma place derrière son dos. *Je ne dois pas le finir si facilement.*

Le temps s'écoule lentement quand enfin la silhouette de celle que j'attendais se dessine dans la pénombre. Je respire mieux. D'autant plus quand je découvre une mallette de bricolage pendre le long de sa jambe. Fière de sa trouvaille, elle l'agite devant ses yeux.

— C'est qui la meilleure ?

Je ne lui réponds que par un sourire en secouant la tête de droite à gauche. *Elle est marrante.*

— Allez, on y est presque. D'ailleurs, j'ai pensé à tout, reprend-elle en se dandinant.

Tout en poussant le Kapitan qui tremble devant moi, je me demande à quoi elle fait référence.

— J'ai prévu de la bâche, m'annonce-t-elle fièrement en secouant la caisse à outils.

Parfaite, elle est parfaite. À mon habitude, je lui réponds par un grognement qu'elle comprend sans même se retourner. Mon cœur tambourine dans ma poitrine, je suis au bord de l'explosion. J'ai hâte de lui démonter sa gueule de connard.

— On est arrivé.

Positionnée devant la dernière porte au fond du couloir, Nadejda se retourne et penche sa tête sur son épaule.

— Alors, prêt S ? On lui démonte la tronche tous les deux ?

— Je te laisserais t'amuser un peu, mais c'est moi qui le finis, lui réponds-je comme si le principal intéressé n'était pas là à frissonner sous mes doigts.

— Trop bien !

Elle abaisse la poignée et m'invite à entrer dans la pièce obscure du plat de sa main. Lorsque j'appuie sur l'interrupteur, je découvre une chaise solitaire installée au milieu.

— Elle sert à quoi cette chambre en temps normal ?

— À faire ce qu'on s'apprête à faire. Les murs sont capitonnés, personne n'entendra les cris, ni ne posera de questions. Il y a une équipe de nettoyeurs, mais j'ai préféré leur faciliter la tâche en protégeant les sols.

J'installe Swarov sur la chaise, range mon revolver dans ma ceinture et pose mes paumes sur ses épaules pour le maintenir en place.

— Il va vraiment falloir m'en dire plus Suka. Je ne pige pas ce que je dois faire exactement ni qui est qui. C'est trop flou pour moi.

— C'est prévu, répond-elle simplement en posant la caisse par terre et en l'ouvrant. Après en avoir fini avec lui, on ira rencontrer Anton. Il pourra tout t'expliquer.

— Parfait. Installe la bâche.

Sans sourciller à mes ordres, elle déroule minutieusement le plastique sur le béton. Sa tâche terminée, Nadejda se redresse et coince ses poings sur ses hanches. Les joues rougies par l'excitation, je l'observe un instant avant d'enfin lâcher ma proie. *Bordel qu'elle est belle.* Mes iris caressent son visage angélique, je me perds dans son regard puissant qui est le seul à me faire vibrer de la tête aux pieds. J'ai l'impression que seule elle saura me maintenir à flot sans couler dans les profondeurs de ma noirceur. Ce constat me perturbe, je suis un cavalier seul, et devoir conjuguer avec une femme n'était pas prévu au programme.

— Va choisir ton instrument, souffle-t-elle en fouillant mon âme de ses prunelles.

Ces mots me galvanisent, me faisant oublier mes tourments intérieurs. Je relâche le Kapitan et me dirige vers la boîte ouverte. Je pourrais prendre mon yo-yo, mais j'ai trop envie de m'amuser. Je vais commencer par l'attacher, il risque de se débattre. Lentement, je fais glisser la cordelette posée au milieu des outils entre mes doigts, et viens ligoter ses pieds aux barreaux. Je plonge mon regard océan dans ceux de celui qui aura eu l'ascendant sur moi durant trop de temps. Une grimace déforme son visage ridé alors que j'habille le mien d'un sourire machiavélique. Je me transforme, mute. Une vague de chaleur enrobe mon organisme, je rugis

comme le monstre que je suis et me tourne enfin pour aller chercher mon premier outil. Mes doigts glissent sur les pinces pour les analyser une à une. Je choisis la plus petite, la coince sur ma paume et la presse avec vigueur. Nadejda, qui est logé dans un coin de la pièce, analyse chacun de mes gestes et me dévore des yeux en mordillant sa lèvre inférieure. Une tension flotte dans l'air, j'ai envie de l'impressionner, lui montrer ce que j'ai dans le bide. Je m'accroupis et pose les bras ballants du Kapitan sur ses genoux qui s'agitent.

— Je ne voulais pas te faire de mal Stanislav...

Enculé de merde ! Je jette ma tête en arrière et crispe mes molaires en grognant comme un ours. Je saisis une de ses mains et coince le bec de ma pince entre l'ongle et la pulpe de son pouce.

— Tu ne voulais pas fourrer ta queue dans mon cul connard ? hurlé-je sans fioriture et en tirant d'un coup sec.

Comme si je revenais des années en arrière, je revis les sévices qu'il m'a infligés. La vue trouble, je fais abstraction de son cri de douleur et prends mon crâne en coupe. Je suis perdu entre le passé et le présent. Je peux encore sentir la brûlure de son sexe en moi, volant un peu plus de mon âme à chaque aller-retour. Mon organe vital battant violemment dans mon thorax, je reste là, le souffle coupé à observer le sang gicler de son doigt. Je transforme ma douleur en rage et me redresse quand la main de Nadejda me ramène à l'instant présent. Elle enroule ses doigts aux miens et vole mon outil en s'agenouillant devant l'enfoiré qui se tortille. En bonne élève observatrice, elle agit exactement comme je viens de le faire sur son index et, concentrée, elle tire avec force. Évidemment, elle n'y arrive pas du premier coup. C'est un geste compliqué à acquérir. Pour la guider, je pose ma main sur la sienne et l'aide à coincer le bec métallique au bon endroit

avant de tirer fort. L'hémoglobine se disperse en geyser sur son visage quand enfin elle arrache l'ongle.

— J'ai réussi, murmure-t-elle en me regardant.

Ce liquide rouge dégoulinant sur ses joues strie son visage comme un maquillage d'Halloween. Elle me fait oublier mon passé juste le temps de poser mes lèvres sur les siennes et de me relever. Je suis prêt à le détruire. *La bête est réveillée.*

OceanofPDF.com

Chapitre 30

Mes membres tremblent. Pas de stress, ni de peur, mais de plaisir. Je suis si heureux de pouvoir infliger sa sentence à celui qui a été mon bourreau durant toutes ces années. La roue tourne toujours, et aujourd'hui, j'ai droit à ma vengeance. Démoniaque, je me redresse et accélère le pas jusqu'à la boîte métallique. Je sais déjà ce dont j'ai besoin. Essuyant son faciès poupin d'un revers de manche, Nadejda me suit comme mon ombre. Elle n'entrave guère mes mouvements, ne me dérange absolument pas. Au contraire, lui montrer les ficelles de mon métier me fait du bien. Je me sens moins seul, moins abîmé. La vision de l'autre psychopathe gigotant sur sa chaise en geignant me donne un coup de peps et me tire un sourire. Je vais tellement le faire souffrir qu'il finira par s'évanouir.

— On fait quoi maintenant ? s'impatiente ma collègue improvisée.

Je ne sais pas trop mettre de mots sur mes actes. C'est dire tout haut que je suis un tortionnaire, alors, je me contente de lui tendre un marteau et un cutter.

— Prends ça.

Guillerette à l'idée de le démembrer, elle semble ravie de mon choix. S'apprêtant à se tourner, elle tourne ses épaules une dernière fois vers moi et plisse les yeux avant d'ouvrir la bouche.

— Il faudrait le faire parler un peu avant de le buter. Un orphelinat, c'est la base du trafic de gamins. On doit obtenir des informations de lui. Anton me l'a précisé en me donnant la mallette.

Je ne sais pas qui est cet Anton, mais un truc me dérange dans la manière dont elle parle de lui. Un pincement dans ma poitrine vient malmener mon palpitant. Je ne veux pas l'imaginer tisser un lien

quelconque avec ce type. Au risque de devoir lui couper les couilles. Incapable d'exprimer ce que je ressens, je me contente de grommeler une phrase inintelligible. Je m'occuperai de son cas si besoin, mais dans un premier temps, je dois régler le problème Swarov. Je laisse mes pas me guider vers la masse répugnante vautrée sur le fauteuil. *Il me dégoûte tellement putain !* Une grimace déforme mes traits, je ne peux pas rester stoïque avec cet enfoiré dans la même pièce que moi.

De ma place, je ne vois que l'ombre de Nadejda se dessiner en face de moi, jambes écartées, un outil dans chaque main. Le rebondi de son fessier magnifique attire mon regard, le faisant ensuite glisser sur son dos puis sa nuque gracieuse. Je me sers de ma liberté de mouvement pour venir encercler sa taille de mes bras et la serrer contre mon torse. Je voudrais la garder prisonnière de ma prise toute ma vie. Elle n'a jamais été aussi somptueuse qu'ainsi barbouillée de rouge comme une guerrière revenant d'un combat. Tournant sa tête dans ma direction, elle m'offre une expression de dévotion sans faille avant de déposer ses lèvres brûlantes sur les miennes. J'enroule ma langue autour de la sienne pour entamer une danse lascive. Savoir que l'autre fils de chien nous mate me fait bander. Je n'ai rarement été aussi excité qu'en cet instant. Je presse mon bassin contre les fesses de ma partenaire et libère un son animal de ma gorge. Je dois me retenir de la déshabiller, de la cambrer et de la posséder encore une fois. Un bref échange de salive plus tard, je la relâche malgré moi et viens me positionner à ses côtés.

— Explode-lui le genou, lui ordonné-je sans la regarder.

Elle rayonne de bonheur en rangeant la lame du cutter dans son étui. Reculant assez pour prendre de l'élan, Nadejda s'abaisse un peu avant de lancer son bras en arrière et venir cogner l'articulation avec force. Le

craquement de l'os qui se brise suivi du cri perçant du Kapitan me grise instantanément. *Quelle douce mélodie.* Elle a bien géré.

— L'autre maintenant.

Comme un soldat docile, la fille agit à la lettre aux consignes que je lui donne. De manière à lui laisser l'amplitude nécessaire, je me décale d'un pas sur le côté. Second coup, seconde réussite. *Excellent.*

— Aux épaules à présent.

Je ne détourne pas mes prunelles de ce corps qui se contorsionne de douleur.

— Tu te souviens quand tu venais me cogner en pleine nuit ? De tous mes os fracturés ? De mes côtes brisées ? Chacun son tour Kapitan Swarov...

Alors qu'elle levait le bras pour donner un nouveau coup, ma Suka change d'avis et me tend le marteau.

— Ce n'est pas à moi de le faire. Brise-le comme il t'a brisé.

Comme si cette phrase était le déclencheur d'une guerre nucléaire, j'enroule mes doigts autour du manche en bois qu'elle me donne. Je vois rouge, c'est comme si je dégoupillais, que j'appuyais sur le bouton *envoi du missile*. Mon bras se lève automatiquement au-dessus de ma tête et vient s'abattre sur l'humérus de l'homme qui me supplie de ses orbes sombres de ne pas continuer. Je n'ai absolument aucune pitié. *Je veux qu'il souffre.* Avant d'agir de la même manière sur le second bras, je me penche à son oreille.

— Nous avons besoin de savoir.

Il ouvre sa bouche puis la referme avant de finalement dégomber sur mes pompes. Réflexe typique d'un gars qui dérouille. Lorsqu'il a enfin fini de vomir ses tripes, je reprends là où j'en étais.

— Comment choisissez-vous les gamins ?

L'enfoiré garde le menton posé sur son sternum, mais ne bronche pas. Du bout de métal qui me serre à le fracasser, je remonte sa tête et soude mes pupilles aux siennes.

— Je t'ai posé une question connard. Réponds-moi.

Alors qu'il ne daigne toujours pas obtempérer, Nadejda s'approche de mon lobe et me chuchote un seul mot. *Elena*. C'est probablement sa fille ou sa femme, mais je vais me servir de cet élément pour obtenir des réponses. Me penchant en avant, je viens appuyer sur la rotule éclatée du type silencieux.

— Elena te sera reconnaissante de nous donner ces informations, ajoutée-je à la pression de mes doigts.

Comme s'il venait de prendre une décharge à pleine puissance, le monstre se cambre en arrière, bascule son bassin en avant et gesticule dans tous les sens.

— Stop ! Je vais parler.

Je ne sais pas si c'est la douleur ou la trouille que je m'en prenne à cette fille, peut-être même les deux, qui le font craquer. Mais une chose est sûre, ce n'est pas le roi de la résistance. *Faible jusqu'au bout*.

— Nous avons des consignes de là-haut, commence-t-il en versant une larme.

Couille molle !

— Qui sont ceux qui dirigent cette organisation ? questionne Nadejda sur ma droite.

— Tu le sais très bien, crache-t-il à la fille.

Les yeux de cette dernière lancent des éclairs, si elle pouvait le fusiller, il serait déjà mort.

— Dis-le, lui ordonne-t-elle en dégainant une caméra miniature de sa poche. J'ai besoin de pouvoir le prouver. Tu vas crever de toute manière.

Blanc comme un linge, le gars fouille la pièce du regard dans l'espoir de trouver une issue. Il n'y en a pas. Il est seul avec nous deux.

— Crache le morceau ou bien je vais chercher Elena, et nous verrons si tu veux toujours protéger ces tarés.

Mes paroles semblent agir sur lui comme une révélation.

— Pas Elena, non. Je vais tout vous dire.

— C'est ce qu'on te demande et pourtant tu t'obstines à la fermer. Alors, accouche ou je passe un coup de fil et la fille me sera servie sur un plateau.

Un éclair de lucidité passe dans le vide de son regard. Il sait qu'il n'a plus d'échappatoire.

— C'est ton oncle, le Président qui donne les ordres, reprend-il en regardant Nadejda. Il agit pour l'Élite. De nombreuses personnes célèbres, ou riches passent commande et nous devons honorer la demande. Notre pays abrite le plus de milliardaires au monde, ils ont des envies particulières.

Cette fois, c'est moi qu'il fixe.

— Pour toi, c'était autre chose, c'est l'école qui a demandé un enfant qui saurait perdre son humanité. Tu étais la cible parfaite.

L'étincelle du prédateur vient de nouveau pétiller dans ses billes cernées de rides. Je revois le même homme qui me demandait de m'agenouiller devant lui.

— Tu as ce qu'il te faut Suka ?

Ma patience se tarissant rapidement, je ne peux plus rester immobile.

— Une dernière question.

D'un bougonnement, je hoche la tête.

— Où est le rassemblement ? Où les gamins sont-ils envoyés avant leurs viols et leurs exécutions ?

— Tolyatti.

— Mais, c'est une des villes les plus pauvres de Russie, tu racontes n'importe quoi, vieux fou !

— C'est là toute l'ironie, reprend-il en plongeant ses yeux dans ceux perplexes de Nadejda. On ne regarde jamais là où il faut. Plus c'est pauvre, moins le monde s'intéresse à cette population. Et pourtant, le réseau agit en toute liberté là-bas. Il suffit de se fondre dans la masse pour avoir l'air d'être un pauvre lambda.

Je ne suis pas un adepte de géographie, mais si mes souvenirs sont bons, j'ai déjà entendu parler de cette ville durant mes cours. On y aurait envoyé des gars pour s'entraîner. C'était loin. Mais en réalité, ce n'était probablement que pour les tuer eux aussi. *Quel con !* Je n'ai absolument rien vu venir. La paume de Suka sur mon épaule me ramène à la réalité.

— J'ai tout ce qu'il me faut. Fais ce que tu as à faire.

J'écume de rage quand j'abats mon bras sur la seconde jointure du salaud violeur d'enfants. Je ne suis plus qu'un amas de violence. Je le roue de coups, mais juste ce qu'il faut pour le faire souffrir. Hors de question de le tuer si vite. La respiration saccadée, je marque une pause et viens ouvrir sa bouche de mes doigts.

— Prends une pince.

Sans poser de questions, ma partenaire file se servir dans la boîte et me ramène ce que je réclame.

— Arrache-lui une dent. Celle que tu veux Suka.

Silencieuse, je peux pourtant sentir son air se raréfier. Elle est aussi excitée que moi. Se penchant en avant, elle fait mine de chercher et jette son dévolu sur une incisive.

— C'est assez laborieux, tu viens poser le bec à la racine et tu tournes avant de tirer.

Comme un automate, elle fait ce que je lui dicte. L'autre se débat, geint, tente de me mordre, mais ma poigne est plus puissante que ce vieux con. Elle a du mal, je vois bien que c'est difficile pour elle.

— Recommence, encore et encore jusqu'à ce que ça vienne.

Les yeux plissés, la bouche pincée, elle se concentre et tire à de nombreuses reprises quand enfin la dent part avec elle. Basculant en arrière, je la retiens de justesse avant qu'elle ne chute sur ses jolies fesses. Fièrement, elle agite la dent ensanglantée devant nos yeux.

— J'ai réussi.

— Oui, tu as réussi. Maintenant, cutter.

Jetant un dernier coup d'œil à son exploit, elle lance la pince derrière nous et sort la lame de sa poche avant de me le tendre.

— Coupe ses fringues avec.

— Okay. Tous ?

— Oui, tous.

Je me suis promis de tenir son cœur entre mes mains, je vais le faire.

Chapitre 31

Concentrée à la tâche que je lui ai donnée, Nadejda arbore une moue de gamine. C'est si contradictoire ce que dégage cette nana. Par moments, c'est une vraie guerrière, et à d'autres, c'est une vraie gosse. En tout cas, une chose est sûre, elle n'a pas froid aux yeux, elle ne recule devant rien. Appliquée, elle se sert de la lame aiguisée de l'outil pour libérer le Kapitan de l'entrave du tissu. Enfin, elle me le livre plutôt sur un plateau d'argent. C'est l'éclate' de pouvoir faire le boulot sans avoir les missions ingrates et soûlantes. Dans les rouages de mon cerveau, je réfléchis à vive allure sur la manière dont je vais dépecer ou éviscérer ce connard. À première vue, je suis sans expression, mais à l'intérieur, je jubile d'avoir droit à ce moment unique dans ma vie. Les représailles que j'ai imaginées de bien nombreuses fois arrivent réellement, elles ne sont plus un mirage. Une sensation étrange prend place dans mes entrailles. Je suis entre la joie et l'appréhension. La joie de tirer un trait sur le passé, et l'appréhension de perdre un bout de ce qui me compose. Ma rage, ma colère, ma douleur, mon esprit vengeur ont fait ce que je suis à ce jour. *Si je perds cette flamme qui m'anime, que vais-je devenir ?* Perdu dans mes questionnements, je réalise seulement que le type est prêt. Le taffetas de fringues déchiqueté au sol me le confirme. Fière d'elle, Nadejda me gratifie d'un sourire complice.

— Il est tout à toi.

Sans un mot, je me contente de caresser ses doigts des miens et de finalement saisir le cutter qu'elle me tend. Électrisé par ce contact qui me rend toujours plus vivant que la seconde d'avant, je prends une grande bouffée d'oxygène et alimente mes alvéoles avant de rugir bruyamment.

Les nerfs en pelote, je me canalise l'espace d'une seconde avant de m'agenouiller devant ma victime.

— Alors mon cher Kapitan Swarov... commencé-je en faisant glisser la pointe de mon arme sur sa joue. On est prêt à crever ?

Un mince filet de sang suit le chemin tracé sur sa peau. J'aime cette vision, cette soumission, cette puissance supérieure que je possède. Les rôles sont inversés, je lis l'effroi dans ses iris larmoyants. Pas ému pour un sou, je me gargarise de cette image qu'il me renvoie. C'était moi qui pleurnichais dans mon lit quand il débarquait muni de sa barre à mine. C'était moi qui avais la boule au ventre dès que l'obscurité enrobait le ciel. C'était moi qui devais me nourrir de mon vomi comme un vulgaire animal. C'était moi qui ne pouvais pas marcher sans avoir mal après l'intrusion de son membre répugnant dans mes parties les plus intimes. C'est donc moi, dans cette pièce, en cet instant qui vais lui faire régler la note de ses actes. Une nuée de papillons s'envolent de mon bas ventre pour venir mourir dans une vague de frissons sur mon épine dorsale. Impatient, je me redresse, écarte mes épaules, bombe mon torse, étire mes bras, fais craquer ma nuque. Gauche, droite, je la fais rouler sur elle-même avant d'enfin illuminer mes traits d'un rictus mauvais.

— C'est parti, murmuré-je plus pour moi-même que pour mon auditoire.

Tapie dans le recoin de la chambre, je peux sentir le regard brûlant de Nadejda sur mon dos. Je ne me retourne pas, ne me déconcentre pas. Je me contente de visser mes pupilles à celles du monstre qui se tient ligoté à sa chaise. Mon reflet dans le miroir de ses yeux me donne un uppercut dans l'estomac. Armé de mon arme improvisée, je ressemble à la grande faucheuse qui s'invite chez les gens à qui elle vient subtiliser leur vie. Après tout, c'est ce que je suis. J'accepte cette personne, cette image de

moi, et viens coincer la pointe du cutter sur la queue flasque de Swarov. Avant d'agir, je prends le premier tissu que je trouve laissé sur le sol et le fourre dans sa bouche. Il va crier. Je n'ai pas vraiment envie qu'il me déconcentre. Reprenant ma position, je place mon bistouri à la base de son membre dénué de vigueur. Comme pour dépecer un lapin, je fais glisser l'extension de mon bras sur son fourreau. Arrivé au frein, je sectionne le bout de peau et l'écarte de mes doigts. Le sang pisse sur mes pompes. *Fais chier*. M'écartant, je laisse le morceau de chair décalotté retomber sur ses bourses molles. Au moins, cette partie de lui ne me fera plus jamais de mal. Je pourrais lui couper le paquet pendouillant, mais sa mort serait trop rapide. L'hémorragie est trop violente sur cette partie du corps. Le délester de son cuir est suffisant pour le moment. Le cœur cognant fort dans ma poitrine, je peine à respirer. La dernière fois que je me suis agenouillé devant ce pédophile, c'était pour lui donner du plaisir. Inversion des rôles, aujourd'hui, c'est moi qui me délecte de sa douleur lancinante, de ses gémissements étouffés dans le t-shirt qui lui sert de bâillon.

— J'espère que tu réalises combien ô c'est ironique, soufflé-je à l'oreille du gars qui se débat.

J'oublie qui je suis, où je suis, et pourquoi je suis là. Je me lève, pose de nouveau ma pointe acérée sur l'épiderme frissonnant de ma proie et viens perforer les sept couches qui le constituent. Partant de l'épaule déjà brisée, je parcours la jointure des os et lève le morceau de chair de mes doigts. La couleur pourpre qui colore mes mains, l'odeur agréablement ferrugineuse qui se dégage me forcent à fermer les yeux et profiter. Lorsque mon regard se pose sur le tableau magnétique de cette chair humide, je me sens divinement bien. Glissant mes phalanges sous sa peau, je cherche une prise et tire lentement pour ne laisser place qu'aux muscles. *C'est si beau*. De là où je me trouve, je remarque une ombre se poster à mes côtés. Nadejda se

tient sur ma droite, bouche ouverte, yeux écarquillés. Je ne détourne pas mes prunelles de mon œuvre d'art, mais me contente de lui parler.

— C'est magnifique, tu ne trouves pas Suka ?

Le fait qu'elle soit engluée dans ma folie s'en imprégnant au point de la faire sienne me rend heureux.

— Putain... oui !

Hypnotisé, je cligne plusieurs fois des paupières avant de reprendre ma tâche. Je réitère sur l'autre bras. Dépecé de ses membres supérieurs, Kapitan Swarov étouffe de nombreux cris d'effrois dans sa gorge. *C'est loin d'être terminé.* Comme pour m'inciter à donner un rythme à mes actes, Nadejda allume un nouveau téléphone et lance une playlist. Mozart en fond sonore, je dodeline de la tête. Le son, l'image, l'odeur, tout y est pour passer un moment parfait. Prêt à aller encore plus loin, je laisse mes jambes se déplier, pour pivoter et me porter jusqu'à celle qui m'offre cette précieuse délivrance. Crépi de rouge, je lui octroie un baiser langoureux en guise de remerciements. Nos salives se mélangent, nos langues se taquinent, je reprends mon énergie en mélangeant son souffle au mien. Volant une part de son humanité, je me libère de mes tourments. Une fois cet échange buccal terminé, je pose mon front sur le sien, caresse ses lèvres de mon pouce imbibé de sang et l'observe en silence.

— Merci, finis-je par dire en m'éloignant.

De nouveau vigoureux, je plante le cutter au milieu du plexus de mon bourreau. En souvenir de mon premier meurtre, je cherche à revivre les mêmes sensations. *L'éviscération, mon péché mignon.* Je fais glisser mon bras vers le bas tout en maintenant la pression parfaite. Le liquide sombre qui s'échappe de la plaie béante que je crée me barre la vue, mais je suis mon instinct et continue ma descente jusqu'à m'arrêter en dessous du nombril. Je glisse mes ongles entre la peau et les muscles et tire avec force.

Enfin, je découvre les organes qui constituent ce tas de merde. Palpitants, et pulsants, ils continuent de le maintenir en vie. *Pas pour longtemps.*

— Hm, mon Kapitan, je crois que vous avez trop abusé de la boisson, si je me fie à la couleur de votre foie, il est pourri.

Noyé dans ses spasmes, il ne prête pas attention à mes mots, mais je m'en amuse tout de même.

— Allons voir ce que donne le cœur...

Le cœur, le maître de l'organisme, mérite que je m'attarde sur son cas. Brisant ses côtes une à une par la force de mes mains, je fouille son antre dans un bruit visqueux. Les craquements sont étouffés par le son des notes de pianos qui s'élèvent autour de nous, mais ce n'est pas moins agréable pour autant. Face à ce siège de la vie, j'ourle ma lèvre supérieure. *J'y suis.* J'ai tellement attendu ce moment qu'il me faut quelques secondes pour l'assimiler.

— Suka, viens voir !

Sans demander son reste, elle rapplique et se penche pour bien tout observer.

— Wôw... magique.

Éberluée par ce qui nous tient vivants, elle ne détourne pas le regard de cet amas de chair et de sang qui suffoque.

— Tu es prête ? Je vais le sortir.

Sans attendre sa réponse, je glisse ma main droite au creux de la poitrine du Kapitan et viens presser le palpitant chaud dans ma paume. Ce sentiment inexplicable de tenir son cœur me rend dingue. Je ne maîtrise plus mon propre afflux sanguin qui s'accélère et pulse fort dans mes veines. Au bord de l'explosion, je le sors délicatement alors que mes membres tremblent. La magie de cette scène est que les artères sont encore reliées à l'organe qui continue de battre hors de son corps. Certes inconscient, il vit

encore. À l'image d'une créature sanguinaire, je laisse échapper un rugissement et bascule mon bassin en avant pour me cambrer. Un hurlement fend l'air, la musique, la pièce. C'est le mien quand je tire de toutes mes forces et arrache les derniers tuyaux qui le rendaient vivant. Des secousses vrillent cette raclure une dernière fois avant qu'il ne devienne qu'une dépouille morbide. J'ai tenu ma promesse, je tiens son cœur entre mes mains et je lui ai dérobé son dernier souffle. L'horreur de mon passé vient se noyer dans le bienfait de ce jour qui sera marqué à jamais sur mon âme. *Ma vengeance a enfin eu lieu.*

Chapitre 32

Lorsque je pousse la porte du bureau, je ne sais pas du tout à quoi m'attendre. Une fois l'autre cinglé tué, nous avons fait appel à l'équipe de nettoyage de l'insurrection. Bon, d'après leurs regards horrifiés et leurs haut-le-cœur à répétition, je pense que la scène de crime était un peu trash par rapport à celles dont ils ont l'habitude. Peu m'importe, je suis libéré d'un poids immense qui a quitté mes épaules. Tenir son organe vital au creux de mes mains est, et sera, le plus beau moment de mon existence. Certains se contentent de la naissance d'un enfant, d'un mariage, moi je prends la mort de mon tortionnaire comme tel. Seulement, bien que soulagé, je reste sur mes gardes en ce qui concerne le type que je m'apprête à rencontrer. Nadejda lance tellement d'éloges à son sujet, que finalement, je ne sais pas si j'ai envie de voir sa face. Il suffirait qu'il pose un œil vicieux sur celle qui se tient à mes côtés pour que je ne réponde plus de moi. L'adrénaline affluant encore dans mon organisme, je sais que mes limites sont beaucoup plus faibles qu'en temps normal.

C'est donc, en prenant une grande inspiration, que je suis la femme qui me précède et que je pénètre dans ce lieu inconnu. Lavé et changé, je sens encore l'odeur particulière et unique de la mort qui me colle imperceptiblement à la peau. Par réflexe, je renifle mon avant-bras avant de fouler le sol du chef de la rébellion. Les yeux plissés, je scrute les environs et reste méfiant. Étonnamment, la pièce semble vide. Un calme perturbant nous accueille. Je ne m'attendais pas à ça. *D'ailleurs, à quoi je m'attendais en fait ?* Peut-être à une armée de soldats prêts à se battre pour obtenir justice.

— Anton ? Tu es là ? tonne celle qui tourne sur elle-même à la recherche de son mentor.

Elle n'obtiendra que le silence en guise de réponse.

— Bizarre... chuchote-t-elle dans sa barbe. Je vais l'appeler.

Alors que Nadejda sort son téléphone de sa poche, le bruit d'un grincement qui se rapproche m'informe que quelqu'un est dans le couloir, juste derrière la porte. Étonné et interloqué que ce ne soient pas des pas, je me retourne vers Suka un sourcil arqué.

— Attends, me sourit-elle face à ma mine perplexe.

C'est ce que je fais en coinçant mes mains dans les poches arrière de mon jean et en fixant ce morceau de bois qui ne daigne pas s'ouvrir. Quand enfin la poignée s'abaisse, une silhouette se dessine dans l'embrasure. Ce n'est pas ce à quoi j'aspirais, mais un type assis sur un fauteuil roulant, la mine tirée, les yeux revolvers. L'homme d'une trentaine d'années me sonde sans vergogne. Okay je suis suspicieux, mais lui aussi a priori. Tout en faisant rouler son chariot jusqu'à nous, Anton ne se défait pas de son expression imperturbable. Eh bien, mon coco ne joue pas au plus dur avec moi, ce n'est pas moi qui baisserais ma garde en premier. *Au contraire, tu me provoques, je te provoque.* Alors qu'il se déplace jusqu'à moi, je découvre de nombreuses cicatrices qui strient son visage émacié. Dans l'optique de l'étudier un peu plus, je plisse les paupières et fais couler mon regard sur son torse puis ses... jambes, qu'il n'a plus. Le vide que laissent ses membres absents ne m'attendrit pas, il m'interpelle. Je n'ouvre pas la bouche pour autant, mais me contente de pincer mes lèvres et d'attendre qu'il vienne à mon niveau.

— Anton, commence-t-il en me tendant la main.

Le rustre en moi est tenté de ne pas répondre, mais le coup de coude de Nadejda dans mes côtes me tire un soupir et me pousse à poser ma paume

contre la sienne. Un combat silencieux se joue entre lui et moi. C'est à celui qui aura la poigne la plus virile. Évidemment, je presse avec vigueur, crispe mes mâchoires, et surtout ne détourne pas mes pupilles des siennes. Le duel se solde par la fille qui racle sa gorge et nous invite à sa manière à arrêter de pisser dans les coins pour marquer notre territoire. Une sensation étrange s'immisce dans mes viscères, je ne sais pas d'où cela sort, mais je ne suis pas à l'aise avec le chef de la vendetta.

— Je te présente S, annonce Nadejda à ma place tout en coupant court à notre affrontement.

Je ne libère ses doigts qu'une fois sa poigne ramollie. Hors de question de montrer une faille.

— Nadia m'a parlé de toi.

— Nadia ? l'interrogé-je de ma voix la plus menaçante.

En guise de provocation, il me sourit en posant ses yeux brillants sur la femme qui se tient sur ma droite.

— C'est comme ça que je la surnomme, oui. Nous nous connaissons depuis longtemps.

Un pincement désagréable vient malmener mon cœur. *Pourquoi cette information me donne-t-elle l'envie de lui briser les os un par un ?*

— C'est mignon Nadia, ironisé-je en fixant la fille rougissante.

— Je trouve aussi, surenchérit Anton en posant sa main sur l'avant-bras de celle qui est censée m'appartenir.

Un mugissement vient mourir dans ma gorge avant que je ne le laisse s'échapper. C'est officiel, j'ai réussi à détester un gars en moins d'une minute. Je crois que je bats des records.

— C'est tellement chou, je pense que je vais vous laisser tous les deux.

Mon excès de colère désarçonne Nadejda. Elle tente de me retenir, mais je la repousse en souriant. Un sourire qui n'est ni tendre, ni sympathique,

mais absolument diabolique.

— On se retrouve plus tard, lancé-je en m'écartant d'elle.

Mes pieds pivotent et je les laisse me porter jusqu'à l'entrée restée ouverte.

— Le Major aurait aimé te voir pourtant...

Cette phrase me fait marquer une pause. Les poings serrés, je sens que mon air se raréfie. J'ai donné sur les démons du passé, et je ne sais pas si je serais capable d'encaisser une nouvelle trahison.

— Il a dissimulé sa mort. Mais il est bel et bien vivant, reprend l'enfoiré qui provoque des frissons sur tout mon corps. Il ne jure que par toi. Reste S, nous devons parler.

Il ne jure que par toi. Cette phrase tourne en boucle dans mon esprit embrumé par le doute.

— Mudak... Fais-moi confiance, insiste d'une octave douce la seule capable de me faire plier.

Flanchant, je pivote et viens me poster à la hauteur d'Anton. Les genoux au sol, je me positionne en face à face, les yeux dans les yeux afin qu'il ne se dérobe pas.

— Écoute-moi bien...

Le malaise qui nous abrite est palpable. Il attend, mais je prends mon temps pour que mes mots s'insinuent dans son cerveau et y restent bien présents.

— Je vais t'écouter. Pas pour toi, que les choses soient claires, je n'aime pas ta gueule. Mais pour elle, et pour tous ces gosses qui se font tuer par des psychopathes sanguinaires. Alors si tu as des choses à dire, c'est le moment. Je n'en ai rien à carrer que tu marches ou que tu roules, ton handicap n'en est pas un à mes yeux. Tu me défies ou me trahis, je te bute. Je te préviens, je n'ai aucune pitié.

Il ne bronche pas et reste un long moment stoïque. Je ne bouge pas non plus, j'attends un signe de compréhension de sa part, même un infime hochement de tête suffira. Le temps s'égrène, les secondes défilent quand enfin, il bascule sa tête en arrière et éclate de rire. Paumé, je ne capte pas où il veut en venir. Ce n'est que lorsqu'il me sourit avec bienveillance que je réalise qu'il m'a berné, testé.

— Bienvenue parmi nous S.

Me plantant sur mes talons, je me relève et laisse mes yeux passer de l'un à l'autre. Amusée, Nadejda vient enrouler son bras au mien et poser sa tête sur mon épaule.

— C'est un peu un rituel d'accueil, pardonne Anton S, il n'est pas normal ce mec.

N'ayant pas l'habitude des traits d'humour, je me sens mal à l'aise et me tends.

— Allez S, c'était pour rire, reprend Nadejda.

— Ouais, j'avais besoin de savoir ce que tu as dans le bide avant de te confier ma vie, surenchérit Anton, les yeux pétillants.

Je soupire et baisse ma garde quand la demoiselle s'éloigne de moi pour aller fermer la porte.

— Assieds-toi, pour moi c'est déjà fait.

L'humour noir, ça, ça me parle. Me dirigeant vers l'un des fauteuils qui trônent derrière le bureau en cèdre de mon interlocuteur, je m'installe tout en restant raide. J'ai du mal à me laisser aller. Ce n'est qu'une fois les doigts de Suka entortillés aux miens que je respire un peu mieux.

— Tout d'abord, je tiens à te dire que Nadejda et moi sommes amis, rien de plus. Je la connais depuis qu'elle est gamine et il ne se passera jamais rien entre nous. Je sens que j'ai besoin de le préciser avant que tu ne veuilles me couper les couilles, ricane-t-il.

Bien. Cette information me soulage instantanément.

— Okay.

Peu loquace, je me contente d'attendre la suite. Après tout, ce n'est encore qu'un inconnu pour moi et je ne donne pas ma confiance si facilement.

— Tu es un dur à cuire toi, j'aime ça.

— Hm.

— Bon, venons-en au fait.

Anton se penche et insère une minuscule clé dans le tiroir de son bureau. Déverrouillant l'espace protégé, il en tire un dossier épais et le dépose devant lui.

— Ce que je m'apprête à te dévoiler est classé secret défense. Si je le fais, c'est suite aux recommandations du Major et de Nadejda qui m'a confirmé que tu es réglo.

— Je le suis. Tout ce que je veux, c'est comprendre et arrêter ces exterminations de masses sur les enfants.

Malgré son expression enjouée, je sais que si je veux savoir, je dois faire mes preuves. Je pose donc le plat de mes mains sur le bois et avance mon buste pour appuyer mes dires.

— J'ai subi des choses que je ne voudrais pas faire vivre à d'autres enfants. Une chose me nourrit, la vengeance, l'envie de les briser un à un et de démanteler ce réseau. Alors tu peux me dire ce que tu veux, j'arriverais à mes fins, avec ou sans votre organisation secrète.

Je ponctue ma tirade d'une œillade sévère. *Cette fois, les choses sont claires.*

Chapitre 33

Nadejda assise à mes côtés, je me recule et cale mon dos contre le dossier de ma chaise en arquant un sourcil. *Vas-y mon gars, balance la sauce, je suis prêt.* Alors que je m'attends à avoir un laïus interminable, le leader tourne le tas de feuilles dans ma direction et le pousse jusqu'à moi.

— Je n'ai pas besoin de te faire de longs discours, S. Il te suffit de lire ces documents pour que tu comprennes la gravité des choses.

Les mains moites, je ne sais pas à quoi m'attendre en posant mes paumes sur la chemise marron qui m'est tendue. À la dérobée, je jette un regard plein de questions à celle qui pose ses doigts sur ma cuisse. Je sens que je suis au bord d'un précipice, à un tournant de ma vie. Lorsque je ferme mes paupières, j'ai la sensation de me trouver debout sur le bord d'une falaise à me demander si je saute dans le vide ou pas. Aimant le goût du risque, je prends mon élan et cours jusqu'à ce que je ne touche plus le sol sous mes pieds. Les battements erratiques de mon cœur me ramènent à la réalité, je me contente donc de reprendre possession de mon corps et d'ouvrir les yeux. Je tire le dossier jusqu'à moi et inspire une grande goulée d'air frais. Triturant le papier du bout de mes phalanges, je me décide enfin à tourner la première page. Première feuille, premier nom : Andronikov. Le Président est la personne la plus connue de ce pays, mais aussi d'après ce que je peux lire celle la plus machiavélique de toute la planète. Dès que mes yeux glissent sur les mots, une remontée acide cherche à s'échapper de ma bouche. *Enfants. Viols. Meurtres. Fioles de sang. Cures de jeunesse. Protéines GDF11. Millions de roubles. Marché d'humains. Kidnappings. Orphelinats. Enseignements spécifiques. Tests.* Comme anesthésié par ce que je lis, je n'arrive pas à tourner la page. C'est tellement gros que j'ai

l'impression que le sol vient de se dérober sous ma chaise. *Quelle horreur !* Déglutissant avec difficulté, je me décide à regarder la suite du dossier. Des photos immondes de gosses égorgés, nus et ligotés viennent me percuter comme une balle en pleine tête. La liste des célébrités du réseau est si longue que je tourne encore et encore les feuilles. Anton me confirme ce que je pensais déjà.

— C'est un monstre.

Les yeux toujours happés par les images et les enquêtes, je ne relève pas la tête et me contente d'imprimer toutes ces informations dans ma cervelle. Je n'ai, certes, pas énormément d'humanité, mais je ne touche et ne toucherais jamais aux gosses.

Après les personnes participantes, une liste de victimes vient s'apposer au reste. Je soupire en la voyant si longue, je n'ai pas idée de la manière dont ils ont pu référencer tous ces enfants.

— Comment... ?

— Le Major Kuznetsov, me répond Anton sans même que je ne pose la question. Il est dans l'armée depuis des décennies. Quand les choses ont changé avec le nouveau gouvernement, il n'a pas accepté d'intégrer le réseau pédophile. Sa manière d'enseigner l'a mené à diriger l'école d'enseignement militaire du président. De son côté, tout en obéissant aux ordres donnés, il a monté cette rébellion et nous a donné toutes les informations nécessaires pour nous battre. Dès qu'il t'a vu, il a su que tu serais un élément clé. Ne me demande pas pourquoi, mais il a lu en toi. C'était toi, et personne d'autre. Il t'a donc formé dans ce but. Le jour où il t'a donné le feu vert pour ta sortie, il nous a prévenus et a mis en scène sa mort le lendemain. Il nous rejoindra d'ici peu pour nous expliquer la suite de la mise en place du plan. Une chose est sûre S, nous avons besoin de toi.

Je prends tous ces éléments comme une révélation. Le Major a distillé de nombreuses informations depuis mon enfance. Je le réalise aujourd'hui en me remémorant un souvenir bien précis.

Assis dans ma cellule, je replie mes genoux contre ma poitrine en grelottant. Bien que fort et impitoyable en apparence, je suis épuisé de lutter et je rêve de m'abandonner dans les bras de la grande faucheuse. Je n'ai plus de notions de temps depuis que je suis entrée dans l'école, mais ma lutte tire à sa fin. Une part de moi n'est plus. Je suis un élément, pas un humain. Reniflant pour ravalier la morve qui s'échappe de mes narines, je pose mon front sur mes cuisses et attends que les gardes passent dans le couloir. J'ai tout prévu. Aujourd'hui, lors de mon cours de suture, j'ai glissé un scalpel dans ma poche, et je compte bien m'en servir. À quoi bon vivre dans cet environnement ? Une parcelle de moi comprend le choix de ma mère. Elle a choisi de se donner la mort pour échapper au pire, et ce soir, je suis ses pas vers la libération. Tout était calculé depuis des jours. Dès que mes yeux ont vu cette lame brillante, je l'ai imaginé glisser sur la peau fine de mes poignets. Pris d'une bouffée d'adrénaline, je sors mon instrument de ma poche quand le silence règne dans les environs. Roulé sur moi-même, je fixe l'objet qui me semble si précieux. Hypnotisé par ce qui sera mon allié dans cette épreuve, je laisse une unique larme perler au ras de mes cils et glisser sur ma joue. Concentré à abandonner la partie, je remonte mes manches et les enroule méthodiquement. Je pose la pointe de l'instrument médical sur la partie la plus fine de mon avant-bras et appuie doucement. M'apprêtant à me sectionner les veines, la porte de ma chambre glaciale s'ouvre avec fracas. Une silhouette que je reconnais se dessine dans l'ombre de la nuit.

— Pose ça S, m'ordonne la voix rauque du Major.

Toujours focalisé sur ma tâche, je n'arrive pas à obéir et appuie sur ma lame. Un mince filet de sang s'écoule de la plaie que je me crée.

— Je t'ai donné un ordre S. Obéis.

Grondant comme je ne l'ai jamais entendu, il claque la porte et avance vers moi en courant. Sans que j'aie le temps de réagir, il saisit ma main armée et me subtilise le scalpel. L'enfouissant dans sa veste, il s'accroupit et me fait face. Je papillonne des yeux plusieurs fois pour sortir de mon état de transe. Alors que je m'attends à subir les foudres de son courroux, mon supérieur s'installe à mes côtés, attrape mon poignet et pose un mouchoir dessus. Faisant un point de compression, il maintient ma main dans la sienne. La honte m'envahit aussitôt. Merde, il va me prendre pour une mauviète.

— Tu veux en finir avec cette vie, S ? me questionne-t-il d'une voix calme.

Sans prononcer un mot, je me contente de hocher la tête de haut en bas en ravalant ma salive.

— Je comprends...

Surpris, je lève les yeux vers celui qui est mon modèle depuis mon arrivée ici.

— Seulement, j'ai besoin de toi.

Paumé, je fouille son regard du mien. Pourquoi un homme comme lui aurait-il besoin de moi ?

— Ce qui te paraît dur aujourd'hui est primordial pour l'avenir. Je crois en toi, tu es celui que j'attendais depuis longtemps.

Penchant ma tête sur mon épaule, je tente d'analyser ce qu'il me dit.

— Tu dois être fort, le meilleur. Et quand ce sera le moment, je serais à tes côtés pour faire régner la justice.

Scrutant ma plaie qui se tarit déjà, il ne me regarde pas, mais se contente de parler aussi bien pour lui que pour moi.

— Tu comprendras.

Il visse ses prunelles aux miennes. Seuls les rayons de la lune me permettent de discerner ses traits durs. La cinquantaine bien passée, il est marqué par la rudesse de la vie, du froid et des années de labeur. Ses yeux ridés, mais puissants sont encadrés de ridules.

— Maintenant, ce qui vient de se passer restera entre nous. Ne me déçois pas.

Posant sa paume sur mon épaule, il la presse affectueusement.

— Tu es l'élément clé, restes fort.

Je ne comprends pas où il veut en venir, mais lire la fierté que je lui procure dans ses iris me rebooste et me fait oublier mes envies morbides. Je suis l'élément clé. Pour quoi ? Aucune idée, mais du moment que je compte pour quelqu'un, je suis heureux.

Mon passé s'efface, je reviens à la réalité.

— Je me souviens, commencé-je. Le Major m'a dit un jour que j'étais l'élément clé. Mais, je ne comprends pas...

— Je crois qu'il n'y a rien à comprendre S, me rassure Nadejda. Je pense qu'il a fait de toi ce qu'il voulait, et maintenant, tu es prêt.

Je porte mes mains à mon crâne et cherche à remettre tout en place. Les pièces du puzzle sont éparpillées devant moi, mais je n'arrive pas à les emboîter.

— J'ai perdu mes jambes là-bas, me lance Anton alors que je suis centré sur moi-même.

Redressant la tête, je le fixe perplexe.

— J'ai grandi dans la même école que toi. J'ai été sous la coupe du Major aussi. Mais j'ai échoué. Je me suis pris une bombe dans les jambes

dès que j'ai fait ma première mission. Leurs médecins m'ont rapatrié, ils voulaient me tuer. Un cul-de-jatte, c'est inutile dans ce milieu. Par je ne sais quel miracle, le Major m'a sauvé. Il m'a sorti de l'hôpital et m'a emmené ici. Je suis plus âgé que toi S, donc nous n'avons jamais étudiés ensemble toi et moi. Mais je sais ce que tu as vécu. J'ai été en Enfer moi aussi.

Étonnamment, je le crois, il a cette étincelle dans le regard que je reconnaîtrais entre mille. Il joue de son assurance du moment, mais une part de lui est brisée, morte à jamais.

— Le Major est mon parrain, me surprend une fois de plus Nadejda sur ma droite. C'est comme ça que nous nous sommes connus avec Anton.

Serait-il possible qu'elle n'ait plus de secrets ? Ou alors vais-je continuer de la découvrir encore et encore ?

Chapitre 34

Je pivote vers celle qui a lancé sa bombe sans préambule.

— Tu m’expliques ? demandé-je en haussant un sourcil.

Fuyant mon regard, elle se contente de fixer ses ongles.

— Euh... je...

— Bon, ça va Suka, on n’est plus à ça près hein. Maintenant qu’on est dans les révélations, autant y aller franco.

Après tout, je ne peux pas être plus surpris, si ?

— Et bien...

Elle reprend son souffle et me regarde enfin.

— Ma mère avait un meilleur ami d’enfance, ils ont fait les quatre cents coups ensemble. Je suppose même qu’ils étaient amoureux... Seulement, mon oncle, notre cher Président, avait le dessus sur elle. N’ayant plus leurs parents, il a géré la famille, et notamment les amours de ma mère. Andreï, enfin le Major, est resté dans l’ombre de mon père toute sa vie. Mon paternel était un homme dur et sans cœur que mon oncle avait choisi de par son statut social. Ma mère n’ayant pas son mot à dire, s’est mariée avec lui et nous a eu ma sœur et moi. Elle a gardé contact avec son ami malgré tout et l’a même nommé parrain. Je l’ai toujours connu, il fait partie de ma vie.

Elle s’arrête. Son visage se charge d’une émotion qui me désarçonne avant qu’elle ne rouvre la bouche.

— Quand j’ai grandi, j’ai compris que des choses louches se tramaient, mais il ne laissait jamais rien paraître. Je pense même que mon oncle l’a promu directeur de son école pour le remercier d’avoir fermé sa gueule toutes ces années. Jusque-là, tout se passait bien, mais lors de l’ascension de mon oncle, sa prise de pouvoir, suivie de la mort de mon père, les choses

ont changé. Mon oncle s'est métamorphosé, déjà psychorigide, il est devenu un monstre. Avant, il était un simple premier ministre, mais après l'assassinat du Président Gagarine, il est devenu cet homme sanguinaire avide d'argent et de puissance. Mondialement parlant, il est respecté, craint. Mais dans notre famille nous savons qui est l'homme qui se cache derrière son statut politique. Certes, notre vie a changé, mais à quel prix ?

Les mots me manquent, en quelques jours, j'ai dû effacer de mes méninges tout ce que j'ai appris durant mon existence. Je devais vénérer un homme, donner ma vie s'il le fallait pour le protéger. Et aujourd'hui, j'apprends que le type qui se cache derrière toute ma destinée est la pire des raclures.

— L'enlèvement de Nina a mis la puce à l'oreille à Andreï. Il a enquêté, et tout a commencé ce jour-là. Depuis qu'il a découvert ce qui se tramait derrière la mort de ma petite sœur, il n'a pas cessé de fouiller en secret dans les affaires de la présidence...

Nadejda étouffe un sanglot à l'énonciation de sa sœur. Mon cœur se serre pour elle. C'est la première fois depuis ma naissance que je fais preuve d'empathie. Je ressens sa peine dans ma poitrine. Du dos de sa main, elle essuie une perle d'eau salée et reprend.

— Il a notamment appris que ces pratiques existaient depuis longtemps en Ukraine. Mon oncle s'est inspiré de ce qu'on lui a rapporté pour agir de la même manière. Depuis, il est plus puissant encore que le président frontalier, il lui a provoqué une pseudo-guerre pour le faire flancher.

Cette fois, les pièces de mon puzzle s'emboîtent à la perfection. Je garde le silence le temps de tout analyser.

— Andreï est un héros pour nous tous, complète Anton. Sans lui, nous n'aurions jamais pu mettre en place cette rébellion. Je suis certes le leader en apparence, mais seulement parce qu'il préfère garder l'anonymat. Il tire

toutes les ficelles, connaît toutes les failles du système. Cela fait plus de dix ans qu'il opère dans l'ombre.

J'analyse, reste en retrait. Toutes ces informations sont très graves, mais je sais au fond de moi que c'est la vérité.

— Une attaque est prévue dans moins de deux mois, continue Anton. Le Major et toi, vous êtes censés être morts, on laisse les choses se tasser durant ces semaines à venir. Ensuite, nous nous servons de nos infiltrés pour nous donner le top départ. Ils ne sont pas au courant de tout, mais ils sont en lien avec les kidnappings d'enfants. Quand il y a une salve d'enlèvements, nous savons que des rituels ont lieu. C'est assez régulier, trois, voire quatre fois par an. Nous parlons ici de centaines de gosses violés, puis tués.

Les rouages de mon cerveau n'arrêtent pas de tourner, je mets les choses en place dans mon esprit embrumé.

— Quel est mon rôle ? demandé-je après un long temps de pause.

Je visse mes pupilles à celles du chef et attends une réponse en serrant mes poings.

— Toi, tu vas être mes jambes, mon corps, en somme tu seras moi. Toi, tu vas agir comme mon double sur place alors que je vous donnerai les informations nécessaires hors de l'enceinte de leurs bâtiments. Il ne nous manquait que le lieu exact pour mener à bien notre mission. Mais la révélation du Kapitan Swarov nous aide énormément. Grâce à vous deux, il nous pointe du doigt Nadejda et moi, nous savons positionner nos pions plus précisément.

— Et durant tout ce temps, nous allons faire quoi ?

Un sourire ourle ses lèvres, une étincelle pétille dans ses yeux noirs.

— Nous allons former notre armée. Je vais voir ce que tu as dans le ventre, tes techniques d'attaque, de survie, etc. Le milieu dans lequel vous

allez mettre les pieds est très dangereux, nous devons nous assurer que vous survivrez. Et puis surtout, tu dois m'accorder ta confiance.

— Je ne fais confiance à personne.

Nadejda presse ma cuisse de ses ongles.

— Enfin, sauf à elle, annoncé-je d'un mouvement de tête dans la direction de la fille.

— Si tu lui fais confiance alors c'est déjà un bon point. Ce temps qui nous est donné, nous allons en profiter pour tisser un lien. Je ne te connais pas, mais si Andreï a dit que c'est toi, ce sera toi.

Mordillant l'intérieur de ma joue, je me tais alors que mes organes brûlent dans mon organisme. Je bouillonne, mon sang pulse dans mes tympons. *C'est trop.*

— Je vais réfléchir.

Bien décidé à m'isoler, je me lève quand une paume s'abat sur le bois du bureau.

— Il n'y a pas d'autres issues S ! crache Anton d'un ton acerbe.

Calmement, je pose mes mains en face de moi, avance le buste vers l'homme brun aux traits abîmés par la vie.

— JE suis seul décisionnaire. N'oublie pas à qui tu parles. Si je veux me casser et tourner les talons, je le ferai. Si je veux vous aider, c'est que JE l'aurai décidé. Ne m'impose rien, sinon je te bute. C'est bien clair Anton ?

Notre duel de regards se déroule dans le plus religieux des silences quand enfin il hoche la tête de bas en haut.

— Tu as deux jours, jusqu'à l'arrivée du Major. Ensuite, tu devras prendre une décision S.

— Deux jours suffiront, claqué-je en me redressant.

Je tourne les talons et me dirige vers la porte. Cette pièce m'étouffe, j'ai besoin de m'éloigner et réfléchir. *Seul.* Je ne me retourne pas, ne la regarde

pas. Elle me rend vulnérable, influence mes décisions, et il est hors de question qu'elle pénètre mon esprit en cet instant. Seul le bruit du claquement de mes pas résonne dans le couloir. Je me remémore mon chemin inverse et me dirige vers le bar. Je n'ai pas un sou en poche, mais j'ai besoin d'une vodka. *Ou deux.* M'asseyant à la première table que je trouve, je pose ma tête dans mes mains. Tout s'emmêle, s'entortille. Je ne sais pas ce que je dois faire. J'ai toujours reçu des ordres, et aujourd'hui, je suis seul maître de mon avenir. *Vais-je jouer l'égoïste et me tirer loin d'ici, ou vais-je lutter avec eux pour tous ces enfants qui n'ont rien demandé ?*

Perdu dans mes pensées, j'en avais presque oublié qu'il fallait que je commande. Plantant mes pieds au sol, je fonce vers le comptoir. Une jeune femme rousse aux lèvres pulpeuses m'accueille en souriant.

— Que puis-je pour vous ?

— Une vodka.

Opinant du chef, elle sort un verre et le pose devant moi.

— Non, la bouteille.

Étonnée, elle me sonde une fraction de seconde avant de finalement me tendre le flacon de liquide transparent.

— Je n'ai pas d'argent sur moi, balancé-je en posant ma main sur la sienne.

Je presse ses doigts avec vigueur pour qu'elle comprenne que je ne partirai pas sans mon breuvage magique, mais surtout nécessaire.

— Tu peux lâcher ma main S. Ici, tu ne paieras jamais rien, balance-t-elle en soudant ses yeux verts d'eau aux miens.

Je ne pige rien. La libérant, je porte le goulot à ma bouche alors qu'elle s'avance pour me chuchoter quelque chose.

— Tout le monde sait qui tu es ici. Nous t'attendions depuis bien trop longtemps. Fait comme chez toi, tout est gratuit.

D'un haussement de sourcils libidineux, je comprends où elle veut en venir. En temps normal, je n'aurais pas craché sur son décolleté vertigineux, mais depuis que Suka est entrée comme une tornade dans ma vie, il n'en est plus question. Je devrais la remercier, mais ce n'est pas dans mes gênes. Je me contente de lever ma bouteille dans sa direction et d'avaler le liquide brûlant resté dans ma bouche.

— Za vaché zdarovié (à ta santé) !

Ma trachée s'enflamme sur le passage de la vodka, je savoure cet alcool qui va dénouer les nœuds de ma cervelle paumée. Je reprends ma place sur ma chaise et bois goulée après goulée. Enfin, je me sens mieux, noyé dans les prémices de l'ivresse. La tête en arrière, je ferme les yeux et laisse la boisson œuvrer...

Chapitre 35

Mon corps est secoué dans tous les sens, mettant à mal ma tête qui me lance. J'ai l'impression qu'elle est prise dans un étau et qu'on la serre un peu plus à chaque seconde qui passe. Je n'entends pas les bruits qui m'entourent, je me sens comme dans un brouillard voluptueux sans aucune notion de réalité. Mon organisme est tout mou, sans aucune force pour se mouvoir. *C'est très étrange.* Une lutte intérieure se trame en moi pour réussir à ouvrir mes paupières. J'essaie, mais mon crâne bascule en arrière et s'échoue lamentablement sur une surface moelleuse. *Hm, je suis bien là.* Sombrant de nouveau dans les bras de Morphée, je me laisse aller sans réfléchir.

— S ! S !

Oh, cette voix me rappelle vaguement quelque chose, mais je suis trop bien pour en faire cas. Je bascule sur le côté et coince ma tête sous mon bras. *Au moins, là, on ne viendra pas me faire chier.*

— Mais merde, S. ! Réveille-toi, bon sang !

Pris de tremblements, je pivote toujours les yeux fermés vers ce son qui me donne le sourire. J'aime ce que j'entends.

— Arrête de sourire Mudak, et ouvre les yeux, putain !

Une vive brûlure s'abat sur ma joue. C'est le déclic pour décoller mes paupières soudées jusqu'alors. Il me faut un temps d'adaptation à la luminosité qui foudroie mes rétines et fait pleurer mes globes oculaires. Quand je réussis enfin à discerner qui se tient juste au-dessus de moi, je découvre Nadejda l'air grave. Par réflexe, je pose mes doigts sur mes tempes et les masse dans l'espoir d'estomper cette douleur qui irradie toute ma cervelle. Difficilement, je me redresse sur mes coudes et tente de ne pas

gerber sur la fille qui me toise maintenant les poings coincés sur ses hanches.

— Tu es fier de toi ? m’agresse-t-elle alors que je n’ai pas encore ouvert la bouche.

Je pince mes lèvres dans l’espoir de ravalier cette bile immonde qui remonte dans ma trachée. *Échec*. Je dégobille en spray sur le sol. De longs spasmes ballottent ma tête dans le vide. Une fois mon estomac purgé, je bascule sans aucune grâce sur le matelas qui me réceptionne avec délicatesse. *Putain !*

— Tu fais chier S. ! vocifère Suka en me lorgnant d’un œil mauvais. Je vais devoir nettoyer ça aussi ! Décidément, la vodka et toi, vous ne faites pas bon ménage...

Furieuse, elle s’éloigne et récupère de quoi ramasser mon vomi répandu partout en face de moi. C’est dégueulasse... Et puis, à quoi fait-elle référence avec son « aussi » ? Prenant une grande inspiration, je réussis avec peine à basculer mes pieds sur le bord du lit et l’attraper par les poignets alors qu’elle s’apprêtait à se baisser.

— Je vais le faire. Ce n’est pas à toi de ramasser mes conneries.

Étonnée, elle bascule sa tête sur son épaule et plisse les yeux.

— Tu n’es pas en état, S.

Je la ramène contre moi et pose mon front sur son ventre. Sentir sa chaleur, sa respiration et son effluve si particulier me fait le plus grand bien. Je la serre un peu plus en enroulant mes bras autour de sa taille. Emprisonnée, elle ne bouge pas et fourre ses doigts dans mes cheveux.

— Tu te souviens de ce que tu as fait cette nuit Mudak ?

Son intonation pleine de sous-entendus n’augure rien de bon. *Qu’est-ce que j’ai foutu cette nuit ?* Aucune idée. Je fourre mon nez un peu plus

contre son pull et fouille dans ma mémoire. Le bar. La vodka. Beaucoup de vodka. Une bouteille. Puis deux. Puis trois. *Merde, mais c'est énorme !*

— J'ai bu de la vodka, lui réponds-je d'une voix rocailleuse.

— Oui, ça je le sais, mais encore ?

Je réfléchis encore. Rien ne me vient. Trou noir.

— Je ne sais pas...

Posant ses paumes sur mes épaules, Nadejda m'éloigne d'elle. Je n'aime pas qu'elle me repousse. Un pincement vient malmener ma poitrine. Je fronce les sourcils et ancre mon regard désappointé au sien.

— Recule-toi, et regarde tes fringues.

Sans vraiment capter où elle veut en venir, j'obtempère et coule un regard sur mon jean. Sans pour autant me souvenir, je vois ce qui la tracasse. Mes vêtements sont imbibés de sang. *Mais de qui, bordel ? Qu'est-ce que j'ai foutu ?*

— Je...

— Ouais, ricane-t-elle enfin. L'alcool ne te réussit pas vraiment.

Toujours le regard focalisé sur les taches rouges qui recouvrent mon pantalon, une information me revient. *Machin*. Je fais le lien dans mon cerveau et ourle ma bouche en un rictus en coin.

— J'ai buté machin ?

Le torse de nouveau bombé, je suis fier de moi.

— Ouaip, confirme-t-elle en soupirant.

Me poussant sur le côté, Nadejda s'installe sur le matelas qui rebondit sous son poids.

— Entre toi et moi, je n'en ai pas grand-chose à foutre, mais tu ne peux pas faire ça à tout bout de champ ici. Tu es censé nous protéger, pas torturer tous ceux que tu ne peux pas voir en peinture...

Peu convaincu, je hausse les épaules.

— C'était un carnage.

Saisissant mon menton de ses doigts fins, elle me force à la regarder dans les yeux.

— Tu lui as arraché les couilles et mis dans la bouche. Il s'est étouffé avec...

Ah oui, ça me revient ! Je revois cet enfoiré venir faire le malin devant moi alors que j'avais trois grammes dans chaque poche. Il a osé ouvrir sa gueule alors que ma promesse tenait toujours.

— Je l'avais prévenu Suka. Il ne m'a pas cru, ben tant pis pour lui, que veux-tu ?

Le bourdonnement qui sifflait dans mes oreilles s'estompe lentement. Savoir que je lui ai fait sa fête à ce con me rend immédiatement mieux.

— Ben j'ai quand même dû ramasser toutes tes merdes et calmer la serveuse qui hurlait à pleins poumons. Je pense que la greluche rampera chaque fois que tu t'approcheras d'elle maintenant. Avec Anton, nous avons réussi à dissimuler le meurtre du mieux que nous avons pu, mais clairement, tu ne peux plus agir de la sorte.

J'ai l'impression de me faire gronder comme un gosse, chose que je n'apprécie pas du tout. Une déferlante de colère vrille mon être, je plaque ma main sur la gorge de Nadejda et comprime sa trachée de ma prise.

— Ne. Me. Donne. Pas. D'ordre. Suka.

Évidemment, elle papillonne des cils, mais ne panique pas. Elle vient agir de la même manière sur ma gorge. Menant un combat ridicule tous les deux, c'est à celui qui lâchera en premier. Mais bon sang, il fallait que je tombe sur aussi cinglée que moi. Je cède et viens poser mes lèvres sur les siennes. Elle tourne la tête juste à temps.

— C'est dégueulasse, tu viens de gerber !

Elle cogne du plat de sa main sur mon torse et se lève rapidement.

— Bouge-toi et viens nettoyer cette merde avant que Staline ne vienne patauger dedans.

Tout en râlant, elle sort un cachet de sa veste et me le tend avec une bouteille d'eau.

— Avale ça. Vu la cuite que tu as prise, tu vas être vaseux toute la journée.

J'obtempère sans broncher cette fois. Je la fixe se dandiner tout en avalant mon cacheton. Je n'ai pas la force de me rebeller plus, mais elle paiera son attitude insolente tôt ou tard.

Le ménage fait, je me déshabille et jette mes fringues sur le carrelage. Une fois entièrement nu, je pivote vers la fille qui me détaille avec désinvolture.

— Tu comptes me mater encore longtemps ou tu viens te doucher avec moi ?

Il n'en faut pas plus à la furie qui me toise en mordillant ses lèvres pour virer ses fringues et faire chauffer l'eau de la douche.

— Lave-toi les dents Mudak si tu comptes me faire quoi que ce soit.

Elle me gave putain à se prendre pour ma mère ! Malgré moi, j'obtempère parce que je compte bien lui faire payer l'addition.

Dos à moi, elle se savonne quand je tire le rideau et plaque son dos contre mon torse. De nouveau maître de mes moyens, je frotte ma queue dressée contre ses fesses et la fais coulisser dans le sillon de ses globes laiteux. De mon bras, je viens presser sa gorge. Avec ma main libre, je glisse la pulpe de mes doigts sur sa peau bouillante et pince ses mamelons dressés. Un couinement s'échappe de sa gorge quand je descends sur son intimité. Je me sers de ses sucs pour humidifier mes extrémités et venir les poser à l'orée de son anneau serré. Sans lui demander son autorisation, je la fais basculer en avant et introduis ma barre de chair dans son orifice interdit

après l'avoir rapidement préparé à mon intrusion. J'enroule ses cheveux longs autour de mon poignet, tirant sa nuque en arrière. D'une poussée, je m'enfonce jusqu'à la garde dans son cul magnifique.

— S... grogne-t-elle dans un gémissement.

Je ne sais pas distinguer s'il s'agit de douleur ou de plaisir, mais je n'entends pas rigueur et entame de lents va-et-vient. Mon membre gonfle encore au creux de ses entrailles. C'est comme si elle m'aspirait en elle, irradiant mon gland d'une agréable inflammation. Je la punis. Rapprochant ma bouche de son oreille, je lui murmure :

— Ne me donne plus d'ordres, jamais.

Je m'attends à ce qu'elle hurle son mécontentement, mais une fois de plus, elle me désarçonne.

— Baise-moi plus fort !

— Putain !

Je rugis de plaisir tout en accélérant la cadence. Nadejda tourne son visage noyé dans les spasmes du désir vers moi.

— Continue S, encore.

Plus vite, plus puissamment, je fais cogner mon bas ventre contre le rebondi de ses fesses. Mes mains sont partout sur son corps, tantôt sur ses seins, tantôt sur son clitoris gonflé de sang. Il ne nous faudra que quelques minutes pour sombrer dans les méandres de la jouissance. Je me déverse en elle sous le son mélodieux de ses hurlements de plaisir. *Je crois que je vais la laisser me défier plus souvent finalement.*

Chapitre 36

Concentré à observer les recrues, je les détaille le menton posé sur mon poing d'un air taciturne. Voilà maintenant deux putains de longs jours que je me coltine de choisir l'équipe qui viendra sur le terrain avec moi. Le réel problème est que je dois leur faire confiance. Je leur donne ma vie et leur livre mon existence sans connaître un dixième de ce qui les constitue. Hommes ou femmes, peu m'importe, mais ils doivent être à mon image. Sanguinaires, froids et calculateurs. Avec l'aide d'Anton, nous avons établi toute une liste d'épreuves à franchir. La plupart ne passent pas la première. Nous serons une cinquantaine à intervenir, les autres auront chacun une tâche ici ou dans les environs de l'usine désaffectée qui accueille le trafic d'enfants. Le plan se dessine, mais le point noir, ce sont mes exigences.

— Non, mais tu fais chier S ! braille le chef de la vendetta dans mes oreilles. Tu es plus rigide que le Major, merde ! On dirait qu'aucun ne peut t'arriver à la cheville.

Il cogne du plat de la main sur l'accoudoir de son fauteuil roulant.

— J'en ai repéré une dizaine que tu as recalé.

Il me gave, bordel. Je ne daigne pas tourner la tête vers lui et me contente de soupirer en voyant ce gosse d'à peine dix-huit piges entrer dans la pièce. Il ne paie pas de mine, et au contraire, semble être lui aussi la victime de ceux que nous voulons écraser. Bizarrement, malgré son apparence frêle, je ressens un truc différent lorsque mes yeux rencontrent les siens. Il a cette lueur, celle que je cherche et que je n'ai pas encore trouvée jusqu'à maintenant. Alors que mon binôme blablate sur ma droite, je l'interromps de ma main et me lève. Je sais qu'il reste bouche bée, je le connais assez maintenant pour anticiper ses réactions. Une fois debout,

j'étudie le gosse sans vergogne, je tourne autour de lui, jauge son état mental en ne parlant pas, mais en lui envoyant moult signaux d'alerte. Mon corps est tendu, mais le sien aussi. Seuls sur le tapis du Dojo, nous nous défions du regard. Je maintiens, il a ce truc qui me dit qu'il en a dans le bide. Sans préambule, je jette un coup de poing vers son menton. Esquive rapide. *Bien*. Paré à une nouvelle attaque, il ne sait pas où je vais viser, mais tout son organisme est prêt à agir pour m'éviter. D'un coup d'œil rapide à ses pieds, je note sa mobilité. *Excellent*. Alors que je consigne intérieurement chaque détail, il envoie son pied dans mes côtes. Je pare le coup en contractant instinctivement mes muscles et étire la commissure de mes lèvres en un sourire franc. J'aime ce que je vois. Il sait qui je suis, ce dont je suis capable, et il m'attaque frontalement quand même. Je me mets en position de garde et sautille sur place en bougeant de gauche à droite. Le gamin, blond comme les blés, aux yeux aussi verts que les feuilles d'un arbre au printemps, est de musculature sèche, mais dessinée. Aucune émotion ne transpire de son visage. Je ne saurais déceler un sentiment qui le traverse en cet instant. Seul le bruit de nos souffles fend le silence de la pièce. J'ai l'étrange impression qu'il m'étudie aussi. Je feins la pause et m'arrête quand lui continue de me tourner autour comme un animal en quête de sa proie. Je le laisse faire, mais quand je sens que le moment est opportun, je me jette sur lui et viens plaquer son dos contre mon torse. Machinalement, je lui fais une clé de bras et regroupe les siens dans son dos. De ma main libre, je viens encercler sa trachée. Je ne peux voir son visage, mais je suis persuadé que la rage coule dans ses veines et qu'il n'a qu'une envie, m'en coller une. Il doit apprendre encore, certes, mais sa ténacité et surtout son coup de talon dans mes tibias me poussent à le prendre avec moi.

Ce n'est qu'une fois ma décision prise que je le relâche et le fais pivoter pour qu'il se poste en face de moi. Les mâchoires crispées, il me toise alors que je suis plus grand que lui. En fait, tout est dans son attitude et non pas dans son physique.

— Comment tu t'appelles ? lui demandé-je d'un ton sec.

Même s'il m'a interpellé, je ne suis pas son pote, je suis son supérieur, il me doit le respect et la crainte. D'un regard dédaigneux, il relève le menton et croise ses bras dans son dos. Il ne parle pas pour autant. Okay... Je m'avance d'un pas et pose mon front sur le sien.

— Je t'ai parlé. Ici, tu obtempères, ou je te bute parce que tu ne m'as pas obéi.

À son tour de me sourire avec sa bouche, mais pas avec ses yeux qui me lancent des éclairs.

— Tout comme tu as tué mon frère ?

Je ne pige pas. Faisant pivoter mes épaules vers Anton qui me répond par un haussement de sourcils, je reporte mon attention sur le morveux.

— Je ne sais pas à qui tu fais référence, mais si je l'ai fait, c'est que j'avais une bonne raison.

Je ne peux pas être plus honnête, toute mort donnée de mes mains est la continuité d'évènements qui m'ont poussé à agir de la sorte.

— Je croyais que c'était plutôt parce que tu étais complètement bourré !

Il ponctue sa phrase d'un crachat à mes pieds. Cette fois, ma limite est atteinte. Même si je viens de percuter qui il souhaite venger, je me jette sur lui et frappe avec force au creux de son ventre. Ses bras tentent de m'atteindre quand je ne suis pas sur lui, mais je ne lui permets aucune intrusion dans ma garde. Gauche, droite, j'enchaîne uppercut sur uppercut. Une fois déchaîné sur le morveux, il souffle comme un bœuf et tombe à genoux en tenant ses flancs. Une larme noie ses iris quand il baisse la tête

vers le sol. Sans un bruit, il ravale ses perles d’eaux salées qui ne cherchent pourtant qu’à s’échapper sur ses joues d’enfant.

— Alexeï Romanov était mon frère.

Ce prénom, je l’ai déjà entendu une fois, mais je l’ai toujours surnommé Machin, alors ce n’est pas naturel pour moi de faire le lien immédiatement. Ce n’est que la référence à ma cuite qui me permet de comprendre réellement.

— Lève-toi, gamin.

Je fais fi de ses états d’âme, ils n’ont pas leur place dans notre guerre. Et puis, je m’en contrefous d’avoir zigouillé l’autre con. Ne bougeant pas d’un iota, je profite de cette pause pour interroger silencieusement Anton qui semble tendu. Je croyais qu’ils avaient effacé toutes traces de mon pétage de plomb... Il semble aussi désarçonné que moi et pince ses lèvres. Le grand Anton ne sait donc pas tout sur son propre territoire. Cette mince information ne me plaît guère. Il a obligation de n’avoir aucune faille dans son système, au risque de nous faire tous descendre par inadvertance. Le petit ne bougeant toujours pas, je presse son épaule de mon index et mon pouce. Cette prise de défense a le mérite de faire assez souffrir sans user de trop de force. Immédiatement, il pousse un gémissement plaintif.

— Debout ! C’est un ordre !

Tout en frottant son articulation douloureuse, il pose un pied puis l’autre au sol pour se redresser. Le visage tordu par la peine, il me fixe avec l’envie de me faire la peau. Je n’ai pas une once de peur en moi pour me sentir en danger. Par contre, je sens que sa détermination et sa colère sont un atout majeur.

— Je suis prêt à t’intégrer dans mon équipe si tu me dis qui tu es et pourquoi tu es là.

Paumé, il cligne plusieurs fois des paupières.

— Je suis là pour venger mon frère.

— Tu veux me faire du mal pour aller mieux ?

Déstabilisé, il semble réfléchir à vive allure pour enfin hocher de la tête.

— Très bien. Je te laisse la possibilité de me combattre jusqu'à ce que tu n'aies plus cette envie de me détruire, mais de te battre à mes côtés.

Écarquillant les yeux, ma recrue jette un œil à mon collègue qui lève les mains devant lui en signe d'impuissance et reporte de nouveau son attention sur moi.

— Je peux faire tout ce que je veux ? Tous les coups sont permis ?

— Absolument, mais moi aussi j'ai tous les droits.

— Ça me va, acquiesce-t-il enfin.

Je lui tends ma main et attends qu'il me donne la sienne pour sceller notre pacte, ce qu'il fait rapidement. Tout dans ses actes me confirme que j'ai raison, qu'il a sa place dans mon armée.

— Ton prénom ?

— Sacha.

— Sacha, bienvenue dans mon équipe.

Tout en coinçant ses doigts entre les miens, je l'attire vers moi et pose mes lèvres contre son oreille.

— Prépare-toi, le combat commence.

Le repoussant comme un vulgaire moucheron, je m'éloigne d'un bon mètre et enlève mon t-shirt. Je déploie ma musculature en faisant rouler mes membres un à un.

— Euh... S... je ne crois pas que ce soit une bonne idée, gronde Anton derrière nous.

— Le gamin veut sa vengeance, il l'aura. Je sais combien c'est destructeur de tout garder en soi.

Je sautille, fais craquer ma nuque.

— Je gère. Et puis, si je sens que Sacha ne me fait pas confiance, je le bute comme son connard de frangin.

Le provoquant ouvertement, je souris en fixant son visage se décomposer. Allez petit, viens cogner, je t'attends ! Paré à l'attaque, j'enfonce mes plantes de pieds dans le tapis et plie les genoux, les poings en avant.

— Alors Sacha, je n'ai pas que ça à glander, le titillé-je encore. Tu sais comment j'ai tué ton cher frère ?

Le rouge lui montant aux joues, j'aperçois sa contenance se fissurer. Il est au bord du gouffre, j'appuie sur le dernier bouton pour le faire vriller.

— Je lui ai coupé les couilles et les lui ai fait bouffer.

Fier comme un coq, je lui souris effrontément quand il se rue sur moi la tête en avant. *C'est parti pour la minute défouloir.*

Chapitre 37

Gainé, j'attends de recevoir la première salve de la part de l'adolescent. C'est con, mais ce genre d'exercice me manquait énormément. J'ai grandi avec des combats journaliers. Mes adversaires de tous niveaux et de tous âges m'ont appris tellement que celui du jour ne me fait absolument pas trembler, ou alors d'impatience. D'ailleurs, à bien y réfléchir, je crois n'avoir jamais eu la trouille d'affronter qui que ce soit, au contraire, même lorsque je prenais une raclée, je finissais avec ce putain de rictus insolent plaqué sur ma tronche de sale gosse. Cela m'a valu de nombreux jours d'isolement, mais jamais je n'ai changé d'attitude. En fait, dans cette école, si on y réfléchit bien, il y avait plusieurs catégories de soldats. Les bons toutous, ceux qui ne bronchaient pas, les pseudo-rebelles qui la bouclaient dès qu'on criait un peu plus fort qu'eux, et les gars comme moi, une poignée à vrai dire, qui ne lâchait jamais rien, même les os brisés et le sang obstruant leur vue. Je pense que nous étions classés par nos supérieurs de manière à ce que nous ne mettions pas trop le bordel auprès des gentils garçons qui n'auraient jamais osé, ne serait-ce que sourire à un gradé.

Les pieds écartés, les poings devant mon visage, je déverrouille mes genoux de manière à rester mobile et parer toute attaque. L'analyse est ma meilleure amie en cet instant. Je peux, par exemple, voir que Sacha souffre de ses côtes que je lui ai sûrement fêlées. Sa respiration est erratique et irrégulière, je l'ai d'ailleurs surpris en train de les palper alors que je m'échauffais. S'il pense que je ne l'ai pas vu, il se plante royalement, je compte bien me servir de cette information pour le briser quand j'aurai décidé que l'affrontement sera clos. Dans un premier temps, je le laisse se défouler sur mon corps endormi depuis trop de jours. Tête en avant, il se

serre de son crâne pour me foncer en plein dans le plexus. Je dois avouer qu'il a de la puissance, mais il n'est en rien le genre de type qui me coupera le souffle. Me saisissant par les hanches, je pense qu'il essaie de me mettre au sol. Imperturbable, je ne bouge pourtant pas face à ses coups qui rouent mon dos. La rage qu'il injecte dans ses poings pourrait me faire vaciller, mais ce n'est pas le cas. Quand je ressens le besoin de souffler un peu, je l'empoigne par les épaules et lui assène un coup de genou dans le bide. Il doit reculer pour reprendre sa respiration. Je sais pertinemment que j'ai ravivé la douleur qui irradie encore ses côtes. Les yeux vitreux que le rejeton pose sur moi ne me font ressentir absolument aucune peine. Ouais, j'ai buté son frangin, et alors ? J'en tuerais d'autres, il n'est pas le premier, et ce ne sera pas le dernier. Je peux lire dans ses iris émeraude qu'il a mal tant dans son cœur que dans son être, c'est comme si une partie de mon âme se connectait à la sienne. C'est très étrange et surtout très nouveau pour moi. Reculant d'un nouveau pas pour lui laisser l'air qu'il lui faut, je remets mon bouclier invisible pour mettre fin à cette sensation désagréable. *Je ne veux pas ressentir, rien.*

Sacha se relève enfin, à mon tour de foncer dans le tas. Il doit comprendre à qui il a affaire. Je pose un pied au sol et me propulse en hauteur pour lui envoyer un crochet en pleine mâchoire. Sans retenir sa tête, sa nuque craque et part sur sa droite avant qu'il ne s'écrase sur le tapis. Étendu de tout son long, il semble sonné. Rapide comme combat.

— Putain S, tu abuses ! Il est séché le petit !

D'un grognement dans ma barbe, je m'approche du corps étendu les bras le long du corps. Je n'ai pas tout donné dans cet échange de coups, et je me sens frustré de ne pas le faire durer plus. Du bout de mes orteils, je pousse l'enveloppe charnelle inerte du morveux. Il ne bronche pas, ne sourcille même pas. Je me penche alors au-dessus de Sacha et pose mes

doigts sur sa jugulaire à la recherche d'un pouls. À peine ai-je frôlé sa peau qu'il ouvre les yeux en souriant diaboliquement. Ce n'est que lorsque nos prunelles se percutent que je ressens une vive brûlure intercostale. J'abaisse mes yeux sur la zone douloureuse et réalise qu'il vient de me poignarder. Sa lame en main dégoulinant de mon sang, il semble prêt à frapper une seconde fois. Je ne lui en laisserais pas la possibilité.

— Même pas en rêve connard ! vociféré-je en enroulant mes doigts autour de sa gorge.

D'une force herculéenne, je le soulève de terre d'une seule main et le suspends dans les airs. Je fais abstraction de ce liquide visqueux qui coule le long de mon flanc gauche et aspire sa peur pour m'en nourrir. Tout ce qui me constitue se délecte de cette trouille qui émane de lui. Il est passé de la fierté à l'angoisse. Il sait qu'il a été trop loin, que je n'en resterai pas là. Je plie mon coude et prends l'élan suffisant pour l'envoyer valser dans les airs. Son corps tourne sur lui-même avant de s'écraser une nouvelle fois sur le sol. Le bruit d'os qui se brisent suivi d'un hurlement de douleur m'informe que l'atterrissage est difficile. Sans prendre le temps d'étudier ma blessure qui n'est finalement que secondaire, je cours vers le gamin. Acharné, je lui déverse mon dégoût par le biais de mes pieds qui viennent le frapper sur tout le corps. J'ai été sympa, mais il a voulu me prendre en traître. Je ne lui laisserai pas la possibilité de se relever aujourd'hui, mais, une chose est sûre, il en a dans le froc et je compte bien le prendre dans ma troupe. Faisant fi de la voix qui résonne derrière moi, je rugis féroce et me baisse pour abattre mon dernier coup de poing sur sa pommette qui craque sous mes phalanges.

Essoufflé, je me redresse et observe Sacha, qui cette fois j'en suis sûr, est tombé dans les pommes.

— Ça va mec ? me surprend Anton qui roule jusqu'au tapis.

Ne lui accordant pas même un regard, je reste focalisé sur le moustique étendu. Si je ne m'étais pas contrôlé, je l'aurais fini, mais j'ai besoin de lui. J'espère qu'il saura se remettre rapidement de ses blessures pour que j'entame une vraie formation pour le préparer à notre attaque imminente. Normalement, si j'ai bien visé, je l'ai mis K.O., mais il n'a pas grand-chose de grave. Les côtes fêlées, c'est douloureux, mais ça ne l'empêchera pas de prendre des cours. À première vue, ayant visé juste et tapé avec retenue, aucun organe n'est touché.

— Fais venir un médecin, ordonné-je à Anton avant de pivoter et ramasser le couteau luisant de mon hémoglobine pourpre.

Je l'observe un long moment avant de le jeter par terre et de plaquer ma paume sur ma plaie. Un léger inconfort me tire une grimace.

— Oui, bonne idée, assieds-toi le temps qu'il arrive.

Blême, mon collègue me fixe les yeux ronds, une ride barrant son front.

— Ce n'est pas pour moi le médecin, mais pour le merdeux, lui montré-je le gosse du bout du doigt.

Je quitte le tapis d'entraînement, la main toujours calée sur ma blessure. Je sens le liquide affluer, mais il est hors de question qu'on me touche.

— Non, non, S, viens ici !

Il crie son désarroi alors que je n'en ai rien à carrer.

— Fous-moi la paix, Anton, je sais me recoudre. Et je suppose que tu en es capable aussi, alors ne me casse pas les couilles, et fais juste soigner Sacha.

De là où je suis, je peux apercevoir ses phalanges blanchir tant il compresse les accoudoirs de son fauteuil.

— Elle va me faire la peau...

La petite lumière s'éclaire dans mon esprit. *Il a la trouille de Nadejda.* Je ricane face à ce constat et me rapproche de lui.

— Tu parles de Nadejda ou je me trompe ?

— Non, mais mec, elle est cinglée quand il s'agit de toi ! Si elle apprend que je t'ai laissé repartir le bide ouvert, elle va m'en coller une !

Me penchant vers son visage, je souris à pleines dents maintenant.

— Ça peut être sacrément drôle en effet. Dire que toi, le chef de la vendetta contre le gouvernement, qui n'a peur de rien ou presque, tremble devant cette fille me bidonne sacrément.

— Ne rigole pas, putain ! Sois cool pour une fois et accepte de te faire recoudre par le doc.

Je déploie ma carrure et le domine de ma hauteur.

— Même pas en rêve, tu sais où tu peux te le foutre ton doc, hein ?

Laissant mes pas me guider vers la sortie, je marque une pause et tourne seulement ma tête vers lui.

— Par contre, qu'il soigne bien le gamin...

— Ouais, ouais...

— Sinon, je le bute.

— Mais merde S, arrête de vouloir faire la peau à tout le monde !

Je n'ouvre pas ma bouche, mais lui administre mon majeur en guise de réponse avant d'abaisser la poignée. Une vague humaine m'accueille dès que je suis hors de la pièce. *Merde, j'avais oublié la sélection !*

— Les épreuves sont terminées pour aujourd'hui ! Oust, tout le monde dégage ! Revenez demain à six heures.

Forcément, ils râlent tous, marmonnent des phrases inaudibles.

— Et celui qui n'est pas content n'aura qu'à rester au pieu demain matin, au moins on saura qu'il peut être envoyé en guise de chair à saucisse sur le champ de bataille.

Plus un mot. Ils la bouclent tous, quand je fends la foule sous leurs regards fixant leurs pieds.

— C'est bien ce que je me disais, à demain !

Prêt à retrouver ma piaule pour me retaper, je croise une paire d'yeux bleus qui me fusille sans vergogne. Nadejda... La tête penchée sur mon épaule, je l'étudie avec attention en plissant mes paupières. Elle semble furieuse. D'ailleurs, tous les participants doivent le sentir puisqu'ils la contournent sans broncher pour retourner dans leurs appartements. Mains sur les hanches, elle fait glisser ses iris sur mon corps et pince ses lèvres en découvrant mon t-shirt rougi par le sang. J'avance vers elle et plaque mes lèvres sur sa bouche charnue avant de poser mon front sur le sien.

— Fais pas ta chieuse, j'ai besoin que tu me recouses comme la dernière fois.

Elle crispe les mâchoires, sûrement car l'envie de se rebeller la tiraille avec celle de me soigner. Je plaque ma paume sur ses fesses et l'attire à moi.

— Tu fais ça mieux que le médecin, Suka.

Levant les yeux au ciel, je sens qu'elle abdique.

— Okay, allez dépêche-toi avant que je ne change d'avis !

La libérant, je la contourne pour me rendre à notre chambre avant que je ne tourne de l'œil. Je fais le malin, mais je perds pas mal de sang et je sais qu'il faut agir vite pour cautériser la plaie et arrêter l'hémorragie.

Chapitre 38

Allongé sur le lit, je ferme les yeux et crispe les mâchoires quand la brûlure de l'aiguille transperçant ma peau me tire un mugissement. Je ne laisse rien transparaître, mais bon sang ! Je souffre ! Le silence qui règne dans la pièce est la preuve de la concentration ultime de Nadejda sur sa tâche. J'inspire et expire le plus calmement possible.

— J'ai presque fini Mudak.

Je ne réponds pas et n'ouvre même pas mes paupières.

— Je vais dégommer ce type, tu as plutôt intérêt à me dire de qui il s'agit.

Mon mutisme semble l'agacer plus qu'autre chose, puisque je sens qu'elle malmène ma plaie volontairement.

— Et Anton... lui par contre...

Avant qu'elle n'aille plus loin, j'enroule mes doigts autour de son poignet et ancre mes pupilles aux siennes. Nos océans se percutent comme une tempête orageuse remuant ses vagues dans tous les sens. Elle est en colère, mais moi aussi, alors qu'elle ne me tape pas trop sur le système.

— Je ne suis pas une petite chose fragile, ne t'avise plus jamais de me protéger comme tel.

— Et moi, je ne supporte pas de te voir souffrir.

— Parce que tu crois que je souffre là ?

Nous nous jugeons, nous affrontons.

— Il m'en faut bien plus Suka, pour me faire du mal.

Sauf si l'on te touche... Mais, je tais cette information au risque de lui donner le bâton pour me faire battre. Une larme se coince dans ses yeux transparents alors qu'elle avale péniblement sa salive. Je relâche son bras et

pose ma paume sur sa joue. La sentir aussi blessée pour ma petite personne serre ma poitrine et provoque une arythmie.

— Je vais bien... je te le promets.

Elle inspire fortement et relâche ses épaules. Je sens qu'elle accuse le coup.

— Ce sang, cette plaie, je n'arrive pas à me dire que c'est ton quotidien. Notre quotidien.

— Et pourtant quand il s'agit de l'hémoglobine des autres, cela ne te fait absolument rien.

— Quand c'est le tien, S, je ne réponds plus de moi.

Elle pose ma main sur son cœur, je sens qu'il bat si fort qu'il pourrait briser sa cage thoracique pour s'échapper.

— Je ne peux plus imaginer ma vie sans toi. Alors, veille bien à rester vivant !

Je prends ses mots comme une déclaration. Personne ne m'a jamais regardé comme elle me fixe, aussi intensément, avec autant... d'amour ? Complètement déboussolé et déstabilisé par cette révélation, je me tais. C'est tellement nouveau, inédit, que je ne sais comment réagir. Je la relâche et repose ma tête sur l'oreiller. Ça aussi d'ailleurs c'est un truc auquel je m'habitue chaque jour, un lit. Habitué à dormir à même le sol, ou sur une planche, je commence à apprécier que mon corps se moule à un matelas moelleux. Comme Nadejda, j'apprends à vivre avec.

Reprenant son travail d'infirmière, elle essuie ses yeux de sa manche et plante son aiguille dans ma couenne. Ce n'est pas un moment agréable, mais c'est peut-être moins pénible que de parler. Muré dans mon esprit, je la laisse agir tout en réfléchissant à des plans d'attaque. J'ai un mauvais pressentiment, je ne sais pas l'expliquer, mais je ne nous sens pas aptes à combattre contre le géant mondial. C'est trop grand, trop puissant pour

notre petite organisation secrète. Une boule logée dans l'estomac, je n'exprime pas mes doutes tout haut, mais ils me rongent pourtant chaque seconde. Le risque est bien trop élevé pour tenter une approche frontale. Les yeux rivés au plafond immaculé, je cogite à une meilleure stratégie quand une idée s'insinue dans mon cerveau.

— Suka...

Elle relève la tête et arque un sourcil interrogateur dans ma direction. Elle est si belle, putain ! Sa longue tresse blonde retombant sur son épaule me donne envie d'enrouler mon poing autour et de tirer sa nuque en arrière pour planter mes dents dans sa gorge diaphane. J'aime la marquer, montrer qu'elle est mienne.

— Quoi ?

— Tu crois que c'est une bonne idée de déplacer tout notre arsenal et notre armée au siège et de prendre le risque de nous faire dégommer ?

Sa mine se tire, ses traits se figent.

— Je pense qu'il faut les attirer sur notre territoire.

— Impossible. Les enfants sont séquestrés sur place.

— Et s'il fallait les déplacer ?

Pinçant sa bouche, Nadejda semble réfléchir à vive allure.

— S'il y avait un incident qui nécessite de tout bouger en urgence ?

— Ils pourraient abandonner les enfants, non ?

— Si j'en crois ce que les dossiers disent, ces gosses valent de l'or. Ils ne les laisseront pas mourir.

Faisant un nœud au dernier point de suture, Nadejda m'interroge du regard en gardant son expression tracassée.

— Avec nos soldats infiltrés, il serait facile de simuler un incendie qui nécessiterait un transfert. Il faudrait étudier les possibles locaux proches de ce point pour le préparer et les faire tomber dans nos filets. Si on les prend

par surprise, qu'ils ne sont pas dans leur environnement, nous avons plus de chance de gagner la partie.

La jeune femme coupe le fil et repose ses instruments avant de désinfecter la plaie et la couvrir d'un pansement.

— Ce n'est vraiment pas bête...

— Je ne sais pas pour quelle raison, mais je ne le sens pas. J'ai un truc qui me dit qu'il faut les faire bouger pour avoir un coup d'avance.

Son intervention terminée, mon infirmière improvisée s'installe sur le lit en tailleur. Elle vérifie mes contusions tout en pinçant ses lèvres.

— Tu penses que c'est jouable ?

— Il faut analyser les lieux, peut-être aller sur place histoire de réellement étudier les possibilités.

— Je pense que c'est ce que je veux faire Suka. Je me connais, je vais vite tourner en rond ici. Il y a deux possibilités, soit je vais avoir envie de tuer tout le monde, soit je vais tuer tout le monde.

— Finalement, ça laisse peu d'options, sourit-elle en palpant mes organes internes comme une professionnelle.

— Je vais demander à Anton de choisir les membres de notre armée. À l'entendre, je suis trop exigeant et n'accepte personne.

— C'est peut-être le cas, non ?

J'accroche ses pupilles aux miennes et acquiesce d'un hochement de tête.

— Ben, ils n'ont pas le niveau, je n'y peux rien.

— C'est normal, aucun ne t'arrive à la cheville. Sauf peut-être ce Sukin syn (fils de pute) qui t'as planté. Mais ils peuvent apprendre.

— En si peu de temps ? Impossible. Je n'y crois pas une minute.

Me recouvrant avec la couverture, elle me borde comme un enfant. Une part de moi apprécie cette attention, mais l'autre s'insurge. Je repousse la

couette et me redresse pour me rebeller.

— Je t'ai dit que je n'étais pas un gamin !

Malgré la douleur diffuse qui irradie mon organisme, je plante mes talons au sol, me lève en me tenant les côtes et m'éloigne.

— Ça ne te convient peut-être pas, mais moi j'aime prendre soin de toi, Mudak.

Assise sur le lit, elle relève la tête pour me fixer.

— Je pense que tu n'es pas disposé à prendre la route dans les jours à venir.

Elle montre mon pansement du doigt.

— Tant que ce n'est pas guéri, n'y pense même pas.

Je vois rouge, mes oreilles sifflent. Je rêve, ou elle vient encore de me donner des ordres ? Crispant mes mâchoires, je presse mes molaires et la fusille de mes iris furieux.

— Je crois que tu ne piges pas un truc...

Un pas après l'autre, je m'avance lentement vers Nadejda. Elle frissonne, je peux apercevoir d'ici les minuscules points qui ornent sa peau. Du bout de mes doigts, je fais glisser ma main sur son bras nu jusqu'à sa nuque gracile. Elle retient son souffle, aucun mot ne sort de sa bouche insolente quand je la capture de ma paume et la presse avec vigueur. Son visage se tord de douleur, mais elle ne me lâche pas des yeux pour autant.

— Je ne veux plus que tu me donnes des ordres ! C'est compris ?

L'éclair de colère qui passe dans ses rétines m'annonce une réplique cinglante. Elle ne parle pas, mais son index s'enfonce dans ma plaie fraîchement recousue.

— Et toi, lâche-moi. Et vite !

J'hésite entre lui éclater la tronche sur le sol pour avoir osé me défier, ou la baiser si fort qu'elle ne pourra plus s'asseoir demain. Mon organe vital

pulse tellement dans ma poitrine que je m'interroge sur sa capacité à encore battre correctement pour alimenter mon organisme. Je pense qu'il s'en sort plutôt bien finalement puisque ma queue se tend dans mon futaal alors que le doigt de Nadejda malmène encore mes sutures. Je dois être complètement cinglé pour être excité dans la douleur. Après tout, ce constat n'est pas d'aujourd'hui.

Me servant de ma force, je tire ma prise vers le haut et la force à se mettre debout.

– Lâche-moi ! vocifère la lionne dans mes tympanes.

Évidemment, je ne me laisse pas impressionner pour un rouble et étire mes yeux en de minces filets. Observer ses joues rosir, ses dents mordiller ses lèvres me rend plus fort, plus dingue, plus puissant. Je pose ma bouche sur la sienne alors qu'elle tente de me repousser de ses paumes. J'enroule mes bras autour de son dos et la cale sur mon torse. Ma langue s'insinue dans sa bouche et alors que je m'apprête à la taquiner, elle me mord jusqu'au sang. Cette blessure ne m'arrête pas, je maintiens ma prise et mélange nos salives à ce goût ferrugineux qui est le mien. Satisfaite et probablement aussi excitée que moi, Nadejda empoigne ma tignasse et tire dessus pour me dévorer un peu plus. Nos corps, qui se connaissent déjà, se cherchent, se frottent, se veulent. Je pousse mon bassin contre le sien et la bascule sur le lit. La dominant de ma hauteur, je me détache de ses lèvres et reprends mon souffle. Elle est diablement angélique. Et je suis diablement pris au piège dans ses filets...

OceanofPDF.com

Chapitre 39

Plusieurs jours plus tard

Je déambule dans les couloirs de ce souterrain par habitude, mais je ne supporte plus de vivre ici. Croiser ces regards, ces faces de rat qui me fixent dès que je foule le sol de leur espace vital, me donne la nausée et des envies meurtrières. J'avais prévenu Suka que je ne suis pas fait pour vivre en communauté, et plusieurs en ont déjà fait les frais. Le gosse n'a pas pipé un mot, mais la rumeur a couru malgré tout. Ses blessures, les miennes, ma colère et ma rancœur à son égard lors de nos entraînements, tout y était pour que les gens parlent sur ma gueule. Par réflexe, je pose ma paume sur mes côtes pour analyser la cicatrisation en cours. Ce n'est pas parce que je suis le toutou de Nadejda que je suis encore là, mais bien parce que moi je le veux. Je ne démords pas que mon stratagème d'attaque est plus judicieux que le précédent. Pour le moment, je n'arrive pas à le faire entendre à Anton qui ne veut absolument pas modifier ses plans. Quelque chose m'échappe, je suis incapable de cerner ses raisons, mais je pense sincèrement qu'il est trop buté ou orgueilleux pour accepter de se plier à mes volontés. Même Suka qui semblait emballée me trouve des contre-arguments en permanence. Si les choses continuent de la sorte, je vais tout envoyer valser et me tirer de ce trou. La colère ne désemplit pas de mon être, je ne pige pas ce qu'ils foutent. J'ai toujours cette sensation qu'ils se plantent de direction et qu'on va droit dans le mur.

Ce n'est qu'une fois posté devant la porte de la salle d'entraînement que mes yeux croisent ceux de Sacha. Il ne m'aime pas, tout son corps transpire la haine, mais je m'en cogne ! Je ne suis pas là pour me faire des amis. D'un

hochement de tête, je le salue silencieusement. Il plisse ses paupières toujours tuméfiées par les coups que je lui ai assénés et pince ses lèvres avant de finalement baisser la tête. *Bon soldat.*

— On y va, ordonné-je en tournant la clé dans la serrure.

Il n'est pas seul, j'ai fini par accepter une bonne quinzaine d'hommes et de femmes bien que je ne sois pas certain de leurs capacités. Je soupire en les laissant entrer dans le dojo. *Je n'ai pas les plus vifs de la meute...* Désespéré, je hausse un sourcil en les détaillant un par un.

— Tu ne sembles pas convaincu, me surprend Anton qui débarque de nulle part.

— Pas vraiment... Tu as vu ces gueules, sérieusement ?

Je sais qu'ils peuvent m'entendre, mais je m'en cogne royalement. Si cela ne leur convient pas, qu'ils dégagent !

— Ils sont là depuis plus de dix jours, et regarde-moi ces têtes de vainqueur ! Y'en a pas une pour relever le niveau...

J'aperçois un sourire fugace sur ses traits avant qu'il ne remette le masque rigide du leader sur son visage.

— Tu es là pour les former, je pensais que tu étais le meilleur.

Cette fois, il me gave. Je fais pivoter mes pieds dans sa direction et plante mes pupilles dans les siennes avant de pointer mon index sur son torse.

— Attention à ce que tu dis, mec ! Je suis le meilleur. Mais avec une bande de bras cassés, je ne peux pas faire des tueurs. La base est pourrie, merde ! C'est TON rôle de gérer qui tu acceptes au sein de la rébellion, ce n'est pas de ma faute si tu as un flair de chiotte !

Anton se fige en blêmissant sous le poids de mes paroles, ses pupilles d'habitude plutôt sympathiques à mon égard se teintent d'un voile mauvais.

C'est exactement ce qui alimente la rage qui coule dans mes veines et qui me pousse à continuer.

— Je n'ai pas l'intention de crever sur le terrain parce que ces nazes ne sont pas capables de se battre ou même de tenir une arme. Si tu m'écoutais un tant soit peu, tu suivrais MA stratégie !

Je ne suis plus que tension, mais je me retourne et amorce un pas vers les pseudo-soldats quand les doigts de l'infirmier me tirent en arrière.

— Ne t'avise plus de me parler sur ce ton, S ! Et encore moins devant des gens.

Fermement, je retire mon bras et me baisse pour lui faire face.

— Et toi, ne t'avise plus jamais de me toucher sans mon autorisation. Sinon, je te bute.

Un affrontement silencieux se déroule entre nous avant que je ne me retourne et lui claque la porte au nez, le laissant derrière moi dans le couloir. Je déteste recevoir des ordres par plus faible que moi, et ici, je suis supérieur à tous ces connards.

Inspirant cet air qui me manque depuis que je suis dans cet espace clos, je scanne la salle et tombe sur une personne que je n'ai pas vue depuis longtemps. En soi, il ne s'agit que de quelques semaines, mais mon cœur se met à cogner fort dans ma poitrine quand nos rétines se captent. *Le Major*. Il se tient appuyé nonchalamment contre le mur du fond, je ne sais pas comment il a pu pénétrer en ces lieux alors que je suis le seul détenteur de la clé. Après tout, on parle du Major, donc rien ne m'étonne.

— Tout le monde dehors ! crié-je à mes élèves qui commençaient sagement à s'échauffer.

— Mais..., commence une gonzesse aux cheveux rasés et aux mains tatouées.

— Depuis quand on discute mes ordres, ici ? craché-je en m’avançant près d’elle.

Mécaniquement, ma main encercle sa trachée.

— Si je dis, on sort, on fait quoi ?

Elle tente de balbutier quelque chose, mais mes doigts pressent plus fort et l’en empêchent.

— Je n’entends rien !

C’est un de ses collègues qui répond dans mon dos.

— On sort !

Je sonde l’âme de la nana qui gigote et bleuit en harponnant ses yeux des miens.

— Tu as compris ? Ou dois-je être encore plus clair ?

D’un mouvement de tête imperceptible, elle acquiesce. Bien qu’ayant envie de lui ôter la vie, je la relâche en la jetant violemment au sol.

— Dégage, putain !

Je n’ai plus de patience, plus de limite, je deviens barge. Ma troupe d’incapables déguerpit en courant sauf Sacha qui me lorgne, les bras croisés sur son torse.

— Tu as quelque chose à redire, toi ?

Il me regarde comme si j’étais la pire des sous-merdes. Cette attitude insolente me révulse et me donne envie de l’étripier sur place. Alors que je m’approche de lui, le Major s’interpose.

— Il serait plus judicieux que tu t’en ailles gamin. Quand il est dans cet état, il ne vaut mieux pas être dans les parages.

Lui, il me connaît et sait de quel bois je me chauffe. Enfin un qui est assez intelligent pour savoir se positionner avec moi. Le gosse quitte le tapis en baissant la tête. *Parfait.*

— Bon, maintenant que nous sommes seuls, comment vas-tu, S ?

Il pose sa paume sur mon épaule alors que la porte se referme sur Sacha.

— Vous avez réellement besoin de poser la question ?

Son contact ne me fait pas reculer, je l'accepte depuis des années.

— Je crois que Nadejda a bien fait de m'appeler.

Je recule et impose une distance entre nous.

— Qu'est-ce que Nadejda a à faire dans cette histoire ?

— Elle s'inquiète pour toi...

— Je ne suis pas son mouflet ! Je vais bien !

Calmement, il se campe plus près de moi, si près que je sens son souffle sur ma peau. Un voile de frisson se lève sur mon épiderme échauffé. Mes oreilles bourdonnent, mes sens semblent dans le brouillard. Je recule et fuis avant de ne plus répondre de mes actes.

— Tu ne l'es pas, mais tu comptes énormément pour elle. Elle a peur que tu ne sois pas à ta place ici.

— Mais bordel, bien sûr que je ne suis pas à ma place ! J'étouffe ! J'ai envie de sortir les tripes de tous les types qui me frôlent. Je suis en train de vriller complètement, c'est bien pire que tous les sévices que l'on m'a infligés.

Tirant comme un forcené sur mes cheveux devenus trop longs, je tourne en rond face à cet homme qui forge mon respect depuis que je suis un enfant.

— Nadejda est une fille bien, mais elle doit savoir que je ne suis pas fait pour ça. Plutôt me mettre une corde autour du cou, et sauter dans le vide que de vivre dans de telles conditions plus longtemps.

J'ouvre enfin les vannes de mes sentiments enfouis.

— Et que penses-tu de la cause pour laquelle nous nous battons ?

Je marque une halte, fixe le mur en face de moi et tourne légèrement ma tête par-dessus mon épaule sans le regarder pour autant.

— C'est peine perdue.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— C'est trop bien ficelé, trop surveillé, trop puissant pour que nous puissions y arriver. Impossible.

Enfin, une personne m'écoute et ne tente pas de me faire changer d'avis.

— C'est ce que tu ressens en ton for intérieur ?

Je réfléchis et analyse ce tumulte interne qui me malmène depuis un moment.

— Oui, je sais que si j'y vais je vais crever.

— N'es-tu pas formé pour ça ?

Cette fois, je soude mes prunelles à celles du vieil homme.

— Avant, j'aurais dit oui. Maintenant, je vais dire non.

— Et pour quelle raison ?

L'évidence me frappe si fort que la trouille me terrasse et me coupe les jambes. Comme un fusillé, je tombe à genoux sur le tapis et baisse la tête.
Suka...

— C'est violent, hein ?

Il a compris sans que je prononce un mot.

— C'est pire que tout, avoué-je du bout des lèvres.

— Alors, comprends-la, et accepte la main qu'elle te tend.

— Mais je ne peux pas abandonner...

— Et pourquoi pas ?

— Je ne suis pas un lâche.

— Non, mais tu es un homme libre.

Pourquoi ces mots transpercent-ils ma conscience de part en part ? Suis-je vraiment libre ? Ou les chaînes que je porte resteront-elles là, à jamais pour m'empêcher de vivre ?

OceanofPDF.com

Chapitre 40

Agenouillé comme un soumis, les épaules basses, je laisse mes questions tourner dans ma tête. Cette fille ne vit que pour venger sa sœur, accepterait-elle de faire une croix dessus ? Et moi, saurais-je vivre comme un humain lambda sans tuer qui bon me semble ? Est-ce que j'aspire à une existence stable ? Aurais-je des remords pour tous ces gamins qui n'ont rien demandé à personne ?

Torturé, je ne bouge pas. Mon souffle est erratique, je suffoque face à moi-même. *Pourquoi est-ce si difficile d'être libre ?*

— Est-ce que tu veux partir, S ?

Bonne question... Mon corps est comme comprimé dans un étau, je n'arrive plus à me mouvoir, je suis, pour la première fois depuis longtemps, tétanisé.

— Qu'es-tu prêt à faire pour Nadejda ?

Tout. Absolument tout. Et rien en même temps. Je ne peux pas lui faire tirer un trait sur ses objectifs. Je ne peux pas l'embarquer dans le sillage de mon instabilité.

— J'en sais rien...

— Je t'ai connu plus vindicatif. Tu veux quoi, S ? Cherche les réponses en toi.

Comme un putain de signe du destin, la poignée s'abaisse et Nadejda apparaît dans l'embrasement de la porte. À l'image d'un ange déchu, je la fixe et réalise que j'ai la solution en face de moi. Les jambes écartées, elle reste statique devant ma posture improbable. Tout en me scannant en silence, elle referme finalement doucement et me rejoint. Sans jeter un regard vers son parrain, elle s'accroupit et prend mon crâne en coupe. Sentir ses mains

chaudes sur ma peau me grise, j'appuie ma joue sur sa paume et ferme les yeux. Je ne suis bien que quand je suis entre ses bras. Apaisé par sa seule présence, j'ouvre mes paupières et pose mes yeux sur son visage de poupée.

— Suka...

— Mudak...

— Et si on partait ?

La bouche entrouverte comme un poisson hors de l'eau, Nadejda ne semble pas comprendre le sens de mes mots.

— Tu sais ce que je pense de cette attaque... commence-t-elle en cherchant à se relever.

— Je ne parle pas de ça, l'interromps-je en l'arrêtant d'une main sur son épaule.

Fronçant ses sourcils, elle semble désarçonnée.

— De quoi parles-tu alors ?

Elle me relâche et pose ses paumes sur ses cuisses dans l'expectative de comprendre où je veux en venir.

— Et si nous vivions enfin notre vie sans penser à la vengeance ?

J'enroule mes doigts aux siens et me rapproche de son corps chaud. Je fais fi du Major, de sa présence, de son regard. Elle est ma faiblesse, mais ma force aussi. Je n'en ai pas honte.

— Tu veux dire... fuir ?

J'acquiesce en hochant la tête de haut en bas.

— Nous n'y arriverons pas, Suka. C'est impossible. Tu le sais aussi bien que moi.

Perdue dans son esprit en ébullition, elle cligne des paupières à plusieurs reprises.

— Je... je ne sais pas. Anton...

— Ne pense pas aux autres. On s'en cogne d'Anton !

J'appuie le creux de ma main sur son cœur et me calme en le sentant battre sous mes doigts.

— Tu veux faire quoi, toi ? Qu'est-ce qu'il te dit, lui ?

Moi, S le sanguinaire, je suis en train de devenir philosophe ou quoi ?

— Attention, je ne serais jamais un ange. Je ne promets pas de ne pas avoir envie de crever des gens. Mais si tu es prête à tenter d'avancer au lieu de regarder en arrière, je veux bien essayer d'en faire de même.

Une larme roule sur sa joue rebondie.

— Je ne sais pas si j'en suis capable...

— Moi non plus, Suka. Mais là, je suffoque.

— Je dois réfléchir.

Pourquoi est-ce que je prends son temps de réflexion comme un uppercut ? Blessé, je la relâche et me lève pour rejoindre le Major.

— Vous comprenez pourquoi je ne peux pas me barrer comme un con ?

Je lui montre Nadejda.

— Regardez combien elle n'est pas prête à tout abandonner, elle.

Alors que moi si... non seulement pour elle, mais avec elle. Je rumine tout ce que je viens de réaliser. Il fallait que mon supérieur débarque et envoie tout valser sur son passage. Énervé et en colère contre moi-même, je fonce vers le mur et abats mes poings avec force. Je tape encore et encore pour libérer cette rage qui me submerge. Un rugissement, le mien, surgit dans le silence de la pièce. J'exprime ma frustration à travers mes coups. Mes phalanges craquent, ma vue se brouille. Je ne suis plus qu'un amas d'incompréhension et de férocité.

— Calme-toi ! siffle Nadejda derrière moi.

Je fais pivoter mes pieds vers elle et tends mes doigts ensanglantés vers son visage tordu par l'effroi sans pour autant la toucher. Ses yeux oscillent

entre les miens et l'hémoglobine qui coule de mes mains.

— Je vais te soigner, me dit-elle le plus calmement possible alors que je peux voir son corps trembler.

Sans me brusquer, elle avance lentement dans ma direction, enroule ses bras autour de mon torse qui monte et descend rapidement tellement je suis à bout de souffle.

— Je ne t'abandonne pas, S. Où tu iras, je te suivrai.

C'est comme si elle venait de me faire la plus belle déclaration du monde. Soulagé d'un poids immense qui comprimait ma poitrine, je plaque ma paume sur l'arrière de son crâne et l'attire plus près. Je fourre mon nez dans ses cheveux et inspire le plus puissamment possible. *Putain, que j'ai eu peur !* Je la comprime si fort contre moi, que je sens son air se raréfier.

— Je ne respire plus, ricane-t-elle. Je te promets que si tu me lâches, je ne me sauverais pas.

Même si je n'en ai absolument pas envie, je la libère de ma prise et recule.

— Vous avez besoin de moi les enfants, ou je peux vous laisser ?

Le Major intervient alors que je l'avais complètement zappé dans un coin de la salle.

— Nous allons avoir besoin d'aide, mais pour le moment, je vais soigner ses plaies.

— Tu sais où me trouver ma puce, lui parle-t-il avec le regard brillant.

Le voir si tendre, si doux avec une personne me fait bizarre. Je ne l'ai jamais aperçu sans son masque de dirigeant militaire. Même avec moi qui avais droit à ses faveurs, il n'était pas aussi détendu et prévenant.

— Oui, j'ai ton numéro. Fais attention à toi.

Nadejda qui le tutoie est le pompon, je les fixe tour à tour.

— Ne sois pas si surpris, voyons. Tu sais déjà le lien qui nous unit ta copine et moi.

Ma copine ? Je crois que finalement, c'est la seule chose qui résonne dans ma caboche. Je n'ai jamais employé ce terme à son égard. Je sais qu'elle est à moi, mais comment l'appeler, aucune foutue idée.

— Mouais... En fait, je m'en cogne. Je veux juste pouvoir compter sur vous pour notre sortie. Vu les chiens qu'on a au cul, un soutien ne sera pas de trop.

— Et moi, je suis censé être mort, alors en tant que fantôme, je vous guiderai du mieux que possible à l'extérieur.

Il s'avance dans notre direction et pose ses mains sur nos épaules respectives.

— Je n'aurais pas rêvé mieux pour toi, Nadejda. S ne t'abandonnera jamais, je n'ai de ma vie connu aucun jeune homme si droit, si intègre.

Une bouffée de fierté gonfle ma poitrine.

— Et toi, ma filleule, je suis sûr que même si je te vois moins, voire plus du tout pour votre protection à tous les deux, tu seras heureuse et tu sauras mener à bien ta vie loin de ce pourri qu'est ton oncle.

Je lorgne la fille qui a su capturer mon âme, une larme brille dans ses iris transparents. La voir pleurer me donne la nausée instantanément. Ému, l'homme qui n'a d'yeux que pour la fille qui lui fait face la serre fermement dans ses bras. L'émotion qui transpire de mon supérieur est si palpable, que même moi, j'arrive à la percevoir. Un truc m'échappe, je le sens... J'ai l'impression qu'une pièce du puzzle ne m'est pas révélée. Je les observe tour à tour en me taisant alors que je fouille mon esprit à la recherche d'un élément clé manquant. Je n'en sais fichtre rien.

— Je dois y aller, annonce le Major Kuznetsov en prenant la sortie.

— Merci, souffle celle qui se love contre moi en essuyant ses paupières humides.

Le claquement de la porte nous informe que nous sommes à présent seuls. D'un soupir, la fille se retourne vers moi.

— Bon, on va soigner tout ça et tu vas m'expliquer ton plan.

Insolent, j'ourle mes lèvres et les étire en un sourire malicieux.

— Je n'ai aucun plan, mis à part celui de t'emmener loin d'ici et de vivre. Oui, vivre, c'est tout. Si on va au bout du plan foireux d'Anton, on va y rester. Je le sais.

— J'y ai contribué à ce plan foireux, fronce-t-elle les sourcils, vexée.

— Oui, mais toi tu n'es pas lui. Lui, je ne le sens pas. Ne me demande pas pourquoi, mais mon instinct me dicte de me méfier.

— Tu te trompes, je le connais depuis toujours.

Elle s'éloigne et se dirige vers l'armoire à pharmacie suspendue au mur du fond. Habitée à panser mes blessures, la belle blonde qui se trémousse malgré moi sort tout ce qui lui est nécessaire. Rien que de la regarder bouger, ma queue se tend dans mon pantalon. Elle est bandante, bordel !

— Tu m'écoutes ?

— Nan, je te mate, avoué-je en passant ma langue sur mes incisives.

— Tu es irrécupérable ma parole ! Donne-moi tes mains, ordonne mon infirmière attitrée en souriant.

Je la détaille, son visage aux traits fins, ses pupilles claires, sa bouche charnue, je suis en admiration devant la perfection de son faciès de poupée. Alors qu'elle s'apprête à désinfecter mes phalanges ensanglantées, je lui vole un baiser vorace. Concentré à enrouler ma langue autour de la sienne, je suis interrompu par l'entrée fracassante de Sacha complètement échevelé, les yeux fous.

Je relâche Nadejda et me positionne devant elle en guise de protection. Un frisson parcourt mon échine. Je lis dans ses iris qu'il m'informe d'un danger imminent.

— Je suis désolé, c'est trop tard... murmure-t-il quand trois hommes vêtus de noir de la tête aux pieds franchissent le seuil de la pièce en le poussant au sol dans un bruit sourd.

Le martèlement de leurs pas réguliers accélère la cadence de mon cœur. Agrippée à mes bras, Nadejda tremble de tout son être.

— Ils viennent me chercher...

— Plutôt mourir, soufflé-je.

Et pourtant, malgré toute la volonté du monde, le taser plaqué sur ma gorge me prive de mouvements. Mes muscles se tendent, je m'effondre sur le tapis d'entraînement, les yeux ouverts sur l'atrocité qui se déroule en face de moi. Non ! Non ! Non ! Pas elle !

Chapitre 41

Pris de spasmes incontrôlables, je crispe mes mâchoires alors que mon corps se contorsionne dans tous les sens. Cloué au sol par ce truc de merde, je dois me contenter d'attendre de retrouver mes capacités avant de pourchasser les kidnappeurs de ma Suka. J'ai l'impression d'avoir chuté d'un immeuble de dix étages et que je viens de me fracasser sur le bitume, les membres brisés, le cœur éclaté en mille morceaux.

— Putain, S !

Aussi étonnant soit-il, Sacha se penche au-dessus de moi et tente de calmer les soubresauts de mon organisme en plaquant ses mains sur mes épaules. J'ai envie de lui hurler de courir après ces types, de la sauver, mais tout reste coincé dans ma caboche. Je peine déjà à garder les yeux ouverts, alors parler, c'est juste impossible.

– Regarde-moi ! m'ordonne-t-il pour me garder conscient.

La douleur qui vrille mes muscles n'est rien en comparaison de ce trou béant qui scinde ma poitrine en deux. S'ils m'ont volé la seule personne qui a réussi à me prouver que je suis vivant, je vais les détruire un à un. Il n'y a plus de hiérarchie, de Président ou d'oncle, je n'en ai plus rien à cirer. S'il faut mettre la ville ou le pays à feu et à sang pour la retrouver vivante, je le ferai. Perdu dans les tréfonds de mon âme meurtrie, je n'ose imaginer ma vie sans elle. C'est juste impensable. Il aura fallu qu'on me l'enlève au moment où on s'apprêtait à fuir, à devenir libres...

Je ne sais pas combien de temps passe avant que je ne puisse enfin reprendre le contrôle sur mon organisme. Une chose est sûre, ces minutes perdues creusent l'écart avec ces fils de chien. Je ne réponds plus de moi, l'état statique post-taser se dissipant, je me lève et cherche mon équilibre.

— Appuie-toi sur moi, me conseille Sacha alors que je ne pige pas pourquoi l'adolescent est à mes côtés alors qu'il me déteste.

Je le fixe en fronçant les sourcils, mais ne le touche pas. Ce n'est qu'une fois si près de son visage que je repère qu'il est encore plus tuméfié qu'avant. Il a dû prendre des coups avant de me prévenir de l'arrivée de ces connards.

— Pourquoi ? demandé-je en me stabilisant.

— Pourquoi, quoi ?

— Pourquoi m'aides-tu si tu me détestes autant ?

J'aimerais courir, prendre la tangente et retrouver Nadejda, mais je sens que je ne suis pas encore au maximum de mes capacités. Je le sais parce que je dois poser ma main sur ma tête qui me lance atrocement. Je fais abstraction de mes douleurs, elles ne sont rien en comparaison de ce vide immense qui creuse mon thorax. J'attends donc une réponse avant d'enfin récupérer ce qui m'appartient. *Elle*.

— J'ai fait une découverte.

— Je n'ai pas que ça à branler, soit tu causes soit je te bute. Je préfère te prévenir, je viens de perdre toute once de patience dès que ces enfoirés ont franchi cette porte avec celle qui n'a sa place qu'à mes côtés.

Reculant d'un pas, le gamin doit probablement sentir que je décharge sur lui mon aura la plus sombre.

— J'ai entendu Anton dire un truc qui m'a mis la puce à l'oreille.

Je sens qu'il cherche ses mots.

— Lorsque j'ai quitté cette pièce il y a quelques minutes, je l'ai trouvé bizarre. Du coup, je l'ai suivi.

Là, il m'intrigue. Même si mon palpitant commence à retrouver une cadence normale, mes bras ont du mal à se mouvoir. Je dois me concentrer pour enrouler mes doigts autour de son t-shirt sans tomber.

— D'une, qu'est-ce qu'il a dit ? De deux, accouche, j'ai des choses plus importantes à régler !

Du monde à tuer, par exemple... Je sais pertinemment que le temps presse, mais je n'y arriverai pas sans être en pleine capacité de mon organisme.

— Il parlait au téléphone. Il a donné l'ordre de venir la chercher. Il a dit que sans elle tu serais plus vulnérable.

Mon sang se glace, mes organes se figent, je chute une fois de plus dans le vide. Mon palpitant rate un battement, mes oreilles bourdonnent. IL A DIT QUOI ?

— Tu es sûr de toi ? À qui parlait-il ? Tu le sais ?

Je réalise que je suis agrippé à son col et que je crache ma haine à ce pauvre gosse qui n'est que le messenger. Mais la raison n'est rien comparée à la rage et la douleur que je ressens comme une pointe lancinante dans mon être.

— Et si tu commençais par me lâcher, mec !

J'essaie, mais j'en suis incapable. Mes yeux percutent les siens, il comprend qu'il ne vaut mieux pas jouer avec la bête qui est en moi et qui ressurgit seconde après seconde.

— Bon, sinon c'est vrai qu'on est bien comme ça, tente-t-il l'humour alors que je gronde un rugissement animal.

— Okay, je me dépêche, clame-t-il en ne me lâchant pas des yeux. Je ne sais pas à qui il parlait, non, mais j'ai capté que ce n'était pas normal. Je l'ai suivi un moment, jusqu'à une pièce qui m'était inconnue. Elle est dissimulée derrière un tableau.

Finalement, malgré moi, je recule et encaisse le coup. Saloperie de vendu de mes deux ! *Je le savais, putain !*

— Qu'y a-t-il là-bas ?

— Je n’ai pas eu le temps d’y pénétrer, une horde de types en noir me sont tombés dessus. Je me suis défendu, et j’ai couru le plus vite possible pour vous prévenir.

Ce trop-plein d’informations me donne le tournis, je dois m’appuyer au mur pour me maintenir debout.

— Tu saurais m’y emmener ?

— Où ça ?

— Dans cette pièce, merde, essaie de suivre !

— Oui.

— Alors, on y va !

Maintenant que je sens que j’ai récupéré toutes mes capacités physiques, je tourne les talons quand sa main me retient et me tire en arrière.

— Attends !

— Quoi encore ? Je n’ai pas de temps à perdre. Ils ont Nadejda !

— Je sais, mais tu dois savoir un truc avant.

Perdant mon calme, je souffle bruyamment et arrime mes prunelles claires aux siennes aussi sombres que la nuit.

— Balance !

— C’est un carnage... Ils ont buté toute notre équipe.

Tu parles d’une armée... finalement ils sont mieux morts.

— J’en ai rien à foutre. Ils peuvent tous crever un à un, ça ne m’empêchera pas de dormir.

Sa mine choquée ne se défait pas de ce dégoût qu’il me porte.

— Ouais, je suis un monstre, mais j’m’en cogne. D’ailleurs, pourquoi ils ne t’ont pas buté, toi ?

— J’ai su me défendre et j’ai couru jusqu’ici. Je crois que j’ai eu un bon professeur.

Je plisse les paupières et l'analyse. *Je rêve où c'est un compliment caché ?*

— Ben, il n'y en aura bien qu'un qui aura retenu la leçon, alors ! On y va.

Je l'empoigne fermement et le tire jusqu'à la porte. La tendresse, très peu pour moi. Je dois absolument savoir où ces raclures ont emmené Suka. Même si une parcelle de moi est persuadée de savoir où elle est... j'espère me tromper !

— Suis-moi, m'ordonne-t-il en abaissant la poignée et en regardant à droite et à gauche.

À peine je foule le couloir que mes pupilles sont attirées vers ces corps qui jonchent le sol. Le sang ayant coulé en masse, je dois faire attention de ne pas glisser dans ce liquide pourpre qui me colle aux pompes. Des gorges tranchées parfaitement, des artères sectionnées avec précision. Je sais qui a fait le coup. Les types de mon école, soit des formateurs, soit des élèves, mais je reconnais leur signature. Une croix est apposée sur le front des victimes à la lame. Je le sais, puisque j'ai appris à faire de même. Mes yeux glissent sur ces carcasses dénuées de vie qui jonchent le carrelage alors que j'avance en suivant le même.

— Tu ne sembles pas choqué.

— Je t'ai dit que je m'en cogne.

— J'avais presque oublié que tu as fait pire à mon frère...

D'un haussement d'épaules, je le laisse parler avant de me baisser et attraper un couteau de chasse coincé dans la ceinture d'un de mes élèves. Je le glisse dans mon futaal et vérifie qu'il n'a pas d'autre arme sur lui. *Fais chier !* Même pas un flingue ou un truc qui pourrait me permettre de me défendre en cas de seconde attaque.

— Tu sais pourquoi ils me voulaient affaibli ?

Mon guide marque une halte et pivote vers moi.

— Aucune idée. Je n'ai pas toutes les informations. Mais Anton a bien précisé que sans Nadejda tu aurais plus de motivation.

— Mais motivation à quoi ?

Bordel ! Je ne pige rien ! Complètement paumé, je lui ordonne pourtant d'un mouvement de tête de continuer sa route. Étrangement, ce calme m'est salvateur, il me permet de fouiller en moi, de chercher des réponses qui ne me viennent pourtant pas. S'il veut m'affaiblir, pourquoi veut-il me motiver ? Une fois de plus, je manque d'informations, les pièces de ce foutu puzzle ne se remettent pas en place. Je cogne ma tête de mon poing pour tenter de comprendre. Je deviens fou, elle n'est plus là, je ne sais pas où la chercher. L'autre qui se disait son ami l'a trahie, le gosse que je pensais détester m'aide. *Qu'est-ce que je vais encore découvrir qui va me mettre la tronche en vrac ?*

Chapitre 42

Mon cœur martelant ma poitrine, je canalise mes gestes, tente de retenir mon souffle qui s'accélère. Je remercie mes années de formation, mon travail intensif dans cette école qui aura peut-être ma perte, mais au moins, je suis capable de réfléchir, d'analyser la situation qui me dépasse, et de loin. Si on m'avait dit un jour que je devrais affronter ceux que j'idéalisais, je n'y aurais pas cru une seule seconde.

— On y est, me coupe Sacha dans mes pensées.

Je ne vois rien du tout ; nous sommes devant un mur. Ce n'est qu'une fois qu'il décale l'immense tableau contemporain que je réalise qu'il a raison, que c'est une porte dissimulée. L'embardée de mon organe vital dans ma cage thoracique est si puissante que c'est comme si mes veines accueillaien de la lave en fusion, mon sang bouillonne. Jetant un regard dans ma direction, le gamin jauge mon humeur avant d'ouvrir la pièce sombre. Mes yeux doivent s'adapter à l'obscurité, je plisse les paupières. Les mains de Sacha tâtonnent les murs dans l'espoir de trouver un interrupteur.

— Tu étais entré ? lui demandé-je dans un souffle presque inaudible.

— Non.

Je ne sais pas si c'est une bonne chose de pénétrer sur ce terrain inconnu alors qu'une armée de types cherche à nous faire faire des choses dont nous n'avons pas encore conscience. Je plaque ma paume sur l'arme blanche et me tiens prêt à la dégainer s'il le faut. Sans que je m'y attende, la lumière s'éclaire, mes rétines sont agressées, je dois poser le dos de ma main sur mon front pour me protéger. Le temps d'adaptation, bien que court, est nécessaire pour mieux distinguer chaque détail. Un immense bureau

recouvert de moult dossiers trône au milieu, une ouverture derrière celui-ci donne sur un autre espace.

— Merde, S ! me hèle le gosse dans une autre pièce adjacente. Viens-là !

Son ton affolé n'augure rien de bon, je contourne le meuble et m'engouffre là où m'emmène la voix. Il se tient dos à moi et se décale dès qu'il m'aperçoit. Derrière lui, je découvre une chaise où le Major est ligoté par des cordes. Il est assommé, sa tête pend vers le bas.

— Putain ! grondé-je entre mes lèvres pincées et en m'avancant vers l'homme bâillonné.

Sans échanger une parole, nous savons ce que nous avons à faire. Sacha défait les liens dans le dos du Major alors que je m'occupe de ses pieds et libère sa bouche. Je le porte et l'allonge sur le carrelage afin de l'ausculter et vérifier ses constantes vitales. Deux doigts posés sur sa jugulaire, je prends son pouls tout en regardant ma montre. Son battement cardiaque est normal, son abdomen est souple. Malgré un hématome sur son œil, rien à signaler. Avec toute ma délicatesse, je le gifle pour qu'il reprenne ses esprits. Sorti de mon champ de vision, j'entends mon binôme trifouiller dans les documents sur le bureau alors que je m'affaire à réveiller le Major. Son crâne vacille une fois, puis deux, avant qu'il n'ouvre ses paupières en les clignant à plusieurs reprises.

— S... murmure-t-il en me fixant. Ne me dis pas que...

Il n'a pas besoin de finir sa phrase pour que je comprenne à quoi il fait allusion. *Nadejda*. Ses pupilles s'habillent d'un voile de panique, il se redresse sur ses coudes et s'assied en grimaçant. C'est vrai qu'il n'est plus tout jeune et que sa vieille carcasse a du mal à se rétablir de ce genre d'attaque.

— Il faut y aller, vite ! S, non, mais qu'est-ce que tu fais encore là ?

C'est étrange sa manière de réagir, il est pâle et tremble de tous ses membres.

— Je dois savoir où aller, et quoi faire. Ils ont décimé toute mon équipe et les autres ont déserté.

— Mais, elle ne doit pas rester seule avec eux, ils sont fous !

De manière à échanger avec lui, je m'accroupis à sa hauteur, mes pupilles percutent les siennes et ma bouche s'entrouvre. Je viens de comprendre. Choqué, je pose finalement mes fesses à ses côtés et pose la question qui brûle instantanément mes lèvres.

— Qui est-elle réellement pour vous déjà ?

Je plisse les yeux, patiente tout en sachant pertinemment qu'il va tenter de me berner.

— Ma filleule, tente-t-il en n'arborant aucune expression faciale.

— Évidemment...

— Pourquoi cette question, S ?

Penchant ma tête sur mon épaule, j'étire ma lèvre supérieure.

— Vous mentez très mal, Major.

Inspirant avec force, il se lève et m'abandonne au sol.

— Vous devriez venir voir ça, nous hèle Sacha coupant court à notre discussion.

— Ce n'est que partie remise, ahané-je en pointant le vieil homme ridé du doigt.

— Il n'y a rien de plus à dire, continue-t-il de nier en me tournant le dos.

Sautant sur mes pieds, je les rejoins en faisant abstraction de mes doutes. Les mains tremblantes du Major tiennent une photo qu'il me tend en silence. C'est un enfant, les yeux violacés, les cheveux hirsutes, les lèvres bleues et le visage décharné.

— Retourne-la, m'invite Sacha à lire la suite.

Ce que j'y découvre me glace le sang, c'est comme si on venait de m'injecter une dose létale dans le bras. Mes membres deviennent lourds, ma tête bourdonne, mes oreilles sifflent.

Irina, six ans. Orpheline.

Disponible à la location au tarif de soixante mille roubles pour tous services corporels.

Disponible à la vente au tarif de cent vingt mille roubles pour viol, séquestration et rituels.

Cible parfaite pour élixir de jeunesse.

Une boule s'est logée dans mon estomac, je refoule cette bile brûlante qui ne cherche qu'à s'échapper de ma trachée. *Mon Dieu, comment peut-on faire ça à des enfants ?* Même moi, qui suis éduqué pour tuer, je ne me vois pas toucher aux gamins et encore moins pour en faire ça...

— Anton est avec eux... confirme le Major en s'asseyant lourdement sur le fauteuil, le regard dans le vide.

— Il y a des dizaines et des dizaines de dossiers comme celui de la petite, balance Sacha en continuant sa prospection.

Je tape du poing sur le bureau, envoie valser toutes ces données immondes que cet enfoiré gardait bien précieusement. Il nous a trahis avec brio. Je me suis fait baiser, et j'ai beaucoup de mal à l'admettre.

— Je vais le tuer ! Lui sortir ses tripes une à une, les piétiner jusqu'à ce qu'il crève comme la merde que c'est !

Je me vois déjà en train de me venger, les phalanges crispées, les mâchoires serrées, je trépigne d'impatience de lui faire sa fête à cet infirme de mes deux.

— Je me suis fait avoir depuis tout ce temps... marmonne le Major en se grattant la nuque.

— Il nous a tous bien eus, confirmé-je en fixant les images de ces enfants victimes de ce fumier.

— Le Président s’est servi d’Anton pour garder un œil sur elle.

Par elle, j’ai compris à qui il fait allusion. Ma Nadejda, celle qu’ils m’ont volée.

— Pourquoi ?

— Je pensais la protéger. J’étais persuadé que tu saurais la maintenir loin de lui... Anton et toi étiez des valeurs sûres.

— J’ai besoin d’avoir les réponses, Major Kuznetsov.

Toujours perdu dans les rouages de son cerveau, il ne me répond pas. Sacha, qui observe la scène de loin en gardant ses bras croisés sur son torse, ne semble pas plus piger que moi ce qu’il se passe. L’homme marmonne des phrases inintelligibles, fait des gestes désordonnés. Il semble sous le choc. Cette personne est de loin celle qui garde le mieux son sang-froid, et pourtant il est en train de craquer. Les yeux injectés de sang, il rive enfin ses iris dans les miens.

— Il faut la retrouver, et vite.

Posant mes paumes bien à plat sur le bois froid, je me penche en avant et approche mon visage du sien.

— Des réponses. Maintenant !

Il sursaute, semble perdre tout charisme, c’est comme s’il était mon élève. Les rôles s’inversent.

— Le Président Andronikov veut prélever l’elixir le plus précieux qui soit, le sang le plus pur qui existe pour lui.

— Celui de sa nièce ? Mais pourquoi ?

Blafard comme jamais, je remarque ses rides se creuser, sa bouche tressauter, ses jambes se secouer de spasmes.

— Celui de sa fille.

— Mais, Nadejda n'est pas sa fille... sauf s'il...

—... violait sa sœur.

Je prends encore cette information comme un coup dans le bide, c'est si lourd que mes guiboles n'arrivent plus à me porter, je dois m'asseoir sur le bord du bureau.

— Nina en a déjà fait les frais, continue-t-il sur sa lancée. Pour ce fou, les filles ont un sang si parfait qu'elles sauront le garder jeune. Nadejda n'en savait rien, j'ai tenté de la préserver de ce lourd secret.

Les révélations sont si improbables, dingues, que je peine à les remettre en place. C'est probablement ce qui me manquait pour faire le lien.

— Sauf qu'il se trompe, lâche-t-il d'une voix d'outre-tombe.

Alors que je fais pivoter ma tête vers lui, j'arrime mes yeux aux siens, ils se crochètent et je reçois le message qu'il m'envoie.

— Tu as compris.

— J'ai compris.

— Moi, je n'ai rien capté, râle Sacha en se rapprochant de nous. Si je dois vous aider, il faut que je sache où on va, pour quoi et pour qui.

Sa requête étant légitime, je me redresse et déploie ma large stature vers lui.

— Nadejda n'est pas réellement sa fille et s'il l'apprend, il n'aura pas besoin d'elle. Il risque de la tuer.

— Mais, c'est la fille de qui du coup ?

Je soupire et laisse mes pas me porter jusqu'au bureau. Posant mes mains sur les épaules du Major, je les presse vigoureusement et lui intime par ma gestuelle de parler. Il racle sa gorge, relève la tête et souffle enfin :

— C'est ma fille. Nadejda Andronikov est ma fille.

OceanofPDF.com

Chapitre 43

Même si j'avais compris la vérité avant qu'il ne lâche sa bombe, l'entendre pèse plus lourd dans la balance. *Putain, je baise la fille du Major !* Bon, cela manque atrocement de tact, mais c'est un fait, et pas des moindres quand on connaît notre passif à tous les deux.

— C'est votre fille ? s'esclaffe Sacha en reculant d'un pas. Wôw ! Mais ça change toute la donne !

— En effet, souffle notre aîné en prenant son crâne dégarni entre ses mains. On doit absolument la retrouver, mais nous sommes trois. Jamais nous n'y arriverons contre ces gars formés pour tuer.

Ses mots agissent sur moi comme un électrochoc. Je contourne le meuble et me poste en face du Major. Je soude mes pupilles aux siennes et serre mes poings si fort que le sang n'afflue pas dans mes phalanges.

— Nous aussi, nous avons une armée.

Auparavant aussi blanc qu'un linge, le visage de l'homme qui me scrute s'illumine d'une teinte rosée. Il vient de comprendre où je veux en venir.

— L'école...

— L'école.

— Mais tu es un génie ! Un foutu génie ! Je savais que ton cerveau était aussi doué que tes poings.

— On m'explique ? nous interrompt le gamin en arquant un sourcil.

N'ayant ni la force ni l'envie de relater mon histoire, j'envoie un coup de tête vers mon supérieur.

— Il va t'expliquer.

Je m'installe confortablement en croisant les jambes afin de réfléchir pendant le récit du Major. Le menton posé sur mon poing serré, je les

détaille distraitement en analysant les prochaines étapes à suivre. Au sein de l'école, il y a forcément des traîtres à éliminer. *Il va falloir la jouer fine...*

— Putain... gronde Sacha entre ses lèvres pincées. Mais c'est atroce.

Je le laisse découvrir cette facette de nos existences alors que mes yeux glissent sur les papiers dispersés au sol. Un visage attire mon regard. *Machin*. Il n'y a pas moyen, je n'arrive pas à me souvenir de son prénom à ce con ! Je me penche et récupère le document. Eh bien, qu'avons-nous là ? Mais, je crois bien que c'était aussi un renégat comme je m'en doutais.

— Sacha ! Regarde un peu ça !

Je me lève et plaque la feuille sur son torse. Lorsqu'il lit les informations que je lui ai transmises, ses mâchoires se serrent, ses yeux deviennent de minces filets haineux.

— Dis-moi encore une fois que j'aurai dû m'abstenir de lui couper les couilles après avoir lu ça et je te fous la dérouillée de ta vie.

Il froisse le document, en fait une boule et le jette par terre avec hargne.

— Ouais... C'est bon, j'ai compris que mon frère était une ordure.

En effet, d'après ce qui est écrit, il était le responsable des enlèvements d'enfants. J'en ai la nausée rien que d'y penser.

— Alors, plus de reproches, jamais ! C'est clair ?

Planté devant le gosse, je le fixe, le menton légèrement relevé.

— Plus de reproches, capitule-t-il en me tendant sa main en guise de pacte.

Je serre sa paume contre la mienne et presse un peu plus que nécessaire, histoire qu'il capte bien qui est le chef. D'un hochement de tête, il accepte ma domination.

— Bon, maintenant, on fait quoi ? demande-t-il en frottant sa main sur son jean.

J'y ai peut-être été un peu fort...

— On se trouve des fringues et on se casse, balancé-je en balayant une dernière fois la pièce du regard. Major, vous savez où on pourra trouver Nadejda ?

— J'ai ma petite idée. Une fois que nous aurons rejoint l'école, je saurais nous y emmener, dis-je sûr de moi.

Je le fixe intensément, je veux qu'il lise dans mes yeux toute la rage qui coule dans mes veines.

— Nous n'avons pas le droit à l'erreur, qu'on soit bien clairs.

— Je ne laisserai pas ma fille entre les mains de ces bourreaux plus de temps que nécessaire, sois-en sûr.

À peine rassuré, je pivote et expire bruyamment. C'est de la torture de l'imaginer avec des cinglés pareils. Je suffoque rien que de me dire qu'ils peuvent la toucher, lui faire du mal. En plus, connaissant son caractère de merde, je sais pertinemment qu'elle ne saura pas la boucler pour se protéger. Elle est capable de provoquer ces types, d'aller les pousser plus loin dans leur férocité à son égard.

— J'espère que nous arriverons à temps, soupiré-je en abaissant la poignée.

— Promis mon garçon.

Une main posée sur mon épaule, le Major qui se tient derrière moi vient de prononcer des mots qui réchauffent mon âme. *Mon garçon...* Une vague d'émotion me submerge, me rendant fébrile un instant. Putain, mais entre lui et sa fille, j'ai cette sensation d'exister, d'être quelqu'un dans ce monde qui ne m'a jamais accueilli avec bienveillance. Je ne bouge pas, je suis comme pétrifié par tout ce qui se passe en moi. Dans l'espoir de mettre fin à ce moment bizarre, je me décale finalement et l'invite à sortir sans lui répondre.

— On va aller dans la salle d'armement, il y a des tenues complètes, annoncé-je en prenant la direction indiquée à mes acolytes.

— Nous sommes censés être morts, me rappelle le Major. Je vais devoir contacter un de mes amis à l'intérieur. Si nous arrivons masqués et en tenue de l'école, nous pourrons entrer. Une fois dans l'enceinte de l'établissement, je saurais à qui je peux faire confiance. Il y a deux ou trois gars qui sont aussi pourris qu'un plancher inondé, mais je vais les envoyer en mission.

Dans mon esprit, les buter était plus radical.

— Vous êtes sûr de vous ? le questionné-je. Il faut absolument que cela ne se retourne pas contre nous.

— Je dirige cette école depuis sa création, je connais toutes les failles, toutes les portes secrètes, c'est moi qui les ai mises en place.

Je dois lui faire confiance, mais étant donné que tout notre plan repose sur ses épaules, je ne supporte pas de ne pas gérer. Ma pseudo-liberté éphémère m'aura appris une chose, je ne peux compter que sur moi-même. Mais là, je n'ai pas d'autres choix.

— Okay... capitulé-je en m'arrêtant devant la pièce qui nous intéresse.

J'insère ma clé dans la serrure de la porte blindée et appuie sur l'interrupteur. Alignées contre le mur, de nombreuses armes à feu ou couteaux en tous genres n'attendent plus que nous. Par réflexe, j'ouvre l'armoire métallique et sors trois cagoules. Je les jette aux deux hommes et prépare le reste de nos tenues. Trois pantalons à poches, trois gilets par balles, trois sous-pulls thermodermiques et trois vestes, le tout aussi noir qu'une nuit sans lune. Dans un silence religieux, nous enfilons nos vêtements. Je scrute les chaussures montantes de mes camarades. Parfait. Comme moi, ils ne semblent pas quitter leurs rangs militaires.

— Vous avez un véhicule, demandé-je au Major en faisant mes lacets.

— Un 4x4 sombre.

— Parfait.

Paré à partir, je pivote vers l'armurerie et me charge de munitions. Un revolver calé dans mon holster, je saisis différentes lames que je fourre dans toutes mes poches. Il vaut mieux prévenir que guérir. Me décalant pour laisser ma place aux autres, je me souviens que je ne peux pas quitter ce souterrain comme un voleur.

— Fais chier, Staline !

Si j'abandonne le chat de Nadejda ici, je subirais l'assaut de ses foudres et le regretterai amèrement.

— Quoi, Staline ? s'interroge Sacha, occupé à s'équiper à son tour.

— C'est un chat, précise le Major en fourrant un couteau dans sa ceinture.

— Et qu'est-ce que ce chat vient faire dans cette histoire ?

J'ai envie de lui cracher à la gueule que cela ne le regarde pas, que c'est mon putain de problème, pas le sien. Mais étant donné que je vais devoir coopérer avec ce gosse, je dois lui expliquer les choses le plus calmement possible.

— C'est le chat de Nadejda. Nous ne remettrons probablement jamais les pieds ici, je dois donc le prendre avec nous.

— Génial, s'esclaffe-t-il en se foutant royalement de ma gueule.

— Du con, boucle-la ou je te plombe le cul pour ton insolence.

Penchant sa tête sur mon épaule, il ne tressaille pas une minute, mais ourle sa lèvre insolente en un rictus amusé.

— Je n'ai pourtant pas l'impression que tu me feras quoi que ce soit.

Pourquoi ce morveux me met-il toujours dans tous mes états ? C'est comme s'il me poussait à bout. Le problème de fond est qu'il a raison, je n'ai pas envie de le tuer. C'est comme si je me revoyais en lui. Son attitude

désinvolte, cette manière de défier, cette envie presque viscérale d'affronter le danger, la mort. Je me contente donc de lui attribuer une pichenette derrière le crâne.

— Ta gueule ! J'ai Staline à récupérer.

Évidemment, il ricane et fourre des armes de défense un peu partout dans ses poches.

— Quelle autorité, se moque le Major dans mon dos.

— Dis donc, vous avez l'intention de me rendre fou tous les deux ?

— C'est peut-être bien déjà trop tard, continue Sacha en me donnant un coup d'épaule.

— Toi, merdeux, il y a encore quelques semaines tu voulais me voir dans un cercueil, et maintenant tu te fous de ma tronche.

— Je te respecte depuis le premier jour, la branlée que tu m'as mise m'a convaincu, avoue-t-il en accrochant ses prunelles aux miennes. Je t'ai haïe très fort, c'est un fait. Mais je t'ai aussi admiré de cette force qui se dégage de toi, ce charisme, cette noirceur.

Il baisse la tête, regarde ses pieds.

— Si je devais ressembler à quelqu'un un jour, j'aimerais que ce soit à toi.

La franchise de ce gamin me déstabilise. Il a mis les mots sur ce que je pouvais ressentir envers mon supérieur. Celui-là même qui se tient à mes côtés aujourd'hui pour démanteler le plus gros réseau de trafic d'enfants au monde. Je lui offre mon silence en guise de réponse et quitte la pièce qui semble tout à coup trop petite pour nous trois.

— On se retrouve dans le hall dans cinq minutes, balancé-je en tournant les talons, et surtout en fuyant cette émotion qui m'a foudroyée sur place.

Deviendrais-je un peu... humain ?

OceanofPDF.com

Chapitre 44

La voiture s'immobilise enfin devant l'immense bâtiment sombre qui m'a vu grandir, évoluer, devenir cette bête que je suis.

— Il était temps, putain ! grogné-je en tapant du poing sur la caisse de Staline qui a passé trois longues heures interminables à gueuler comme un putois.

— J'avoue que je suis au bord de la crise de nerfs, confirme Sacha installé à l'avant du véhicule.

— Nourrissez-vous de cette colère pour les événements à venir. Ce n'est qu'un chat, il ne doit pas impacter votre mental.

À l'image d'un vieux sage, le Major nous donne des leçons comme il l'a toujours fait avec moi.

— Il est perdu, ne sait ni où il est ni où est sa maîtresse, continue-t-il en dédouanant cette bestiole qui lèche mes doigts à travers les barreaux de sa cage de transport.

Cette bestiole a le don de me ramollir, mes pensées divaguent forcément vers celle qui l'a élevé. Elle me manque tellement que j'ai l'impression que de l'acide ronge mon être jusqu'à le dissoudre totalement. Comment ai-je pu vivre sans elle autant de temps ? C'est comme si elle était une extension de moi, une parcelle de mon âme lui appartient, elle n'est complète que quand la sienne est là.

— Enfilez vos cagoules, nous ordonne le Major en coupant le moteur dans une ruelle adjacente et en mettant un terme à mes pensées.

Ma respiration se calme, je canalise les battements de mon cœur, je pose ce masque de tueur formaté sur mon visage. J'aime redevenir cette autre

moitié de moi, celle qui n'est presque pas humaine. Avant d'aller au bout de ma transformation, je pose une main sur l'épaule du petit.

— Ça va aller ? Tu sauras gérer le stress ? C'est bien différent de ce que tu as pu voir dans cette pseudo-rébellion.

Il ne se retourne pas, mais je peux sentir son regard me happer dans le rétroviseur.

— Je croyais que j'avais déjà fait mes preuves ?

Ce gamin est tellement sûr de lui...

— Ben, je ne t'ai jamais vu sur le terrain, en immersion.

Il enfile sa cagoule.

— Eh bien, je n'espère pas te décevoir.

Je n'en ai finalement aucun doute.

— Tu comptes laisser ton chat ici, ou on doit l'emmener lui aussi ?

Sale gosse ! D'une tape derrière le crâne, je mets un terme à cette conversation alors que le principal intéressé miaule à en perdre la voix.

— On se tire, avant que je ne lui coupe la tête !

Je saute hors du véhicule et fuis ce suppôt de Satan qui m'a mis hors de moi. Je réalise tout à coup qu'un minuscule animal possède le pouvoir de nous rendre chèvre.

— On y va ? nous interroge le Major camouflé par ces vêtements noirs.

La nuit enrobant le ciel nous protège des regards extérieurs. Je vérifie une dernière fois mes armes et hoche la tête de haut en bas. Ma voix ne sortira plus de ma gorge tant que nous ne serons pas en sécurité, il en est de même pour Sacha. C'était le deal. D'un geste de la main, le Major utilise le code prévu à cet effet et nous intime de le suivre.

Aux aguets, le cœur battant lentement comme je l'ai appris, je longe le mur froid de l'école. Hors du champ visuel des gardes, nous glissons comme des animaux silencieux vers une entrée qui m'était jusqu'alors

inconnue. Le directeur de l'école sort une clé de sa poche intérieure et l'insère dans la serrure. Le cliquetis du verrou qui s'ouvre accélère mon palpitant l'espace d'une seconde. C'est très étrange de revenir sur ces lieux, j'ai l'impression d'avoir tellement changé, d'être devenu un homme, d'avoir mûri. Tout en vérifiant les alentours, je referme doucement la porte derrière moi et suis les deux hommes dans ce couloir dénué de lumière. Nos yeux, habitués à l'obscurité, se débrouillent plutôt bien pour nous faire avancer. Mécaniquement, sans réfléchir, je redeviens un soldat qui obtempère aux ordres de mon supérieur. À l'image de son ombre, je bouge quand il bouge, m'arrête quand il s'arrête. C'est grisant de ne pas avoir besoin d'utiliser mon cerveau. Je me sers de mes autres sens pour le moment. La vue, l'ouïe, mon odorat, tout m'est utile. Mes bottes caressent presque le sol humide tant je suis aussi souple qu'un félin.

Quelques minutes passent quand enfin nous pénétrons dans le bureau du Major. Rien n'a bougé, tout est à la même place que la dernière fois. Un sentiment de nostalgie envahit mon être quand mes rétines se posent sur ce fauteuil où j'ai passé de longues heures à parler de stratégie militaire avec lui. Je soupire et interroge mon supérieur du regard. Il comprend où je veux en venir.

— C'est bon, ici, nous sommes en sécurité, annonce-t-il en pianotant sur un clavier numérique posé contre le mur. J'ai mis l'alarme en route, vous pouvez enlever vos cagoules.

Je n'arrive pas à me détendre, et encore moins à mettre mon visage à nu. C'était trop simple, trop limpide. Une partie de moi est en alerte, c'est calme, comme avant une tornade qui gonfle et se nourrit de ce moment d'apaisement pour s'abattre par surprise. Cette fois, je ne peux réprimer l'accélération cardiaque qui se joue dans ma poitrine. Je pivote sur moi-même et fouille l'espace de mes pupilles perçantes. Dos à moi, Sacha

semble lui aussi capter que quelque chose ne tourne pas rond. Peu inquiet, le Major quant à lui, s'installe calmement sur son fauteuil et croise les mains sur son bureau. Il semble dans l'attente de la suite des événements.

C'est exactement ce qu'il se passe quand l'entrée explose et me propulse en arrière. Toujours immobile, le Major arbore une moue énigmatique, il a provoqué cette attaque, j'en suis sûr. Malgré le sifflement qui vrille mon cerveau, je me redresse et tends ma main à Sacha qui plaque ses omoplates aux miennes. Dos à dos, nous tournons sur nous-mêmes en pointant une arme sur nos assaillants masqués. Ils sont identiques à nous, portent les mêmes tenues, affichent les mêmes attitudes, sauf que j'en compte quatre.

— Qui êtes-vous ? hurle une voix que je reconnais immédiatement.

Piotr...

À la dérobée, je questionne du regard mon supérieur et sa réponse m'est donnée d'un mouvement de tête.

— C'est moi, dis-je en abaissant mon flingue et en retirant ma cagoule.

Les iris sombres de mon interlocuteur se voilent d'une émotion fugace.

— S ? Mais je te croyais mort.

D'un geste de la main, il donne l'ordre à ses coéquipiers de baisser leurs kalachnikovs de ma poitrine. Comme s'il était mon reflet, il m'offre son visage et m'attire contre lui dans une accolade musclée.

— Je ne pensais jamais te revoir.

Ce type est celui qui m'a accueilli lors de mon arrivée ici. Lorsqu'il me relâche, j'aperçois son visage se durcir, ses sourcils se froncer.

— Mais...

Tout son corps se tend, il pivote et laisse ses pas le guider jusqu'au bureau du directeur.

— Et vous ? C'est pareil ! Je vous ai enterré, merde !

La colère semble prendre possession de son corps, mais je sais pertinemment que c'est surtout de l'incompréhension. Il est complètement paumé. Et ce sentiment ne s'estompe pas quand le Major lui tend un papier avec une liste de noms.

— Piotr, tu dois envoyer ces soldats en mission. N'importe où, mais avec un départ imminent. Dès qu'ils auront quitté mon école, je t'explique tout de A à Z. Ensuite, nous devons programmer une assemblée avec tous les gradés et tous les élèves, sauf les mineurs. Nous sommes aux prémices d'une guerre.

De ma place, je ne vois pas ses yeux, mais je sais qu'il lui transmet sa ténacité par le regard.

— J'ai besoin, enfin, nous avons besoin de tout le monde.

Une pointe de fierté me pousse à bomber le torse comme un coq dans une basse-cour. Je m'avance et entraîne ma jeune recrue à ma suite. Il fait partie de notre équipe, bien que silencieux, il a sa place à mes côtés.

— Piotr, reprends-je en l'invitant à me faire face. Je vois que tu es perdu, mais je te le demande personnellement. Fais-le pour moi.

Nous nous étudions un court laps de temps avant qu'il ne capitule et soupire en relâchant ses épaules.

— Vladimir ! hèle-t-il un de ses sous-officiers en levant la main. Fais ce que le Major demande.

Il lui tend le papier pour qu'il obéisse. D'un claquement de pied militaire, le fameux Vladimir obtempère en prenant la porte, ou plutôt ce qu'il en reste puisque des débris jonchent le sol. Piotr s'installe dans le fauteuil et croise nonchalamment ses jambes.

— Maintenant que les types sur ta liste vont déguerpir, j'attends des explications.

Après tout, j'agirais de la sorte si j'étais à sa place. Je suppose même que c'est lui qui a tenu la barque à l'annonce du décès de son supérieur.

— Je pense être en droit de connaître toute la vérité, exige Piotr en triturant une lame entre ses doigts.

Son air détaché est absolument faux, ce type est l'un des plus gentils que je connaisse. Il a su prendre soin de moi le jour de mon arrivée. Il a gravi les échelons un à un en gardant la tête froide.

— C'est une longue histoire, commence l'homme qui nous domine de par son expérience et son charisme.

— J'ai tout mon temps maintenant...

— Nous, non...

Je n'ai pas pu m'empêcher de le signaler. Les heures s'égrènent rapidement depuis la disparition de Nadejda et plus elle passe de temps avec ses ravisseurs, plus le risque est gros. Alors que je contourne le meuble, je me poste auprès de mon supérieur. Sur sa droite, flanqué sur mes jambes, je suis à ma place. Avec lui, pour le soutenir dans ce combat qu'est le nôtre. Lui, Sacha et moi commençons à déballer la vérité, rien que la vérité.

Chapitre 45

Il s'est déroulé deux longues heures avant que nous penchions enfin sur le plan de notre attaque. Bien qu'attentif, Piotr semble complètement paumé de devoir intervenir dans ce genre de situation qui dépasse l'entendement. Il est évident que nous ne sommes pas des saints non plus, mais savoir ce qui est fait aux enfants nous chamboule tous. Il y a tellement d'atrocités que cette organisation sectaire doit forcément être radiée de la planète. Il n'y a pas d'autres solutions envisageables.

— Vous voulez dire que le Président, cet homme qu'on nous apprend à vénérer depuis toujours est la pire des enflures ?

Une grimace de dégoût habille son visage fermé jusqu'à maintenant.

— En effet, avoue le Major en soupirant. J'ai tenté du mieux que j'ai pu de vous protéger de ces monstres, mais je sais aussi que je ne suis pas un saint. J'ai commis des meurtres, je vous ai fait du mal, j'en suis conscient, marmonne-t-il presque plus pour lui-même, pour se repentir.

Je n'ai pas une once de remords, je sais que c'est justement sa manière de nous former qui a forgé mon caractère, j'ai puisé en moi pour trouver la force de me relever à chaque chute. Et pourtant, j'ai eu mal, j'ai souffert le martyre, la brûlure sur mes doigts est encore aussi vive qu'à mon arrivée dans mon esprit, mais je suis devenu plus fort, plus puissant.

— Vous voyez les choses comment ? nous questionne Piotr la mine grave.

Nous nous jaugeons du regard Sacha et moi avant que finalement, je ne me penche en avant et ouvre enfin la bouche.

— Il nous faut tous les hommes, plus nous serons nombreux et stratèges, plus les chances seront avec nous. Il ne faut pas se cacher qu'il y

aura des pertes, c'est le jeu.

— De toute manière, je n'ai pas mon mot à dire, je n'étais qu'intérimaire.

Il appuie ses dires en arrimant ses pupilles à celles du Major qui le remercie silencieusement.

— Il s'agit de votre école, de vos élèves, moi je vais vous aider, vous soutenir, me battre. C'est pour ça que je suis formé depuis toutes ces années.

— Et après ? balance Sacha en nous surprenant.

— Après quoi ? demandé-je en fronçant les sourcils.

D'un ton désinvolte, il me désarçonne en appuyant là où je ne m'attendais pas.

— Après le démantèlement, quel sera votre avenir ? Vous tous, vous êtes des machines à tuer, mais sans votre maître, qui serez-vous ?

Cette putain de question me tord le bide. Nous serons quoi ? Nous serons qui ? Nous irons où ? C'est impressionnant ce que ce jeune garçon peut me faire ressentir. J'ouvre et referme la bouche à plusieurs reprises et finis par me tourner vers mon mentor en recherche de réponse. Sa réaction ? Un haussement d'épaules et un cigare coincé entre ses lèvres.

— Vous serez libres. Plus rien ne vous retiendra ici, j'attends ce moment depuis trop longtemps pour continuer.

Le plus naturellement du monde, le Major fait danser la flamme de son briquet devant l'énorme cigare. Hypnotisé par cette vision qui m'emmène dans mon enfer intérieur, je ne peux détourner le regard. *Mais je ne sais pas être libre...* La preuve en est dès que j'ai été livré à moi-même, tout a dérapé très vite. Des morts, des morts, et puis... ah oui, des morts ! C'est la raison pour laquelle je dois absolument retrouver celle qui m'équilibre un peu dans ma noirceur, dans mon instabilité, dans les relations humaines si je

puis dire. Seul, c'est comme si j'étais un funambule sur son fil tendu. Soit j'avance en gardant le cap, soit je me vautre de plusieurs mètres de haut. Ce terrible constat me tétanise, mes membres tremblent, mes yeux se brouillent. Qui suis-je ? J'ai toujours été S, serais-je capable de redevenir Stanislav Bolchoï ? Ce petit moi qui s'est éteint à l'aube de son existence, je le croyais mort et enterré. Et pourtant, j'ai comme l'impression qu'il ne demande qu'à percer ma carapace, à revenir respirer à la surface de ces eaux troubles. Je ne suis décidément qu'un monticule de questions sans réponses.

Afin de couper court à mes pensées dérangeantes, je plaque le plat de mes mains sur le bois dans un bruit sourd.

— Et si on se magnait le cul ? J'ai comme l'impression qu'on a des vies à sauver !

— C'est tellement étrange, répond Piotr un rictus au bord des lèvres. Nous, les pires détraqués du pays, nous devons secourir des gosses...

Avec du recul, j'avoue qu'il a raison.

— Vous n'êtes pas des détraqués, vous êtes des machines, des bêtes sanguinaires, nous reprend le Major en tirant une bouffée sur son truc puant. Et j'ai de la chance d'avoir les meilleurs à mes côtés.

Cette fois encore, un élan de fierté enrobe mon âme. *Il me considère comme un des meilleurs...* Je me redresse, étire ma nuque, fais rouler mes épaules. Je suis prêt à entrer en guerre.

— On y va ? demandé-je à mes collègues en prenant la sortie.

— Tu connais les lieux.

Piotr m'invite de sa paume ouverte à me rendre dans l'amphithéâtre alors qu'il se lève. D'un regard en arrière, je m'assure que le gamin nous suit. Il est bien là, je peux poursuivre mon avancée tout en écoutant la voix robotique qui résonne dans les haut-parleurs.

— Urgent ! Alerte ! Rendez-vous dans l’amphithéâtre ! Urgent ! Alerte !
Rendez-vous dans l’amphithéâtre !

Le message tourne en boucle, les pas rapides des élèves martèlent le sol, faisant vibrer les murs et l’enceinte du bâtiment. À l’image d’une fourmilière, tous se mettent à courir dans un même sens. Cette émulsion, ce sentiment d’appartenance, ce cœur qui cogne fort dans ma cage thoracique, tout y est pour me sentir à ma place. Je suis dans mon environnement au milieu de tous ces types que j’ai fuis comme la peste. Pas un matin ne passait sans que je veuille en trucider un, pas un jour ne se levait sans que je me dise que je pourrais les détruire comme de vulgaires moucheron. Et pourtant, ce n’est qu’avec l’éloignement que j’ai compris. Ils sont des bouts de moi. C’est clairement ce qu’on appelle une fratrie, une armée. Seuls, nous ne valons rien, ou pas grand-chose. Tous ensemble, nous sommes indestructibles.

Alors que je longe les couloirs par habitude, je détaille les visages de ceux qui me bousculent, me frôlent, me passent devant. Étonnamment, je ne ressens plus cette envie de les étouffer, de les punir, de partager mon air. Je n’aime pas ça, qu’on soit clairs, mais cette agressivité qui me rongait semble s’être tapie dans un coin de mon être. L’image que me renvoie mon moi intérieur est celle d’un loup allongé sur un tapis de mousse verte, les babines retroussées, les oreilles en arrière. Certes, je n’attaque pas, mais je me protège, je reste aux aguets.

— S ! m’interpelle Sacha.

Je marque une pause et me retourne pour voir où il veut en venir.

– C’est quoi, ça ? me demande-t-il blanc comme un linge, un doigt pointé vers une pièce sombre.

Évidemment, puisque j’ai grandi ici, je reconnais la chambre spéciale qu’il me montre. Je m’approche de lui et jette un œil par le hublot. Mon

épiderme se darde d'une nuée de frissons incontrôlables.

— C'est la salle des tortures.

De nombreuses machines archaïques trônent un peu partout.

— Tu vois ce minuscule objet pointu des deux côtés ?

Sacha déglutit en blêmissant avant de me répondre d'un hochement de tête de bas en haut.

— Il s'agit de la fourche de l'hérétique. Ce terrible petit objet était utilisé au temps des inquisitions. Une fois installée au cou du prisonnier enchaîné, cette petite fourche à double extrémité empêchait celui-ci de s'endormir sous peine de lui enfourcher le sternum et la gorge. Personnellement, j'aime m'en servir pour faire parler les prisonniers.

Okay, d'un point de vue extérieur c'est trash, mais c'est ainsi que j'ai grandi.

— Là-bas, tu vois le tonneau ? On dirait un fût classique, mais il n'en est rien, continué-je sur ma lancée. Aussi connue sous le nom de scaphisme, cette torture, quoique peu répandue, est particulièrement cruelle. La victime est mise dedans, seule la tête ressort. Ne pouvant uriner et déféquer ailleurs, le tonneau finit par se remplir, attirant les insectes et vers. Ceux-ci finissent par s'attaquer à la chair de la victime, qui meurt la plupart du temps de diverses infections.

Cette fois, je crois qu'il va vomir. Une main plaquée sur sa bouche, il refoule cette remontée acide qui gonfle ses joues.

— Je crois que c'est un peu trop pour toi.

Je le maintiens par les épaules pour l'aider à détourner les yeux de tous ces objets qui ont fait partie de mon quotidien. Il a de la chance, j'ai omis volontairement de lui parler de la manivelle intestinale. Je crois que c'est la pire de toutes. Ayant toujours été fasciné par les entrailles, j'adorais m'essayer à cette technique d'interrogatoire moyenâgeuse. Après avoir

ouvert en partie le ventre de la victime, on lui attachait un bout de son intestin au crochet de la manivelle. Celle-ci s'occupait ensuite de retirer les boyaux et les entrailles du questionné. *Ah ! Que de souvenirs !*

J'abandonne mes réminiscences et reprends la direction de l'amphithéâtre. Dans mon élément, j'accélère le pas au rythme de mon cœur qui bat frénétiquement dans mon carcan fait de chair et d'os. Putain, que j'aime cette adrénaline qui coule dans mes vaisseaux sanguins ! Je la sens envahir mon corps tout entier, je monte en puissance. Bordel, que j'ai hâte de libérer ce monstre qui rêve de vengeance et qui aspire peut-être à un soupçon de liberté ! Après tout, on m'a volé ma vie, toute mon existence n'est bâtie que sur un subterfuge. Il est légitime que je récupère ce qui m'appartient. *Mon avenir.*

Chapitre 46

Les pieds écartés, les mains croisées dans le dos, je coule un regard vers l'assemblée qui nous fait face. Je me tiens là, comme un de ces professeurs qui avait le don de me faire taire. Les rôles sont inversés à présent, je suis passé de l'autre côté de l'enseignement. D'élève, je suis devenu instructeur. De mes rétines perçantes, je leur intime de la boucler. Mon ordre agissant comme un anesthésiant sur leur bagout, toutes les recrues se taisent, le silence règne dans l'amphithéâtre. Je recule pour laisser la parole au Major, mais il plaque sa paume dans le bas de mon dos et me pousse en avant. *Merde !* Je n'ai absolument pas prévu de causer. Réfléchissant à vive allure, je tourne des phrases dans ma tête avant d'enfin me lancer dans l'arène. Penser à Nadejda me donne le courage de parler.

— Bonsoir à tous, commencé-je en fixant la première rangée. Pour ceux qui ne me connaissent pas, je suis S.

Je n'entre volontairement pas dans les détails, ils n'ont pas besoin de connaître ma place au sein de cette école qui sera probablement dissoute d'ici peu.

— Nous sommes aux prémices d'une guerre, balancé-je sans préambule.

Les chuchotements reprennent dans l'immense salle de cours avant que je ne lève la main devant moi.

— Vous aurez tout le temps pour piailler durant le voyage qui nous emmènera sur les lieux.

Une mouche pourrait voler, je l'entendrais malgré les centaines d'âmes qui sont assises en face de moi.

— Vous devez savoir une chose importante.

Volontairement, je prends le temps de peser mes mots pour leur donner plus d'impact.

— Nous attaquons le Président en personne.

Cette fois, les cris de colère, d'insurrection s'élèvent en face de moi. De mon octave la plus puissante, je lâche un cri bestial.

— Bouclez-la, bande d'ignares !

Mon sang-froid s'étirole et se disperse autour de moi pour ne laisser que fureur dans tout mon organisme.

— Cette personne est un monstre !

Pour appuyer mes dires, Sacha appuie sur le bouton du vidéoprojecteur qui s'allume et laisse apparaître les images de ces pauvres enfants kidnappés. Je n'avais pas vu que le Major en avait pris avec lui pour prouver nos avancements, mais lors de notre réunion secrète il les a avancées et a proposé de s'en servir en guise de preuve. C'est ingénieux, cela permet de donner plus d'importance à nos paroles.

— Si vous pensiez que cet homme était un dieu, vous pouvez d'ores et déjà le mettre au rang de diable en personne.

Les photos défilent, la colère de mon auditoire se transforme en dégoût. Je les observe et lis leurs expressions choquées sur leurs visages. Ils sont tous des durs à cuire, je le sais puisque j'ai eu le même enseignement.

— Maintenant que les choses sont claires, vous allez bien m'écouter.

Tout à coup, la confiance s'insinue dans mon être, je laisse mon aura se disperser vers les huit cents soldats qui me fixent. Naturellement, je développe ma large stature et ouvre mon torse. Ma transformation est en cours, je deviens un autre homme. Un leader. Mes pas me guident de long en large devant mon public, je déambule sur le parquet de cette pièce immense.

— Nous allons former plusieurs équipes, chacun d’entre vous aura un rôle bien précis.

Derrière moi, j’entends les feuilles se froisser, je sais que Piotr et Sacha s’affairent à distribuer les ordres aux intéressés. Les fiches sont toutes attribuées par nom avec une photo. Le gamin qui me seconde ne peine donc pas à trouver les garçons. Vu le nombre d’élèves, ils en ont pour un moment.

— Sur vos documents, vous avez une mission. Gardez cet ordre pour vous, uniquement pour vous. Vous ne pouvez divulguer ces informations qu’à ceux de votre équipe. Vous vous reconnaîtrez puisque la liste y est apposée.

Je marche entre les allées, détaille ces visages qui, peut-être, s’éteindront pour la bonne cause. Ils sont si jeunes que ça en devient presque injuste de se dire qu’ils vont livrer bataille contre des pervers bien plus vieux.

— Si vous avez des questions, vous pouvez venir nous voir, nous sommes là pour ça. N’oubliez pas que vous avez été formé pour ce jour qui approche. C’est la seule raison de vivre que vous avez eue jusqu’alors.

Cette parcelle de vérité est la mienne également, seulement, de mon côté j’ai découvert une autre raison de me lever le matin. Un soleil dans ma nuit, une brise rafraîchissante durant un été caniculaire. *Nadejda*. Ce foutu trou dans ma poitrine ne se dissipe pas, au contraire il se creuse un peu plus à mesure que le temps passe. Je bombe la poitrine, fais genre je suis sûr de moi, mais la réalité est telle que je hurle de désarroi, de ce vide qu’elle a laissé sur mon âme. De tout mon être, je trépigne d’impatience de trancher des gorges, faire tomber des têtes pour enfin la récupérer et qu’elle retrouve sa place. *À mes côtés*.

— Allez-vous préparez, départ dans une heure !

Mes ordres se dissipent dans l'euphorie de leur premier affrontement. Ces gamins sont les plus grands tueurs du pays, ils ne connaissent pas la peur. Depuis notre enfance nous avons vu et pratiqué des horreurs innommables. Maintenant que ce jour est arrivé, ils ne cherchent pas à comprendre plus que cela la raison de notre décision. C'est l'avantage, un ordre, une réaction imminente. Le libre arbitre, ils ne connaissent pas. Je viens tout juste de découvrir cette facette de ma personnalité, j'apprends à décider seul de mes actes.

Alors que les presque huit cents élèves se dispersent pour préparer leurs affaires, le Major me rejoint.

— C'était très bien, mon garçon.

Cette manière de m'appeler provoque toujours une pointe de fierté dans ma cage thoracique.

— Allons nous préparer nous aussi, me dit-il en m'invitant à quitter l'amphithéâtre.

— Je suis prêt, je n'ai besoin de rien de plus que mes armes.

Tout en posant ses mains sur mes épaules, mon mentor me fixe sans se départir de son charisme naturel.

— Je dois te parler en privé, S. Peux-tu venir avec moi s'il te plaît ?

Évidemment, mon rythme cardiaque s'accélère, mes mains deviennent moites, mon air se raréfie. Je ne sais pas ce qu'il se passe, mais tout mon corps semble être réceptif à son message silencieux. Je réagis de manière absolument inhabituelle. Moi qui suis le maître du contrôle, je fissure ma carapace.

— Je vous suis, affirmé-je pourtant en hochant la tête de haut en bas.

Lorsque le Major me relâche, je tourne la tête vers Sacha qui ne semble pas avoir perdu une miette de notre échange malgré la distance qui nous sépare.

— Reste avec Piotr, ne le lâche pas d'une semelle.

— D'accord, S.

Une fois de plus, je lui donne un ordre, mais c'est pour lui. Si l'un de ces sanguinaires qui traînent dans les parages le prenait à partie, il pourrait y laisser son dernier souffle. Et autant dire qu'il n'en est pas question.

— Piotr, hélé-je mon collègue. Donne-lui à manger, des armes s'il le faut et surtout de bons conseils. Je dois m'entretenir avec le Major.

— Je m'occupe de ton poulain, accepte-t-il en finissant de distribuer les enveloppes nominatives.

Les yeux plissés, je le scanne en fronçant les sourcils. Mon poulain ? N'importe quoi.

— J'étais comme ça avec toi, me confie le Major en me poussant vers la sortie.

Sa révélation agit comme un uppercut dans mon estomac. Je ne le savais absolument pas. De mon côté, j'ai toujours aspiré à devenir proche de lui, mais je ne voyais que dureté et professionnalisme.

— Je ne jurerai que par toi. Piotr a tout vu dès ton arrivée.

Je me détourne et l'observe en penchant la tête sur mon épaule.

— Je ne...

— Il ne fallait surtout pas que tu le saches... me coupe-t-il sur le ton de la confiance. Sinon, tu ne serais pas devenu celui que tu es.

L'émulsion du départ se ressent dans le couloir, et pourtant ce sont les paroles de mon modèle qui accélèrent mes pulsations cardiaques. J'évite de prolonger cette conversation et reprends la direction du bureau du Major les mains croisées dans le dos.

Ce n'est qu'une fois la porte fermée derrière nous que je réalise une chose importante. Je ne suis pas là par hasard. À la recherche d'indices, j'observe les gestes du Major et tente de déchiffrer ses traits fermés.

— Assieds-toi.

Tout en tirant sa chaise pour s'installer, il me fixe quand je refuse de poser mon postérieur sur la mienne. Tendue comme un arc, je serre les poings dans l'attente du couperet qui va tomber.

— Je t'ai fait venir ici pour une chose bien précise, commence-t-il alors qu'il voit bien que je ne bougerais pas.

Je déglutis cette salive brûlante et arrime mes pupilles aux siennes. L'aiguille de l'horloge qui tourne me rend dingue, je n'entends plus que ce son horripilant dans ma caboche embrumée.

— Tu dois te douter de la raison pour laquelle je t'ai fait venir.

— Absolument pas.

Je ne mens pas puisque je suis complètement paumé.

— Alors, je vais t'expliquer, me répond-il calmement en sortant une clé métallique de sa poche.

Je ne loupe aucun de ses gestes comme s'ils allaient me donner les réponses tant attendues. Ma matière grise comprend enfin quand il dépose un dossier volumineux sur son bureau en cèdre blanc.

— S'il venait à m'arriver quelque chose...

— Il ne vous arrivera rien, le coupé-je agacé.

— C'est une éventualité à prendre en compte.

Je presse mes mâchoires si fort que mes molaires en deviennent douloureuses.

— Je disais donc que s'il m'arrive quelque chose sur le terrain, tu devras dévoiler ce dossier au monde entier s'il le faut, mais justice il doit y avoir. La mère de Nadejda mérite d'être enfin libre. Mais pas que, Nadejda et toi aussi.

L'affection à mon égard qui danse dans ses rétines est si puissante que je tangué un instant. *Finalement, je vais m'asseoir.*

— Dans ces documents, il y a toutes les preuves de la culpabilité du Président Andronikov, mais aussi de toute l'organisation secrète et de ses participants.

Tout en feuilletant ses papiers, il marque une pause sur un acte de propriété.

— Si je meurs sur-le-champ de bataille, tout ce qui se trouve stipulé ici reviendra à ma fille. J'ai la preuve de ma paternité qui complète la succession.

De ses mains ridées et tremblantes, il griffonne le bas de la page et me la donne.

— J'ai confiance en toi plus qu'en quiconque, S. Prends soin de celle que ne n'ai pas pu aimer à sa juste valeur.

Cet échange un peu trop solennel à mon goût me donne la gerbe.

— Mais vous n'êtes pas mort, putain !

— On ne sait jamais. Protège-la, c'est tout ce que je te demande.

D'un soupir exagéré, je capitule et acquiesce.

— Je le ferai, c'est promis.

— Merci mon garçon. Et dis-lui que j'ai toujours veillé sur elle.

L'émotion qui fait tressauter sa voix noue ma gorge, je réceptionne ses papiers en silence et les plaque contre mon torse. *J'espère sincèrement qu'il pourra lui dire lui-même...*

Chapitre 47

Les mains agrippées au volant, je jette un œil dans le rétroviseur et aperçois la quinzaine de gars que je transporte. J'ai en charge l'équipe la plus expérimentée. Fermés comme des huîtres, ils arborent tous une mine concentrée et dure. La plupart des gens lambda qui les croiseraient dans la rue changeraient de trottoir, ils ne donnent absolument pas envie de taper la causette. Ça tombe plutôt bien puisqu'on n'est pas là pour copiner, mais bien pour faire de la place sur notre passage.

— Il nous reste combien de temps ? me coupe Sacha dans mon observation.

— Normalement, il faut compter encore cinq heures.

D'un soupir, je comprends que la route le gonfle.

— Ça te pose un problème, gamin ?

— Absolument pas, me ment-il effrontément.

Je lâche le bitume une seconde du regard et lui accorde une moue dubitative.

— Tu es sûr ?

— Oui, j'adore faire je ne sais combien de bornes dans un silence de mort avec une armée de types tous plus flippants les uns que les autres.

Un sourire forcé plaqué sur ses lèvres, il lève les deux pouces en l'air et se vautre dans le fauteuil en soufflant exagérément. Il me ferait presque pitié. J'ai bien dit presque, parce que tout compte fait, je m'en cogne.

— Tu sais, c'est notre quotidien. On attend ce moment avec impatience depuis longtemps, cela prouve que nous ne faisons pas tout cela pour rien.

— Je sais, me dit-il finalement en braquant ses iris vert d'eau dans ma direction. Je peux te poser une question ?

Peu serein, je plisse les paupières et acquiesce en silence.

— Tu l'aimes, Nadejda ?

Entendre son prénom provoque une embardée dans ma poitrine, mon cœur s'accélère, mes membres se tendent. Face à mon mutisme, il continue malgré tout de piailler.

— Parce que bon, la cause en vaut le coup, je le sais bien. Mais, je sais aussi que si tu vas là-bas, c'est pour elle et pour personne d'autre.

Putain, il me gave ! Mes mâchoires ne se desserrent pas, mes phalanges blanchissent.

— Je ne sais pas ce que c'est d'aimer quelqu'un au point de déplacer une armée pour la sauver, mais il me semble que c'est plutôt un amour de dingue, non ?

J'aimerais qu'il la boucle, que son claque-merde soit scellé et ne déverse plus cet amas de sottises. Quelle question ? On parle de moi, S. Moi qui ne sais pas aimer. Je n'ai même jamais appris à sentir mon organe vital palpiter pour une personne, il a arrêté de battre quand ma mère s'est suspendue à une corde.

— Boucle-la ! crié-je malgré moi dans l'espoir de faire taire cette voix horripilante qui me rappelle combien je suis un monstre, une bête solitaire.

— Je suppose que cela veut dire que tu l'aimes, reprend-il en détournant le regard et en fixant la neige qui habille les bas-côtés.

Est-ce que c'est ça aimer ? Avoir besoin de savoir que celle qui partage ma couche et m'appartient est en vie ? Être en apnée depuis vingt-quatre heures dans l'attente de la retrouver pour la serrer contre mon torse ? Avoir besoin de laisser son odeur infiltrer mes narines et enrober mon âme d'un immense pansement réparateur ? Je ne saurais dire si je suis amoureux, c'est bien trop compliqué de mettre des sentiments dans des cases, mais une chose est sûre, je ne suis plus que l'ombre de moi-même depuis qu'elle m'a

été enlevée. Il faut toujours que ce merdeux appuie là où je ne veux pas qu'il aille, il m'énervé tellement !

— Si tu dormais durant le reste du trajet, tu dirais moins de conneries, lui lancé-je en soufflant comme un animal sauvage.

— Bonne idée, avoue-t-il en posant son crâne contre le siège et en fermant les yeux. Ça te permettra de réfléchir à ma question comme ça...

Feignant le sommeil imminent, il m'abandonne avec mes tourments intérieurs. *Petit con !*

L'allée qui mène au domaine indiqué sur les plans se dessine devant moi. Mon palpitant prend un rythme effréné dans ma cage thoracique, l'adrénaline gagne tout mon corps à m'en faire frémir de plaisir. Ma boîte crânienne semble sur le point d'exploser, mes sens sont tous en éveil. C'est comme si je sortais d'une longue léthargie et que mon être tout entier s'éveillait. Comme convenu, je coupe les phares et bifurque dans le sens inverse, sur un chemin de terre. Mon van sombre passe inaperçu dans les bosquets adjacents à la propriété du Président. Si j'avais un doute sur son implication dans cette organisation, il a définitivement disparu cette fois. L'immense propriété est criblée de vigiles, de caméras et de chiens de garde. Je sais d'ores et déjà que ce ne sera pas chose aisée que de fouler cette prison hors norme.

— Nous sommes en place, annoncé-je dans mon oreillette.

Je suis sur la même fréquence que les autres fourgons dispatchés de part et d'autre de la maison aux mille horreurs.

— Bien reçu.

— Nous aussi.

— En place.

Je reconnais chacune des intonations qui me répondent, le Major, Piotr et tous nos gradés sont répartis stratégiquement de manière à agir partout en même temps.

— Préparez-vous, ordonné-je à mon bataillon de ma voix la plus grave et autoritaire.

Je n'ai pas besoin de me retourner pour voir leurs visages déformés par la haine, la rage et l'envie de se battre. L'ambiance dans le véhicule change, se charge d'une tension menaçante. Quiconque osera se mettre sur notre chemin subira le courroux de l'élite de l'école. Autant dire qu'il croupira dans son sang avec ou sans sa tête encore accrochée à son corps. À l'affût de l'environnement extérieur, je scrute la végétation noyée par la nuit obscure. Il ne nous reste plus beaucoup de temps avant le lever du soleil, il faut se bouger le cul.

— Cagoules et casques ?

— Oui, chef ! tonnent-ils tous d'une même voix militaire.

— Gilets par balle ?

— Oui, chef !

— Armes ?

— Oui, chef !

— Munitions ?

— Oui, chef !

Bordel ! C'est tellement jouissif de devenir celui à qui on rend des comptes.

— Vos couilles et votre férocité ?

— Ahhhhh !! Oui, chef !

Ils sont excités comme des puces et j'avoue que je suis dans le même état. Mes mains ne tremblent pas, mais ma jambe tressaute d'impatience.

— Alors on y va et on ne ressort pas d’ici sans les gamins et sans avoir buté ce connard d’Andronikov !

— Oui, chef ! me répondent-ils en chœur pour la dernière fois avant de sauter du camion.

Les doigts sur la poignée, je m’apprête à les rejoindre quand Sacha me retient par l’avant-bras. Une vague de frissons couvre mon épiderme. Je n’aime toujours pas qu’on me touche et le lui fais sentir. Un grognement animal se loge dans ma gorge.

— Pardon, oui c’est vrai, se reprend-il aussitôt en retirant sa paume.

— Nous n’avons pas beaucoup de temps, accouche !

— Si je meurs, je voulais que tu saches que malgré nos débuts difficiles, je suis fier et heureux d’être là aujourd’hui.

Putain, mais il joue à quoi lui aussi ? Entre Kuznetsov et lui, je commence sérieusement à en avoir ma claque.

— Ne dis pas de la merde et enfile ta cagoule ! Nous sommes sur-le-champ de bataille, pas au cimetière.

— Oui, enfin la frontière est mince quand même... lance-t-il en obéissant malgré tout à mes ordres.

Les rayons de la lune viennent caresser son visage camouflé, mais ses yeux aux nuances printanières me fixent et me donnent la chair de poule. Ce que j’y lis me perturbe beaucoup trop. Reconnaissance. Respect. Bienveillance. Inquiétude.

— Je ne te laisserais pas crever, je te le promets.

Et je n’ai qu’une parole. Notre échange oculaire en dit long, et pourtant, aucun mot ne franchit la barrière de mes lèvres. Ce gosse me sort de mes sentiers battus, et je dois avouer que cela me dérange sacrément. Chaque fois qu’il ouvre la bouche, j’ai la sensation qu’il fouille mon âme et vient poser son empreinte dessus. Une chose est sûre, il est hors de question qu’il

ne ressorte pas avec moi de cette attaque. Si cela ne tenait qu'à moi, je l'attacherais au volant de cette bagnole et lui interdirais de bouger jusqu'à ce que je revienne. Mais je sais bien qu'il n'est pas pensable de le tenir à l'écart, il m'en voudrait à mort, et je n'ai pas envie qu'il me tienne pour responsable de quoi que ce soit. À son âge, si on m'avait fait le coup, j'aurais trucidé le traître qui aurait osé me défier de ne pas intervenir.

— Allez, prépare-toi à vivre la plus grosse poussée d'adrénaline de ta vie, gamin !

— Ou ma plus belle mort, ironise-t-il une fois de plus en sautant du véhicule.

Cette dernière salve d'inquiétude me fait soupirer, il n'est absolument pas serein en réalité.

— Tu veux rester ici ? me risqué-je à lui demander en claquant doucement ma portière.

— Hors de question ! Maintenant que je suis là, j'y reste !

— Entendu, alors reste derrière moi, lui chuchoté-je avant de pivoter vers mon équipe. On y va, à partir de maintenant, plus un mot. S'ils sont habillés comme la dernière fois, on se fondra dans la masse. Il faut juste s'en tenir au plan et prendre la place des gardes de l'entrée.

D'un hochement de tête, mon équipe me répond avant de s'aligner en quinconce et de positionner leurs mains sur leurs kalachnikovs. En tête de file, je fais tourner ma main droite au-dessus de ma tête en signe de départ. D'un calme olympien, nous remontons le chemin boisé. Je ne suis pas dans les organismes de mes collègues, mais je suis certain que leur sang pulse vite et fort dans leurs veines, que leurs pas sont portés par la ténacité, avec un seul objectif. Tuer pour ne pas être tué. Comment je le sais ? Parce que je suis chauffé du même bois et que cette attitude posée en apparence n'est autre que l'accalmie avant la tempête qui va tout ravager sur son passage.

OceanofPDF.com

Chapitre 48

Seul le bruissement léger de nos pas sur le tapis feuillu chatouille mes tympans. Nous sommes tellement furtifs que personne ne peut savoir que nous sommes là, prêts à intervenir. Au moindre mouvement, je m'arrête, attends une seconde ou deux et ne repars qu'une fois le danger écarté. Même si l'émulsion en moi est telle que j'ai l'impression d'être une cocotte-minute en fin de cuisson, mes mouvements sont tous contrôlés à la perfection. Mon souffle est normal, mon cœur a retrouvé une cadence moyenne, je ne suis plus que cet homme formé pour faire régner l'ordre. De mémoire, nous sommes à cinq ou six enjambées de la frontière du domaine, ce qui signifie que l'attaque est imminente. D'un geste de la main, j'ordonne à mes gars de se déployer. Ils savent exactement ce qu'ils ont à faire et se fondent alors dans la nuit pour rejoindre leur poste. Je patiente plusieurs minutes, histoire que chacun soit positionné avant de changer de fréquence radio.

— À mon commandement, attaquez, murmuré-je.

Sacha dans mon dos, j'aperçois de là où je suis le type qui va subir mon assaut. Bingo ! Il arbore la même tenue que nous.

— Go !

Les sons sourds qui me parviennent aux oreilles sont les mêmes que celui que lâche le gardien lorsque je lui tranche habilement la gorge. Je réceptionne son corps, et le tire dans un bosquet avant de prendre sa place. C'est rapide, net et efficace. D'un regard circulaire, j'analyse l'avancée de mon équipe. Comme des robots, nous avons agi exactement au même moment et venons tous autant que nous sommes de voler le poste de

l'équipe de surveillance du Président. Dire qu'ils sont censés être hyper entraînés... mon cul, oui !

Je tourne ma tête de part et d'autre et vérifie que tout est en ordre avant de donner l'ordre pour la seconde attaque.

— C'est à vous, chuchoté-je à l'équipe de Piotr qui vient à notre rencontre.

Étant de la première escadrille, notre rôle est de leur permettre d'entrer dans la propriété. D'un dernier regard vers Sacha qui me remplace, je m'éloigne et pars à la rencontre du type qui surveille les alentours du haut de sa base de contrôle surélevée. Ma diversion sera la clé de cette intrusion par les soldats de mon collègue.

— Eh ! Tu as une clope ? lui demandé-je tout en sachant qu'il fume puisque son dossier le stipule.

Ma voix est légèrement étouffée par le tissu de la cagoule qui obstrue ma bouche. Cet imbécile ne tique pas une seule seconde à mon intonation inconnue et descend de son marchepied en bois. Sans poser de question, il fouille dans sa poche et me tend son paquet de cigarettes. Derrière lui, j'aperçois l'équipe numéro deux qui se glisse dans le jardin et se dirige vers les portes de la bâtisse. De mes doigts habiles, je saisis une tige et alors qu'il pense que je vais remonter le bas de ma cagoule pour la coincer entre mes lèvres, je lui plante mon couteau dans sa trachée. Les yeux écarquillés par la surprise et la douleur, l'homme me fixe et se secoue de spasmes. J'enfonce plus loin ma lame dans sa jugulaire et abrège sa mort. Je ne suis pas là pour savourer ce moment, juste pour aller au bout de ma mission. Son corps plaqué contre le mien, je le maintiens jusqu'à ce qu'il lâche son dernier souffle au creux de mon oreille. Deux de mes acolytes me rejoignent rapidement pour me débarrasser de ce tas de merde afin que je puisse prendre sa place.

Mes pieds foulent l'estrade qui me permet de visualiser l'étendue des environs facilement. Les tenues des élèves de l'école sont similaires à celles des traîtres, à une différence près. Un minuscule écusson est plaqué sur l'épaule des nôtres, ce qui nous permet de nous reconnaître. De ma place, je peux enfin analyser le champ de bataille. Tout est calme, nous avons dérobé les emplacements stratégiques de surveillance hormis quelques types en pause sur le versant sud. Je les repère rapidement et change d'arme afin de saisir mon revolver muni de son silencieux et son viseur infrarouge. Je pointe mon Glock vers le crâne du premier et tire une balle dans sa tête qui s'habille désormais d'un trou énorme. Pas le temps de chômer, j'enchaîne les quatre autres, avant qu'ils ne lancent l'alerte. Une longue dizaine de secondes, je savoure la vision de ce tableau de chasse magnifique et range mon flingue dans mon holster.

— Équipe numéro trois, c'est à vous.

Immobile, j'observe l'invasion de la troisième vague. En cet instant, la réalité me frappe de plein fouet. J'aime ce que je fais, qui je suis lorsque je suis en tenue. Cette facette de moi est si présente, que même enfouie durant des semaines, elle ressort rapidement, accapare la plus grande place de ma personnalité. Cela m'avait manqué. D'un long soupir, je constate combien je suis à ma place ici, sur le terrain, une équipe à gérer, des tarés à buter. Pour être enfin complet, il ne me reste plus qu'à retrouver l'autre partie de mon âme qui me manque. *Elle*. Celle pour qui je pourrais mourir aujourd'hui. Je me remémore ses yeux envoûtants, sa bouche charnue, sa personnalité de feu, et tout me ramène à ce qu'elle provoque en moi. Un tsunami d'émotions, de sentiments, mais surtout d'inachevé. Ce goût amer que ça laisse dans ma bouche me donne la nausée. Je dois la retrouver. *Maintenant*.

Pris d'un élan nouveau, je saute de la margelle et cours rejoindre l'équipe du Major.

— Surveillez les alentours, le premier qui bouge, butez-le, ordonné-je dans mon oreillette. Je vais en renfort à l'intérieur.

— Bien reçu, me répond Flodor, mon second.

Je ne les abandonne pas, nuance, je leur fais confiance. Ma présence est plus importante dans les locaux. Il reste encore de nombreux soldats qui attendent de nous rejoindre, mais nous devons nous servir de l'effet de surprise pour la première attaque. Je me mêle aux élèves de mon supérieur et me fonds dans la masse, mains sur ma kalash. La pression dans ma caboche est si forte que j'ai l'impression qu'elle va exploser. Je ne suis ni angoissé ni tétanisé, mais impatient.

— Je suis là, annoncé-je à Kutznetzov en changeant de canal.

— S ? Mais, tu n'es pas dehors ?

— Non, je dois être avec vous.

— Tu fais chier, fulmine-t-il en guise de réponse.

— Je sais.

— Évidemment que tu le sais. Rejoins-moi dans l'aile ouest.

Mes pas me guident vers les portes de l'immense demeure du Président. D'apparence, on dirait qu'il s'agit seulement d'une maison de bourges, mais il n'en est rien. D'après les plans du directeur de l'école, elle abrite de nombreuses cages et pièces lugubres destinées aux viols et sacrifices d'enfants. La présence de Nadejda en ces lieux joue malheureusement en notre faveur. Son fêlé d'oncle la veut pour lui seul. Il a sûrement, d'après les dires du Major, prévu d'agir en petit comité. Seuls les plus puissants pourront assister au sacrifice ultime. Celui de sa fille au sang pur. Putain ! Ça me répugne !

Plus de pitié, les premiers à pousser les immenses vantaux de la maison canardent dans tous les sens. C'est parti pour la fête ! L'alerte est donnée, des alarmes hurlent en rugissant au-dessus de nos têtes. Ma vue se trouble l'espace d'un instant, le temps est compté à partir de maintenant. Les balles fusent, les cris résonnent partout autour de moi. Je sais que les centaines d'élèves restants entrent en ce moment même sur le territoire du chef de l'État. Ils sont foutus, c'est sûr. Eux qui se pensaient protégés viennent de tomber dans leurs propres filets. L'évidence est telle que nous allons les descendre un à un, mais ils vont tenter de dissimuler le plus de preuves possible. Et les preuves ne sont autres que les enfants... et *elle*.

Mes doigts appuient sur la gâchette sans même que je ne l'ordonne à mon cerveau, c'est purement mécanique. Les hurlements de guerre de mes comparses agissent comme une douce mélodie pendant cette course contre la montre. Les corps jonchent déjà le sol, j'enjambe les masses étendues par terre et cours à en perdre haleine. Je dois la trouver. *Et vite*.

— Prends à droite, hurle le Major dans mon oreillette comme s'il lisait dans mon esprit.

Ne réfléchissant pas, je me lance la tête en avant dans le couloir lugubre qui s'ouvre à moi. Mes pas ralentissent, je suis obligé de m'arrêter quand mes yeux rencontrent ceux des enfants décharnés qui me fixent. Des gamins sont amassés dans des cages comme de vulgaires animaux, nus, ils attendent leur sentence. Il n'y a plus de larmes dans leurs pupilles, juste une horrible résignation qui me retourne l'estomac.

— J'en ai trouvé, dis-je en appuyant sur le bouton qui me met sur la fréquence du Major.

Mes mots se perdent dans un murmure, mes jambes flageolent. Ils macèrent dans leurs pisses et leurs excréments, du sang strie leurs faciès épuisés. La peur est si palpable qu'elle vient percuter mon être comme une

horrible douleur. J'ai failli finir comme eux. Ivanov était ici, dans ces mêmes cellules glacées, seul. La culpabilité me ronge, il faut que je les sauve à tout prix.

— Je reviens pour vous, leur confessé-je en reprenant mon ascension. Je vous le promets.

J'avance même si mes pensées restent avec tous ces pauvres gosses qui gémissent sur mon passage. Je ne peux plus les compter tant ils sont nombreux.

— Je dois aller où ? Major ?

— Au bout à gauche, on te rejoint.

Agissant comme un robot, je tourne dans la direction indiquée et découvre de nouvelles pièces. J'ignore si elles ne sont pas pires que les cages des enfants. Des matelas, des caméras, des instruments de torture du même acabit que ceux de notre formation. La salive remonte et brûle ma trachée quand mes rétines se posent sur un petit être démembré sur un chevalet. Ce dispositif en bois, où l'on attache les [poignets](#) et les [chevilles](#) avec une corde ou avec des [menottes de fer](#) liées à une chaîne. Le principe est simple : écarteler le prisonnier, dans le but de lui faire avouer ses [crimes](#), dénoncer ses complices, ou simplement l'exécuter dans d'atroces souffrances. C'est le même principe que l'écartèlement par des chevaux, mais en plus progressif, en bien plus long et plus douloureux. Les tortionnaires ont abandonné la petite, les membres arrachés, comme un vulgaire bout de viande sans importance. Mes souvenirs me ramènent à ces heures d'instructions qui nous ont été données. En réalité, ils nous formaient à devenir, comme eux, des pourritures de violeurs d'enfants. C'est la raison pour laquelle certains d'entre nous, sûrement les plus tordus, les ont rejoints.

Tout en trotinant, je ne quitte pas du regard ce tableau monstrueux. Je ne suis qu'une bête, certes, mais certainement pas aussi dingue que ceux qui lui ont infligé ça. Plus je me déplace vers la prochaine bifurcation, plus ma haine transpire de mes pores, je me transforme en cet animal sans foi ni loi. C'en est trop, je ne réponds plus de moi ni de mes actes. Je relâche l'arme que je pressais fermement entre mes doigts et saisis des couteaux, un dans chaque main. Un cri bestial fend la pièce, le mien. Je hurle si fort que mes oreilles bourdonnent. J'espère pouvoir rapidement déverser ma rage sur l'un de ces monstres.

OceanofPDF.com

Chapitre 49

Fonçant sans réfléchir vers le fond du corridor, je serre si fort les manches de mes armes blanches que mes phalanges deviennent douloureuses. Je plains celui qui se trouvera sur mon passage. Quoique... non, j'en ai rien à foutre ! Qu'ils aillent brûler en Enfer, crever comme les pourritures qu'ils sont. Sans reprendre mon souffle, je cours comme un dératé vers la porte qui se trouve tout au bout. Une seule porte qui attend que je l'ouvre. Je marque une pause quand je me trouve enfin juste devant. Mon organe vital pompe si fort dans ma poitrine que je me demande comment il fait pour tenir la cadence. J'ai l'étrange pressentiment que je ne suis pas au bout de mes surprises. Pour la première fois de mon existence, je me laisse guider par mon sixième sens, prends une minute et pose mon oreille sur le bois froid. Je n'agis pas comme un idiot et ne fonce pas dans le tas tête baissée, j'analyse, scrute, écoute. Ma respiration saccadée se perd dans le silence qui m'est renvoyé, je n'entends absolument rien.

— Je suis devant la dernière porte, annoncé-je dans un chuchotement au Major.

— Attends-nous, nous avons eu un contretemps pour te rejoindre.

— Je n'ai pas le temps d'attendre.

— Merde, S ! Écoute mes ordres !

— Je ne suis plus sous vos ordres, et je n'ai pas le temps.

— S !

Je coupe la ligne et arrache mon oreillette que je jette au sol. Je suis seul, mais je sais que je dois y aller. Elle est probablement derrière cette unique barrière qui nous sépare. Chaque seconde qui passe met la vie de Nadejda en danger, il est hors de question que je patiente une minute de

plus. Ils savent où je suis, c'est déjà bien. Prenant une grande bouffée d'air frais, j'abaisse la poignée et pousse le battant. Le noir m'accueille et me glace le sang. Moi qui pensais la trouver enfin, je me confronte une fois de plus à ce néant qui me vrille le cerveau. *Et le cœur.*

— Fais chier ! hurlé-je pour moi-même.

Malgré cette absence de luminosité, je tente d'avancer malgré tout quand une voix s'élève derrière moi et que la porte claque dans mon dos.

— Bienvenue, mon ami... J'étais certain que tu viendrais nous retrouver tôt ou tard.

Mon ami ? J'espère que c'est une blague. Agitant les bras dans tous les sens, je tente de frapper cet enfoiré en vain.

— Anton... je te jure que tu vas payer très cher ta trahison.

Un rire moqueur me parvient de l'autre bout de la pièce. Un truc m'échappe. Je n'entends pas le grincement mécanique de son fauteuil roulant. C'est comme s'il était... debout ?

— Allume ta putain de lumière qu'on puisse se parler en face à face. Comme des hommes.

Je deviens fou, je tourne sur moi, mes lames frappent l'air, le fendant dans des sifflements étourdissants. Je perds mon temps et ma patience, ce connard a une longueur d'avance.

— Si j'allume, j'ai peur que tu aies un choc, ricane-t-il encore d'un autre coin.

Il est si furtif que je reconnais l'éducation donnée par l'école.

— Plus rien ne peut me surprendre, grondé-je entre mes dents serrées.

— Alors, si tu le dis, je veux bien faire un effort. Seulement si tu me fais une promesse.

— Tu sais où tu peux te les mettre tes promesses !

— Si tu le prends comme ça, je vais aller ordonner la mort de ta petite amie.

Cette information me donne un soupçon d'espoir. *Elle est vivante.* L'oxygène qui me manquait jusqu'alors reprend possession de mes poumons. Pour elle, je suis prêt à tout. Même à pactiser avec le diable en personne.

— Si tu me laisses la voir, je suis prêt à écouter ta requête.

— Je savais que tu étais un bon garçon au fond.

Mon envie de le lacérer de coups de couteau me reprend aussitôt. Je crispe mes mâchoires de manière à garder ma grande gueule bouclée dans l'espoir qu'il me dévoile ce qu'il sait, et surtout qu'il illumine la pièce afin de lui trancher la jugulaire.

— Alors, ma condition est que si on la garde vivante, tu nous rejoins.

Jamais de la vie ! Il est taré ou quoi ? Moi, participer à ses atrocités, plutôt mourir. Mais s'il doit le croire, après tout, je n'ai rien à perdre.

— Okay, mens-je pour obtenir ce que je veux de lui.

— Ah !!! Quelle bonne nouvelle ! J'étais sûr que t'affaiblir te rendrait plus ouvert.

Maintenant qu'il avoue avoir volontairement cherché à me rendre vulnérable, je comprends mieux ce que voulait dire Sacha. *Sacha ?* Merde, j'ai abandonné le gosse dehors ! La culpabilité me ronge aussitôt, j'abaisse mes bras et prie pour qu'il ne lui soit rien arrivé. Malgré cette douleur dans ma poitrine de savoir le gamin seul, je dois me concentrer. De nouveau, j'attends qu'il daigne bien me permettre de lui dégommer sa tronche.

— Je suis prêt, dis-je sur le qui-vive, les sens en alerte.

— Tu as promis, S, ne l'oublie pas.

Qu'il est con ! Je n'ai absolument rien promis, mis à part de lui arracher ses membres un à un, mais ça, il ne le sait pas encore. Les genoux pliés, je

me déplace de manière féline le long des murs de cet endroit sordide quand enfin il appuie sur l'interrupteur. Comme je m'y attendais, Anton me fixe les bras croisés sur son torse. Les deux pieds vissés au sol, il est campé sur ses jambes qui ne sont finalement absolument pas abîmées. Un rictus maléfique ourle ses lèvres, son regard est habillé d'une lueur machiavélique, je découvre une nouvelle facette de cet homme en qui j'ai cru pouvoir faire confiance.

— Alors, même sur ça tu as menti ? Tu es décidément la pire des espèces qui soit sur cette maudite planète !

Je crache ma haine à cet homme qui semble si fier de lui, alors qu'il n'est qu'un insecte insignifiant, un moucheron que je vais bien finir par écraser. Sans réfléchir plus, je fonce vers lui en courant, mes armes prêtes à lui faire sa fête. Dans un mouvement fluide, presque délicat, il se décale et évite mon assaut.

— Je pensais que nous nous étions mis d'accord ? Tu me déçois, S...

La fureur qui submerge mon être me pousse à réitérer et foncer de nouveau dans sa direction. Il ne bouge pas, continue de me fixer cette insolence insupportable peinte sur son visage anguleux. Son calme et sa patience me déstabilisent un instant, ce n'est absolument pas normal qu'il agisse avec un si grand sang-froid. Prêt à planter mes lames aiguisées dans sa chair, je l'entends souffler un ordre.

— Arrachez-lui un œil.

Je n'ai pas besoin de son nom pour comprendre de qui il parle. Je stoppe ma course et ne bouge plus.

— Tu n'as pas tenu ta promesse, dorénavant ta petite Nadejda est borgne, s'esclaffe-t-il sournoisement.

Mon corps tout en entier se tend, se tétanise, je ne peux pas imaginer qu'il lui fasse plus de mal. Mes doigts s'ouvrent, je relâche mes dagues qui

s'échouent dans un tintement glaçant sur le sol, en écho à mon palpitant qui vient de s'arrêter et s'éclater en mille morceaux.

— Prends-moi, mais laisse-la sauve.

— J'étais persuadé que tu saurais être raisonnable. Tourne-toi.

Je souffle comme un bœuf prêt à charger lors d'une corrida, mais j'obtempère malgré tout. Tournant les talons, je le laisse se rapprocher de moi. Des pas furtifs me rejoignent, mes sens se mettent en alerte, je souffre de plus en plus pour me canaliser. Une main encercle mon poignet, c'est le déclic, celui qui me fait tout oublier. Je me retourne si vite que mes pouces s'enfoncent dans les orbites de ce cinglé avant que son cerveau détraqué ne l'analyse. J'appuie si fort sur ses globes que mes doigts en sont douloureux. Il se débat, geint, tente de m'atteindre, mais je ne sens pas les coups qu'il m'assène, je ne suis plus que déferlante de folie. Mon courroux s'abat sur ce pseudo-handicapé qui aura leurré son monde durant des années. Le liquide couleur obsidienne qui s'écoule de ses yeux me confirme qu'il ne verra plus le jour se lever. Mais ce n'est que la première manche. Il ne voulait pas de ses jambes et jouer un rôle d'infirme, je vais me charger de lui donner ce qu'il désire.

— Ils vont la tuer si tu continues, me rappelle-t-il à l'ordre.

— Je te rends juste la pareille... Tu lui as ôté la vue, j'en fais de même.

Ses bras s'abattent sur moi de part et d'autre, il est plutôt du genre coriace alors que je viens de lui crever les rétines à l'aide de mes pouces. D'un geste vif, je saisis mon flingue et enlève la sécurité. Sans perdre une seconde, je tire dans chacune de ses rotules. Dans un cri d'effroi et de douleur, il s'effondre sur le carrelage et hurle de toutes ses forces. Une mare de sang pourpre habille aussitôt ce marbre blanc immaculé. Je me baisse et ramasse mes couteaux, les range dans ma ceinture et approche ma bouche de l'oreille d'Anton.

— Je connais Nadejda, même si tu as donné l'ordre de lui arracher un œil, elle sera toujours plus forte que toi, pauvre type !

Pris de spasmes, il se contorsionne en se vidant de son hémoglobine qui s'écoule par longs jets. Cette vision est juste parfaite. J'aurais aimé prendre plus de temps pour le faire souffrir, mais je dois agir vite. Déployant mes épaules, je fais craquer ma nuque en essuyant mes mains sur mon pantalon. Tout en prenant bien garde à enjambrer son corps étendu, je me dirige vers la sortie, encore une autre. Cette baraque est un vrai labyrinthe.

— Tu devrais rejoindre le Président au lieu de lutter, murmure Anton dans un son lancinant de souffrance.

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Pa... parce... qu'avec le pouvoir tout est permis...

Cet imbécile qui tombe dans les pommes n'a absolument rien compris. Quel serait le goût de ma vie sans elle pour illuminer tous mes réveils ? Si j'ai bien réalisé une chose depuis qu'elle m'a été enlevée, c'est que le pouvoir m'importe peu. Je n'ai qu'un objectif. La retrouver et fuir loin de toute cette folie humaine qui n'a plus de limites.

Chapitre 50

Mes pieds me portent vers la sortie, je ne prends plus le temps de réfléchir ou d'analyser. J'ai perdu assez de temps avec cet amas de chair répugnant allongé dans une flaque pourpre. C'est ainsi que j'abaisse la poignée et pénètre directement dans une salle immense. Mon épiderme se couvre de frissons, des dizaines de paires d'yeux me fixent. Ceux qui me scrutent de leurs pupilles agressives et qui sont affublés de chasubles blanches ne semblent pas apprécier mon intrusion. Il n'y a pas un bruit dans cette pièce qui accueille ces malades installés en cercle autour d'une croix de Saint-André. Mes membres se figent lorsque je réalise qui est attaché sur ce nouvel instrument de torture. La tignasse blonde qui retombe en cascade ne me trompe pas. C'est *Elle*. Un disciple de ce suppôt de Satan sort du lot et se rend vers elle afin de faire pivoter la croix dans ma direction. Ma trachée brûle, mes yeux se noient dans un océan de liquide que je ne connaissais pas, mes genoux fléchissent et je m'écroule sur le carrelage lorsque mes yeux glissent sur Nadejda évanouie.

Lacéré de toute part, son corps nu est offert à la vue de tous, son visage tuméfié est démuné d'un de ses yeux. Une large plaie s'étire de son orbite vide à sa bouche. C'est comme si mon monde s'écroulait, que je plongeais dans les ténèbres et m'y enfonçais sans pouvoir reprendre mon air. Je suffoque, pose le plat de mes mains au sol et rugis d'horreur, de dégoût, de rage.

— Je. Vais. Tous. Vous. Tuer.

Un grondement s'élève de ma trachée, je mute, mes narines se dilatent, un voile de folie passe devant mes yeux lorsque je saisis ma kalachnikov et pointe mon canon vers l'assemblée en me levant.

— Tu ne vas pas faire ça, me surprend la voix de celui qui préside le peuple russe.

Il retire sa cagoule et me fixe d'un air mauvais en avançant vers moi. Je découvre une nouvelle facette de cet homme que j'ai tant vénéré, ce faciès perfide, cette aliénation qui danse dans ses iris me glace le sang. J'aimerais lui tirer dessus, mettre fin à ce carnage, mais je ne peux pas me résoudre à lui donner une fin si facile. Je veux le torturer, qu'il souffre.

— Et pourquoi ? Donnez-moi une seule bonne raison de ne pas tous vous flinguer, dis-je d'une voix basse en allant à sa rencontre.

— J'ai un argument de taille, et il se trouve ici, je crois, me répond-il en me narguant.

Nous nous affrontons silencieusement quand les membres de cette secte retirent un à un leurs masques et que je découvre qui se trouve en face de moi. France, Ukraine, Italie, Allemagne, Danemark, Espagne, Bulgarie. Les dirigeants de ces pays se tiennent prêts à m'attaquer, une vague de haine vrille mon être. *Comment est-ce possible de perdre son âme à ce point-là ?*

— Vous pensez que j'ai peur de vous descendre un par un parce que vous êtes riches et que vous avez du pouvoir ?

Je ne me démonte pas et tourne sur moi-même en les menaçant de mon arme.

— Nous sommes en plein rituel, je voudrais te montrer ce que tu loupes à ne pas nous rejoindre. J'ai beaucoup entendu parler de toi, S. J'aimerais te compter parmi les miens.

— Jamais ! hurlé-je, en tirant sur le premier venu.

Une salve de balles rapides vient se loger dans le crâne du président ukrainien en laissant un trou béant sur son front avant qu'il ne s'effondre dans un bruit sourd.

Prêt à lancer une seconde attaque, je ressens une vive brûlure que je reconnais instantanément sur ma nuque. *Putain de taser !* Les membres raides, je m'écroule et crispe mes mâchoires alors que je deviens spectateur de la scène qui se déroule sous mes yeux. On me tire comme un sac à patates et me place en face de la croix.

— Regarde bien...

Incapable de bouger, prisonnier de mon corps, seuls mes yeux bougent et coulent vers Nadejda, encore inconsciente. Un rictus machiavélique habille le visage du tortionnaire de celle qui m'appartient alors qu'il se poste en face d'elle. Du bout de ses doigts, il caresse sa joue meurtrie. Un chant satanique s'élève autour de moi. Andronikov sort une dague ornée de saphirs et la pose sur l'intérieur du bras de la fille. D'un mouvement sec, il scarifie l'épiderme de celle qui m'hypnotise, son hémoglobine s'écoule tandis qu'il pose sa bouche et aspire son nectar. J'ai envie de hurler, me débattre, lui couper la gorge, mais je suis incapable d'amorcer ne serait-ce qu'un mouvement dans sa direction. Malgré mon immobilité, mon souffle s'accélère, ma fréquence cardiaque devient folle.

— Elle me rend plus fort. C'est le sang parfait, le plus pur qui soit.

La bouche rougie, il pivote vers moi et s'accroupit à ma hauteur. On dirait un vampire qui vient de prendre son repas. Les voix continuent de monter dans les octaves quand la porte par laquelle je suis arrivé s'ouvre avec fracas. Des gars viennent d'entrer dans ces lieux sacro-saints. Je ne peux pas voir qui nous rejoint, mais je sens que mes membres commencent à retrouver de leur mobilité. Je ne bouge pas pour ne pas donner l'alerte, mais mes mains semblent se mouvoir de nouveau.

— Ils viennent t'aider, m'informe le Président en posant ses lèvres contre mon oreille. Mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que la pièce est truffée de gardes tous prêts à les descendre un à un.

Les mots restent coincés dans ma gorge asséchée. La lutte interne qui se joue dans mon corps affaibli semble donner ses fruits. Petit à petit, mes extrémités se remettent en marche. Enfin ! J'ai comme l'impression que je reprends vie, que la seconde attaque est moins virulente que la première. Mon corps semble s'y habituer et vainc plus facilement la décharge. Le fou se redresse et se tourne, bras ouverts vers mes collègues.

— Bienvenue mes amis ! Venez, entrez. Je vous invite à venir partager mon sacrifice.

Alors qu'il est occupé à fanfaronner comme un paon, je me sers de mes coudes pour relever mon buste. Mes rétines se posent sur le Major qui scanne la pièce et trouve sa fille défigurée, le sang ruisselant encore sur son corps meurtri.

– Qu'as-tu fait ? hurle-t-il en s'avançant vers celui qu'il a dû côtoyer durant des années.

Je pense n'avoir jamais vu son regard se charger d'une haine si profonde, je ne le reconnais plus.

— Mais, tu vois bien que tu n'es qu'un grand malade !

Alors que je fonce la tête en avant vers Andronikov, Kuznetsov est harponné par un des militants de la cause du chef sectaire. C'est sans compter sur l'armée qui martèle le sol et nous rejoint. Nos soldats s'installent en silence autour du cercle sacrificiel. Certains prennent en joue les satanistes, d'autres se mettent en garde et fouille l'espace de manière à sécuriser les lieux. Je profite de cette émulsion qui fait diversion pour me lever. Mes jambes sont instables quelques instants, je dois me concentrer pour ne pas flancher. Mais je tiens bon. Ma tête tourne, ma nuque est raide, mais je suis debout et compte bien dégommer cette espèce qui ne mérite que de mourir. Deux gardes du Président maintiennent le Major par les bras, trois de nos hommes pointent leurs canons vers les gardiens. L'ambiance est

électrique, nous sommes tous sous tension. Une fois stabilisé, je saisis mon yo-yo et coince mon index dans le fil. Comme un vieil ami que je retrouve, je le sors et joue avec en le faisant monter et descendre. Le silence pesant de cet affrontement entre deux clans est absolument divin. Je me charge de cette tension pour avancer lentement, à pas feutrés vers celui que j'aspire à voir six pieds sous terre. Mon jouet coulisse sur sa corde de plus en plus vite à mesure que mon cœur accélère dans ma poitrine. Je touche au but, je le sens en moi. Arrivé à moins d'un mètre du Président, je lance mon arme fétiche vers sa gorge et l'encercle en me postant derrière lui. Pris par surprise, ce trou du cul suffoque et s'agrippe à la ficelle pour se détacher. Ses sbires tentent de me désarmer, mais je plaque le dos de leur chef contre mon torse et raffermis ma prise sur sa trachée. Plus je tire, plus il peine à retrouver son air. Je ne veux pas le tuer, pas comme ça, alors je lui laisse l'espace qu'il faut pour alimenter ses poumons. Je recule et viens me retrouver au centre de la pièce, non loin de la croix où trône l'autre moitié de mon âme. D'un regard vers elle, je réalise combien elle est abîmée, et combien elle va avoir du mal à s'accepter démunie de son globe oculaire. Personnellement, je ne la trouve pas moins belle, au contraire, elle sera unique, comme elle l'a toujours été finalement. De nombreux points rouges viennent se coller à ma peau, je suis dans le viseur des gardiens, mais les miens les tiennent en joue également. Clairement, je suis le détonateur. Quand je lancerai le signal, tout va s'enchaîner. Je profite donc de cette pause temporelle pour poser mes lèvres contre l'oreille du Président Andronikov et lui susurrer les paroles qui vont le rendre fou.

— J'ai un secret pour vous, Président.

Entre mes bras, son corps se tend, je peux sentir son organe vital s'accélérer et se calquer sur le mien. De ma position, je peux voir sa

jugulaire palpiter. Une vague de bien-être m'envahit, j'adore avoir le pouvoir, l'ascendant, alors je fais traîner les choses.

— Vous voyez le Major, celui en qui vous aviez confiance...

Toujours à la recherche d'un filet d'air, il n'est pas moins tendu que la seconde précédente, mais il est tout ouïe et sa tête pivote vers mon complice.

— Et bien, il vous a menti. Vous n'êtes pas le père de Nadejda.

Je marque volontairement un temps d'arrêt, histoire qu'il s'imprègne bien de mes mots.

— C'est le Major qui a engendré cette fille avec votre sœur. Vous vous êtes trompé. Elle n'est pas aussi pure que vous le pensiez.

D'un coup de coude, il tente de me blesser, mais ma rapidité et mon agilité ne lui en laissent pas l'opportunité. Son exaspération transpire de ses gestes, il se débat. Plus il bouge, plus je tire sur ma ficelle. Cet enfoiré ne m'aura pas.

— Assaut numéro deux ! hurlé-je à pleins poumons.

N'ayant plus d'oreillettes, j'aperçois Piotr donner l'ordre à notre seconde équipe de venir en renfort. Tout s'accélère, les tirs fusent, quant à moi, j'ourle ma lèvre supérieure d'un sourire démoniaque. Il était temps que les choses bougent, je commençais sérieusement à m'ennuyer.

Chapitre 51

Les balles sifflent autour de moi, mais aucune ne vient se loger dans ma couenne. Je sais pertinemment que les miens sont des experts et qu'ils ne cherchent pas à tuer, mais à canaliser les traîtres, les psychopathes, pour mieux les faire souffrir ensuite. Gardant le taré contre mon torse, je presse avec force ses bras croisés dans son dos. D'une main, je tire sur la ficelle de mon jouet, de l'autre, je maintiens ses poignets. Je n'ai pas peur, je suis serein quant à l'issue de notre affrontement. Nous sommes bien plus nombreux et rien ne peut plus nous arrêter. Sous mon commandement, l'armée de l'école est de plus en plus impressionnante dans cet espace clos qui donne la sensation que les murs se referment sur nous. Mes collègues ont capturé les gardes et les chefs d'État, tous sont à présent à genoux au centre du local. Leurs chasubles immaculées avant mon entrée sont dorénavant parsemées de taches sanguinolentes. Mon acolyte et non plus supérieur, le Major, vient se poster à mes côtés et vérifier l'état de sa fille.

— Venez la détacher, couvrez-la et sortez-la d'ici, ordonne-t-il à son équipe.

D'un seul mouvement, une dizaine d'hommes se rapproche de Nadejda.

— Non, grondé-je entre mes lèvres serrées. Je vais m'occuper d'elle.

Mon intervention surprend les militaires, mais je ne peux imaginer qu'ils la touchent, qu'ils voient son corps nu m'est déjà bien trop douloureux. *J'en suis incapable.*

— Piotr, viens me remplacer.

— Tout de suite.

Sans poser une seule question, mon second prend ma place et cale le dos du Président contre ses pectoraux. Je n'ai pas besoin de voir son visage

camouflé derrière sa cagoule pour savoir que cette proximité le répugne au plus haut point. Habilement, je déroule ma ficelle et range mon yo-yo dans ma poche. Les doigts de Piotr encerclent sa trachée comme un étau. Je me rends à pas lents, presque inaudibles, vers celle qui m'a tenue en apnée durant son absence. Les soldats reculent pour me laisser la place. Personne ne pipe mot, tous ont leur regard rivé sur moi. Je tremble de tous mes membres lorsque la pulpe de mes doigts rencontre la peau douce de celle qui a su réveiller mon âme. Abîmée, probablement brisée, elle somnole dans un semi-coma. Son esprit a préféré la fuite plutôt que la lutte, et je compte bien la faire sortir de là avant qu'elle se réveille, que la douleur prenne possession de son corps, que son œil manquant se révèle à elle. Pour la première fois de mon existence, je suis terrorisé. Pas par la suite des événements avec les cinglés, mais pour elle quand elle découvrira ce qu'ils lui ont fait. De mes mains tremblantes, je dénoue les liens qui la maintiennent à la Croix de Saint-André. D'abord les bras, puis les jambes de manière à ce qu'elle glisse au creux de mes biceps. Un voile de frisson parcourt ma colonne vertébrale pour mourir sur ma nuque. La sentir contre moi est d'une exquise sensation. Je fourre mon nez dans ses cheveux et inspire son parfum qui m'avait tant manqué. Perdu dans ces retrouvailles muettes, je réalise que je ne suis pas seul quand une couverture de survie est déposée sur son enveloppe charnelle meurtrie. Sans aucune retenue, sa tête bascule en arrière, m'offrant ses traits marqués par l'effroi et la douleur. Une litanie vient chanter dans mon cerveau. *Fais-les souffrir... fais-les souffrir...* C'est comme si cette rengaine rongerait ma cervelle pour ne laisser la place qu'à mon impatience de vengeance.

— Je vais l'emmener au camion de secours, soufflé-je au Major qui se tient à mes côtés la mine défaite.

— Je pense qu'elle va s'en sortir...

— Vous pensez bien, puisqu'elle va se remettre, il ne peut en être autrement.

Sûr de moi, je lui jette un regard assassin malgré mon empathie à son égard. Je lui en veux de ne pas lui accorder sa confiance, d'imaginer qu'elle ne puisse pas surmonter cette épreuve.

— Je reviens, commencez à les dépecer un à un, ou peu m'importe, mais qu'ils souffrent.

Alors que je m'apprête à quitter la pièce, je pivote sur moi-même et fais quelques pas vers Andronikov.

— Sauf lui, ne le touchez pas. Il est pour moi.

— Bien reçu, acquiesce Piotr en lui donnant un coup derrière les jambes afin qu'il s'agenouille.

— Tu n'as aucun pouvoir, S, me nargue cet infâme bonhomme qui ne paie rien pour attendre ma sentence.

— J'en ai plus que tu ne le crois fils de pute ! Tu as osé toucher à des enfants, à celle que tu pensais être ta propre fille, mais quel monstre es-tu bordel ?

Plissant ses paupières ridées, l'ignoble personnage tente un sourire.

— Je suis de la même trempe que ton père...

Les bras chargés par Nadejda, je ne peux pas le toucher, mais je prends sa révélation comme un uppercut en plein estomac. *De quoi parle-t-il ?*

— Ah, mais tu ne sembles pas être au courant... Ton ami le Major ne t'a donc pas tout dit.

Paumé, j'incline ma nuque et croise les iris affolés de celui en qui j'avais confiance.

— Vous m'expliquez ?

Le rire caustique du Président lacère mes entrailles. Je ne pourrais supporter une nouvelle trahison. Le poids de celle qui dort encore contre

moi me sert d'ancrage, si elle n'était pas là, je serais en train de devenir fou.

— Ce n'est pas le moment, S. Va donc mettre Nadejda en sécurité.

— Elle ne sera pas plus en sécurité qu'avec moi. J'ai dit, expliquez-moi !

Ma patience s'étirole et s'effrite à vue d'œil. La centaine de gars qui nous entourent ne bronche pas, je suis à deux petits doigts de la crise de nerfs. Mon sang pulse fort dans mes veines, mes yeux se voilent d'une teinte rougeâtre. Le Major recule d'un pas alors que l'autre taré rit à gorge déployée, si fort que Piotr doit le faire taire en le bâillonnant de sa paume.

— Je t'expliquerai tout plus tard, tente-t-il une seconde fois.

— Non. J'ai besoin d'une réponse, maintenant !

Ma voix résonne dans la pièce et percute le silence religieux qui nous entoure. Même les présidents des pays voisins gardent la tête basse. Ils faisaient les malins il y a quelques minutes, maintenant, ils savent que leur vie ne tient qu'à un fil. Le Major racle sa gorge et s'avance vers moi pour poser sa main sur mon épaule. Je me décale rapidement. Je ne veux pas qu'il me touche. Ses doigts en suspens, il réalise dans quel état je suis.

— Ton père faisait partie de cette secte. Ta mère s'est donné la mort lorsqu'elle l'a appris. Pour elle, c'était trop. Elle ne pouvait pas le supporter.

Et quand elle l'a su, elle a fait le choix de m'abandonner... Une partie de mon ADN est celle d'un malade violeur d'enfant. Je ne sais pas ce qui me fait le plus mal, la gravité des actes de mon père ou le fait que ma mère n'a pas daigné me sauver de lui et abandonne la partie sans penser à moi, son fils ? Je la dégoûtais au point qu'elle ne voulait plus se battre. Ou bien, est-ce parce que le Major m'a caché cette donnée, et que je me sens sali ? L'esprit complètement sonné, je ne réponds pas, tourne les talons et quitte la pièce sous le poids des regards. J'étouffe, l'air me manque.

Mes bottes frappent le carrelage d'un rythme régulier. J'enjambe la carcasse d'Anton qui gît dans son sang et prends la seconde porte. Longeant les couloirs, je me confronte une fois de plus aux enfants décharnés, mais cette fois, ils ne sont plus seuls, les soldats sont en train de prendre soin de les habiller et de les sortir de leurs cages. Ce simple fait calme la tornade qui gronde en moi. Au moins, nous n'aurons pas fait tout ça pour rien. Accélérant le pas, je cours presque pour sortir de cette satanée baraque des horreurs. Je fais fi des corps décapités ou parsemés de balles, je n'en ai rien à foutre. Peu importe de quel camp ils sont, ils sont crevés après tout. La compassion et moi, nous sommes ennemis. Plus j'avance, plus je repense aux paroles du Major. Mon père... *Non, mais pourquoi suis-je né dans cette vie, dans cette famille, dans ce pays ?*

Enfin hors de ces murs, je prends une grande inspiration et pointe mon menton vers le ciel qui commence à s'éclaircir. J'emplis mes poumons de cet air frais qui galvanise mon organisme. J'ai besoin d'évacuer cette colère et pousse un hurlement bestial. Enfin libéré de ce poids qui comprimait mes épaules, je scrute les extérieurs. Mes collègues sont à leur poste, mais je ne distingue pas Sacha. Il est probablement parti aider un autre escadron. Peu détendu de ne pas le repérer, je reprends pourtant mon ascension vers le camion dédié aux soins. Une dizaine de nos hommes est déjà en train de soigner nos blessés. Il y en a à la pelle. Du sang, des membres déchiquetés, des oreilles coupées, des plaies ouvertes, on voit de tout.

— Poussez-vous, sifflé-je dans ma barbe alors que je dépose le corps de Nadejda sur le brancard.

Deux infirmiers la prennent en charge immédiatement.

— On va s'occuper d'elle, me rassure l'un d'eux en vérifiant ses constantes. Comment ça se passe à l'intérieur ?

Je n'ai pas envie de causer, mon regard ne peut se détacher de la prunelle de mes yeux qui respire péniblement, mais c'est mon rôle.

— On a trouvé les enfants. Ils vont vous les emmener d'ici quelques minutes.

— Vous avez bien bossé ! Tu peux y retourner, je vais m'occuper d'elle. Incapable de bouger, je suis comme statufié.

— Promis, S, continue le garde-malade.

Mon cerveau embrumé me pousse à le choper par le col et arrimer mes pupilles aux siennes.

— Si elle meurt, tu meurs.

Il n'y a pas une once de peur dans ses yeux, c'est un des nôtres après tout.

— Elle ne va pas mourir. Je te l'ai déjà dit, je m'en occupe.

— Tu as plutôt intérêt.

— Je n'ai qu'une parole.

— Parfait, capitulé-je en le relâchant.

J'expire exagérément en gonflant mes joues et tente de canaliser les battements frénétiques de mon cœur. Je dois leur faire confiance, et surtout, je compte bien détruire l'homme qui lui a fait ça. Comme si ma salive était de l'acide, je déglutis douloureusement et sprinte jusqu'à l'entrée principale. Mon courroux n'a jamais été aussi puissant qu'en ce moment. Que tous ces salauds se préparent, je vais leur rendre au centuple tout ce qu'ils ont fait à ces gosses, à Nadejda... et à moi-même.

Chapitre 52

Comme un robot, je fends l'air rapidement, c'est comme si j'étais une gazelle, je suis léger lorsque je saute par-dessus les corps qui jonchent le jardin, les escaliers, le marbre. Rien ne m'atteint maintenant qu'elle est libérée. Je sens qu'une brèche creusée par son absence vient de se ressouder. Seulement, ce n'est rien en comparaison de cette envie de trucher le Président. C'est viscéral, je le sens dans mes tripes, il doit absolument souffrir dans d'atroces ignominies. Mille idées vrillent mon cerveau qui trépigne d'impatience. Mes jambes me portent en quelques secondes vers la grande salle cérémoniale. Les gémissements qui me parviennent agissent comme un baume sur mes blessures enfouies. Avoir vu ma Suka sur cette croix a été la pire des choses qu'on m'ait fait subir, mais entendre les râles masculins de celui qui est suspendu à sa place, une partie de son scalp arraché, me soulage. D'un regard circulaire, j'analyse la situation. Piotr maintient encore Andronikov, les autres chefs d'État, quant à eux, sont entre les mains de mes collègues. Je les snobe et me dirige vers mon coéquipier qui m'attendait. Alors que je suis à moins de deux mètres de ma cible, que mon cœur comprime ma poitrine, que mon sang bouillonne, le Major s'interpose et se plante devant moi.

— S, commence-t-il en vissant ses pupilles aux miennes.

— C'est pas l'instant de causer.

— Je voulais mettre les choses au clair.

Mon impatience se mêle à mon exaspération, je crispe mes mâchoires, respire comme un bœuf en rut.

— Qu'est-ce que vous ne comprenez pas au juste ? Je suis déjà plutôt sympa de ne pas vous défoncer la gueule pour ce mensonge qui régent

mon existence.

— Ce n'était pas un mensonge, ose-t-il me couper.

Ma frénésie n'a plus de limites, j'enroule mes doigts autour de sa gorge et presse avec vigueur.

— Major, un mensonge par omission est un mensonge. Et vous savez ce que je fais aux menteurs ?

De ma main libre, je sors mon couteau de ma poche de pantalon et pose ma lame sur sa joue râpeuse. Plus un bruit ne s'élève de la pièce, pas même un couinement animal venu de ces barbares. Il ne se débat pas, seuls ses yeux me fixent de la plus insondable des manières. Sans aucune émotion, pas même la pitié, je le marque de ma lame. Son sang coule instantanément, il ne bronche pas, ne grimace pas. Étirant sa nuque, il m'offre même sa jugulaire qui ne demande qu'à être tranchée.

— Fais ce que tu as à faire gamin. J'aurais dû t'en parler plus tôt, mais je n'ai jamais trouvé la force de te briser un peu plus.

Plus il tchatte, plus j'enfonce la pointe dans sa chair. Je veux qu'il la ferme. Ses mots réveillent le petit garçon que j'étais, mes souvenirs affluent en masse dans mon esprit.

— Quand je suis venu te chercher à l'orphelinat, je savais qui tu étais. Je t'avais déjà repéré.

La douleur qui s'immisce dans mon ventre me rend complètement cinglé. La vue du liquide pourpre qui s'échappe de sa balafre m'hypnotise, je suis à une frontière. Soit je tue celui que j'ai respecté toute ma vie et qui est le géniteur de Nadejda, soit je le libère et me défoule sur l'enfoiré qui ne loupe pas une miette de notre altercation. Ma réflexion est de courte durée quand je réalise combien cet homme m'a aidé, soutenu, vu grandir. Lentement, je retire ma lame de sa peau et la porte à mes lèvres. D'un coup

de langue, je lèche la matière visqueuse sans me départir de ce dégoût qu'il m'inspire malgré tout.

— Je m'occuperai de vous plus tard, mais n'oubliez pas que je n'ai plus confiance en vous.

D'un geste puissant, je l'expédie au sol, il glisse sur le carrelage et s'écrase comme une merde. Tout en essuyant mon arme sur mon pantalon, je crache ma colère à ses pieds et me focalise sur ma prochaine proie. Mes yeux ne peuvent se détourner de cet homme d'une cinquantaine d'années, les cheveux grisonnants, les tempes éclaircies, les rides creusant sa peau grisâtre. *Dire que je le pensais bon pour notre pays...*

— Libère-le, demandé-je à mon collègue qui se recule pour me laisser la place.

— Il est tout à toi, je vais aller voir la France, moi.

Un rictus amusé habille son visage, il aime autant que moi faire souffrir les méchants.

— N'hésite pas à lui passer le bonjour de ma part.

D'un check du poing, il s'éloigne en riant.

— Je n'y manquerai pas.

— Et ça te fais rire ? me hèle Andronikov la voix teintée de colère.

— Oui, et je vais davantage prendre mon pied en te faisant bouffer tes propres organes.

Je saisis le type par le col de sa chasuble marbrée de taches rouges et le redresse pour l'avoir à ma hauteur.

— Tu as osé toucher Nadejda... et pour ça, tu vas payer le prix fort.

Dans la foulée, je crochète mes doigts à sa tignasse et le traîne au centre de la pièce.

— Chers amis, crié-je pour attirer l'attention de mes collègues. Je vous présente l'instigateur de toute cette folie. N'hésitez pas à venir le saluer

avant que je ne sorte ses tripes sur le magnifique carrelage de sa baraque de bourges.

Une flopée de soldats me rejoint. Tout en le maintenant la tête en arrière, je l'offre à ceux qui n'ont qu'une envie, le voir mort autant que moi.

— Allez-y, faites-vous plaisir, les invité-je du plat de la main.

Les coups commencent à pleuvoir un peu partout sur son organisme qui se contracte de douleur. À la chaîne, les élèves s'en donnent à cœur joie.

— N'oubliez pas qu'il a créé cette école, qu'il a tout fait pour que nous devenions des machines sans cœur.

Les bruits sourds mêlés au son des os qui se brisent me font un bien fou, j'aime voir que sa tronche gonfle sous les hématomes.

— À mon tour, les stoppé-je en me positionnant en barrière devant ma future victime. J'ai vraiment envie de m'amuser...

— Tu devrais te servir de cette rage pour me rejoindre... tente le Président une énième fois en crachant du sang.

— Tut tut... ne gaspille pas ton énergie. À partir de ce jour, il n'y a plus d'organisation secrète, de gosses violés et tués pour vos petits délires de riches.

Tout en vacillant sur ses guiboies, sa tête tangué dans ma direction.

— C'est ce que tu crois... Tout est tellement bien ficelé, que ce n'est qu'une partie de l'iceberg que tu as ici.

Même si je m'en doutais, l'entendre de vive voix me comprime le thorax.

— Dis-moi où sont les autres repères de ta secte !

— Vu que je vais bientôt mourir, à quoi bon te donner les informations qui te manquent ?

— Parce que j'osais espérer que peut-être, tu aurais un soupçon d'intelligence et que la trouille te ferait parler. Mais, ne t'inquiète pas, nous

les trouverons un à un, et ils auront tous le même sort que le tien. Je ne suis pas inquiet, je suis sûr que mes gars ont déjà trouvé des dossiers qui traînent dans ta jolie forteresse.

Je sors une corde de ma poche arrière et ligote ses poignets.

— Ah, et je vais avoir besoin de quelques petites choses pour assurer mes arrières.

Il est évident qu'il a dû sécuriser les lieux, que certaines données ne nous seront révélées qu'avec une empreinte digitale ou rétinienne.

— Qu'on m'amène les outils et la glace, demandé-je à mes acolytes en écartant mes épaules.

L'adrénaline qui pulse dans tout mon organisme me rend vivant, puissant.

Les pas rapides d'un soldat qui court vers moi donnent une nouvelle cadence à mon palpitant. *J'y suis.*

— Tiens-le. Il risque de se débattre.

D'un hochement de tête entendu, l'homme cagoulé prend ma place alors que je fouille dans la caisse à outils. La peur du Président fait gronder la frénésie en moi. Plus il tremble, plus je me charge de cette trouille pour devenir fort. Mes doigts trouvent enfin ce que je cherchais. *Une hache.*

— Garde-le bien en place.

Un sourire satisfait plaqué à ma bouche, je contourne le psychopathe et prends sa main droite dans la mienne. Fier de ce que je vais accomplir, je me penche tout contre son oreille.

— Attention, ça risque de faire un peu mal.

Il cherche à retirer son membre, mais ma force est décuplée par ma soif de vengeance. Je tire ses phalanges et abats ma machette sur son poignet. D'un coup sec et rapide, je sectionne sa main qui tombe lourdement au sol. Un hurlement fend l'air, le sien, et je savoure cette mélodie qui me grise.

Plus il crie, plus je rugis de bonheur. Ce sont toutes mes années de souffrance que je lui rends, pour tous ces enfants brisés, tués, pour Nadejda, pour Nina et les autres. Je reprends ma place à ses côtés et le scanne de mes iris glacés. Je lâche mon couperet au sol qui rebondit une fois dans un tintement strident, et me penche pour saisir une petite cuillère. *Mon deuxième objet préféré.*

— Regarde-moi bien. Je suis la dernière personne que tu verras.

Tandis que le monstre se dandine comme une truite sortie de l'eau, je coince sa mâchoire entre mes doigts et maintiens sa tronche. Habile, je pose mon couvert à dessert au ras de ses cils et m'en sers pour faire levier. Je glisse ma cuillère sous le globe oculaire, ce son gluant que j'apprécie tant me parvient aux oreilles. Le sang se mêle au liquide sombre qui s'écoule déjà de son orbite.

— Tu as mal, j'espère ?

Il ne dit rien, mais ses mimiques horrifiées me répondent et me donnent le déclic pour lui arracher son œil d'un mouvement vif. La sphère visqueuse atterrit au creux de ma paume. Satisfait, je le donne délicatement à un de mes collègues.

— Garde-le avec la main, ça nous servira plus tard.

— Bien reçu.

— Place au deuxième... murmuré-je pour moi-même.

Mes pulsations cardiaques sont à leur paroxysme, je prends un pied d'enfer lorsque je positionne mon objet de torture à la commissure de son orbite.

— Bienvenue dans l'obscurité, lui soufflé-je en pinçant mes lèvres pour me concentrer.

Je réitère l'opération en y mettant tellement de force que le globe roule au sol. Le visage noyé dans ce mélange de substances, il se tord de douleur

et tente de m'échapper en vain. C'est impossible de se dérober à moi. Souriant et satisfait, je tourne les talons et ramasse cette bille bleue qui me fixe inlassablement.

— Maintenant, c'est l'heure de s'amuser...

OceanofPDF.com

Chapitre 53

Les gémissements plaintifs d'Andronikov me bercent comme une douce litanie, plus il souffre, plus je suis heureux. Le sang gicle en geyser de son membre absent. Il faut lui faire un garrot pour qu'il ne se vide pas comme un porcelet, j'ai bien l'intention de lui faire subir d'autres tortures. Mécaniquement, comme on nous l'a souvent rabâché, je défais ma ceinture que je positionne là où j'ai tranché sa main. Je serre mon cuir autour de sa plaie de manière à stopper l'hémorragie. Pas que je veuille le sauver, bien au contraire, ma seule envie est de le voir mort, mais je dois le maintenir en vie assez longtemps. Rapidement, l'hémoglobine se tarit, je vais pouvoir agir à ma guise. L'homme reste maintenu par la poigne ferme du soldat qui me seconde.

— Passons aux choses sérieuses... Tu aimes vivre dans la pénombre, connard ?

Les traits déformés par la douleur, il ne me répond pas. Et pourtant, je sais pertinemment qu'il est terrorisé de se confronter de si près à la mort.

— Tu as raison, c'est mieux quand ton claque-merde reste fermé.

Mille idées toutes plus tordues les unes que les autres affluent dans mon esprit, mais lorsque mes yeux se posent sur le scalpel qui dépasse de la caisse, je sais ce que je vais lui faire subir. Je me penche en avant et attrape mon outil de travail. De mon index posé sur ma bouche, j'intime à mon second de garder le silence. À pas feutrés, je m'avance vers ma victime et lui arrache sa toge de plusieurs coups de lame aiguisée. Je le veux nu, pour n'épargner aucune parcelle de peau de cet enfoiré.

— Oh, mais que vois-je ? Un bout de chair flétrie qui pendouille.

Sans toucher à ce monticule qui pend entre ses jambes, je me contente de sectionner sa queue flasque d'un geste rapide du scalpel. Le mugissement qui s'échappe de ses lèvres parsème mon corps d'une nuée de frissons salvateurs. Son membre s'échoue au sol comme une vulgaire saucisse, je le récupère et le présente à sa bouche. Les dents serrées, le Président se contorsionne dans tous les sens. Comme un cheval à qui je voudrais mettre un mors, je presse sur ses molaires pour qu'il ouvre sa mâchoire et lui insère son appendice sectionné. Afin de l'empêcher de le recracher, je soude ses lèvres avec mes paumes.

— Avale.

Se débattant comme un animal sauvage, il tente d'échapper à mon courroux, mais je l'en empêche.

— Mange ta putain de queue, comme tu l'as fait bouffer à tous ces gamins.

De manière à ce qu'il déglutisse enfin, je pince ses narines. Il est bien obligé d'avaler pour chercher son air qui lui manque. À la limite de s'étouffer, j'aperçois pourtant sa pomme d'Adam monter et descendre. Il vient littéralement de manger un morceau de lui, et ce simple fait barbare me rend heureux. Je le libère et tapote son épaule.

— C'est bien.

Amusé de le voir se dandiner d'affliction, je fais craquer ma nuque et pose la pointe de l'instrument chirurgical sur son téton poilu. Comme une œuvre d'art que je dois préserver au maximum, je fais glisser la lame sur le pourtour de sa peau rosée et la découpe avec précision. Je lui retire la première aréole, puis la seconde. Prenant une pause pour l'observer, j'essuie mes mains sur mon pantalon.

— Tu veux essayer ? demandé-je à mon collègue qui joue bien son rôle en ne pipant mot.

Il ne parle toujours pas, mais hoche la tête de haut en bas. Je le remplace et lui tends mon outil.

— Amuse-toi bien.

Les beuglements du chef d'État commençant sérieusement à me taper sur les nerfs, je me baisse et déchire un bout de tissu de sa blouse pour lui fourrer entre les dents.

— Voilà, c'est mieux, soufflé-je.

Mon acolyte, quant à lui, semble étudier la situation. Je ne vois que le mince filet de ses yeux sous sa cagoule, mais je sais qu'il savoure cet instant tout autant que nous autres. Je le laisse s'amuser et prends le temps d'étudier la pièce du regard. Il y a des ateliers de torture de part et d'autre de moi. Plus aucun ennemi ne semble en possession de ses moyens, nous avons largement le dessus. Piotr et le Major s'occupent du français à mes côtés. Il est plutôt mal en point. Lorsque mes pupilles percutent celles du Major, je peux y lire la culpabilité qui le ronge. Étrangement, cela ne m'affecte pas. Avant, je ne grandissais qu'à travers ce qu'il ressentait pour moi, à présent, je suis assez indépendant et fort pour vivre sans son approbation. Alors que je coupe court à notre échange visuel, je reporte mon attention sur le soldat qui commence à lacérer l'épiderme du Président.

— Tu peux y aller franco, l'encouragé-je alors qu'il semble hésitant.

Mes paroles doivent être le détonateur de sa folie, puisque ses mains s'agitent dorénavant rapidement sur les bras de notre victime.

— C'est bien, vas-y, continue.

À l'image d'un peintre en plein travail, il se démène à agir avec précision. Des lambeaux de chair tombent sur le carrelage et parsèment le marbre de cette matière visqueuse. *C'est vraiment beau.*

— Si tu t'y prends correctement, tu peux le dépecer. Tu veux tenter ?

— Hm, approuve-t-il en s'appliquant et en retirant la première couche cutanée de l'épaule.

Magnifique. Le muscle apparaît sous nos yeux, les vaisseaux chargés de sang se gonflent sous l'affluence du liquide rouge. La tête du taré s'échoue sur mon torse, je pense qu'il est à deux doigts de perdre conscience. Il faut que j'agisse rapidement pour la suite.

— Superbe. Maintenant, va me chercher une chaise, on va le mettre dessus et je vais reprendre.

Docile, il file vers la lignée de fauteuils disposée le long du mur. Impossible de me remémorer à qui j'ai affaire, mais je le trouve efficace et doué dans sa tâche. Il faudra que je le félicite pour cette application et cet engouement à répondre à mes ordres sans broncher. Je fouille dans ma mémoire, mais ses rétines noires ne me reviennent pas. Sa large carrure athlétique prouve qu'il a suivi notre cursus et qu'il s'adonne au sport quotidien. Alors qu'il revient muni de ce que je lui ai demandé, il m'aide à installer et ligoter le monstre qui a tué et violé bon nombre d'enfants innocents. Une fois bien maintenu par nos liens, je contourne le psychopathe et m'accroupis à sa hauteur.

— Et si on regardait ce que tu as dans le bide ?

Pourléchant mes lèvres avidement, je trépigne de lui sortir les organes. Sans me tourner vers mon binôme improvisé, je tends la main vers lui et ouvre ma paume qui réceptionne mon arme. Décidément, je n'ai jamais travaillé avec une recrue aussi douée. Je fais rouler mes épaules et tourne mes poignets pour les préparer à la suite. Comme j'aime le faire, je pars du nombril et remonte cette fois ma lame vers la gorge du traître. La puissance de mes actes est habilement jaugée. J'appuie exactement ce qu'il faut pour ouvrir son ventre sans pour autant toucher ses organes vitaux. Concentré, je ne vois que ce filet rougeâtre qui s'échappe de la plaie que je lui inflige.

Une fois parfaitement découpé, je glisse le scalpel sous les couches d'épiderme et les décolle de ses muscles abdominaux. Le cœur palpite sous ses côtes, ce spectacle hors du commun me grise toujours autant. Je ne suis plus à ma première éviscération, mais je pense ne jamais me lasser de cette vue. C'est absolument divin de lorgner les pulsations de chaque organe encore bien à sa place. Une dizaine de secondes, je détaille cette œuvre d'art en inclinant ma tête sur le côté.

— On se retrouve en Enfer, chuchoté-je enfin à l'oreille du Président Andronikov qui s'effondre à bout de force.

J'aurais préféré qu'il reste éveillé plus longtemps, mais c'était prévisible qu'il chute au bout d'un moment. Le menton posé sur son sternum, il respire rapidement, comme un animal traqué. Même inconscient, il sait que sa fin approche.

J'use de ma puissance pour briser ses côtes une à une. L'ombre derrière moi ne me laisse pas la visibilité que j'espérais. Je tourne la tête par-dessus mon épaule pour faire comprendre au gamin que j'ai besoin qu'il se décale alors que j'ai mes mains qui fouillent au creux du ventre d'Andronikov. Étonnamment, il ne bouge pas, et je dois relâcher le foie qui trônait entre mes doigts et pivoter entièrement. L'homme que je pensais être des nôtres me tient en joue, le silence se fait dans la salle commune. Le déclic d'une sécurité qu'on retire me darde le dos de frissons désagréables. N'ayant pas peur, je me lève et appuie mon torse contre l'arme.

— Je ne sais pas qui tu es ni pourquoi tu veux me tuer, mais vas-y, je t'en prie.

La frousse ne faisant pas partie de mon vocabulaire, j'avance même d'un pas pour qu'il sache que je suis prêt. Si je dois affronter la mort, je préfère que ce soit les mains pleines de sang, dans mon élément. Je ne détourne pas le regard et bascule ma tête sur mon épaule.

— Bon, tu attends quoi au juste ? Je t'ai dit que j'étais prêt.

Une pensée file vers Nadejda alors que le bruit d'une détonation retentit et fend la pièce.

OceanofPDF.com

Chapitre 54

Étourdi par la balle qui vient de siffler dans mes oreilles, je laisse mes yeux suivre le corps qui me fait face s'effondrer comme un tas de merde au sol. Je ne sais toujours pas à qui j'ai affaire, mais une chose est sûre, quelqu'un vient de me sauver la vie. Ne prêtant pas plus attention au type allongé qui se vide de son sang, je pivote et cherche qui a bien pu me protéger de la sorte. Mon regard harponne celui de Sacha qui me fixe d'un air grave. Arme au poing, il tremble de tous ses membres. Je peux le voir de là où je suis. Abandonnant le Président qui agonise, je fonce vers lui et retire son flingue de ses mains qui s'agitent.

— J'ai... enfin... je...

— Ne dis rien, c'est bon. Tout va bien, me surprends-je à le rassurer alors qu'il semble au bord de la crise de panique.

— Il allait te tuer, S.

Sa voix chevrotante comprime ma poitrine dans un étau. Je ne sais pas ce qu'il se passe en moi, mais ce tumulte de sentiments me frappe et me fout à terre. Ce gosse, encore sous le choc, vient de protéger mes miches. Personne n'a bougé, pas même le Major, et lui, il est sorti de nulle part pour tirer avant que l'autre ne me descende. C'est la première fois qu'on me montre autant d'importance, ses prunelles paniquées qui me scannent prouvent combien il a eu la frousse de me perdre. C'est donc, pour je ne sais quelle raison, que je le serre dans mes bras et presse sa tête contre mon torse. Tout son corps est pris de spasmes, des sanglots secouent ses épaules. Une boule se loge dans ma gorge, m'empêchant de déglutir cette salive brûlante. *Mais putain, qu'est-ce qu'il m'arrive ?*

— J'ai eu peur, S.

— Je sais mon grand. Allez, je dois retourner tracter ce pauvre type qui nous servait de Président.

Bien décidé à retourner au travail, je me recule et le libère de ma prise.

— Tu veux... Merde, c'est quoi ça ?

Paniqué, je découvre que l'épaule gauche du gamin pisse le sang.

— Sacha !

J'appuie fort pour comprimer la plaie alors que son teint blêmit et qu'il semble perdre l'équilibre.

— Venez m'aider ! hurlé-je pour qu'on vienne le soigner.

Une horde de soldats court dans ma direction et m'aide à l'allonger par terre avant qu'il ne s'effondre, à bout de force. J'arrache sa veste et réalise qu'un trou béant trône au-dessus du gilet pare-balles. La peur vrille mon être, mon sang s'accélère dans mes veines, mes mâchoires se serrent si fort que j'en ai mal aux maxillaires. Je ne veux pas qu'il meure. *Impossible !* L'émulsion autour de moi me rend nerveux, je ne veux pas qu'on s'agite, je veux qu'on le sauve !

— Mais vous foutez quoi, bordel de merde ? Allez chercher les infirmiers !

Je sais que les hommes qui se tiennent à mes côtés ont eu le droit à une formation de base comme moi, mais qu'il faut quelque habilité à stopper l'hémorragie.

— Il perd beaucoup de sang... constate le Major qui me rejoint.

— Oh, ta gueule ! Si c'est pour venir me dire ce que je sais déjà, tu ferais mieux de retourner à tes mensonges !

Ma colère envers lui enfle un peu plus de le sentir contre mon flanc.

— S, calme-toi, tente-t-il en posant sa main dans mon dos.

Ce geste agit comme une décharge électrique sur mon épiderme.

— Ne. Me. Touche. Pas.

Les dents serrées, je me retiens de lui en coller une, il a de la chance que je ne puisse pas arrêter ma compression sur Sacha.

— S'il y a bien une chose que je sais, c'est que pour moi, vous êtes mort. J'aurais préféré te voir crever, toi, plutôt que ce gamin qui n'est pas à sa place ici.

Je ne sais plus où j'en suis, j'oscille entre tutoiement et vouvoiement, mes paroles se mélangent, mes pensées s'entremêlent. Je ne peux pas imaginer perdre Sacha. Ce qui me lie à lui est indescriptible, je l'ai haïe autant que respecté.

— On va pouvoir le sauver.

— T'en sais quoi, toi ? Tu m'expliques ? Tu vois bien qu'il se vide comme un porc !

Malgré la pression que j'exerce sur son épaule, une mare de sang commence à se dessiner autour de l'adolescent. Livide, il est à présent inconscient. Quant à moi, plus je sens qu'il part plus mon esprit défaille. Incapable d'exprimer ma colère, ma peur viscérale de l'abandonner dans les bras de la mort, je respire par petits à-coups. D'un geste violent, j'envoie valser le Major de mon coude et lui jette un regard mauvais.

— Dégagez de là avant que je ne vous prenne pour cible. Pour elle, je ne peux pas. Par contre, si vous me cherchez un peu trop, je n'aurai aucune pitié. C'est compris ?

Toute mon aura la plus sombre se disperse autour de moi, je la laisse m'envelopper et prendre le dessus sur mon mentor. Le corps inerte qui se contorsionne sous mon poids reprend mon attention alors que j'ignore superbement ce foutu traître.

— Vous me dégoûtez... craché-je pour clôturer la discussion.

Je n'ai pas besoin de lever la tête pour savoir qu'il se lève et s'éloigne, son soupir et le bruit de ses pas me suffisent. *Enfoiré de mes deux !*

— Allez, bats-toi gamin.

D'une paume, je continue de maintenir la plaie, de l'autre, je pose mon index et mon majeur sur sa jugulaire. Le pouls est filant. Mon organe vital pompe plus fort dans mon thorax, je lutte pour lui.

— Je vais l'ausculter, me surprend une voix derrière moi.

Les genoux au sol, je tourne seulement ma nuque pour apercevoir qui me parle. Un homme âgé tenant une mallette se baisse et se poste à mes côtés.

— Continue de comprimer l'entrée de la balle. Je vais prendre ses constantes, ensuite, je vais regarder ce qu'il y a là-dessous.

D'un hochement de tête, j'acquiesce et me décale pour lui laisser l'espace de travail nécessaire. Mes rétines ne loupent pas une miette de ce qu'il fait. Un mauvais pressentiment s'insinue dans mon esprit lorsque sa bouche se pince et qu'une moue dépitée habille ses traits.

— Malheureusement...

— Non, je t'arrête tout de suite !

Posant sa main gantée sur mon épaule, il tente de me calmer.

— C'est trop tard.

— Qu'est-ce qui est trop tard ? vociféré-je en écarquillant les yeux.

— Il est déjà mort.

Cette phrase, ces quatre mots viennent de me terrasser au sol comme le pire des uppercuts.

— Non. Non. Tu te trompes, il y avait un pouls il y a quelques instants.

Ma voix se perd dans un murmure.

— Je suis désolé. Tu peux vérifier par toi-même, l'hémorragie étant trop importante. Lorsque tu vas enlever tes mains, tu verras que c'est irréparable.

Anéanti, je cligne plusieurs fois des paupières, mon souffle se coupe, mes poumons semblent arrêter de faire leur job. Je suffoque. Des mouvements répétitifs d'avant en arrière bercent mon corps, mais je ne lâche pas la plaie de mon... ami. Ma carapace fissurée, mon cœur béant, mes membres tétanisés, je me noie dans ma douleur lancinante. Il ne peut pas être mort. Il est là, à me fixer inlassablement. Ses traits fins, ses yeux émeraude, sa bouche entrouverte, il me scrute de son regard perçant, mais sa poitrine ne se soulève plus. Un voile humide brouille ma vue, je ne sais pas ce qu'il se passe en moi. Les mains tremblantes, je retire lentement mes doigts de cette blessure qui m'hypnotise. Les os, la chair, les muscles, tout apparaît sous mes yeux, le liquide à l'odeur ferrugineuse se répand plus vite autour de Sacha. Comme une auréole, la flaque se disperse en halo au-dessus de son crâne.

Brisé, je pose mon front sur son ventre qui reste immobile et frappe le carrelage de mon poing. Tout est de ma faute, je l'ai abandonné à ces barbares. La culpabilité me ronge de l'intérieur, comme un rat qui boufferait mes organes un à un. Si j'avais fait plus attention, si j'avais été plus prévenant, il serait encore en vie. Seul dans ma bulle d'horreur, je fais fi de ceux qui m'entourent, de ma faiblesse que j'affiche, de cet abattement qui comprime mes épaules. Je reste là, immobile, à pleurer mon seul véritable ami. Ce frère que je n'ai jamais eu. Cet enfant que je n'aurai peut-être jamais non plus. Mes coups sur le sol s'étiolent, je ne sens pas la douleur physique, celle de sa mort vient de me rendre insensible. J'aurais dû le ligoter dans le van, lui interdire de fouler cette herbe verte qui le tentait tant, mais qui grouillait de danger. J'aurais dû le protéger de tous, mais surtout... de moi.

Chapitre 55

De ma main ensanglantée, je ferme doucement les paupières de Sacha et enfonce mes talons au sol pour me lever. Je le regarde une dernière fois en guise d'adieu et soupire un grand coup. J'ai perdu toute patience, toute once de calme, je ne veux plus être ici, je n'ai qu'un espoir, me tirer et me tenir loin de cette vie qui me répugne. *Comment un gamin à peine majeur a-t-il pu se retrouver dans cette merde ?* J'en suis pleinement responsable, et ce constat me dégoûte au plus haut point. Je sors mon flingue de ma poche arrière et fonce vers le Président russe. La bave coule de ses lèvres entrouvertes, il respire à peine, ses côtes brisées m'offrent la vue de ses organes palpitants péniblement. Mon envie de le torturer s'est barrée avec Sacha qui m'a quitté. Je l'achève d'une balle entre les deux yeux, sa tête valse en arrière et un trou béant orne son crâne. Dans l'optique de mettre un terme rapidement à ce foutu bordel, je me dirige vers son voisin et agis de même.

— Qu'est-ce que tu branles, mec ? me questionne Piotr alors que j'appuie sur la détente et descends sa victime.

— Je veux terminer cette mission et me casser.

— Ce n'était pas ce qui était prévu.

— Qu'est-ce qui était prévu au juste ? Parce que finalement, si tu es là, c'est parce que JE l'ai décidé !

Mon irritation est à son paroxysme, je perds pied, et je sais que la solution pour retrouver mon calme est dans un camion entre la vie et la mort, à attendre que je la sorte d'ici. Je tremble de tous mes membres, je crispe mes mâchoires, je ne suis plus « humain » depuis que mes yeux se sont posés sur le corps étendu du gamin. Je fais craquer ma nuque et

m'avance vers celui que j'apprécie en temps normal, mais qui m'irrite en ce moment.

— Je ne crois pas t'avoir demandé ton avis, tu me laisses finir ce qui a été commencé, on sauve les enfants et on passe à autre chose.

Tous les visages sont rivés sur moi, mais je n'en ai strictement rien à carrer. Je pivote vers l'assemblée après avoir jeté un dernier regard haineux à Piotr.

— Allez fouiller la maison, rapatriez les enfants vers la sortie et on déguerpit, hurlé-je dans l'optique de faire bouger les troupes. J'espère que vous vous êtes bien amusés, je finis le travail.

Sans demander l'autorisation à qui que ce soit, je me poste devant chaque Président et leur administre une balle entre leurs sourcils.

Enfin soulagé du sale boulot, je laisse le type chargé des photos prendre les clichés dont il a besoin pour nous servir de preuve avant le grand nettoyage. Rien n'est laissé au hasard, tout doit être pris sous tous les angles de manière à nous donner le plus de crédibilité possible si notre histoire de présidents violeurs d'enfants est remise en question. Il y a tellement de choses répugnantes ici que personne ne pourra nous contredire. Tout en l'observant faire son travail, je range mon arme et enjambe les corps avant de m'immobiliser une dernière fois devant celui de Sacha. J'ai perdu foi en l'humanité depuis longtemps, mais cette nuit est l'ultime point de non-retour. Je m'accroupis et passe mes bras sous les épaules et les genoux de Sacha. Je me redresse et quitte cette pièce qui me révulse. Mes années de formation m'aident en cet instant à garder mon sang-froid, mais lorsque mes rétines caressent le visage poupin de Sacha, je ne peux réprimer une vague de frisson désagréable. La culpabilité me ronge comme une gangrène qui s'attaquerait à tous mes organes. Je pense ne jamais pouvoir oublier cette image qui me hantera dans mes plus sombres cauchemars.

De mes pas lourds, j'enjambe les masses, ici ou là, qui jonchent le sol. Le poids de ce corps dénué de vie n'est rien à porter en comparaison de ce fardeau qui me suivra toute la fin de mon existence. Mécaniquement, comme un robot bien huilé, je marche en direction de la sortie. Je sais que les morts se sont accumulés, que les cadavres s'entassent et que forcément nous avons eu des pertes, mais sentir cette enveloppe charnelle froide contre mon torse est pire que tout. Je dois le protéger de la crémation, je veux lui offrir une jolie stèle, lui rendre le plus bel hommage qui soit, c'est la raison pour laquelle je ne suis pas le protocole et fuis la scène de crime pour l'emmener de mes propres moyens loin d'ici.

Un vent frais cingle mon visage dès que je pose un pied sur le perron. Je lève le menton et découvre que l'obscurité a laissé place aux premiers rayons de soleil. Un moment, je ferme les yeux et laisse l'astre lumineux réchauffer mon épiderme. Je resserre ma prise sur celui que je tiens contre moi et soupire avant de descendre les quelques marches qui me séparent du jardin. Des hommes en tenues de combat quadrillent les environs. Ils sont très nombreux et je sais que ce sont ceux de notre équipe, seulement, l'un d'eux peut très bien avoir tiré sur Sacha sans le savoir. Dans mon esprit, ils sont donc tous présumés coupables et cette mince information n'augure rien de bon pour leur matricule. Il me reste deux options, soit je reste auprès d'eux et risque de vouloir leur faire payer une dette bien trop lourde pour eux, soit je prends la tangente avec Nadejda, si elle s'en sort, et ne remet plus jamais les pieds auprès de quiconque aura combattu avec moi aujourd'hui. Pour tout le monde, et surtout pour ma santé mentale, je choisis la seconde. J'évite les regards, contourne les gars que je croise et presse mes molaires le plus fort possible. Fonçant comme un forcené vers le fourgon de l'infirmerie, je fouille l'espace du regard pour trouver le médecin qui a pris ma Suka en charge. Mon cœur cogne comme un tambour

dans ma poitrine, je ne maîtrise pas ses battements, je suis au bord de l'apoplexie. Toute mon âme hurle en silence. Quand enfin mes pupilles trouvent le bon véhicule, un homme habillé d'une blouse blanche sort par les portes arrière. La mine contrariée, le visage tiré, je reconnais celui à qui j'ai confié l'être le plus précieux que j'ai sur cette putain de Terre. Cette fois, mon palpitant marque une pause dans mon carcan fait de chair et d'os. Pendu à ses lèvres, je m'approche un peu plus, il arrime ses yeux aux miens et enfin un sourire illumine son visage.

— Elle va bien.

Ces trois minuscules mots pansent mon être de ce trou béant qui me transperçait de part en part. *Elle est vivante.*

— Bon, ça va être long, elle a des plaies superficielles, mais son œil manquant nécessitera des soins particuliers. Je pense qu'une hospitalisation sera inévitable.

Hors de question que Nadejda croupisse dans un lit d'hosto.

— Une hospitalisation à domicile, c'est possible ?

— Avec tout le matériel nécessaire, oui, répond l'infirmier en hochant la tête et en s'avançant près du corps inerte que je porte.

Habitué à administrer les premiers gestes de secours, il prend le pouls de mon ami.

— C'est trop tard pour celui-ci par contre.

Je ne réponds que par un grognement sourd.

— Trouve-moi une housse pour que je l'installe dedans.

Sans poser de problème, le doc obtempère et s'engouffre dans le van. De bonne volonté, il m'aide à déposer Sacha dans son dernier linceul. Avec tout mon respect, je l'installe sur le sol du camion.

Une fois déchargé, je me relève, mon souffle se coupe, ma tension grimpe en flèche. *Elle est là. Nadejda.* J'oublie ce qui m'entoure et me rue à

ses côtés dans la caisse de l'ambulance. Ma main enveloppe la sienne, minuscule, blême et immobile. Aussitôt, cette partie manquante de moi se ressoude et reprend sa place. Je suis de nouveau complet. Moi. Me penchant en avant, je caresse sa bouche entrouverte de mes lèvres et dépose un tendre baiser à sa commissure. Je renifle ses cheveux et m'en imprègne comme un camé en manque de sa ligne d'héroïne. Elle m'a tellement manqué que c'en est atrocement douloureux. Il est hors de question qu'elle m'échappe une seconde fois. J'ai la solution en moi. Je sais comment la soigner sans la cloisonner entre quatre murs dans un hôpital miteux au risque qu'on apprenne qui nous sommes et ce que nous venons de faire. Notre sécurité et nos vies sont en jeu. Je la quitte déjà, mais pour une bonne raison. Lentement, à l'instar d'un félin chassant sa proie, je glisse sans un bruit vers l'infirmier qui trie ses instruments à l'extérieur. Avant qu'il ne détecte ma présence, je saisis mon arme, la sors de ma poche arrière et lui administre un coup derrière la tête. Il s'effondre dans mes bras, je le tire vers l'arrière du véhicule et l'allonge sur la dépouille de Sacha par manque de place. Il est simplement assommé, mais j'ai besoin de lui, de son savoir.

D'un regard circulaire, je vérifie que personne ne m'a vu. Heureusement que nous sommes en retrait et que les autres s'agitent de l'autre côté des fourrés. Le plus discrètement possible, je claque les portes et cours jusqu'à l'habitable. Installé sur le siège conducteur, je tourne la tête une seconde et m'assure que Nadejda est bien attachée au brancard. Je ne sais pas où aller, mais loin d'ici, ça, c'est sûr. Lorsque je tourne la clé dans le Niemann, on me surprend à ouvrir la porte côté passager. Déstabilisé, je sursaute une infime seconde, mais me détends quand le Major arrime ses pupilles aux miennes. Nous nous jaugeons sans un mot, il attend mon approbation. D'un hochement de tête, j'approuve et le laisse monter.

— Je sais où on va aller.

Il me connaît par cœur, c'est la personne qu'il me faut pour la sauver, lui offrir la meilleure vie qui soit. *Et après tout, qui mieux que son père pour me seconder ?*

OceanofPDF.com

Épilogue

Six mois plus tard

Les poings enfoncés dans mes poches, je fixe la pierre immaculée qui me fait face. Chaque matin depuis maintenant six mois, je viens rendre hommage à Sacha. Je ne lui cause que dans ma tête, mais cela me permet de lui balancer tout ce qui me tараude sans me sentir trop con. Il n'y a pas un mot inscrit sur sa pierre tombale, mais il n'y en a pas besoin, tout ce qui compte, c'est qu'il soit là, auprès de moi, que je me lève chaque jour et peux venir le voir avant de commencer ma journée. Sa bien trop brève existence aura permis d'éveiller une partie de moi que je ne soupçonnais pas, et je compte bien le remercier malgré son départ prématuré. Son franc-parler, son caractère de merde et sa ténacité me manquent, j'avais tellement à lui apprendre, à lui partager... Mes yeux glissent sur ce minéral qui sort de terre pour dominer la prairie. Comme à tous les levers de soleil, je pose ma paume sur la stèle glacée et hoche la tête de bas en haut. Je viens de mettre fin à notre échange qui n'en est pas vraiment un, mais j'ai terminé de lui raconter ma vie en silence. Je tourne les talons et m'engouffre dans la forêt de conifères.

Seul le bruissement de mes pas dans les épines réveille les animaux de la Taïga. Après l'attaque menée contre les Présidents, nous avons fui vers le nord du pays, ici, en ces contrées sauvages, nous nous tenons à distance de ceux qui veulent notre peau. Bien que nous soyons encore actifs en sous-marin, personne n'a idée d'où nous nous trouvons. *Nous ?* Suka, le Major et moi. J'ai dû buter l'infirmier qui en savait trop sur notre localisation dès que Nadejda fut rétablie. Dans cette zone proche de la Norvège, de la Finlande et de la Suède, nous sommes coupés du monde extérieur. Isolés dans la forêt boréale, nous vivons de la chasse dans notre habitation

rustique. Le Major avait déjà prévu une échappatoire depuis des années, et enfin, il a pu mettre ses plans à exécution. Il lui était inconcevable de nous abandonner. J'ai dû apprendre à gérer mes pulsions à son égard, sa trahison est restée longtemps coincée dans ma gorge, mais j'ai appris une chose qui me paraissait insurmontable. *Le pardon.* Oui, moi Stanislav Bolchoï, j'ai pardonné. Mon cœur s'est apaisé, a mûri, mais je ne suis pas pour autant une personne différente. La colère vrille régulièrement mon être, mais j'ai fait un pas en avant, et à présent, je sais la canaliser. Quand je sens que je perds pied, je sors et vais me défouler dans la nature, entre les lynx, les ours et les loups, j'ai de quoi faire.

Malgré notre éloignement géographique, le Major et moi menons de front la guerre contre les abus sur mineurs. Une milice d'élèves reste à notre disposition pour répondre à nos directives. Un nouveau gouvernement a été élu, le tollé qu'ont fait nos révélations au peuple a divisé le monde. Tout a été remis en question, rien ni personne n'a été épargné. Les photos ont tourné sur toutes les ondes, les procès sont tombés partout sur la planète. Nous avons été autant adulés que détestés, mais nos vies restent mises à prix. De nombreux traîtres cherchent encore à nous faire payer la mort de ces fils de putes. Stratégiquement, nous sommes des ombres, mais nous sommes toujours bien présents. Nadejda, ayant repris l'envie de se battre elle aussi, nous aide dans nos recherches, sa formation de journaliste est précieuse et nous permet d'aborder les choses différemment.

Tout en longeant les arbres, je suis le sentier que je connais par cœur, chaque branche, chaque tas de mousse, rien n'est laissé au hasard. Je repérerai le moindre mouvement de cette nature qui nous protège de sa grandeur, de cette immensité sauvage. Par habitude, j'accélère le pas, et finis le trajet à petites foulées histoire de garder la forme physique. La chaleur de l'été me permet d'être en t-shirt et de savourer les rayons de cet

astre puissant sur ma peau. Là, dans cet espace vaste qui s'éveille, je suis heureux. Oui, je suis libre et cette liberté récupérée me rend heureux. Je le suis d'autant plus quand mes rétines s'arriment à cette cabane en bois qui se dessine au loin. Plus vite, j'accélère et me rue vers mon refuge. Lorsque je pousse la porte du chalet où l'obscurité règne encore en maître, je calme ma respiration et foule ce bois vieilli de mes baskets sales. Je les ôte et glisse presque sur le parquet sans un bruit. Mes yeux s'arrêtent une seconde sur la boule de poils que nous avons ramenée avec nous. Staline, qui dort paisiblement sur le tapis, a été sauvé in extremis par le Major, et finalement, c'est ce qui permet à Nadejda d'être complète dans cette nouvelle vie.

Je sais qu'elle est encore endormie, et l'observer réagir aux premières raies de lumières est mon attraction favorite. Je n'ai qu'une envie, la rejoindre, et vite. Le Major étant en ville pour deux jours afin de nous ravitailler, j'ai conscience que nous sommes seuls et que je peux la réveiller à ma manière. Je sème mes vêtements sur mon passage et arrive dans notre chambre baignée de soleil, nu comme un ver. Sans prendre la peine de refermer derrière moi, je l'observe, cette poupée russe aux cheveux comme les blés éparpillés sur l'oreiller. Son visage d'ange déchu dépourvu de son œil gauche, une balafre striant sa joue en deux, m'hypnotise. Je ne l'ai jamais trouvée aussi magnifique que depuis qu'elle est parfaitement imparfaite. Elle ne parvient toujours pas à s'accepter, mais je compte bien lui rappeler chaque jour de notre existence qu'il n'y a pas plus belle femme qu'elle sur cette planète. La surplombant de toute ma hauteur, je la fixe en caressant mes lèvres de ma langue. Je réfléchis à quelle sauce je vais la manger tout en la détaillant comme je le fais constamment. Je pense ne jamais me lasser d'elle, de ce que la destinée m'a offert après toutes ces années à errer dans un brouillard épais. Maintenant que je sais où je vais, mais surtout avec qui, je réalise combien cette chienne de vie peut nous

donner des cadeaux inattendus. Nadejda est la prunelle de mes yeux, mon air quand j'étouffe, mon baume quand j'ai mal, l'autre moitié de mon âme. Je sais que si je me perds, que si je plonge dans les abîmes les plus sombres, elle sera toujours là pour me tendre la main et me tirer la tête hors de l'eau. Tout comme je serais là pour la guider lorsqu'elle divague. S'il y a bien une chose que je retiens de cette expérience, de ces années où je n'étais qu'un robot, c'est que tout était écrit. Chaque mot, chaque ligne de cet avenir que nous écrivons encore est tracé depuis toujours sur le papier que nous continuerons de noircir avec les jours, les mois, les décennies.

— Tu comptes me rejoindre un jour, où me lorgner encore longtemps ?

Sa voix cinglante perce le silence, mon cœur loupe un battement, ma queue se dresse. Plus elle est piquante, plus elle me rend dingue. Je pose une main de chaque côté de son crâne et la domine de mes bras tendus. Son iris me percute et m'attire dans ses profondeurs. Nous restons là, un long moment à nous jauger quand ses doigts fins s'enroulent autour de ma trachée. Avec habileté, elle presse ma pomme d'Adam, me prive d'air.

— Ne me fais pas croire que je suis jolie avec ce regard de chien battu.

Excité, j'appuie mon bassin contre le bas de son ventre tout en ne cherchant pas à me débattre.

— Fais-en le constat par toi-même, Suka, sifflé-je entre mes lèvres pincées.

À la recherche de cet oxygène dont elle me prive, je me penche en avant et plaque durement ma bouche sur la sienne. Mon assaut a le mérite de la faire flancher. Ses mains libèrent ma gorge pour venir fourrager dans ma tignasse blonde. Tirant dessus comme une forcenée, elle caresse ma langue du bout de la sienne. Incapable de réprimer les grognements qui s'échappent de mes lèvres, je la découvre du drap et pose ma paume sur son pubis parfaitement épilé. Sans aucune tendresse, je malaxe ses chairs

humides avant de caresser son antre de mon gland gonflé de désir de la posséder. Nous nous connaissons par cœur, et je sais qu'elle autant que moi, n'avons pas besoin de passer par quatre chemins lorsque nous avons besoin de nous perdre l'un dans l'autre. D'une poussée, je la remplis de mon membre aux proportions démesurées.

— Alors, tu crois toujours que tu n'es pas belle ?

Entamant des va-et-vient rapides, je fonds dans son puits de plaisir tout en ne détournant pas le regard.

— Si tu doutes, cherches la réponse dans mes yeux, essaies de te voir comme moi je te vois.

Tout en accélérant la cadence, elle garde les lèvres soudées alors que je la rassure par mes actes et mes mots.

— Sans toi, je ne suis plus moi. Sans toi, sans cette beauté qui m'irradie chaque jour un peu plus, je mourrais de chagrin.

Ses hanches se soulèvent pour que son clitoris gorgé de sang se frotte à mon bas-ventre.

— Si tu n'étais pas là, je ne serais plus que l'ombre de moi-même.

La cadence est irrégulière, mais je lui donne du plaisir autant que j'en prends.

— Tu m'appartiens, tout comme je t'appartiens.

Les yeux révulsés, sa tête basculée en arrière, elle se perd dans les méandres de la jouissance en hurlant mon prénom.

— Stanislav !

Le corps arc-bouté les jambes raides, je me déverse en longs jets brûlants au creux de son ventre. Encore pris de spasmes, j'empoigne son visage entre mes doigts et lui ordonne de plonger dans mes rétines.

— Je t'aime, Suka.

Ces trois mots que je n'ai jamais dits à voix haute prennent tout leur sens quand de nombreuses perles d'eau salée s'échappent de son œil et roulent sur sa joue.

— Je t'aime aussi, S.

Mon nez fourré dans son cou, je la respire comme si j'allais mourir demain. En elle, nos palpitations cognant à l'unisson, sans aucune idée de ce que sera notre avenir, je suis pourtant complet. Je le suis, parce que je suis tout simplement avec elle.

OceanofPDF.com

FIN

OceanofPDF.com

Remerciements

J'avais envie d'écrire une romance sombre et qui sort des sentiers, je pense l'avoir fait avec Russian Roulette. Je n'imaginai pas être un jour capable d'y arriver, et pourtant, je l'ai fait !

Mais sans mes bêtas chéries : Octavie, Mélodie et Aurélie, je ne sais pas si j'aurai été au bout. C'est donc tout naturellement que je vous remercie du fond du cœur pour ce soutien sans faille. Merci les amies ! Je vous kiffe so much !

Une vie sans amour ne serait pas belle, mais moi, j'ai de la chance d'être accompagnée par le plus compréhensif et aimant des maris. Merci à toi mon amour, d'illuminer chaque jour mon existence. Je t'aime.

Trois rayons de soleil accompagnent et rythment mes journées. Merci à vous mes filles d'être tout simplement nées dans ma famille. Je vous aime.

Merci à ma mère et ma grand-mère qui lisent tous mes livres sans jamais en oublier un seul, je vous aime.

Merci à celle qui donne vie à mes couvertures, qui prépare les livres avec soin. Laly, je te remercie du fond du cœur.

Merci à vous tous qui me lisez, qui suivez chacune de mes sorties. Vous êtes dans l'ombre, mais si précieux.

J'espère maintenant que cette aventure en Russie vous aura plu et je vous dis à bientôt pour de nouvelles aventures.

N'oubliez pas d'évaluer votre lecture, d'en parler autour de vous. Sans vous, je ne suis rien.

À très vite !!

OceanofPDF.com

Livres déjà parus :

DANSE AVEC MOI paru en Autoédition

TOM'INK paru en Autoédition

SEXYLADY paru chez Studio 5 Éditions

FANATICK paru chez Studio 5 Éditions

BECAUSE IT'S YOU Co-écrit avec Octavie Demanne paru chez
Studio 5 Éditions

SHAMEFUL Co-écrit avec Octavie Demanne paru chez Studio 5
Éditions

MALORY TOME 1 : FUCKING NOËL paru en Autoédition

Vous pouvez me suivre sur les réseaux, Instagram et Facebook :

Aurore.lcauteure

OceanofPDF.com

Notes

[← 1]

Connasse

OceanofPDF.com